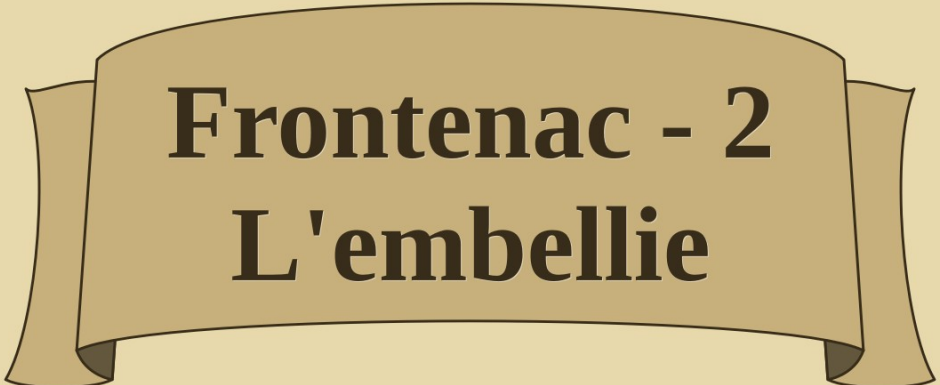




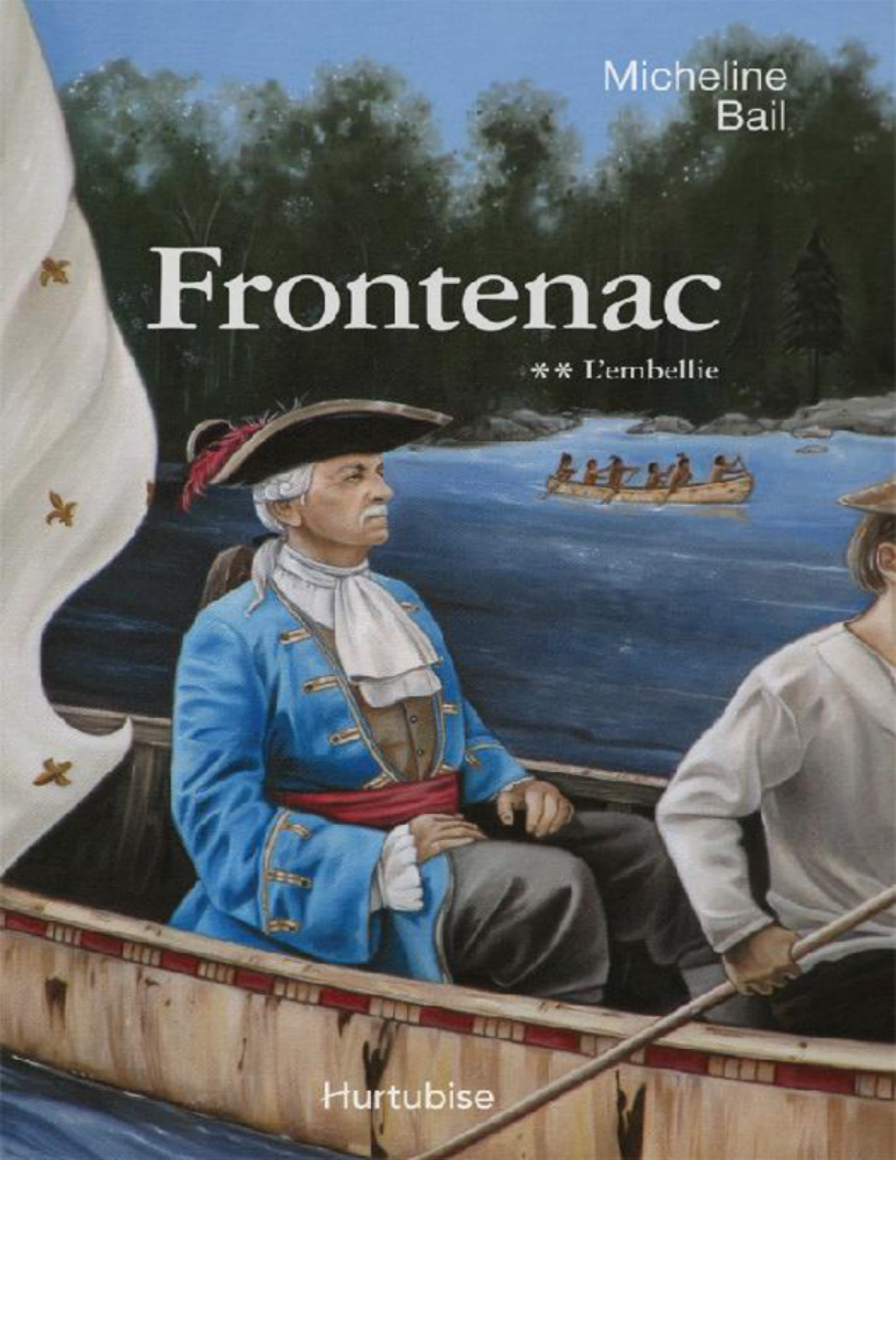
Frontenac - 2

L'embellie

Bail, Micheline

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the book cover is a detailed painting. In the foreground, a man with a white mustache and hair, wearing a blue military-style jacket with brass buttons and a red sash, sits in a wooden canoe. He wears a black bicorne hat with a red plume and looks off to the side. To his right, the arm and shoulder of another person in a white shirt are visible, holding a long wooden pole. In the background, a river flows through a forested landscape. A small rowing boat with several people is visible on the water. The sky is a clear blue.

Micheline
Bail

Frontenac

** L'embellie

Hurtubise

Micheline
Bail

Frontenac

** L'embellie

Hurtubise

AVERTISSEMENT

Ce fichier ePub a été conçu par les éditions Hurtubise. Il a été testé et approuvé sur iPad (avec les logiciels iBooks et Stanza) ainsi que sur la liseuse Sony Reader.

Des problèmes d’affichage pourraient se produire lors de la lecture sur d’autres types de liseuse. Les éditions Hurtubise s’excusent de ces éventuels inconvénients, indépendants de leur volonté.

« *La Grande Paix de Montréal* répondait en effet à un effort diplomatique français, effort au long cours auquel Frontenac sut donner une tournure décisive dans les dernières années de son gouvernement. Callières, en brillant diplomate, parvint à mener à terme cette entreprise en déléguant d'habiles négociateurs en Iroquoisie et dans les Grands Lacs et en usant de l'influence de Kondiaronk.

»

Gilles Havard, *La Grande Paix de Montréal*, 1992

« Une paix rendant le gouverneur de la Nouvelle-France arbitre des différends amérindiens, Frontenac l'avait toujours souhaitée, et particulièrement préparée depuis 1693. Louis-Hector de Callières, gouverneur de Montréal depuis 1684 et familier à ce titre de ce genre de diplomatie, s'y attelle à son tour dès le décès de Frontenac. »

Robert Lahaise, *Nouvelle-France, English Colonies*, 2006

Principaux événements militaires

1689 Début de la guerre de la ligue d'Augsbourg en Europe.

1689 Massacre des habitants de Lachine.

1690 Organisation par Frontenac de raids contre des villages anglais, à Schenectady, Salmon Falls et Casco.

1690 Siège de Québec par Phips, repoussé par Frontenac.

1693 Prise d'importants villages agniers par les Canadiens.

1694 Prise des postes anglais de la baie d'Hudson et surtout du fort Bourbon par Le Moyne d'Iberville.

1696 Invasion par Frontenac et plus de 2 000 hommes des villages onontagués et onneiouts, qu'il fait raser.

1697 Échec de la flotte du marquis de Nesmond envoyée par Louis XIV pour conquérir les colonies anglaises.

1697 Le Moyne d'Iberville rase Pemquid, en Acadie, et tous les établissements anglais de Terre-Neuve. Il retourne à la baie d'Hudson et reprend le fort Nelson aux Anglais.

1697 Fin de la guerre de la ligue d'Augsbourg en Europe par la signature du traité de Ryswick. Rétrocession à l'Angleterre de Pemquid et de tous les postes de Terre-Neuve, sauf Plaisance.

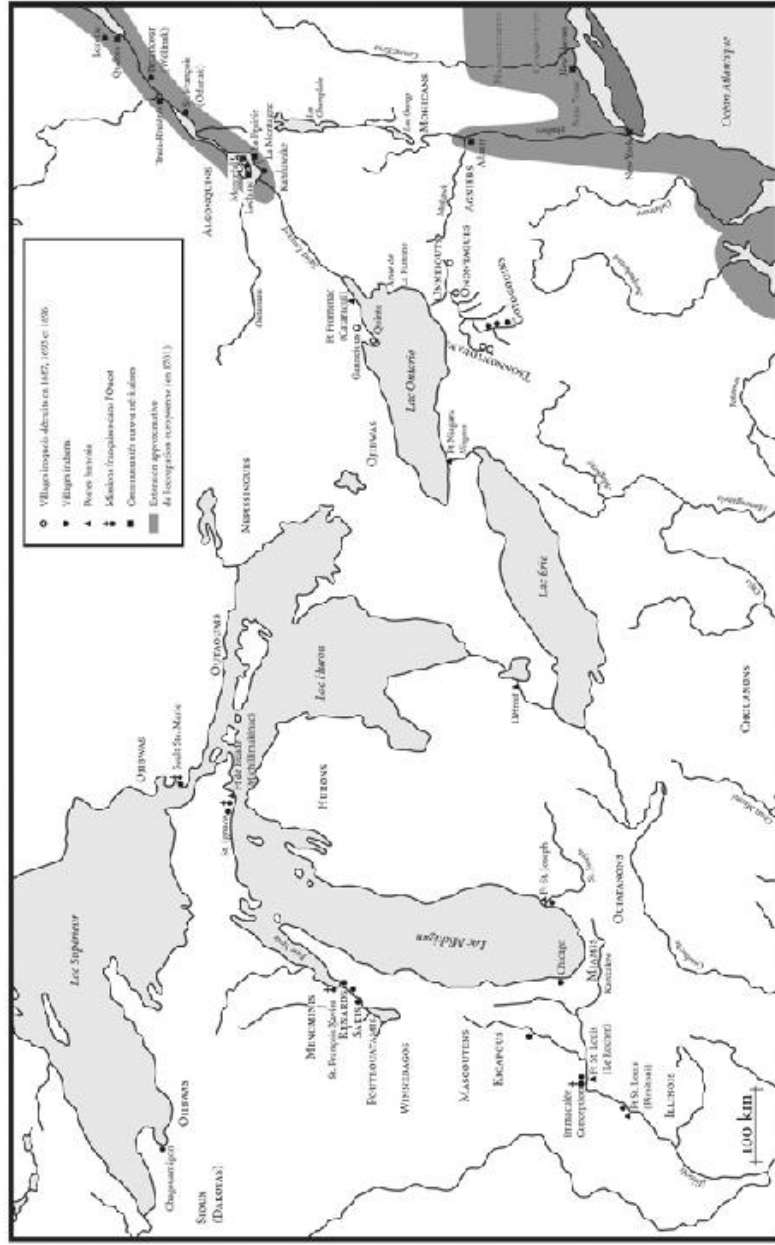
1698 Mort de Frontenac en novembre de cette année.

1701 Fondation de la colonie de Détroit par Lamothe-Cadillac, appuyé par le ministre Pontchartrain.

1701 Grande Paix de Montréal.

1703 Début de la guerre de Succession d'Espagne.

Carte du Nord-Est américain vers 1700



Source: Havard, Gilles, *Empire et métissages*, Sillery (Québec), Septentrion, 2003, p. 438.

Québec, hiver 1694

La grande salle du château Saint-Louis était pleine à craquer, cet après-midi-là, et les gens s'entassaient debout au coude à coude derrière quelques fauteuils assignés à des invités triés sur le volet. Les nombreuses fenêtres étaient obstruées par des panneaux de bois, les portes étaient fermées, et la pièce était éclairée par deux torchères suspendues grossièrement à des cordes qui se haussaient et se baissaient à main d'homme, des chandelles retenues par des plaques fixées aux murs et quelques candélabres d'argent placés sur des crédences. Louis de Buade, comte de Frontenac, prenait place dans un fauteuil, entouré du gouverneur de Montréal, Louis-Hector de Callières, de l'intendant Jean Bochart de Champigny et de son épouse, ainsi que de quelques officiers et marchands de Québec. Sur un petit espace tenant lieu de scène, tout à l'avant, s'égosillaient deux jeunes comédiens dont la ferveur de néophyte enflammait un public tout yeux tout oreilles. Les répliques fusaient de part et d'autre avec rapidité et justesse, et l'assemblée paraissait sous le charme, au grand soulagement de Frontenac qui se félicitait d'avoir consacré autant d'énergie à monter *Nicomède*, cette tragédie de Pierre Corneille qu'il préférerait entre toutes.

Quand les officiers Mareuil et Bourdon donnèrent de la voix et entamèrent avec emphase le très beau duo aux accents grandiloquents opposant un roi veule, Prusias, à son fils Nicomède, farouche tenant de la résistance à Rome, toute l'assistance frémit.

*Ou laissez-moi parler, Sire, ou faites-moi taire.
Je ne sais point répondre autrement pour un roi
À qui dessus son trône on veut faire la loi.*

Prusias

*Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte,
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.*

Nicomède

*Quoi! Je verrai, Seigneur, qu'on borne vos États,
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace!*

Louis de Buade se pencha à l'oreille de Callières pour lui chuchoter:

— Peut-il y avoir plus grand et noble héros que ce Nicomède, parfait comme un beau marbre? Corneille a dû s'inspirer de Sénèque ou de Tite-Live pour nous créer ce type de tragédie qui éveille dans l'âme non plus la pitié ou la terreur, comme dans la majorité des pièces modernes, mais une admiration inconditionnelle devant autant de pensées sublimes et de beauté dans les sentiments. Ne trouvez-vous pas?

— En effet, mon cher, et je pense que nos officiers y semblent particulièrement sensibles. Voyez comme ils apprécient, ajouta le gouverneur de Montréal en indiquant de la tête la poignée de jeunes hommes qui piétinaient d'enthousiasme derrière son fauteuil.

Un groupe d'officiers de la marine, les sieurs Lamothe-Cadillac et Desjordy en tête, se pressaient au premier rang en opinant bruyamment chaque fois que Nicomède ouvrait la bouche. Le courage et la tranquille assurance du héros suscitaient chez eux une adhésion spontanée et intempestive et ils s'enthousiasmaient de voir leurs confrères, de simples amateurs, s'en tirer aussi bien. Surtout Mareuil, dont la voix harmonieuse et le physique engageant inspiraient une sympathie unanime. Frontenac dut quand même recommander à ses hommes de modérer leur emportement et de baisser le ton, afin de permettre aux autres spectateurs de suivre les dialogues.

Quelques dames et jeunes filles de la meilleure société de Québec étaient installées sur des chaises alignées de chaque côté de la salle et écoutaient, elles aussi, avec une attention soutenue. Car le comte de Frontenac avait eu l'audace inouïe de faire interpréter les rôles féminins par des femmes et non par des hommes, comme cela s'était toujours fait en Nouvelle-France. «À Paris, des dames honorables se produisent régulièrement sur scène sans créer davantage de remous. Pourquoi diable en serait-il autrement en Canada?»,

avait-il soutenu devant ses proches. Il avait même poussé la hardiesse jusqu'à faire répéter lui-même les comédiennes en s'isolant avec elles de longs moments dans une pièce du château. Un effort qui en avait valu la peine, car force était d'admettre que Laodice et Arsinoé tenaient aussi bien leur rôle que Nicomède et Prusias. Une nouveauté que certains ne tarderaient pas à reprocher au vieux gouverneur, mais dont il se souciait pour l'instant comme d'une guigne.

«Voilà une pièce qui tient davantage la route que le *Mithridate* de Jean Racine», se dit Louis, tout en se lissant la moustache de sa main valide. Les extraits qu'il avait fait jouer quelques semaines auparavant n'avaient pas soulevé autant d'intérêt. Qu'il avait donc eu la main heureuse en misant plutôt sur Corneille!

Deux chaises plus loin, Marie-Madeleine de Champigny, enchantée du degré de raffinement qu'atteignaient ces journées théâtrales, souriait de façon extatique. Elle adorait la tragédie et buvait littéralement les paroles qui s'échappaient des lèvres des protagonistes. Il y avait tellement longtemps qu'elle était allée au théâtre! Outre le jeu précis des comédiens, les décors correspondaient parfaitement aux règles de l'art. Les toiles sommairement peintes et clouées sur de grandes lattes représentaient un palais royal fait d'une succession d'appartements placés en perspective, pour donner l'illusion de la profondeur, et percés d'une série de portes donnant toutes sur une salle commune, du genre vestibule, où la convention voulait que tous les acteurs se rencontrent. C'était le fameux palais à volonté que connaissaient bien les fidèles du théâtre. Une ligne tracée sur le sol et séparant la scène du parterre représentait un rideau et indiquait l'entrée d'un monde à part. Les comédiens avaient revêtu de luxueux costumes de ville, agrémentés d'une touche romaine. Ainsi, Nicomède arborait-il un chapeau à larges plumes et avait-il jeté sur sa redingote chamarrée de dentelles et de galons d'or une toge, qui lui recouvrait le haut du torse, tandis que Prusias portait une cuirasse d'homme de guerre et un épais turban doré. Peu importait l'exactitude vestimentaire, il suffisait que les atours évoquent la richesse et la noblesse.

Frontenac aurait pu réciter de mémoire chaque parole de cette merveilleuse pièce qu'il avait vue à Paris à l'hôtel Guénégaud [1], rue Mazarin, dans l'une des plus belles salles de la ville. Il n'aurait pu dire dans quelle loge de grand seigneur il avait été invité, ce soir-là, ni quelle femme il avait à son bras, mais jamais ne s'effacerait de sa mémoire l'émotion toute de joie et d'admiration qui lui avait serré la gorge tout au long de cette représentation. Car d'un monde sombre et désespéré, tissé de trahisons et de complots, surgissait un héros intrépide, sans peur et sans reproche et que rien n'ébranlait. Nicomède triomphait magistralement en renvoyant chacun à son triste secret: la soif de pouvoir, la faiblesse morale, la jalousie, l'envie, la soumission honteuse du roi

de Bithynie, son père, ainsi que les intrigues de la reine. Louis voyait en Corneille le génie qui avait su rendre avec une extraordinaire lucidité toute la solitude et la grandeur de l'aristocrate, cet être d'exception que l'absolutisme royal tentait désormais de priver d'influence. Tout ce qui autrefois donnait un sens à la vie et que la Fronde des seigneurs [2] avait ravivé en redorant un temps le blason de la noblesse était fêté, dans ce théâtre de la gloire, de l'orgueil et de la volonté.

Jean Bochart de Champigny, assis à la droite du gouverneur, était plus mitigé. L'intendant ne partageait pas le même enthousiasme pour le théâtre de Corneille et n'était pas de cette vieille garde qui ne jurait que par lui. Ce temps-là était révolu et le vieux dramaturge lui semblait poussiéreux. Son héros, par son caractère chevaleresque et sa conception de l'amour courtois, tranchait trop avec les valeurs bourgeoises auxquelles s'identifiait Champigny et toute une nouvelle génération avec lui. La gloire n'était d'ailleurs plus l'apanage des aristocrates, Louis xiv l'ayant monopolisée tout entière. En cette fin de siècle, la mode était plutôt à la galanterie et à la noble mélancolie des passions et c'est Jean Racine, l'organe d'une société neuve, qui incarnait le mieux ce renouveau.

Un univers que Jean Bochart avait découvert, lui, par le biais de la Champmeslé [3]. Sa prestation lors d'une représentation de *Bajazet* à Paris, une dizaine d'années plus tôt, l'avait époustoufflé. S'il avait accompagné son épouse au théâtre en renâclant, ce soir-là, il avait été bouleversé malgré lui par le drame de la malheureuse Atalide, qui se sacrifiait par amour et finissait par provoquer la perte de l'homme tant aimé. Le jeu de cette tragédienne, peut-être la plus grande du siècle, était incroyable. Quand la Champmeslé paraissait, on entendait un murmure... et dès qu'elle ouvrait la bouche, toute réserve se dissipait. Sa voix, façonnée par Racine lui-même, avait une tessiture exceptionnelle et l'effet de sa déclamation était proprement envoûtant. Il s'agissait d'une sorte de chant, où importait seule la musicalité et non la valeur d'un mot. Sollicitant les sens et récitant à grande vitesse, la Champmeslé plongeait son public dans un climat émotionnel qui le mettait au diapason des sentiments amoureux des personnages. Même la marquise de Sévigné[4], qui aurait eu des raisons de détester la tragédienne puisqu'elle était la maîtresse de son fils adoré, Charles, s'était inclinée. Après l'avoir vue, ce soir-là, elle avait clairoonné que cette femme était une merveilleuse comédienne, qu'elle dépassait la Des Œillets[5] de cent lieues, et qu'elle-même, qu'on croyait assez bonne pour le théâtre, n'était pas digne d'allumer les chandelles quand elle paraissait. Comment s'étonner, dès lors, que le jeu des officiers de Frontenac, tout fougueux et plein de bonne volonté qu'il fût, parût un peu fade à l'intendant?

Mais Champigny ne voulait pas jouer les trouble-fête et levait son chapeau

à l'initiative du gouverneur. Éduquer ses hommes et la population en leur offrant ce que les grands dramaturges français du siècle faisaient de mieux était hautement louable. Aussi se leva-t-il, à l'entracte, pour féliciter Frontenac:

— Ma foi, monsieur le gouverneur, vous avez réussi aujourd'hui un exploit digne des annales. Je vous en félicite chaudement! Nos officiers et la population ne pourront que s'enthousiasmer et vouloir marcher dans les traces d'un pareil héros.

— Vous aimez, vraiment? l'interrogea Frontenac, l'air incrédule.

Le compliment lui faisait plaisir. Agréablement surpris, il se leva avec le sourire et serra avec force la main que lui tendait son interlocuteur. Pouvait-il s'agir du même personnage qui le contrariait sans cesse et écrivait au roi de longues lettres toutes chargées de récriminations à son égard? Une disposition nouvelle que Louis attribua à l'influence de son épouse, Marie-Madeleine.

— Mais bien sûr que j'ai aimé, répondit l'intendant. Et vous faites œuvre utile. Les officiers nés ici ont peu fréquenté le théâtre et cette initiation leur sera salutaire. Cela ne doit-il pas faire partie intégrante de la culture d'un honnête homme?

— C'est aussi ce que j'ai toujours cru. Mais je suis heureux de vous l'entendre dire, monsieur l'intendant.

L'épouse de ce dernier pressa le bras de Fontenac, en déclarant, d'une voix au timbre chantant:

— Vos spectacles, mon cher gouverneur, sont un vrai régal pour l'esprit. Monsieur de Denonville ne nous a pas habitués à un menu aussi relevé. Il est vrai qu'il suivait trop étroitement les préceptes de Monseigneur l'Ancien [6] pour se risquer à nous présenter du théâtre.

Derrière eux, des serviteurs avaient déjà abaissé les torchères éclairant la scène pour moucher ce qui restait de bougies. Lorsqu'elles furent remplacées, ils les allumèrent, remontèrent lentement l'appareillage et le remirent en place. Ils répétèrent le manège avec les chandelles fixées aux murs et celles fichées dans les grands candélabres. Une forte odeur de cire brûlée se répandit dans la pièce en empestant l'air. Lorsque tout fut prêt pour le quatrième acte, une série de coups de bâton, frappés rapidement sur le sol, retentit. Les trois derniers cognements, plus espacés, sonnaient la fin de l'entracte.

— Mesdames et Messieurs, place au théâtre! clama-t-on d'une voix forte.

Chacun regagna sa place. Ceux qui occupaient des sièges se rassirent, pendant que les autres se bousculaient en désordre derrière eux. Et la pièce reprit, dans la plus complète cacophonie.

Les militaires se remirent à chahuter dès que le roi Prussias commença sa lâche tirade amoureuse dédiée à son épouse, Arsinoé. Il fut couvert de huées. Le tapage était tel qu'il devint impossible d'entendre la suite. Des spectateurs

qui maugréaient incitèrent Frontenac à intervenir pour rétablir le silence.

Un apaisement relatif s'installa, ponctué de temps à autre par quelque remarque impertinente, suivie d'acquiescements tapageurs. La strophe où Attale prend soudainement conscience de la duplicité des Romains déclencha de nouveaux remous.

Attale

Était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres?

Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres?

Ah! ce titre, à ce prix déjà m'est importun:

S'il nous en faut avoir, au moins n'en ayons qu'un.

Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,

Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.

— Peste! Se pourrait-il que le faible se convertisse en héros, qu'il devienne un sauveur et prenne enfin le parti de Nicomède? lança d'une voix de stentor le sieur Lamothe-Cadillac, en tournant la tête de droite et de gauche pour se chercher des appuis.

La remarque traduisait l'étonnement de plusieurs et annonçait déjà le dénouement. Un dernier acte où Nicomède, libéré par un inconnu, découvre enfin qu'il s'agit de son frère. Devant autant de générosité et de grandeur d'âme, le héros se réconcilie avec Attale, et avec le roi son père, ce qui sonne la fin d'un drame qui aurait pu mal tourner, mais que Corneille avait voulu résolument positif. Car le ton final rappelle plutôt la comédie que le drame, par ces derniers mots d'un roi qui n'a rien compris:

Prusias

Et demandons aux Dieux, nos dignes souverains,

Pour comble de bonheur, l'amitié des Romains.

La salle croula sous les applaudissements et les vivats.

Les comédiens s'avancèrent pour saluer en se tenant par la main.

C'était un triomphe personnel pour Jacques de Mareuil, lieutenant réformé et comédien amateur arrivé dans la colonie deux ans plus tôt. Son interprétation de Nicomède avait sauvé la pièce.

Frontenac se leva, vint se placer entre les deux jeunes demoiselles qui avaient incarné Laodice et Arsinoé, puis les prit par la main. Tous s'inclinèrent par trois fois. On applaudit avec encore plus d'ardeur.

— Mes chers amis, dit le gouverneur général d'une voix frémissante, je suis touché de voir avec quel enthousiasme vous avez apprécié le travail de nos amateurs. Le théâtre en Nouvelle-France vient de vivre un glorieux moment. Nous continuerons à vous présenter du Corneille et du Racine, pour votre

édification artistique, pour le bien de la colonie et...

— Et pourquoi pas du Molière, monseigneur? le coupa Lamothe-Cadillac, sur le ton de la provocation.

Frontenac, pris par surprise, réprima un bref froncement de sourcils.

— Le *Tartuffe*! le *Tartuffe*! le *Tartuffe*! se mirent à scander les officiers, tout en tapant du pied.

Ce n'était pas la première fois que ses hommes lui suggéraient de monter cette pièce, mais Louis de Buade n'avait jamais pris la proposition au sérieux. L'antienne, reprise par les jeunes spectateurs, provoqua tant de vacarme qu'il fit mine de céder.

— Nous verrons, nous verrons, concéda-t-il seulement, tout en riant de bon cœur.

Une nouvelle salve d'applaudissements accompagna ces paroles. Puis les gens se levèrent, s'emmitouflèrent gaiement et se dirigèrent vers la sortie. Louis s'approcha de Callières, qui lui glissa aussitôt à l'oreille:

— Certaines provocations peuvent coûter cher, monsieur le gouverneur, pensez-y bien.

— Laissons au moins courir la rumeur, lui rétorqua Louis dans un murmure amusé.

Une lueur malicieuse s'alluma dans ses yeux sombres. L'idée de provoquer l'évêque Saint-Vallier, lui qui condamnait avec véhémence toute forme de théâtre et en particulier celui de Molière, l'amusait trop pour qu'il pût résister à la tentation. Callières secoua la tête et fixa le gouverneur par-dessus ses besicles, en laissant s'épanouir sur ses lèvres un petit sourire complice.

— Vous êtes incorrigible, mon cher.

Ce dernier n'eut pas le temps de commenter la remarque puisqu'il s'élançait galamment au-devant des dames pour les raccompagner jusqu'à la sortie. La pièce se vida tranquillement de ses occupants, pendant qu'on descendait candélabres et torchères, et qu'on dégageait une à une les grandes fenêtres.

Mareuil et Bourdon furent chahutés et portés en triomphe sur les épaules de Lamothe-Cadillac, de Desjordy, et de quelques autres. Comme c'était les jours gras, la bande de joyeux lurons décida d'aller courir le carnaval dans les lieux d'amusement qui avaient poussé comme des champignons, dans la haute comme dans la basse-ville. Et les officiers de s'entasser à dix dans des carrioles qu'ils firent démarrer en trombe, fouettant les chevaux dans un brouhaha de chants, de cris surexcités et de hennissements.

Louis les regarda partir en hochant la tête. Ils lui rappelaient sa jeunesse folle. Comme le temps avait filé depuis!

La mine qu'il affichait dut intriguer madame de Champigny qui lui chuchota:

— Et pourquoi ce long soupir, monsieur le gouverneur? Auriez-vous des regrets?

— *Si j'ai quelque regret, ce n'est pas à ma vie / Que le déclin des ans m'aurait bientôt ravie / La jeunesse des tiens, si beaux si florissants / Me porte au fond du cœur des coups bien plus pressants.* Médée, de Corneille, acte V, scène IV, psalmodia-t-il sur un ton faussement pathétique, la main sur le cœur.

Marie-Madeleine s'abandonna au rire. Le gouverneur était parfois tellement drôle et c'était un comédien-né. Puis l'intendant passa lentement son bras sous celui de son épouse et l'entraîna vers l'antichambre, réservée aux intimes, la seule pièce à peu près confortable du château et où les attendait une bonne attisée. Callières réussit à s'extraire de son siège et finit par leur emboîter le pas, d'une démarche lourde et hésitante.

Louis s'attarda un moment encore dans la grande salle. Maintenant que la fête était terminée, qu'on avait éteint les lustres et que ses occupants l'avaient désertée, la pièce aux trois quarts vide, qui lui servait tout à la fois de salle des gardes, de salle de réception, de salle à manger, d'officine d'état-major et de théâtre, lui parut étrangement sinistre. Les rayons du soir couchant soulignaient cruellement l'effritement des plâtres et le gonflement des planches noircies du parquet, de même que l'état précaire du faux plafond, si souvent traversé par la pluie qu'il ne tenait plus que par la peur. Sans compter le froid humide qui suintait du plancher et des murs lézardés. Louis secoua la tête de découragement et remonta son col.

— Et voilà ce qui me tient encore lieu de maison, marmotta-t-il. Quatre murs pourris et un toit percé...

Il s'était pourtant hâté d'entreprendre les travaux de rénovation, mais les choses s'étaient compliquées. Les architectes avaient planifié de construire un second étage sur la bâtisse existante, mais à l'examen, le toit, la charpente et la maçonnerie s'étaient trouvés si pourris qu'on lui avait suggéré de tout raser jusqu'au sous-sol et de reconstruire sur les mêmes fondations. Le roi, informé des coûts supplémentaires que cela nécessiterait, avait refusé son aval et retenu une grande partie des fonds, de sorte que les travaux étaient reportés au mieux au printemps suivant, au pire à l'automne. Et pourtant, la situation était pressante. La neige qui tombait sans arrêt depuis treize jours ajoutait au danger de voir le toit s'effondrer d'un bloc sur ses occupants. Mais Louis n'avait pas l'intention d'attendre bien longtemps avant d'entreprendre ces travaux et il essayait de convaincre Champigny de les mettre en branle au plus tôt, avant même l'aval royal. C'était pour lui un constant sujet d'inquiétude, auquel s'ajoutait le dépérissement de son état de santé. Car son asthme s'était beaucoup aggravé depuis le début de la saison froide.

Il secoua néanmoins son amertume, resserra son manteau de laine d'Alpaga

et se dirigea vers son antichambre, tout en prenant garde de bien refermer la porte derrière lui. Une bonne chaleur l'enveloppa dès qu'il l'eut franchie. Louis nota l'écart de température avec satisfaction. Qu'il avait donc été avisé de commander ce petit poêle de fonte fabriqué en Angleterre et si efficace qu'il produisait à lui seul plus de chaleur que les deux âtres réunis! Une initiative dont il se félicitait chaque jour, tout en se voyant contraint – une fois n'est pas coutume –, de rendre grâce à la surprenante ingéniosité de ses ennemis anglais.

— Je mènerai désormais une vie monacale, Champigny, ironisa-t-il en pénétrant dans l'antichambre où l'attendaient ses hôtes. Vous pouvez informer le roi de ma ferme intention de limiter les coûts de reconstruction et de faire de substantielles économies.

L'intendant haussa les sourcils en imprimant sur sa bouche une moue sceptique.

— Refusez de me croire, si vous voulez, mais je ne dépasserai pas les crédits alloués, cette fois, et je m'en tiendrai même fort en deçà.

— Vous avez déjà grevé mon budget par deux fois jusqu'ici, monsieur le gouverneur, en me forçant à engager des dépenses imprévues pour les fortifications. Je ne vois pas comment vous y arriverez, cette fois-ci, lui répliqua Champigny, agacé de voir Frontenac se raconter encore des histoires.

Louis s'énerva d'entendre toujours le même couplet et en remit.

— Mais ces dépenses étaient incontournables, monsieur l'intendant, vous le savez comme moi. Non seulement pour mettre en sûreté le magasin des poudres, qui était en dehors de ladite enceinte et fort exposé, mais encore parce que certaines murailles qui tombaient en ruine n'avaient pas été suffisamment consolidées. Une dépense d'à peine treize mille six cent trente-neuf livres, ce qui n'est jamais qu'une partie du montant annuel destiné aux fortifications et qui ne pouvait pas être mieux employée.

— De petites dépenses en petites dépenses, on finit toujours par se retrouver en déficit avec vous.

Louis lança à l'intendant un regard noir, chargé de reproches. Son interlocuteur accusa le coup sans sourciller, l'air de se préparer à un siège en règle.

Madame de Champigny, installée dans la bergère la plus rapprochée du feu et visiblement enceinte à nou veau, tourna un visage implorant vers Callières. Elle en avait assez de voir ces deux-là se crêper sans arrêt le chi gnon. «Pourquoi gâcher un bel après-midi!», se dit-elle, encore sous le charme de la pièce de Corneille. Elle aurait dû suivre son intuition, aussi, et rentrer directement à la maison.

— Allons, allons, messieurs, devant une dame, tout de même... Vous réglerez vos problèmes entre vous, n'est-ce pas? Nous sommes ici pour fêter

et non pour nous disputer. Goûtons plutôt à cette fine de Champagne que je vous ai apportée, mon cher Frontenac. Elle est particulière et il y a fort à parier que personne ici n'en a jamais dégusté de semblable.

Ce disant, le gouverneur de Montréal tira d'un couffin posé à ses pieds deux bouteilles à gros corps et à long col qu'il posa cérémonieusement sur la table devant lui. Ses yeux brillaient d'espièglerie.

— J'ai reçu une dizaine de ces bouteilles par le dernier bateau. C'est mon frère, François de Callières, qui s'est procuré cette merveille lors d'un voyage en Angleterre.

— Quoi donc? Du champagne qui nous viendrait d'Angleterre? Jamais les Anglais n'ont produit de vin de Champagne. Ils sont parfaitement incapables de faire quelque chose d'aussi raffiné. Que diable nous contez-vous là, Callières!

Ce dernier se mit à rire de bon cœur devant l'étonnement de Frontenac et la curiosité qui se peignait déjà sur les visages de Champigny et de son épouse.

— Écoutez, il s'agit d'un vin de Champagne que nos amis anglais ont importé de France, mais auquel ils ont fait subir un petit traitement à leur façon. Voyez plutôt cette bouteille, fit Callières en la présentant à la ronde. Sa solidité est si grande que les verriers du continent mettront un temps fou à l'égaliser.

Il fit sauter doucement le bouchon de liège, encore une nouveauté, et en remplit illico quatre petits verres à pied de fin cristal ciselé. Il en leva un devant lui.

— Vous ne remarquez rien? fit-il alors, en promenant le verre à gauche et à droite sous les yeux interrogateurs de Frontenac et de Champigny.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce vin qui papillote et palpite furieusement? On le dirait plein d'une humeur gazeuse.

— Eh bien voilà! Vous avez trouvé, mon cher gouverneur. Les Anglais le qualifient de *sparkling wine*, de vin pétillant. Telle est sa particularité, et nos amis d'outre-Manche s'en sont tellement entichés que le beau monde n'arrive plus à s'en passer. On obtient cette effervescence en ajoutant du sucre ou de la mélasse à l'alcool. Encore faut-il des bouchons et des bouteilles assez robustes pour résister à l'augmentation de pression qui en résulte. D'où ce type de bouteille à toute épreuve et ce bouchon de liège. Mais goûtez donc, plutôt.

Callières tendit un verre à Frontenac, qui fit une moue dubitative.

— Je suis méfiant face à ce type de *novelty*, comme disent les Anglais. Êtes-vous bien certain qu'il s'agit de *notre* champagne? Il a une drôle de couleur et, pour tout dire, il ne m'inspire guère...

— Allons, allons. Plutôt que d'être gris, il est rosé, ce qui est déjà une amélioration esthétique, et c'est délicieux, je vous assure.

Madame de Champigny fut la première à tremper les lèvres dans le liquide mousseux qui piquait le nez et pétillait gaiement. Elle garda la boisson dans sa bouche, la goûta longuement, en reprit une gorgée qu'elle mit aussi longtemps à apprécier, puis, son examen étant concluant, elle s'exclama :

— Quelle belle idée d'avoir gazéifié notre champagne ! Son goût s'en trouve accentué et il acquiert ainsi une rare personnalité.

Les deux hommes s'exécutèrent à leur tour à contre-cœur.

Frontenac le fit par pure politesse envers Callières. Car on ne le ferait pas changer d'idée sur un vin qui, il en était persuadé, avait atteint son point de perfection. Il avait toujours bu un vin de Champagne tranquille et il entendait en perpétuer l'habitude.

— Oser gazéifier notre champagne, quelle initiative saugrenue ! Et ce sont des Anglais qui ont cette prétention par-dessus le marché, eux qui n'ont même pas développé de gastronomie digne de ce nom ! ronchonna-t-il, tout en se prêtant à l'exercice.

Champigny demandait à voir, mais se montrait aussi réticent que son compère. Après avoir bien goûté, il déclara que si le parfum du vin n'en semblait pas altéré, le piquant du liquide le dérangerait et qu'il ne voyait pas la nécessité de cet ajout.

— C'est détestable tout ce gaz qui nous éclate au nez. L'arôme subtil et le velouté unique partent en bulles... Enfin, trinquons, finit par concéder Louis, tout en agitant convulsivement le contenu de son verre pour en évacuer le gaz.

Callières avait tout de même raison de le ramener à l'ordre en lui rappelant qu'ils étaient là pour fêter *Nicomède* et les jours gras. Il oublia donc sa vindicte et leva son verre.

— Buvons au théâtre, mes amis ! Et au génie de Corneille !

— Et à cette nouvelle année 1694, en souhaitant que cette cuvée soit meilleure que la précédente ! renchérit Callières.

Tous trinquèrent avec entrain et trempèrent de nouveau les lèvres dans leur champagne à la mode anglaise. Louis mit un peu plus d'application à le déguster.

— Sans toute cette fermentation en plein air, il serait buvable, ce champagne, finit-il par concéder.

Il était prêt à admettre qu'à défaut d'en aimer le pétilllement, il risquait fort d'en apprécier l'effet euphorisant...

— Voilà qui augure mieux, déclara Callières, déterminé à poursuivre la conversation sur un ton plus civilisé.

La diversion semblait avoir calmé les esprits, du moins le crut-il.

— Il faut reconnaître que cet exercice de théâtre a été un véritable succès, reprit-il. J'ai été fort agréablement surpris. Une expérience qu'il faudra répéter, mon cher gouverneur. Et où avez-vous donc déniché ce Mareuil, qui

semble assez doué pour un amateur?

— Pas si amateur qu'on le dit. Jacques de Mareuil a joué à plusieurs reprises dans quelques bonnes pièces en France. Ma foi, je m'en veux presque de ne pas avoir profité de son talent avant ce jour. Il est vrai qu'il s'en tire assez bien. Il est dans la colonie depuis environ deux ans et je l'héberge au château, avec quelques autres jeunes officiers qui m'ont été recommandés par le ministre.

Cet hiver-là, les sieurs Antoine Laumet de Lamothe-Cadillac, Jacques-Théodore Cosineau de Mareuil, et François Desordy Moreau de Cabanac, entre autres, se disputaient les faveurs de Frontenac. Ces jeunes militaires étaient issus pour la plupart de familles nobles. C'étaient des capitaines réformés que le gouverneur général essayait d'aider en leur offrant les quelques postes qui se libéraient parfois. Ils formaient une grouillante petite cour qui gravitait autour de lui et l'aidait à combler sa solitude.

— Les sieurs Mareuil, Cadillac et Desordy, trois têtes fortes qui me paraissent assez exaltées, si j'en crois ce que nous avons entendu cet après-midi, semblent vouloir à tout prix vous voir monter le *Tartuffe*. Ne me dites pas que vous le ferez, monsieur le gouverneur?

L'interrogation venait de l'intendant. La réponse ambiguë servie par Frontenac à son groupe de comédiens l'avait inquiété. S'il reconnaissait le rôle éducatif du théâtre, il était loin de penser qu'on pouvait présenter n'importe quoi à la population, et surtout pas le *Tartuffe*!

Piqué au vif par les qualificatifs peu louangeurs appliqués à des hommes pour lesquels il avait de l'affection, Louis répondit aussitôt:

— Mais pourquoi pas, mon cher?

Il avait pris le même petit air provocateur qu'avait emprunté Mareuil, quelques heures plus tôt.

L'intendant lui jeta un regard pantois.

— Mais... mais... cette pièce va provoquer un scandale, monsieur le gouverneur!

— Un scandale, dites-vous? Et pourquoi donc? fit innocemment Louis, comme s'il n'entendait rien au verbiage de Champigny.

Il se resservit. Cet alcool était puissant et lui faisait grand bien. Il regretta de voir baisser un peu vite la deuxième bouteille apportée par Callières.

— Vous savez le tollé que la pièce a provoqué en France et l'indignation qu'elle va soulever chez nous, si vous la jouez? Vous ne pouvez pas...

— Je peux très exactement ce que je veux, mon cher intendant, lui siffla sèchement Louis.

Il savait pertinemment à quoi faisait allusion Champigny, parce qu'il était justement en France quand avait éclaté l'«affaire du *Tartuffe*», trente ans plus tôt. Molière avait présenté les trois premiers actes de sa pièce devant le roi,

mais le lendemain, on l'interdisait. Non pas à cause de Louis xiv qui l'avait aimée, mais à l'instigation de l'ar-chevêque de Paris et du premier président du Parlement, tous deux membres influents de la Compagnie du Saint-Sacrement [7]. Cette confrérie, qui avait ses partisans dans toutes les instances, se crut visée par la pièce de Molière alors que ce dernier ne s'était jamais moqué des vrais dévots, mais des faux, ces hypocrites qui faisaient étalage de leur religion pour leur intérêt personnel. Seules quelques représentations privées avaient été permises devant des gens capables d'un juste discernement, par exemple le Grand Condé, Henriette d'Angleterre, belle-sœur du roi, ou le cardinal Chigi, nonce et neveu du pape. Et aucun n'avait trouvé à y redire. Sept ans plus tard, Molière, qui n'abandonnait pas facilement la partie, avait fait rejouer une pièce remaniée: *Tartuffe* était transformé en homme du monde, plusieurs passages avaient été adoucis et tout ce qui pouvait prêter flanc à la critique avait été retranché, mais en vain. L'ouvrage de Molière avait été une fois encore frappé d'interdiction. La proscription n'avait été levée comme par enchantement que deux ans plus tard, quand le roi avait réglé avec le pape des affaires religieuses de grande importance.

Mais le Canada n'était pas la France et les dévots abondaient au pays, ce que Louis savait mieux que quiconque. Il n'ignorait pas non plus que la Compagnie du Saint-Sacrement, bien que dissoute en métropole, avait joué un rôle actif dans la fondation de la colonie et avait encore bien des émules de ce côté-ci de l'Atlantique. Mais comme Saint-Vallier entendait passer bientôt en France, Louis attendrait son départ pour tenter quoi que ce soit dans ce sens, si jamais il décidait de faire jouer le *Tartuffe*. Pour l'heure, le jeu l'amusait trop pour qu'il se retienne de froncer.

— Mais enfin, Frontenac, je suis persuadé que vous n'avez pas l'intention de mettre ce projet à exécution. Pourquoi le laisser croire?

Callières se désolait de voir le gouverneur général s'entêter à provoquer l'intendant, en espérant peut-être qu'il irait tout rapporter à l'évêque. Comme s'il cherchait délibérément les ennuis.

— Nous jouerons le *Tartuffe*, voilà tout! Molière n'est pas Belzébuth, et cette pièce se monte régulièrement en France sans provoquer d'hécatombe. Mais laissez-moi tranquille, à la fin, avec cette histoire!

Marie-Madeleine de Champigny s'était tassée sur son siège et s'était enroulée dans son châle. Hypnotisée par les arabesques que le feu produisait et engourdie par le délicieux champagne, elle qui buvait si rarement, Marie-Madeleine n'écoutait plus que d'une oreille distraite. Ces éternelles prises de bec la lassaient. Elle adorait la comédie, et Molière en particulier. Le *Tartuffe*, qu'elle avait vu jouer à l'époque à Rouen, ne lui avait pas paru si condamnable, mais elle donnait entièrement raison à son époux quant au

risque de présenter cela en Canada. La population était tellement endoctrinée par le clergé que tout devenait répréhensible et occasion de péché. Au point que c'en était parfois étouffant... Une réalité que Marie-Madeleine déplorait. Elle songea que les directrices de la confrérie de la Sainte-Famille [8], dont elle faisait partie, se feraient un plaisir de l'écharper vive si elles apprenaient qu'elle avait assisté à la représentation de *Nicomède*. Contrairement aux épouses des membres du conseil souverain qui avaient toutes refusé, d'un air scandalisé, l'invitation de Frontenac, Marie-Madeleine avait jugé sa présence nécessaire. Pour appuyer son époux, par amitié pour le gouverneur, et parce qu'elle adorait le théâtre. Mais pour tout dire, il lui arrivait de se languir de Paris et de la plus grande liberté qu'on y trouvait. De la vie sociale aussi, plus mouvementée, à cause des nombreuses ramifications de leurs familles respectives et des relations qu'elle et son époux avaient développées, au fil des ans. Si elle se laissait parfois aller à rêver au rappel prochain de son mari par le roi, elle se gardait bien, cependant, de s'en ouvrir à qui que ce soit. Elle s'en voulait même de penser à se plaindre, quand tant d'autres manquaient de tout...

La cloche de l'église paroissiale marqua six coups. Ils se détachèrent distinctement dans la quiétude du soir. Marie-Madeleine se tira de sa rêverie en se disant que le repas serait bientôt servi, un précieux moment qu'elle ne manquait jamais de partager avec ses enfants.

— Jean, voulez-vous rester avec nos amis et me faire raccompagner?

— Je vous fais raccompagner tous les deux par mon cocher, s'empressa de répondre Louis, comme si la question lui était adressée.

L'intendant avait à peine ouvert la bouche que le gouverneur général donnait déjà des ordres dans ce sens. On fit avertir les quatre archers de la maréchaussée, qui attendaient dans les cuisines, de les rejoindre au palais de l'intendance.

Champigny et sa dame se rhabillèrent et se retirèrent. Avant de sortir, l'intendant émit un bref grognement interrogatif, l'air de vouloir signifier à Frontenac de réfléchir à sa proposition. Il venait de lui demander de surseoir à l'idée de monter le *Tartuffe* pour présenter plutôt *Les Précieuses ridicules*.

— Nous verrons, nous verrons, avait marmonné Louis avant de refermer rapidement la porte sur le couple.

Un courant d'air froid s'infiltra aussitôt dans la pièce. Dehors, la neige tombait toujours avec autant de régularité, le ciel ne parvenant pas à se dégager.

— Mais c'est incroyable, un vrai déluge! Où allons-nous fourrer toute cette neige? À propos, je ne vois pas l'heure où vous pourrez rentrer à Montréal, mon cher Callières, fit Louis en se tournant vers ce dernier.

Le gouverneur de Montréal était proprement affalé sur le siège à deux

places. Ses joues étaient marbrées de rouge et son justaucorps tout bouchonné. Il était collé sur le poêle anglais et ne semblait plus vouloir bouger de là. Callières balaya l'air de sa main, comme pour signifier qu'il n'y avait aucun problème.

— À mon tour de vous servir la réplique: nous verrons bien. Le déluge n'a jamais duré que quarante jours, n'est-ce pas? Je finirai bien par passer en carriole quand les chemins seront aplanis, quitte à ce que mes gardes les tapent devant moi tout le long du parcours. Je ne peux quand même pas demeurer ici à perpétuité, car le travail m'attend. Avoir su...

Callières affichait une mine déconfite. L'effet de l'al cool s'étant accentué, il se retrouvait aussi morose qu'en début de journée. Comme il s'en voulait d'avoir tenté ce voyage de dernière minute à Québec pour régler des choses pressantes, alors qu'il aurait tout aussi bien pu attendre au printemps. Il se trouvait bloqué dans la capi tale depuis des semaines, à cause de la neige et de la poudrierie qui sévissaient toujours et rendaient les routes impraticables.

— Mais je forcerai le destin et je partirai en traîneau à chiens, s'il le faut...

Louis ne put retenir un grand rire sonore. Il voyait mal comment un homme affligé d'aussi mauvaises jambes et d'une pareille corpulence pourrait tenir longtemps sur un traîneau lancé à vive allure et courir derrière des chiens. Il imagina l'attelage et plaignit les pauvres bêtes qui risquaient de rendre l'âme au premier quart de tour...

— Qu'ai-je dit de si drôle? lui rétorqua aussitôt Callières, piqué au vif. Sachez, mon cher ami, que j'ai déjà emprunté ce mode de transport et que je l'ai trouvé fort efficace. Je ne dis pas que je couvrirais *toute* la distance entre Montréal et Québec, mais je pourrais tout de même franchir quel-ques étapes, s'il advenait que certains chemins soient trop encombrés.

— Ne prenez pas de risques inutiles, Callières, et attendez plutôt que la neige cesse. Je ferai ordonner au grand voyer de lever des corvées dans toutes les campagnes pour faire aplanir les chemins.

— Pffft... le grand voyer! Si c'est Robineau de Bécancourt qui prend l'affaire en main, autant dire que je ne passerai jamais. Il n'y a pas plus incompetent que ce traîne-la-patte. Je comprends mal pourquoi le roi le maintient encore en poste.

— Nos capitaines de milice feront appliquer mes ordres. J'ai pleine confiance en eux.

Callières promena un long regard scrutateur sur Frontenac. Il semblait douter de la faisabilité de cette solution.

Louis eut l'intuition que Callières allait bientôt trouver le moyen de rentrer chez lui. Il aimait trop prendre ses aises pour s'attarder bien longtemps à Québec, dans d'aussi précaires conditions. Il supportait mal de dormir dans le lit que Louis avait fait dresser dans son cabinet, faute de mieux. Toutes les

autres solutions avaient été repoussées d'un revers de main par le principal intéressé: il faisait trop froid pour loger dans la partie sud du château et il refusait mordicus de dormir chez les récollets, de même qu'à l'évêché. La propre chambre de Frontenac avait été qualifiée de «sinistre glacière» et seul son petit cabinet de travail avait trouvé grâce à ses yeux. À cause du poêle de fonte installé dans un espace communiquant avec l'antichambre et qui le réchauffait en permanence. De sorte que Louis avait dû faire transporter sa table de travail et ses dossiers dans l'autre pièce pour continuer à travailler en paix.

Mais Louis enchaîna:

— Passons donc plutôt à ce qui nous concerne. Vous disiez vouloir me parler d'un sujet préoccupant. De quoi s'agit-il?

— De fait, mon cher Frontenac, attaqu aussitôt le gouverneur de Montréal, nous n'avons pas beaucoup discuté de vos offres de paix iroquoises. Je sais que ce Tareha, un Onneiout si ma mémoire est bonne, devait se présenter à Québec, à l'automne, avec Téganissorens et deux représentants de chaque nation iroquoise. Et que vous les avez attendus en vain.

— Ils ne sont pas venus, en effet, mais j'ai reçu deux délégués qui m'ont expliqué leur absence par le fait que Schuyler les avait convoqués au même moment à Albany. Il aura encore réussi à me prendre de vitesse, celui-là...

Louis se sentait un peu fautif de ne pas avoir mis Callières au courant de tous les détails de ces tractations, mais il était si monté contre sa politique de pacification qu'il devenait difficile d'en parler sans tomber dans des échanges acerbes. Il poussa néanmoins sa chaise devant son invité et s'y installa résolument. «Le vin étant tiré, il faudra bien finir par le boire», se dit-il, un peu las de toutes ces oppositions qui lui venaient de partout à la fois lorsqu'il était question de cette damnée entreprise.

— Ce que vous ne dites pas, c'est que ces délégués ont quand même eu l'audace de vous proposer d'envoyer un ambassadeur à Albany pour négocier. À Albany, vous rendez-vous compte? En terrain ennemi! Comme si nous pouvions reconnaître la suzeraineté des Anglais sur nos Iroquois et leurs territoires!

— Eh bien, pour quelqu'un qui n'est pas au courant, vous semblez assez bien renseigné.

— Vos délégués iroquois s'en sont ouverts à nos Indiens christianisés, qui m'ont tout raconté.

Frontenac était choqué de la tournure de l'affaire et avait l'impression que Callières cherchait à le prendre en faute.

— Mais si vous savez tout, pourquoi me questionner ainsi?

— Parbleu! Mais pour l'entendre de votre bouche, monsieur le gouverneur général.

Le ton de Callières avait encore monté.

Louis se leva et se mit à marcher de long en large. Quinze pas dans un sens, quinze dans l'autre, on aurait dit un lion en cage.

— Vous devez donc savoir que j'ai refusé d'accepter leurs colliers ainsi que leurs propositions, Callières, et que je les ai renvoyés chez eux en les menaçant de guerre s'ils ne revenaient pas au printemps, à la fin du mois de mai plus précisément, avec Téganissorens et les autres délégués. Le chemin du Canada est désormais fermé à toute autre personne.

Le gouverneur de Montréal secouait la tête, dans un geste de dénégation.

— Pourquoi vous entêter dans des démarches qui ne mèneront à rien, Frontenac?

Le gros homme s'était retourné vers son acolyte et le regardait, à deux doigts du visage, avec des yeux fatigués. Puis il reprit, d'une voix durcie, en martelant chaque syllabe avec lenteur:

— Les Anglais n'ont que faire de vos pourparlers, ne le comprenez-vous pas, Frontenac? Ils exercent un ascendant considérable sur les Iroquois et les tiennent de main de maître. Ces derniers nous haïssent à mort et sont toujours aussi enflammés à l'idée de nous affronter. Vos petites tractations n'ont jamais eu aucun impact, Frontenac... *aucun!*

— C'est à voir, lui répliqua Louis, agacé par le ton trop confiant de son interlocuteur.

D'ailleurs, que savait-il de ce qui se tramait véritablement sur les bords de la rivière Hudson? Rien de plus que lui. Ils en étaient réduits à de pures conjectures.

— Les nations iroquoises sont divisées, affaiblies, et de plus en plus décimées, reprit Louis. Elles sont attaquées de toutes parts par nos alliés, ce qui ne leur laisse aucun répit. Et mon instinct me dit que les Anglais commencent à sentir le nœud se resserrer. Pourquoi croyez-vous qu'ils s'évertuent toujours à nous prendre de vitesse? Parce que nos offres de paix sont une terrible menace pour eux. Qu'elles réussissent, et ils se retrouveront en bien périlleuse posture...

— Mais cette paix, nous la souhaitons tous, Frontenac, sauf que pour y arriver, je vous propose une approche plus coercitive et plus efficace. Vos négociations et votre «petite guerre» ont fait long feu. Une vaste expédition en pays iroquois avec le gros de nos hommes, voilà ce qu'il faut maintenant!

«Toujours la même turlutaine!», se dit Louis, agacé. Callières revenait encore à cette proposition, alors que lui la jugeait prématurée. Et il manquait d'hommes pour mener à bien une pareille entreprise. Il répondit, cette fois, d'une voix où perçait un début de colère:

— Laissez-moi le temps de finaliser ces négociations et de voir où elles peuvent mener, Callières. Je suis persuadé que Téganissorens viendra avec ses

délégués. C'est une question de mois. Si nous pouvons atteindre notre but tout en faisant l'économie d'une guerre, pourquoi nous en priver?

Son vis-à-vis poussa un soupir de résignation. Quand cet obstiné de Frontenac s'accrochait à une idée, il n'y avait plus moyen de l'en faire changer. Callières comprit qu'il n'aurait pas le dernier mot et s'inclina. Mais il envisageait déjà une façon détournée d'arriver à ses fins...

Il se leva, se versa un autre verre et le but debout devant la fenêtre, le regard perdu au loin. Un long frisson le traversa.

— Il faut chauffer davantage, que diable! jeta-t-il impatientement en tournant la tête vers l'âtre où mouraient quelques bûches.

Il se promit d'aller faire quérir du bois de chêne dès le petit matin. On gelait ferme dans ce galetas de misère. Le froid s'infiltrait par tous les interstices et l'assiégeait, de jour comme de nuit. Les jambages des fenêtres et les contours des carreaux étaient recouverts de glace, de même que le contenu des encriers. Callières fit une grimace. Semblable indifférence au corps péchait par excès et le répugnait proprement.

— La pièce me semble pourtant confortable. Mon poêle anglais est beaucoup plus efficace que ces vieux âtres à moitié crevés, risqua Louis, l'air résigné.

— Allons donc! cela ne suffit pas. Chauffez aussi les foyers. On ne peut que s'en trouver mieux, ne croyez-vous pas?

— Comme vous voudrez. Mais c'est peine perdue, car ce taudis n'est qu'une passoire. Toute la chaleur que nous produisons se perd aussitôt. Quant aux foyers, ils sont si vieux que je crains qu'ils ne mettent le feu à laasure. Enfin! Puisque nous risquons aussi de périr écrasés sous le poids de la toiture, autant périr au chaud.

Louis tira un cordon et ordonna à Duchouquet de bourrer les foyers de bois franc et de les pousser au maximum.

— Mais vous, Frontenac, vous n'avez donc jamais froid? Comment faites-vous, un homme de votre âge?

Callières avait posé sa question en se tournant vers son compère, qui recueillait précautionneusement les dernières gouttes du fameux champagne.

— Il n'y a pas de miracle, mon cher, je m'habille comme un ours, voilà tout.

En y regardant de près, Callières remarqua en effet que son hôte portait par-dessus ses habits un épais manteau de laine lui tombant aux chevilles. Il avait en outre enfilé des bottes doublées de fourrure et enroulé à son cou une longue écharpe de cachemire.

Il admira la simplicité de la solution. Quoique son cas fût désespéré, puisqu'il gelait en permanence, été comme hiver, même enveloppé des pieds à la tête. Une affection dont aucun médecin n'avait pu le guérir et qui lui causait

bien du désagrément.

Pendant que les serveurs empilaient le bois et brassaient le feu, Callières s'attarda devant la fenêtre donnant sur la cour. La nuit était tombée pour de bon. Le vent fouettait la neige et faisait valser les quelques fanaux fixés au-devant des maisons. Des grappes de lumière échappées des fenêtres avoisinantes éclairaient la nuit. On fêtait le carnaval dans les chaumières. Il y aurait festin et danse un peu partout ce soir-là, autant dans la haute que dans la basse-ville.

Quatre carriages en folie surgirent à la fine épouvante et tournèrent devant le château. Les joyeux drilles qui s'y entassaient chantaient à tue-tête en agitant flambeaux et girandoles. Après un moment de cacophonie où il apparut qu'on hésitait sur la marche à suivre, les équipages finirent par prendre la direction de la basse-ville.

— Ce sont probablement de vos officiers en cavale, mon cher Frontenac, fit remarquer Callières, un soupçon de blâme dans la voix. On aurait dit qu'ils voulaient vous faire une petite visite, mais qu'ils hésitaient.

— Le ciel nous en préserve! Pour une fois, nous aurons un soir de tranquillité. Ce sont les jours gras, mon cher. C'est le carnaval. Une tradition séculaire qui nous vient du pays, ne l'oubliez pas. À part le théâtre, il faut aussi offrir de temps en temps à notre jeunesse des danses, des fêtes, des courses de traîneaux ou de canots sur glace, des marches au flambeau, des glissades, et que sais-je encore? *Panem et circenses* [9]. Nos gens sont particulièrement friands de divertissements.

— Vous avez sans doute raison. Des activités qui m'agacent de plus en plus, la preuve que je commence à me faire vieux, n'est-ce pas?

Frontenac ne répondit pas, mais se demanda si cela n'avait pas toujours été le cas. Il arrivait difficilement à imaginer Callières jeune, malgré les efforts qu'il faisait pour y parvenir. La maladie, sa corpulence, son tempérament plutôt bilieux et ses habitudes de vieux garçon expliquaient peut-être la chose.

Il abandonna le sujet quand Perrine et Blanche, une servante récemment embauchée, pénétrèrent dans la pièce, dressèrent la table et commencèrent à apporter les nombreux plats qui constitueraient le repas du soir. Louis suivit aussitôt Perrine des yeux. Elle commençait à lui manquer. Sa maîtresse n'osait plus lui rendre visite, la nuit, depuis que Callières était installé dans ses appartements. Comment s'ébattre en paix quand le moindre bruit se répercutait si facilement d'une pièce à l'autre? Comme il n'entendait pas supporter bien longtemps cette disette, Louis se promit de mettre tout en branle pour faire rentrer Callières au plus vite à Montréal.

— Je parie, mon cher gouverneur, que vous oublierez ce soir les désagréments causés par l'hiver et ses rigueurs. J'ai pris soin de commander un menu spécial en votre honneur et en celui des jours gras. Il ne sera pas dit

que nous n'aurons pas profité de l'occasion pour fêter, nous aussi. Régalez-vous.

Le riche fumet qui s'échappait de la soupière dont Perrine souleva le couvercle avait de quoi rassurer le gourmet le plus exigeant. D'autres plats fumants dégageaient un arôme aussi prometteur et annonçaient un festin digne des meilleurs palais. Callière se détendit et adressa à Frontenac un large sourire de satisfaction, le premier dont il se voyait gratifier depuis le début de cet entretien. Cela lui permit d'espérer pouvoir terminer la soirée sur une note plus positive.



Le ciel s'était enfin nettoyé et la neige avait cessé. Tout était enseveli sous d'énormes monticules givrés, baignés par un éclatant soleil de midi. La température avait fortement chuté pendant la nuit et figé la neige dans une épaisse croûte de verre translucide. L'éclat intense qui en résultait faisait mal aux yeux. Les habitants qui se risquaient à braver le froid cinglant et l'amoncellement anormal de neige avaient enfilé plusieurs pelures et s'étaient emmitouflés jusqu'aux yeux. Ils avançaient comme de gros ours empêtrés dans des chemins impraticables, ce qui sembla à Perrine, postée devant la fenêtre donnant sur la rue, du plus haut comique. La servante étouffa un fou rire quand un gros homme, que deux femmes essayaient d'aider à avancer, perdit l'équilibre et les entraîna à sa suite, cul par-dessus tête. On ne vit plus que des mitaines émerger lentement du fouillis poudreux, dans une agitation loufoque. Puis elle tourna le dos à la fenêtre, remplaça sa coiffe qui avait tendance à toujours glisser, et se mit aussitôt à l'ouvrage.

Perrine s'affairait à remettre en ordre la chambre des officiers. Des vêtements, des livres, des pichets vides traînaient sur le sol dans un désordre affligeant, et une forte odeur de tabac, d'alcool et d'urine stagnait dans la pièce. La femme soupira et demanda à Blanche, la jeune servante qui l'aidait depuis quelque temps, d'ouvrir un peu le guichet de la fenêtre du côté ouest.

— Le temps de ventiler. Ça sent le bouc, ici, comme c'est pas possible.

Perrine voyait ses tâches s'alourdir de jour en jour avec le nombre croissant d'officiers hébergés au château. Ils n'étaient pas loin d'une dizaine, maintenant, à graviter autour du gouverneur. Sans compter sa garde personnelle, d'abord prévue à dix-sept hommes, mais réduite progressivement à quatre, en incluant le capitaine Le Neuf de la Vallières. Leur entretien était à la charge entière de Frontenac, ce qui grevait lourdement son budget. «Trop de bouches à nourrir», se plaignait parfois monsieur Louis. Perrine avait

l'impression que son maître se laissait abuser par tous ces gens qui lui rendaient ostensiblement hommage, l'entouraient et le fêtaient bruyamment certes, mais lui rendaient mal ses générosités. À son avis, c'étaient pour la plupart des pique-assiettes et des profiteurs qui ne s'empressaient autour du gouverneur que pour les bénéfices qu'ils pouvaient en tirer. Sagace, elle avait détecté depuis belle lurette les points faibles de son amant: l'encens et les flatteries lui étaient nécessaires comme le pain et l'eau, et la peur de la solitude le rongait insidieusement. Mais elle ne se serait jamais risquée à émettre la moindre critique; une opinion que, d'ailleurs, on ne lui demandait pas.

Ce qui faisait quand même beaucoup de besogne. Quand elle s'en était ouverte à monsieur Louis après l'amour, un soir où il se trouvait particulièrement bien disposé à son égard, il lui avait répondu d'une voix douce: «Mais prenez une aide, Perrine. Une jeune fille que vous dresserez au ménage. Je tiens trop à vous garder dans de bonnes dispositions.» Une proposition que Perrine s'était empressée de concrétiser le lendemain même, de peur que Frontenac se ravise et trouve la dépense exagérée. C'est ainsi que Blanche était entrée en service.

La jeune fille était si contente de travailler au château qu'elle le serinait à qui voulait l'entendre. C'est sa tante, Mathurine, qui l'avait recommandée à Perrine. Aussi faisait-elle de son mieux pour satisfaire cette dernière et bien s'appliquer aux tâches qu'on lui assignait. Elle apprenait vite. Et Perrine était gentille, ce qui la changeait de sa maîtresse précédente qui faisait la lippe, pestait contre elle pour un rien et ronchonnait sans arrêt.

Une fois la chambre bien nettoyée et astiquée, il fallut s'attaquer à la pièce qui servait, selon les besoins, de salle des gardes, de salle à manger, de salle d'état-major et de théâtre. C'était là que se déroulait la vie publique du vieux château. Perrine et Blanche y pénétrèrent. Comme elle n'avait pas de cheminée, elle était froide et humide comme un caveau. La jeune bonne resserra son châle sur ses épaules.

— Regardez-moi ce fouillis! C'est-y Dieu possible! s'écria Perrine, l'air découragé.

Tout était demeuré dans le même état que lors de la représentation de *Nicomède*. Des chaises renversées et des panneaux de bois gisaient, çà et là, les décors étaient toujours en place et occupaient la moitié de l'espace, des dépôts de cire souillaient le plancher et le grand candélabre était remonté de guingois. Sans parler de l'état de délabrement des murs et des planchers. Comme il fallait vider la pièce, astiquer de fond en comble et replacer les meubles pour ramener la salle à sa fonction première, Perrine demanda à Blanche d'aller chercher de l'aide chez les hommes.

La seule vue des décors fit remonter en elle un vif plaisir. Elle s'était

faufilée discrètement au fond de la salle, cet après-midi-là, pour ne pas attirer l'attention, et elle avait écouté jusqu'à la fin, sans bouger d'un cil. Une initiation au théâtre que Perrine n'oublierait jamais! Pas une émotion, pas une expression sur le visage d'un comédien, pas une syllabe ne lui avaient échappé. Si elle n'avait pas tout saisi des paroles, le langage des passions l'avait par contre atteinte droit au cœur et bouleversée comme jamais auparavant. Et comme elle s'était identifiée aux personnages! Elle avait admiré Nicomède et tremblé pour lui, haï la faiblesse de Prusias, plaint Laodice et souhaité que son amour soit partagé, méprisé Arsinoé pour sa méchanceté et avait fini par pardonner à Attale. Elle en vibrait encore, tout en passant distraitement son balai de branchages dans les quatre coins de la pièce.

Blanche revint avec une brosse de crin, une vadrouille et un gros bac d'eau chaude. Elle trempa la brosse dans l'eau savonneuse, s'agenouilla en relevant ses jupes et se mit à récurer le plancher avec vigueur. Perrine s'était saisie entre-temps de la vadrouille qu'elle promena partout et dans tous les recoins. Duchouquet, aidé de deux solides gaillards, déplaça les décors, les replia et les traîna dehors. Les hommes enlevèrent aussi les panneaux de bois empilés sur le sol. Une fois le plancher sec, ils transportèrent la lourde table de chêne entreposée dans la pièce adjacente, puis apportèrent les douze chaises assorties. Deux meubles massifs et bas furent placés le long des murs, de chaque côté de la fenêtre sud-ouest. Les hommes replacèrent ensuite les lampadaires et abaissèrent le grand candélabre, pendant que Perrine et Blanche étendaient sur la table une longue nappe de dentelle ouvragée. Après quoi, le centre de table, formé d'un récipient autour duquel étaient disposés des plateaux et des chandeliers, fut installé. Cet ensemble décoratif en argent massif valait à lui seul une fortune et Perrine en prenait soin comme de la prune de ses yeux. Les quatre chandeliers de laiton à deux branches furent enfin placés à espaces réguliers, sur toute la longueur de la table. Quant aux miroirs, tapis et tableaux, Perrine les fit replacer selon un ordre immuable, établi par le maître de céans.

— Je crois que tout est en place, maintenant, fit-elle.

Elle coula un long regard de satisfaction sur la pièce.

— Allons donner un coup de main à Mathurine et aux autres.

— Oui, madame.

Les deux servantes quittèrent la grande salle, traversèrent la chambre des officiers puis le vestibule servant à isoler les domestiques du reste de la maisonnée et débouchèrent dans la cuisine. Une bouffée d'odeurs de friture, de viande et d'oignon les prit aussitôt aux narines. Plusieurs femmes s'activaient dans ce réduit où régnait une chaleur douillette.

— Alors, dame Perrine, vous avez fini votre ordinaire?

Mathurine avait relevé la tête et repoussé la mèche de cheveux qui tombait de sa coiffe. Un mince filet de sueur perlait sur son front et lui dégoulinait le long du nez.

— Nous avons à peu près réparé le barda qui régnait dans la grande salle. La table est dressée et fin prête pour ce soir. Dites-nous ce qu'on peut faire pour vous aider, Mathurine.

Perrine avait remarqué que la vieille cuisinière dépérissait depuis quelque temps. Elle, si obsessive de coutume, avait moins de résistance qu'auparavant, exécutait ses tâches avec plus de lenteur et tournait les coins ronds. Sans compter qu'elle commençait à oublier ses recettes, à mal doser ses ingrédients ou à les intervertir. Un inconvénient qui ne lui avait pas encore causé de problème, puisqu'elle pouvait rattraper un plat en un tournemain ou le récupérer pour faire autre chose. Ce n'est pas que Mathurine se plaignait. On ne l'avait jamais entendue se lamenter ou se récrier contre la lourdeur du travail ou les difficultés du métier. Elle était trop fière pour cela. Mais Perrine devinait à la pesanteur de la démarche, à un certain affaissement des épaules ou à cette espèce de soupir profond qu'elle échappait malgré elle, de temps à autre, que la vieille était fatiguée. On la trouvait plus souvent assise qu'auparavant et ses siestes se prolongeaient tellement qu'on était obligé de la tirer du sommeil pour la ramener à ses chaudrons. Il fallait dire, à sa décharge, qu'elle allait sur ses soixante-dix ans et que ses obligations n'étaient pas une sinécure. En plus de la table du gouverneur, qui recevait deux ou trois fois chaque semaine, elle était aussi responsable de la table des officiers, dont le nombre croissait sans arrêt. Tout ce beau monde qu'il fallait pourvoir à longueur d'année des meilleures viandes, de pièces montées, de potages variés, de légumes de toutes sortes, de divers laitages et d'une abondance de desserts. Le seul apprêt des viandes pour la table des officiers occupait une couple d'heures et nécessitait des bras supplémentaires. Et ces messieurs ne mangeaient que des ingrédients frais du jour et de première qualité, alors que les restes étaient conservés et resservis aux domestiques. C'est pourquoi Perrine lui prêtait sa Blanche aussi souvent qu'elle le pouvait et ne répugnait pas à offrir aussi son aide, dans les moments exceptionnels.

Or, ce jour de janvier en représentait un. C'était le dernier de la quête de l'Enfant-Jésus et le curé de la paroisse Notre-Dame, accompagné du bedeau, des marguilliers et de quelques notables de Québec, était attendu au château pour rencontrer le gouverneur et recueillir ses dons. Comme ce passage marquait la fin d'une entreprise qui avait amené le petit groupe à visiter l'ensemble des paroissiens, Frontenac avait pris l'habitude de les recevoir tous à sa table. Il en avait fait une tradition et n'y dérogeait plus.

— Si vous voulez jeter un œil sur les potages et faire dresser d'autres légumes pour accompagner les viandes, dame Perrine, car je crains qu'on en

manque, cela m'aiderait énormément, lui demanda Mathurine avec un grand sourire de gratitude.

La cuisine était exiguë et les six femmes s'y démenaient sans déranger. Mathurine avait réquisitionné ses deux cousines, ses deux belles-filles et Amélie, la cuisinière de la voisine. Il y aurait plus de vingt personnes à la table du gouverneur et cela exigeait une organisation sans faille.

Perrine mit Blanche aux légumes et s'occupa du potager. Le petit poêle, dont les côtés étaient faits de briques et le dessus de carreaux de céramique, était bourré de braises. Il était percé à sa surface de six orifices dans lesquels on plaçait autant de chaudrons contenant les potages. Pour l'instant, il y en avait cinq qui mijotaient doucement. Il fallait surveiller la cuisson, brasser régulièrement ou rectifier l'assaisonnement. La femme de ménage s'y employa, tout en consultant Mathurine au besoin. Les autres filles s'appliquaient à différentes tâches. L'une épluchait les pommes de terre, l'autre s'occupait des sauces, sous la supervision de Mathurine, une troisième disposait des fromages pendant que la quatrième mettait une dernière main aux gâteaux et aux différents desserts. Le tournebroche pivotait au-dessus de l'âtre, chargé de viandes odorantes. Le fumet qui s'en dégageait mettait l'eau à la bouche.

Amélie, de son côté, avait commencé à dresser les viandes déjà dépecées dans un grand plat de service qu'elle garderait près du feu. Après avoir tranché le bœuf et le porc, elle s'attaquerait à l'oie et au canard, qu'elle servirait dans une autre assiette. Mathurine se réservait les plats en sauce, d'une facture plus délicate et exigeant davantage de doigté.

— Y sera pas dit qu'on se gâtera pas un peu, nous autres aussi. Attendez-moi, fit soudainement la vieille, tout en se séchant les mains à son tablier.

Elle s'éloigna avec un sourire coquin.

Elle revint de la petite pièce attenante à la cuisine et servant de garde-manger avec un plat de grès, qu'elle déposa cérémonieusement sur la table. Il débordait de beignets ronds et dodus. Elle les avait soustraits aux plats destinés à la table du maître et mis de côté pour les domestiques. Les femmes poussèrent un cri d'appréciation. La pâtisserie de Mathurine avait la réputation d'être la meilleure de la haute-ville.

— Ma petite Blanche, fit la vieille en se tournant vers sa nièce, sers donc aussi un petit doigt de vin à ces dames.

La jeune fille s'exécuta, d'une démarche primesautière.

Toutes s'attablèrent avec joie, heureuses de l'intermède qui leur était offert.

— Y paraît que monsieur le curé a sermonné plusieurs paroissiens qui n'ont pas été assez généreux pour la quête du petit Jésus, de dire Amélie, pendant que Blanche remplissait son verre. Il aurait même menacé certains de leur refuser l'absolution, à ce qu'on raconte.

Les femmes firent une moue étonnée. Le refus d'accorder l'absolution était une punition grave et elles trouvaient que monsieur le curé n'y allait pas de main morte.

— Remarquez que pour les plus riches... quand on possède, on doit donner, n'est-ce pas? se demanda tout haut la jeune cuisinière.

À peine s'était-elle mise à table qu'elle enfournait goulûment son premier beignet. Elle fit une mimique de plaisir.

— Mais comment faites-vous, Mathurine, pour les rendre si tendres? Ça fond dans la bouche. Moi, je n'y arrive pas.

— C'est l'accoutumance. Ça viendra avec le temps, vous en faites pas.

— En tout cas, le curé sera pas déçu ce soir, affirma Perrine. Monsieur le comte donne toujours plus que les autres. L'an dernier, les trois carrioles des marguilliers débordaient tant qu'il a fallu prendre une de nos voitures pour aller porter le reste au presbytère.

— Quand même, refuser l'absolution, c'est un peu dur, vous trouvez pas?

La remarque venait de Bernadette, une des brus de Mathurine. La jeune femme trouvait que le curé allait parfois un peu loin. Il lui semblait que la générosité dépendait de chacun et qu'on ne devrait pas punir quelqu'un qui ne se sentait pas disposé à donner. En tout cas, pas de cette façon-là.

— Il me semble que le curé Dupré était plus coulant, d'habitude. Je ne sais pas ce qui lui prend, commenta Perrine tout en se léchant les doigts.

— Je parierais fort qu'il y a du Saint-Vallier en dessous de ça, ajouta Mathurine, d'un air entendu.

Toutes opinèrent. Elles connaissaient trop l'intransigeance de monseigneur l'évêque, dont leurs maîtres se plaignaient à mots couverts, pour ne pas approuver. Le pieux prélat était tellement à cheval sur les principes qu'il incitait ses prêtres à brandir systématiquement deux menaces: le refus d'accorder l'absolution et, dans les cas graves, l'excommunication. On racontait même qu'il avait ordonné aux hospitalières de chasser de l'hôpital tout malade qui refusait de se confesser, deux jours après son admission, et qu'il allait jusqu'à refuser la confession aux femmes aux cheveux frisés ou trop apprêtés.

— À propos... justement... intervint Amélie en jetant un regard de biais à Mathurine et Perrine, j'ai ouï dire que le curé de la basse-ville a fait un prône terrible, ce dimanche. Il a dit que quiconque assistait à une pièce de théâtre commettait un péché mortel! On ne rit plus, là. Un péché *mortel*!

Amélie insistait sur ce mot tout en guettant les réactions des deux femmes. Elle prit un air ingénu pour renchérir:

— Peut-être qu'il faisait allusion à la séance qui a été montée au château? Et le bruit court que monsieur le gouverneur voudrait faire jouer quelque chose de très impie, de sacrilège même. Comment ça s'appelle déjà, la

«tartousse», la «tartusse» ou quoi?

Amélie grimaçait, comme si le seul fait de rappeler de tels événements était déjà une profanation en soi et risquait de la précipiter aux enfers.

Perrine sentit son pouls s'accélérer. Elle constatait que les rumeurs allaient bon train. Si Amélie en parlait, c'est que sa maîtresse, une méchante commère s'il en était, avait déjà répandu cela par toute la ville. Comme elle aurait aimé clouer le bec à cette ignorante d'Amélie et lui expliquer qu'il ne s'agissait pas de la «tartousse», mais du *Tartuffe*. Elle eut néanmoins la sagesse de se tenir coite.

— En voilà, une mauvaise langue! de se récrier aussitôt Mathurine. Le sang lui était monté au visage d'indignation. C'est ta maîtresse qui raconte ça? Sache, ma fille, qu'il n'y a rien de pas catholique derrière tout ça. Monsieur le comte de Frontenac est un homme trop honnête pour permettre que quelque chose de mal, voire de sacrilège, se produise ici d'dans!

Personne n'osa contredire la vieille cuisinière, mais il était pourtant notoire que Frontenac avait fait jouer du théâtre chez lui devant un public trié sur le volet, la semaine précédente, et qu'il avait même osé faire déclamer des jeunes filles. Et pour comble de provocation, ses officiers lui auraient suggéré de monter quelque chose de défendu et il aurait laissé croire qu'il était d'accord... Le gouverneur aurait été mal venu d'alléguer qu'il ignorait que Saint-Vallier interdisait les représentations théâtrales. Ne le proclamait-il pas haut et fort dans tous ses prônes et ses mandements, sous peine d'excommunication? On savait aussi que Frontenac n'était pas du genre à se plier à une interdiction, dût-elle venir de haut...

Comme le sujet était délicat et qu'il était clair que Mathurine voulait l'éviter, la petite Blanche lança tout à trac, pour faire diversion:

— Il paraît que les routes vont être aplanies en un rien de temps, cette fois. Mon frère aîné a été réquisitionné pour la corvée, avec mon père et les deux plus jeunes.

— Tu parles, en un rien de temps! Lors de la dernière bordée, on a zigzagué comme des renards pendant des semaines entre les mottions de glace et les falaises de neige avant qu'ils se décident à nettoyer. Il a fallu qu'il y ait des éclopés pour qu'on commence enfin à taper les chemins. Oh, à propos, poursuit Amélie, pour dissiper le froid qu'elle avait jeté, avez-vous vu, Perrine, ce qui s'est passé à midi? J'ai tellement ri que j'en ai encore mal au ventre. C'était drette devant chez vous, dans la rue. Trois vieux, hissés sur le dessus des bancs de neige – ils n'avaient pas le choix puisque personne n'avait déblayé le devant de leur maison –, avançaient à croupetons, à la queue leu leu, en s'aidant de leur canne. Leur démarche était si incertaine qu'on aurait dit un convoi d'aveugles guidés par des borgnes! Rien qu'à les voir avancer à tâtons sur la croûte gelée, j'en pleurais de rire.

Perrine opina. Elle avait, elle aussi, été témoin de la scène, mais ne s'y était pas attardée.

— Puis tout à coup, continua la conteuse sur un ton enjoué, une vieille a glissé, a perdu l'équilibre et s'est accrochée aux deux autres. Avec pour résultat qu'ils sont tous tombés à la renverse, plusieurs pieds plus bas et les quatre fers en l'air! Vrai comme je suis là! J'ai enfilé ma bougrine et je suis sortie. Quand je les ai rejoints, j'ai pouffé de rire malgré moi parce que monsieur de Verneuil, que j'ai fini par reconnaître, était renversé sur le dos, les deux vieilles par-dessus lui, accrochées à son cou. Elles riaient comme des folles. Comme elles n'arrivaient pas à se relever, le vieux gueulait, rouge de colère: «Ôtez-vous de dessus moi! Mais lâchez-moi donc, vieilles biques!» L'une d'elles lui a aussitôt répliqué: «Oh, savez, le père, inquiétez-vous pas, c'est pas à c't'heure qu'on va attenter à votre pudeur», ce qui a déclenché d'autres fous rires de gamines. En tendant la main à celle qui se trouvait sur le dessus, je l'ai entendue dire à son tour: «Dépêchez-vous de nous tirer de là avant que le vieux descende tous les saints du ciel. Ça nous apprendra, aussi, à vouloir être charitables. Vieil ours mal léché, va!»

Toutes les femmes éclatèrent de rire, égayées par une scène que les paroles imagées d'Amélie rendaient très vivante.

— Ah! ça, pour être un malcommode, c'est un malcommode, le père Verneuil, de répliquer Mathurine. Et rustre avec ça. L'autre jour, justement, je lui ai fait porter un pot de miel pour ses maux de gorge. Par pure charité chrétienne, car j'avais entendu dire qu'il pâtissait beaucoup. Eh bien, non seulement il n'a pas articulé le moindre merci, mais il a trouvé le moyen de bougonner que le pot était trop petit à son goût... Pensez donc! On lui fait un présent et il chipote sur sa grosseur. C'est du Verneuil tout craché, ça!

On en riait encore tout en profitant des derniers beignets, quand Duchouquet et deux autres hommes, le visage rougi et les yeux vifs, déboulèrent en trombe dans la pièce. Voyant que les femmes prenaient leurs aises, le gobelet de vin à la main et la bouche pleine, Duchouquet leur lança:

— Et nous, alors?

Il tourna autour de Mathurine – qui avait eu le temps de cacher sous la table les deux beignets qui restaient – comme un chien flairant son os.

— Ça sent les croquignoles! Ne me dites pas que vous en avez fait? Où sont-elles? Mathurine, vous savez comme je les aime, ne nous torturez pas inutilement, allez!

La vieille cuisinière prit un air étonné et secoua la tête, dans un signe de dénégation.

— On l'a bien mérité. Depuis des heures qu'on trime comme des bêtes à taper la neige afin de vous permettre de retourner chez vous sans peine, mesdames.

— C'est pas plutôt pour les invités qui s'annoncent, monsieur le curé et les autres? lui répliqua Amélie avec un air narquois.

Duchouquet prit la remarque en riant. La petite bonne de ses voisins ne lui déplaisait pas, seulement elle était un peu jeune pour lui.

— Nous verrons ça plus tard, lui lança sans pitié Mathurine, en se levant lourdement. On a encore du pain sur la planche, nous autres. Allez, les filles, à la besogne.

Duchouquet prit un air chagrin et se lamenta à tous les saints. On savait pourtant qu'il jouait la comédie. Lui et Mathurine se taquinaient à tout bout de champ, se traitaient de tous les noms et se menaçaient mutuellement du feu de l'enfer, mais n'arrivaient pas à se passer l'un de l'autre. Mathurine le gavait en catimini de tous les mets dont il était friand – elle lui avait d'ailleurs mis de côté une généreuse portion de beignets – et lui, en contrepartie, faisait des pieds et des mains pour lui être utile. Jamais il ne lui avait refusé le moindre service. Il allait même jusqu'à s'inquiéter quand sa sieste se prolongeait trop, de peur qu'elle n'ait rendu l'âme.

Chacun finit pourtant par s'en retourner à ses tâches... Il restait encore tant à faire. D'autant que le jour baissait et que les invités allaient s'amener.



Après s'être pointé au château avec son imposante délégation de carrioles, le curé François Dupré fut invité à pénétrer dans la grande salle et à bénir les lieux et ses occupants. Ceux qui l'accompagnaient lui emboîtèrent le pas avec cérémonie et entrèrent à leur tour. Les domestiques couraient en tous sens pour se porter au-devant des invités et les débarrasser de leurs lourds vêtements d'hiver.

Louis en profita pour convoquer ses officiers et sa garde personnelle. Il rassembla ensuite ses domestiques et les fit s'agenouiller autour de lui. Les invités se prosternèrent à leur tour dans une attitude de profond recueillement.

Tous s'exécutèrent avec une application touchante et le moment fut empreint d'une grande solennité. Un silence tacite s'établit. De se voir ainsi entouré de tous ses gens, blottis à ses pieds telles des brebis auprès du berger, remua fortement Louis. Il sentit l'émotion le gagner, comme chaque fois que se répétait ce damné rituel. Une larme importune roula sur sa joue. Pour ne rien laisser transparaître de son trouble, il l'essuya d'un geste rapide. Comme il s'en voulait de cette propension nouvelle à pleurer pour un rien! À croire qu'il devenait déjà gâteux et qu'il retombait en enfance...

Comme s'il n'avait rien vu de son émoi, le curé procéda à la bénédiction du

gouverneur, en prononçant quelques mots en latin et en traçant sur son front et sa bouche le signe de la croix. Il se tourna ensuite vers les autres qu'il bénit de même, tour à tour, du plus considérable au plus humble, en leur posant longuement les mains sur la tête en un geste d'apaisement. Il les remercia d'avance de leur générosité et demanda que Dieu les bénisse par sa main.

La cérémonie terminée, il était d'usage que les gens de la maison présentent leurs dons. Ce que s'empressèrent de faire les domestiques, qui coururent à l'office chercher tout ce que le maître avait désigné comme devant être donné. Le fruit de cette quête irait directement dans les goussets du curé qui revendrait le tout, en temps propice, pour faire vivre son église. On amena plusieurs poches de blé, des volailles, des briques de lard, de la chandelle, de la filasse, des plumeaux, des sacs de patates, une dizaine de poches de farine, cinq gros jambons, et bien d'autres provisions de bouche encore. Tout fut transporté dans les carrioles des marguilliers, qui donnèrent l'ordre à leur cocher de porter directement la précieuse cargaison au presbytère. Le gouverneur général se montrait d'une générosité exemplaire, une fois de plus.

Puis chacun y alla de petits dons personnels: les plus riches allongèrent quelques livres, les plus pauvres soutirèrent de leur maigre gousset dix ou vingt sols. «Même symbolique, un don est un don et cela plaît au Seigneur», leur assurait le curé Dupré en empochant le tout, l'œil humide. Comme la quête s'avérait profitable, il se répandit en remerciements emphatiques, prononcés sur un ton allègre.

Le visage du pasteur s'illumina de plaisir quand Frontenac lui mit en main une coupe remplie d'un vin de Bourgogne du meilleur cru. Le prêtre l'accepta avec reconnaissance. Les invités furent ensuite priés de s'attabler et on les plaça selon un ordre établi en fonction de leur prééminence.

Il fallait voir la composition de la table! À part le curé François Dupré, le bedeau et les trois marguilliers, il y avait des membres du conseil souverain, dont l'intendant Jean Bochart de Champigny, Louis Rouer de Villeray, et Charles Le Gardeur de Tilly. François-Fortuné Ruette d'Auteuil, le procureur général du conseil, avait accepté l'invitation de bonne grâce parce que certains de ses amis, entre autres Charles Aubert de La Chesnaye, René-Louis Chartier de Lotbinière et François Hazeur, y seraient également. Le secrétaire de Louis, Charles de Monseignat, était placé à droite de l'intendant. Quelques officiers de la garde rapprochée de Frontenac étaient aussi de la fête. C'était la fine fleur de l'aristocratie seigneuriale, militaire et marchande de Québec qui se pressait, ce soir-là, autour du gouverneur.

Tous n'éprouvaient pas un amour débridé pour Frontenac, tant s'en faut, mais ils étaient appelés à travailler, négocier ou tenir compte de lui, d'une façon ou d'une autre, ce qui suffisait à les rendre conciliants. La quête de l'Enfant-Jésus était d'ailleurs, pour ces fervents chrétiens, une occasion en or

de mousser la générosité individuelle et les bonnes intentions. Sans compter que la table du château Saint-Louis avait la réputation d'être une des meilleures du pays, ce qui n'était pas négligeable non plus.

L'atmosphère était sereine. La chaleur de l'accueil et la solennité du rituel de bénédiction avaient créé un sentiment de convivialité et de bienveillance réciproque. Et puis les odeurs alléchantes des plats qu'on commençait à présenter les uns après les autres étaient propices à désamorcer les tensions.

— Votre quête de cette année a-t-elle été profitable, monsieur le curé? s'enquit Louis sur un ton enjoué, tout en tendant sa coupe pour qu'on la remplisse.

— Profitable... oui et non, hésita l'autre, redevenu sérieux tout à coup. Vous savez à quel point cela coûte cher d'entretenir et de réparer deux églises, dont l'une est un imposant bâtiment toujours en construction qui exige beaucoup de sous. La quête de la tasse^[10] ne rapporte pas toujours autant que prévu, la location des bancs d'église et les frais perçus pour les mariages et les sépultures non plus. Et nos paroissiens les plus nantis n'ont pas ouvert leurs goussets autant qu'on était en droit de l'espérer pour la paroisse, malheureusement. Nous avons pourtant mis nos ouailles en garde contre la mesquinerie et l'avarice. Si tout le monde était aussi généreux que vous, monseigneur, il n'y aurait guère lieu de s'inquiéter.

Cela dit, le prêtre attaqua son potage avec appétit. Il avait le nez long, le front bas et le souffle court. C'était un mauvais prédicateur et chaque fois qu'il y avait un sujet délicat à aborder, le curé Glandelet le remplaçait en chaire. Un orateur redoutable, celui-là, qui maniait le verbe et la métaphore avec un impressionnant doigté.

La remarque sur la location des bancs d'église était une pierre dans le jardin du gouverneur. Une façon comme une autre de lui faire comprendre qu'en fréquentant l'église des récollets, plutôt que celle de la paroisse, Frontenac privait la fabrique du revenu de location de son banc d'église, la principale source de profit, avec le casuel. Mais il préféra ne pas relever l'allusion.

— Nous avons toujours recueilli davantage dans notre paroisse que partout ailleurs et cela va continuer, mon cher curé. N'en doutez guère, lui répliqua Charles Aubert de La Chesnaye. Les paroisses Notre-Dame de Québec et Notre-Dame-des-Victoires sont riches, de par le nombre impressionnant d'administrateurs et de marchands qui y vivent. Nous organiserons d'autres quêtes.

Aubert de La Chesnay était un marchand cossu de la basse-ville, très actif dans la traite des fourrures. C'était un des actionnaires principaux de la Compagnie du Nord, dont les intérêts commerciaux étaient souvent entrés en compétition avec ceux de Tonty et de Laforêt, les alliés de Frontenac. C'est pour ramener fort Bourbon dans le giron de cette compagnie que Pierre Le

Moynes d'Iberville guerroyait contre les Anglais, à la baie d'Hudson.

— Je ne doute pas que vous trouviez le moyen de faire rendre gorge à ceux qui rechignent, La Chesnaye.

Cette remarque un brin moqueuse de Louis parut amuser son interlocuteur. Il leva sur lui son regard perçant. Ces deux-là s'étaient crêpés le chignon bien des fois, par le passé, mais ils vieillissaient tous deux et puis, quoi qu'on en dise, ils se respectaient et s'admiraient réciproquement. Louis calcula que La Chesnaye devait faire dans les soixante-deux, soixante-trois ans, bien qu'il ne le parût pas. Son abondante chevelure poivre et sel était ramassée dans une bourse à cheveux et s'il avait un peu forcé du tronc, le temps n'avait pas trop marqué son visage. Bref, il était encore bel homme et les femmes en raffolaient.

— Il nous faudrait un danger imminent, une bonne guerre ou une épidémie de sauterelles pour délier les bourses. Rappelez-vous à quel point les dons ont augmenté lors du siège de Québec, reprit La Chesnaye, moitié sérieux moitié taquin. La générosité croît avec le danger, c'est une recette éprouvée. N'auriez-vous pas une nouvelle échauffourée à nous annoncer avec nos voisins du Sud, mon cher Frontenac? Cela amènerait de l'eau au moulin.

Le curé Dupré pinça les lèvres.

— Ne souhaitons pas de malheur, tout de même. Nous n'en sommes pas à cette extrémité.

— Vous savez comme moi, La Chesnaye, que les Anglais de Boston et de la Nouvelle-York peuvent nous tomber dessus dès la fonte des glaces. Ils ont promis de revenir et le diable seul sait quand ils y parviendront. Quant à nos Iroquois, ils n'ont pas désarmé non plus. Si cela ne suffit pas à ouvrir les escarcelles, je ne vois pas ce qu'il y faudrait. Pourtant, cette année, les récoltes ont été bonnes et la traite des fourrures a beaucoup rapporté...

— Tout de même, messieurs, les coups sèchement François Ruette d'Auteuil, votre cynisme me déconcerte. Les gens donnent ce qu'ils peuvent et on n'a pas à chercher midi à quatorze heures pour leur forcer la main. C'est un viol de conscience qui me répugne profondément. Quant à la menace de refus d'absolution...

Le procureur général du conseil tourna la tête vers le curé Dupré, en lui lançant un regard sévère. Il venait d'apprendre à travers les branches que ce dernier menaçait de refuser l'absolution aux fidèles capables de donner, mais qui le faisaient peu. Or il se trouvait qu'il était de ceux-là...

L'homme était engoncé dans un costume de satin sombre et sa perruque à la lionne lui faisait une tête disproportionnée par rapport au reste du corps, qu'il avait plutôt délicat. Il avait néanmoins l'allure altière, un tempérament agressif de nature et il en imposait. L'intendant Champigny et le conseil le soutenaient inconditionnellement.

Frontenac et Ruette d'Auteuil nourrissaient une haine tenace l'un envers l'autre. Lors de sa première administration, Louis avait eu trop de dissensions avec le père, Denis-Joseph, pour tolérer que le fils lui succède. Il avait donc fait tout ce qui était en son pouvoir pour bloquer sa candidature. Mais en vain. Un coup de Jarnac que d'Auteuil avait bien rendu à Frontenac en complotant avec l'intendant et le conseil pour le faire rappeler en France, une douzaine d'années auparavant. Des échanges d'amabilités qui ne s'oubliaient pas facilement... Aussi, chaque nouvelle comparution au conseil souverain les jetait-elle avec férocité l'un contre l'autre. Une raison qui expliquait pourquoi Louis refusait de plus en plus d'y paraître. Il ne s'y était d'ailleurs pointé qu'une fois depuis un an, dans une cause nécessitant sa présence et qu'il n'avait pu éviter.

— Il faut bien trouver le moyen de faire vivre nos églises! répliqua le curé en réponse à la déclaration péremptoire de Ruette d'Auteuil.

Il le fixait avec insistance, pour lui signifier que si le chapeau lui allait, il n'avait qu'à le porter.

— Et avec faste, par respect pour nos mystères sacrés, poursuivit-il. On doit posséder le matériel convenable pour la célébration de la messe et la conservation des saintes espèces. Dans notre paroisse, le calice et le ciboire sont en or pur, Dieu merci! mais cela n'est pas le fait de toutes les autres. Il faut aussi un tabernacle bien décoré et doublé de soie, des vaisseaux pour les eaux baptismales et de nouveaux boîtiers d'argent. Un matériel qu'il faut renouveler de temps à autre, sans parler de ce qu'il en coûte pour entretenir et rénover nos bâtiments. Et qui est mieux placé pour se charger de ce devoir sacré que nos bien nantis, je vous le demande? En échange de quoi nous sommes prêts à fonder des messes, à céder la jouissance d'un banc d'église ou à offrir sans frais le service funéraire, quand nous n'allons pas jusqu'à enterrer nos donateurs exceptionnels dans l'église même! Qu'on ne nous reproche pas d'exercer parfois une pression raisonnable sur les gens les plus capables de faire la charité.

— Vous trouvez raisonnable de refuser l'absolution pour un soi-disant manque de générosité, alors qu'il est des actes bien plus blâmables que vous cautionnez par votre présence ici même, ce soir!

— Plaît-il? fit aussitôt Louis, piqué au vif par cette remarque vicieuse et lourde de sous-entendus que d'Auteuil osait lui balancer.

— Vous savez très bien à quoi je fais allusion, monsieur le gouverneur.

La répartie cinglante du procureur général jeta un froid.

Le temps était à l'orage.

Le curé leva les yeux au ciel, l'air d'implorer son secours. Craignant que la situation ne s'envenime, il risqua, pour essayer de calmer les esprits:

— Messieurs, messieurs, je vous en prie, pas de disputes le jour de la quête

de l'Enfant-Jésus. Nous sommes ici pour rendre grâce et pour remercier le Seigneur. Calmons-nous et honorons plutôt ce festin que nous offre si généreusement notre gouverneur.

Champigny observait la scène avec fatalisme et supputait une altercation explosive. Le regard de Frontenac s'était figé et ses mâchoires s'étaient contractées. Il tentait visiblement de se dominer. D'Auteuil, pour sa part, ne semblait pas vouloir désarmer. Les bras croisés sur la poitrine, il lançait des regards assassins à Frontenac et au curé Dupré.

Pour ne pas s'arrêter en si bon chemin, il jeta à nouveau de l'huile sur le feu en reprenant, sur un ton glacial :

— Je parle du théâtre, monsieur de Frontenac, que vous avez fait jouer au mépris des avertissements de monseigneur l'évêque, des jeunes filles que vous avez déshonorées en les entraînant dans vos folies, et surtout du *Tartuffe*, que vous prétendez monter avec cet impie de Mareuil ! N'y aura-t-il aucun frein à vos caprices et à vos provocations de vieux libertin et d'antéchrist, monsieur le gouverneur ?

— Sortez d'ici sur-le-champ, d'Auteuil, m'entendez-vous ? Sortez !

Ce disant, Frontenac se leva si brusquement que sa chaise bascula sur le sol. Il s'élança sur le procureur général et le saisit à la gorge. L'autre fut tellement surpris qu'il n'eut pas le temps de parer l'attaque. Le gouverneur se mit à le secouer comme un prunier, en vociférant :

— Espèce de faux cul, de punaise de sacristie, de suceur de balustres, de sépulcre blanchi, je te ferai rendre gorge et ravalier tes infamies !

D'Auteuil répliqua en repoussant le vieux gouverneur et en lui arrachant sa perruque. Puis il le souffleta. Frontenac rugit et lui rendit coup pour coup. On s'échangea de part et d'autre des insultes et de vigoureuses gifles, et les deux hommes roulèrent sur le sol, comme de vulgaires poissonniers. Les convives se levèrent de leur chaise, surpris et décontenancés. C'est la poigne de fer de La Chesnaye qui eut raison de leur aveuglement. Il tira d'Auteuil vers lui, le força à lâcher prise, pendant que Monseignat aidait Frontenac à se relever.

L'affaire était irrémédiable. La mine basse, essoufflés et le visage déformé par la colère, les trouble-fête remirent de l'ordre dans leurs vêtements et replacèrent en hâte leur perruque. Frontenac releva la tête et redressa le buste, reprit son air de grand seigneur et se dirigea lentement vers son siège, qu'il réintégra sans plus d'états d'âme. D'Auteuil, pour sa part, s'élança vers la sortie, la crête haute et le torse bombé. Sa dignité bafouée ne pouvait en souffrir davantage. Une domestique lui tendit son capot qu'il enfila aussitôt. Il mit précipitamment ses bottes et prit la porte sans un mot. Il la referma avec tant de vigueur qu'elle vibra dans ses gonds.

La consternation était générale. Un brouhaha s'ensuivit. Des hommes se levaient de table. Les trois membres du conseil emboîtèrent le pas à Ruet

d'Auteuil et quittèrent à leur tour la pièce. La table se vida tranquillement. Il ne restait plus que les officiers de Frontenac, trois marguilliers, le curé Dupré, Monseignat et l'intendant qui, après avoir hésité un instant sur la marche à suivre, avait décidé de ne pas bouger. Par considération pour Frontenac.

Louis se lissa la moustache et se resservit une coupe de vin qu'il vida d'un trait. Il regarda autour de lui pour vérifier l'état du champ de bataille. Les troupes s'étaient décimées, mais les meilleurs éléments étaient demeurés sur place. L'incident était clos pour l'instant. Il fit signe au personnel, pétrifié sur place, de poursuivre. Le service reprit et les différents plats en sauce, accompagnés de légumes, furent apportés les uns à la suite des autres. Les convives se remirent à manger sans relever la tête de leur assiette. Le silence était pesant et personne ne se risquait à le rompre. Pour tout dire, Louis ne regrettait pas d'avoir cloué le bec à cet impertinent de Ruette d'Auteuil. Venir le narguer et l'humilier chez lui, devant toute l'assistance, tenait d'un sens de la provocation peu commun ! Comment le prétentieux pouvait-il croire qu'il ne relèverait pas le gant ? À moins qu'il ait sciemment voulu le faire sortir de ses gonds ?

En d'autres temps, Louis l'aurait carrément provoqué en duel, mais l'époque, hélas, ne s'y prêtait plus. Il n'y avait malheureusement pas de quoi pavoiser et les suites négatives de cet incident étaient faciles à prévoir... Louis soupira en haussant les épaules. Qu'y pouvait-il, maintenant ?

Pour détendre l'atmosphère et se faire pardonner d'avoir provoqué un éclat embarrassant, il risqua tout de même :

— Saint Augustin n'a-t-il pas écrit quelque part que la Colère était un des plus beaux enfants de l'Espérance ?

Le curé releva la tête et lança un regard de biais au gouverneur, qui venait de trahir l'esprit d'une des plus intéressantes citations du père de l'Église. Saint Augustin ne faisait pas référence à la colère ordinaire, mais à celle qu'il fallait pour s'opposer aux injustices commises à l'égard des plus démunis. Dupré faillit corriger le gouverneur, mais se retint au dernier moment. On avait suffisamment tâté de son tempérament emporté, ce soir-là, pour ne pas le provoquer une fois de plus.

La soirée se termina sans autre anicroche. Les conversations ne levèrent pas et Louis n'eut pas le cœur de les relancer. Son rôle de maître de maison lui pesait et il se sentait fatigué. Quand la cloche de l'église sonna les dix heures, le curé se leva, imité aussitôt par le bedeau et les marguilliers. Il déclara qu'il était temps de rentrer. Il avait une messe à dire dès le lever du jour. Les autres invités en profitèrent pour s'éclipser à leur tour. Soulagé, Louis les raccompagna à la porte et se retira dans ses appartements, fourbu et amer.



— Alors, Frontenac, cette soirée a-t-elle été réussie?

Louis sursauta. En entrant dans l'antichambre, il n'avait pas remarqué que Callières occupait toujours la longue chaise dressée près du petit poêle anglais. Toutes les chandelles avaient été soufflées et le seul éclairage provenait du foyer bourré de bois franc et du poêle, tellement chauffé à blanc qu'il semblait en incandescence. Il faisait une chaleur suffocante.

Louis émit un grognement en guise de réponse.

Le gouverneur de Montréal était enroulé dans d'épaisses couvertures de laine, comme un cadavre emmailloté dans ses suaires. Louis craignit tout à coup de voir son état se détériorer au point de ne plus pouvoir le déplacer, ce qui était une perspective peu réjouissante. Il l'aurait encore sur les bras de longues semaines...

Callières n'avait pas pu assister au repas offert en l'honneur de la quête de l'Enfant-Jésus, parce que sa goutte avait repris du service. La maladie avait tellement empiré qu'il se voyait obligé de garder le fauteuil, jambes relevées, pour apaiser ses douleurs. Ses chevilles et ses gros orteils étaient enflammés et douloureux. S'il n'avait pas encore pu quitter Québec, le départ était prévu pour bientôt. La neige avait cessé et les carrioles pourraient circuler dans tout le pays. Une éventualité que Louis caressait de ses vœux, parce qu'il n'arrivait plus à supporter la présence continuelle d'un tiers dans un espace aussi limité, surtout lorsqu'il s'agissait de quelqu'un d'aussi sombre et peu divertissant que Callières. Pourtant, si on tardait trop, pensait-il, la neige reprendrait et rendrait les chemins de nouveau impraticables. Sans compter que Louis en avait assez de l'absténence forcée qui découlait de cette situation. Il n'avait pas approché Perrine, ces deux derniers mois, et à voir la tête de gisant de Callières, il ne voyait pas l'heure où cela se reproduirait.

— Vous êtes encore si mal, Callières? Il faudrait peut-être vous faire transporter à l'Hôtel-Dieu? Et tirez-moi d'un doute, on ne meurt pas de la goutte, tout de même?

— Non... enfin, oui... je ne sais pas. On peut mourir de n'importe quoi n'importe quand, mon cher, mais rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de passer l'arme à gauche. Il n'est pas question non plus que vous m'envoyiez à l'hôpital, m'entendez-vous? Je ne suis pas à l'extrémité. Et faites-moi le plaisir de changer de tête. À croire que vous venez de rencontrer le diable en personne...

Comme il n'était pas d'humeur à revenir sur les événements de la soirée et que Callières l'agaçait, Louis souhaita bonne nuit à son hôte et se retira dans

ses appartements. Depuis quelques mois, il avait déserté sa chambre à l'étage pour s'installer dans celle du rez-de-chaussée, plus sécuritaire. Le plafond de l'autre, complètement gâté par les pluies et les grands vents, s'était déjà effondré sur lui et il ne tenait pas à revivre l'événement.

Il se laissa tomber tout habillé sur son lit. Il était vanné. Il ferma les yeux et chercha à faire le vide, mais il ne put s'empêcher de remâcher sa colère et de se ronger les sangs.

«Ce diable de Ruette d'Auteuil a dû planifier sa vengeance, se dit-il, tout en se tournant sur le côté. En tout cas, il peut se vanter de m'avoir ridiculisé et piégé comme un débutant.»

Louis s'en voulait d'avoir cédé à la provocation. Si les accusations lancées par le trublion étaient injustes et infamantes, il savait bien d'où elles provenaient. Elles lui avaient été inspirées par le sermon que le curé Charles de Glandelet avait prononcé à la basse-ville, le dimanche précédent. Le prédicateur avait fulminé contre la comédie et blâmé sévèrement ceux qui avaient participé à la représentation de *Nicomède*. Frontenac et ses comédiens étaient visés, sans qu'on les nomme, de même que tous les spectateurs présents ce jour-là.

Et derrière Glandelet, il y avait monseigneur de Saint- Vallier.

L'évêque l'avait pris à son service comme secrétaire particulier et il orientait désormais toutes ses prises de position. Louis soupçonnait d'ailleurs ce prêtre d'être janséniste. Sa fonction de procureur du séminaire l'avait amené à voter un règlement d'une rare sévérité à l'égard des novices, et il faisait preuve d'une telle austérité dans sa vie personnelle qu'il s'était dédié tout entier au travail, à la mortification et au détachement des biens temporels. Le genre d'individu à porter un cilice en permanence et à se fouetter quotidiennement pour expier ses péchés. Bref, une personnalité que Louis trouvait peu fréquentable, mais qui avait malheureusement une large audience.

La rumeur voulant que ses officiers montent le *Tartuffe* était bien sûr à l'origine de tout cela. Louis ne s'illusionnait pas. Il n'avait pas encore pris de décision à ce sujet que le clergé, armé de pied en cap, s'agitait déjà, battait du tambour et brandissait l'anathème. Il était persuadé qu'on s'élèverait à l'unisson pour l'empêcher de faire jouer cette pièce qu'on regardait comme l'œuvre de Satan, et comme une occasion prochaine de péché mortel. Mais il leur tiendrait tête! On ne savait pas encore assez de quel bois il se chauffait! Il laisserait monter les enchères et s'entêterait à provoquer ces vieilles biques ensoutanées, ces frustrés de tout acabit et tous ces jaloux brevetés qui, parce qu'ils avaient pris le parti de ne pas jouir de la vie, faisaient tout pour empêcher les autres d'y parvenir. Si Louis n'était pas libertin au sens où l'entendait le siècle, il éprouvait un mépris grandissant pour tous les cagots et

dévots qui grouillaient autour de lui.

Tous ces beaux messieurs invités à sa table, ce soir-là, étaient d'ailleurs actifs au sein des différentes confréries qui pullulaient dans Québec et qui portaient des noms aussi ridicules que Confrérie de la Sainte-Famille, du Scapulaire, du Crucifix, ou de la Sainte-Vierge. Ce qui expliquait pourquoi la majorité des membres du conseil, ainsi que leurs épouses, avaient refusé d'assister à la représentation de *Nicomède*: par peur d'être expulsés de leur confrérie et stigmatisés par les curés.

— De bonnes et saintes gens qui s'aplatissent devant les jésuites et mangent dans leurs mains! Je ne suis entouré que de cafards, de faux dévots et de poltrons! marmonna-t-il avec rage.

Et il ne pouvait espérer d'appui du côté de la cour, puisque le roi semblait s'être replié sur une approche plus prudente et plus conciliante à l'égard du clergé. Sous l'influence de la pieuse madame de Maintenon, à n'en point douter. Une politique qui contrastait avec celle menée du temps du regretté ministre Colbert, une époque bénie et à jamais révolue...

Louis repensa au procureur du conseil. Il avait perdu la maîtrise de lui-même et s'était ridiculisé, lui aussi. Vindictif comme l'était Ruette d'Auteuil, il trouverait sûrement le moyen de lui faire payer sa sortie contre lui. Il s'attacherait de façon passionnelle à lui nuire, il en mettrait sa main au feu.

— Ce jour-là, il trouvera à qui parler. Que le diable emporte ce faux prêtre, ce cauteleux, cet intrigant de malheur!

Louis s'agita. Il se dit qu'il ne trouverait pas le sommeil s'il persistait à patauger dans un pareil borborygme et qu'il valait mieux n'y plus penser.

Il se leva, alluma sa lampe à bec de corbeau, se dévêtit, passa sa robe de nuit et se versa une coupe de vin. Il prit ensuite un recueil de poèmes sur une étagère et s'installa à lire dans sa bergère.

Il se dit qu'avec Charles d'Orléans, il serait en meilleure compagnie, et que la nuit passerait plus agréablement.

Québec, hiver 1694

Le chaton passa de main en main. Chacun le caressait à tour de rôle en lui susurrant des mots d'amour. L'animal était particulièrement attachant. C'était une boule de poils roux qui tenait dans la paume d'une main. Un militaire l'avait trouvé dans un fossé, non loin du château. Bien qu'il semblât mort de froid, il l'avait glissé dans sa poche et rapporté avec lui. On l'avait réchauffé et réanimé en le mettant dans une boîte près d'un âtre. Comme Le Neuf de La Vallières, le capitaine des gardes, aimait les animaux, le gars lui en avait fait cadeau. Mais en réalité, tout le monde s'en occupait et il était devenu la mascotte du régiment.

Les officiers finirent de manger et se levèrent. Ils sortirent les uns à la suite des autres et s'en retournèrent à leurs occupations. Lamothe-Cadillac prit le petit animal et le fourra dans la poche de son justaucorps, pour le soustraire au froid humide qui régnait dans la salle. Avec Mareuil et Desjordy, qui étaient demeurés sur place, il passa dans l'antichambre où les attendait Frontenac, flanqué de son secrétaire, Charles de Monseignat.

— Eh bien, messieurs, des rumeurs voulant que le *Tartuffe* soit monté courent par toute la ville. On annonce même que j'ai l'intention de faire répéter la pièce dans les communautés religieuses, et également au séminaire. Au séminaire, rien de moins! Je n'ai pourtant jamais arrêté une telle décision. D'où cela peut-il provenir, je vous le demande?

Louis avait emprunté un ton de voix volontairement bourru, pour donner à entendre à ses hommes qu'il était fort mécontent des bruits qui circulaient.

Les officiers hésitaient à répondre. C'est Lamothe-Cadillac, le plus frondeur de tous et le préféré de Frontenac, qui prit les devants.

— Cela peut provenir de n'importe quel spectateur présent à la représentation de *Nicomède*, monseigneur. Tout le monde nous a entendus réclamer le *Tartuffe* à plein gosier, cet après-midi-là. Et vous savez que la rumeur populaire peut grossir et déformer n'importe quel propos.

— Allons donc, Cadillac, vous me prenez pour un imbécile? Vous êtes allés tous trois clamer sottement cela par tous les tripots et toutes les auberges de cette ville, en prenant vos rêves pour des réalités. Avec pour résultat que nous voilà pris dans un quiproquo insoluble. Et c'est vous, Mareuil, qui prenez tous les coups pour le moment. Le comprenez-vous?

L'officier baissa la tête. Il ne le réalisait que trop bien. La veille, monseigneur de Saint-Vallier avait prononcé à l'église paroissiale de la haute-ville un mandement sur les discours impies. Il y dénonçait nommément Mareuil. Il avait eu des mots tellement durs à son égard que le principal intéressé en tremblait encore de fureur.

— Oui, monseigneur. L'évêque aurait dit, d'après ce qu'on m'a rapporté, qu'en dépit d'avertissements répétés de sa part — ce qui est faux, je suis prêt à le jurer sur la sainte Bible —, je me suis entêté à tenir en public et en particulier des discours propres à faire rougir le ciel et à attirer la vengeance du Seigneur sur nos têtes. Je puis vous assurer que jamais je n'ai dit quoi que ce soit dans ce sens, ni en public ni en privé. Il est même allé jusqu'à menacer de me faire retirer du nombre des fidèles et il ordonne qu'on me refuse à la sainte table, tant que je n'aurai pas fait pénitence. Il m'apparaît évident que c'est mon rôle dans *Nicomède* qui est la cause de cette chasse aux sorcières. Mais je n'aurai de cesse qu'on me remette *in extenso* le texte de ce prône. J'en ai déjà fait la demande à l'évêché, monseigneur. Je laverai mon nom et ma réputation de l'ignominie et de l'outrage!

Louis resta silencieux pendant un moment. Mareuil avait raison. L'évêque l'avait frappé fort et de façon abusive. À cause de son interprétation de *Nicomède*, mais surtout parce qu'il craignait qu'on ne monte le *Tartuffe*. S'il dirigeait sa vindicte contre son principal comédien, c'est néanmoins lui qu'il visait indirectement.

— Et au cas où le premier mandement n'aurait pas été assez convaincant, reprit Mareuil, le bon prélat en est même allé d'un deuxième, qui reprend les idées émises par le curé Glandelet, mais en leur donnant encore plus de force. Le *Tartuffe* est cité comme étant une comédie impie qui tourne la dévotion en ridicule, porte les flammes de l'impureté dans le cœur, noircit la réputation et ne sert qu'à corrompre, en insinuant adroitement et avec artifice le vice dans l'âme des spectateurs. L'évêque décrète même que le fait d'y assister est mauvais et criminel, constitue un péché mortel et par conséquent, il fait

défense expresse à toute personne du diocèse, de quelque qualité et condition qu'elle soit, de s'y trouver.

— Il est clair que l'évêque n'ambitionne rien de moins que de sonner le glas du théâtre dans ce pays, lui répliqua Louis, troublé. Mais si c'est moi qu'il vise ici, vous êtes une cible plus facile à atteindre, mon pauvre Mareuil. Il essaie de m'abattre à travers vous. Mais ne vous découragez pas, nous ferons face. Pour l'heure, laissons les choses aller et ne faisons pas trop de vagues. Quant à vous, persistez à exiger le texte des mandements.

— Mais comment se fait-il qu'on ne m'ait pas cité aussi? Je lui ai pourtant donné la réplique, dans *Nicomède*.

Desjordy se sentait malheureux de ne pas partager le discrédit avec son compagnon d'armes. Cette pièce-là, ils l'avaient jouée ensemble et c'est ensemble qu'ils auraient dû affronter les foudres de l'évêque.

— On n'a pas grand-chose à vous reprocher, Desjordy, alors que Mareuil... Il a déjà attiré l'attention du clergé sur lui à quelques reprises en buvant trop et en proférant des paroles jugées scabreuses. Même si j'ai toujours sévi, l'évêque en a tiré prétexte pour tenter de me museler.

— Mais, monseigneur, il y a deux ans de cela et on ne m'a jamais rien reproché jusqu'ici. Pourquoi maintenant?

— Parce que Saint-Vallier, qui sait tout ce qui se passe par ses rapporteurs officiels, avait besoin d'un prétexte pour sévir. En prétendant que vous aviez récidivé et qu'il vous avait averti à plusieurs reprises, l'affaire était dans le sac. Il est aux abois, cela est évident, et il fait flèche de tout bois. On dirait d'ailleurs qu'il a perdu le sens de la mesure...

Un faible miaulement se fit entendre.

Louis sourcilla.

— Qu'est-ce que c'est?

Lamothe-Cadillac tira le chaton de sa poche et le tendit à Frontenac.

— On l'a trouvé tout près d'ici, gelé et à demi mort. Il a dû être abandonné par sa mère. C'est devenu notre mascotte.

Louis prit la petite bête de sa main valide et s'attendrit. Il aimait les chats. L'animal s'installa dans la paume de sa main et se mit à lui lécher les doigts.

— Ça ne doit pas être bien vieux, cette petite chose-là. Quelques semaines tout au plus... Il n'a même pas dû être sevré. Regardez-le bou langer, il cherche encore désespérément le mamelon.

Le chaton avait commencé à agiter ses pattes de devant de façon rythmée contre sa paume, comme s'il voulait en extirper le lait.

— Je vous le laisse quelques jours, monseigneur?

— Mais qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? Un chaton... vous n'êtes pas sérieux Cadillac? Et où vais-je le fourrer?

— Un panier à linge, un fond de tiroir, une boîte bourrée de guenilles feront

l'affaire, de répondre l'officier qui vit s'allumer une étincelle d'amusement dans le regard fatigué du vieux gouverneur.

Frontenac ne fit ni une ni deux et glissa le chat dans sa poche. Puis il reprit, la mine assombrie :

— Revenons donc à nos moutons. Je veux que ce soit clair entre nous.

Frontenac fusilla ses hommes du regard, de façon à leur faire comprendre qu'il ne plaisantait plus.

— À partir de maintenant, je vous défends de faire allusion à ce damné *Tartuffe* de quelque façon que ce soit, m'entendez-vous ? Quant à vous, Mareuil, faites-en autant de votre côté, tout en gardant la tête froide. Saint-Vallier finira bien par descendre de ses grands chevaux, faute de combattants. Vous pouvez retourner à vos tâches, messieurs.

Les trois hommes opinèrent et se retirèrent avec l'impression qu'ils s'en tiraient à bon compte, Mareuil excepté. Néanmoins, l'accusation de Frontenac donnait dans le mille, puisqu'ils étaient tous trois coupables. Encore sur l'erre d'aller de la brillante réussite de *Nicomède*, ils avaient fait bien du chemin pendant le carnaval en déclarant que le *Tartuffe* serait joué non seulement au château, mais devant les religieux et les séminaristes... Ils ne savaient plus lequel des trois avait formulé cette idée saugrenue, mais ils étaient convaincus qu'elle ferait bondir les dévots. Ils l'avaient créée sur tous les toits, et avec tant d'assurance, que les gens s'étaient persuadés que cela se ferait incessamment. Alors, comment empêcher Saint-Vallier de s'inquiéter et de réagir en fourbissant son artillerie lourde ?

Ses officiers avaient à peine quitté la pièce que Louis se replongeait dans des problèmes plus pressants.

— Monseignat, apportez-moi donc les plans du château.

Le secrétaire se tourna vers un meuble à tiroirs et en extirpa un rouleau parcheminé sur lequel apparaissait le futur château, représenté sous toutes ses perspectives. Des croquis que Frontenac consultait dix fois par jour, ces derniers temps.

— Ce problème sera bientôt réglé, si la chance nous sourit, fit Louis en se penchant une fois de plus sur les dessins.

L'hiver avançait et il devrait prendre des dispositions pour faire raser le vieux château. Louis attendait toujours les fonds bloqués par le roi, qui renâclait devant des coûts de reconstruction jugés trop élevés. Il fallait pourtant que cela se fasse à l'été ou à l'automne de cette année-là, sinon, ils auraient de sérieuses difficultés.

Les deux architectes qui devaient y travailler avaient dressé les plans depuis plusieurs mois déjà. Les journaliers étaient choisis et n'attendaient plus que le dégel pour procéder à la démolition. Un contrat avait été signé avec le maître charpentier et le maître maçon plus d'un an auparavant, mais les retards

consécutifs dans l'envoi des fonds avaient empêché la mise en chantier.

— Attendre... toujours attendre, murmura Louis en serrant les dents.

S'il y avait une chose qu'il était viscéralement incapable de supporter, c'était bien l'attente. Cela le jetait dans le doute et lui donnait des sueurs froides. Attendre signifiait qu'il ne dominait pas la situation et qu'il dépendait d'une volonté autre que la sienne. Son rôle de courtisan et de fonctionnaire du roi le mettait d'ailleurs constamment dans l'obligation d'attendre: des fonds, des directives, des soldats, des règlements, des appuis, des avancements, des félicitations ou des blâmes. Une situation qui, avec l'âge, lui pesait de plus en plus.

Il avait de grands projets pour le nouveau château. Il l'imaginait déjà à partir des plans qu'il avait en main. Il fallait que ce bâtiment reflète tout le faste de sa fonction de représentant du roi en terre d'Amérique. Emporté par sa folie des grandeurs, Frontenac rêvait d'une résidence qui marierait subtilement élégance et somptuosité, tout en respectant les principes de l'architecture classique. Aucun rapport, néanmoins, avec son majestueux château de l'Isle Savary. On ne pouvait établir de comparaison entre cette splendide résidence de la Renaissance, située sur la rive gauche de l'Indre à une lieue en aval de Palluau, et le mal nommé et chambranlant château Saint-Louis.

Louis repensa avec dépit à tous les efforts déployés pour jouir encore de ce merveilleux domaine malgré les dettes accumulées, la meute des créanciers, les sursis de remboursement accordés par le roi, de deux ans en deux ans, pour lui permettre de garder la tête hors de l'eau.

Un château qui avait si fière allure! C'était un des plus beaux de la Loire. Il dominait de très haut, sur la rive droite, la verte vallée de l'Indre et les maisons du bourg étaient toutes blotties sous sa protection: on y voyait une multitude de logis à lucarnes et de tourelles, ainsi qu'une chapelle aux fraîches peintures en l'honneur de Notre-Dame. Louis avait passé une grande partie de son enfance à jouer à cache-cache dans les nombreuses pièces du château, à courir dans les prés avoisinants, à pêcher et à patauger dans la rivière. Il avait écouté, ébahi, pendant les longues veillées, les paysans raconter les légendes du pays et les histoires de chevalerie. Il avait même vérifié, par les nuits claires, s'il était vrai que les princes d'antan pouvaient communiquer entre eux à l'aide de torches allumées.

Si Louis avait conçu d'ambitieux projets de rénovation pour ce merveilleux château Renaissance, il n'avait jamais pu les mettre en branle, faute d'argent. Comme les créanciers le serraient de près, il avait été forcé de le transférer avec toutes ses dépendances à son épouse, Anne de La Grange-Trianon. Cette dernière avait fait des pieds et des mains pour éponger les dettes de son mari et libérer le château, sans y parvenir. Elle avait dû se résigner à céder tous ses

biens et ceux de son époux à leurs créanciers communs, en se réservant la terre de l'Isle Savary et ses dépendances. Mais les dettes n'ayant de cesse de s'accumuler, Anne avait enfin dû en faire une donation entre vifs à son amie, mademoiselle d'Outrelaise, avec réserve d'usufruit.

Voilà ce qu'il était advenu de cette si belle châtelainie: elle ne lui appartenait plus et Louis ne pouvait qu'y habiter sporadiquement... Il n'y avait d'ailleurs pas remis les pieds ces dernières années, seule sa femme y allant de temps à autre pour se délasser de Paris et de son agitation.

Mais comme le château Saint-Louis était moins loin, qu'il nécessitait des rénovations urgentes et radicales, et que les fonds provenaient du roi, Louis avait tout planifié pour procéder dès le petit printemps, à la condition qu'on lui donne carte blanche.

Un miaulement impérieux le tira de ses ruminations.

— Tu étais là, toi? Ma foi, je t'avais oublié.

Louis sortit la petite bête de sa poche en la soulevant par la peau du cou. Il la posa sur ses genoux et lui caressa doucement le pourtour des oreilles ainsi que le ventre, qu'il avait tout blanc, par opposition au reste du pelage, d'un roux soutenu et ardent.

— Que vais-je faire de toi? Tu as faim, on dirait.

Il sonna son domestique. Duchouquet apparut au bout d'un assez long moment. L'homme traînait de la patte. Un problème rhumatismal apparu récemment, mais qui ne l'empêchait pas de faire son travail. Il était juste devenu un peu plus lent qu'auparavant.

— Mon bon Duchouquet, apporte ce pauvre chat à la cuisine et donne-lui à manger. Il meurt de faim. Mets-le ensuite dans une boîte et ramène-le-moi. Il fait plus chaud ici.

Comme Louis bénissait sa tranquillité revenue! Monseignat aussi, visiblement. Son secrétaire s'était empressé de replacer ses meubles dans leur position initiale et de s'installer dans le petit cabinet qu'avait occupé Callières, ces dernières semaines. C'est que le gouverneur de Montréal, contre toute attente, avait enfin quitté Québec. Sa goutte s'étant miraculeusement calmée, il avait déclaré d'un ton péremptoire en ouvrant l'œil, ce matin-là, qu'il rentrait chez lui. Sans faire ni une ni deux, Louis avait fait préparer des provisions de bouche pour le voyage et mis deux de ses meilleures montures à sa disposition. Après avoir fait ses adieux, Callières, l'air rajeuni de dix ans, était monté triomphalement dans sa carriole comme un César dans son char de gloire, et avait donné le signal du départ. Toute la cohorte de traîneaux s'était mise en marche sous un soleil aveuglant en direction du nord-ouest, dans un concert de crissements de patins de carriole sur la neige durcie, de hennissements et de tintements de clochettes.

Louis n'avait pas lésiné pour l'évaluation des travaux de réfection du

château Saint-Louis: il avait embauché cinq architectes. Pas un de moins. Et tous en étaient arrivés à la même conclusion: les combles et la toiture étaient irrécupérables, l'extrémité nord du mur arrière du château, de même que les murs de façade nord-est et nord-ouest, ainsi que les deux pignons correspondants, étaient totalement ruinés. Cependant, la plupart des autres murs de fondation étaient solides et en assez bon état pour servir de base au nouveau bâtiment.

Quant aux plans de sa future demeure, ils étaient proprement enthousiasmants. Louis s'abandonnait souvent à y rêver. S'il arrivait à faire construire ce qu'on avait prévu sur papier, il serait enfin logé comme il le méritait. Après tout, n'était-il pas le représentant direct de Louis xiv en Canada, une charge qui commandait un logement à la hauteur de ses responsabilités? Sa nouvelle résidence aurait les mêmes dimensions que l'ancienne, mais, contrairement à cette dernière qui était un ouvrage militaire vétuste, elle serait construite dans un style monumental inspiré du classicisme français. On prévoyait construire deux pavillons à chaque extrémité du château, formant deux avant-corps en façade et deux arrière-corps du côté de la terrasse surplombant le Cap-aux-Diamants. L'édifice aurait deux étages et ses combles supporteraient un toit à pans à l'impériale, percé de lucarnes.

Le projet était certes d'envergure et Champigny avait essayé à plusieurs reprises de l'amener à en rabattre, mais Louis avait âprement résisté.

Louis avait pu assouvir sa passion de l'architecture et de la décoration en se lançant à fond dans l'aventure. Rien ne lui avait échappé et tout avait été repensé jusque dans le moindre détail. Ses appartements occuperaient encore la partie nord du bâtiment et seraient divisés en cabinet, antichambre, garde-robe et chambre. Cette dernière serait une chambre de parade, avec lit à alcôve et ruelles, pour recevoir les invités de marque. Sa fonction étant d'éblouir, ses meubles les plus précieux, ses plus beaux tableaux et ses pièces d'orfèvrerie ou d'argenterie les plus coûteuses s'y trouveraient exhibées en bonne place. Comme dans les chambres des princes du sang.

La garde-robe, en annexe à la chambre de parade, servirait à ranger les vêtements et à l'hygiène personnelle, comme dans le bâtiment actuel. À chaque extrémité de la bâtisse se trouverait une cage d'escalier conduisant à l'étage et abritant des latrines. Il était prévu que les parements extérieurs des murs soient en calcaire de Beauport ou en grès vert de Saint-Claude. Pour les murs de refend, on utiliserait de la pierre de Québec, un calcaire schisteux extrait dans les environs du Cap-aux-Diamants. Quant à la terrasse ou promenade, toujours du côté du fleuve, elle serait de même longueur que le château, large d'environ deux toises et pavée de dalles de pierre.

C'était un délire de grandeur dont l'intendant s'était moqué à plusieurs reprises, mais Louis n'en démordait pas. Il était même enclin à croire

Champigny un peu jaloux. Son palais de l'intendance ferait bien piètre figure à côté du sien. Une fois terminé, le château Saint-Louis serait une des plus somptueuses résidences non conventuelles de la haute-ville. S'il ne pouvait se comparer au fameux palais épiscopal que Saint-Vallier était en train d'ériger à deux pas de chez lui – et qui risquait de déclasser la cathédrale, le presbytère et le séminaire des jésuites –, il ne lui porterait certainement pas ombrage. Une construction que l'évêque avait fait entreprendre deux ans auparavant. Étrangement, Frontenac n'avait jamais entendu Champigny critiquer l'éclat et le faste de ce nouveau bâtiment. Pourtant, ce qui était déjà dressé donnait à penser que l'ensemble serait inconvenant, dégoulinant de luxe...

Dès son arrivée dans la colonie, l'évêque avait laissé libre cours comme jamais auparavant à son prurit de bâtisseur. Il avait fait construire et rénover des églises, des chapelles, fondé un hôpital général, entrepris un palais épiscopal, fait rénover le séminaire et acheté plusieurs terres dans la haute-ville pour consolider sa mainmise. Mais comment réussissait-il à convaincre le roi de servir ses ambitions démesurées, quand lui-même, le vice-roi et le gouverneur général de cette colonie, peinait tant à obtenir les minces subsides nécessaires à la rénovation de sa résidence? C'était un mystère que Frontenac avait renoncé à élucider.

Il lui semblait qu'il avait assez pâti de l'inconfort de sa vieille demeure pour mériter de vivre ses dernières années dans du neuf et du beau. C'est l'espoir qui le portait, à défaut d'obtenir du roi un rappel auquel il croyait de moins en moins...

Louis eut un pauvre sourire. Il savait d'expérience que le mérite ne commandait rien ici-bas.

Comme Duchouquet lui avait rapporté la boîte avec le chat, Louis installa le petit animal sur ses genoux et se mit à le caresser dans le sens du poil, tout en continuant à étudier ses plans. Le chaton émit un gros ronronnement de bien-être.

Mais une soudaine quinte de toux tira brusquement Louis de sa concentration. Surpris par la violence de l'assaut, il se leva et se plia en deux sous la douleur. Le chat tomba sur ses pattes et s'esquiva dans un couinement bref. La toux se fit si profonde et si continue que Louis ne parvint à reprendre son souffle qu'au prix d'un effort inouï. Ses poumons enflammés ne laissaient passer qu'un mince filet d'air et les râlements produits par chaque inspiration s'accroissaient. Il prit peur et actionna la sonnette à plusieurs reprises.

Monseignat apparut aussitôt, le visage tendu. Frontenac se tenait la poitrine et étouffait. On aurait dit qu'il était en train de rendre l'âme: il émettait de longs râles sonores et ses lèvres bleuissaient à vue d'œil. Jamais son secrétaire ne l'avait vu dans un tel état. Monseignat s'empressa de lui tendre un verre d'eau tiré d'un pichet posé sur la commode. Louis tenta de l'ingurgiter, mais

plus rien ne franchissait sa gorge.

Le jeune militaire força le malade à s'asseoir pendant qu'apparaissait Duchouquet. L'homme était essoufflé parce qu'il avait couru en entendant les bruits d'agonisant produits par son maître.

— Sa décoction de plantes. Je m'en vas lui en préparer une tout de suite. Restez avec lui, lança-t-il à Monseignat, qui, de toute façon, n'aurait pas bougé de là.

Louis tenta de rester calme. Porté par son instinct de survie, il se concentra sur le mince filet d'air qui traversait encore ses lèvres, malgré la toux intempestive, et ralentit sa respiration. «Surtout ne pas céder à la panique», se répétait-il. Il fournit un immense effort pour se maintenir dans cet état. Au bout d'un certain temps, la toux s'espaça, les sifflements et les râlements s'atténuèrent. Frontenac fit un signe de la main à Monseignat pour lui indiquer qu'il se remettait.

Quand Duchouquet arriva avec la tisane, Frontenac avait cessé de tousser. Il était exsangue, mais sa respiration s'était stabilisée. La sueur perlait tant sur son visage qu'il dut s'éponger à plusieurs reprises.

— J'ai froid...

Il claquait des dents. Duchouquet le devêtit et lui passa une robe de chambre. Monseignat l'enroula dans une couverture de laine et lui tendit sa décoction. Louis se fit un devoir de l'avalier jusqu'à la dernière goutte, malgré son goût amer. Le remède lui avait été prescrit par le docteur Michel Sarrazin, chirurgien-major des troupes. Un homme en qui il avait pleine confiance. Il n'avait rien à voir avec les Diafoirius[11] en tout genre, qui dissertaient en latin tout en étant de parfaits incompetents. Sarrazin était un savant. En plus de son travail de chirurgien, il botanisait dans ses temps libres et s'intéressait beaucoup aux plantes médicinales. Il lui avait préparé un mélange qu'il devait prendre en infusion et qu'il disait souverain contre le genre d'affection dont souffrait Louis. Il s'agissait d'une recette contre l'asthme employée depuis la nuit des temps en Europe et en Asie, à base de *nigella saliva*, une petite fleur à cinq pistils, aux capsules arrondies et épineuses. Comme il ne l'avait pas trouvée dans la colonie, Sarrazin la faisait venir de France.

Mathurine fit aussi porter à Louis, par l'intermédiaire de Perrine, un onguent de sa fabrication fait d'ail écrasé, de thym et de graisse d'ours. C'était un remède de bonne femme, mais elle prétendait que c'était efficace contre les maladies pulmonaires. Louis se détendit dès qu'il vit entrer sa femme de chambre. Perrine se montra alarmée et fort attentive à le soulager. Elle étendit elle-même l'onguent sur son dos et sa poitrine, puis se mit à le frotter avec vigueur, pour bien faire pénétrer la pommade médicamenteuse.

Louis s'abandonna. Il redécouvrait la douceur d'une main féminine et il se laissa cajoler comme un enfant. Perrine lui faisait grand bien et, même s'il ne

se sentait pas la force de l'honorer, cette nuit-là, il lui souffla à l'oreille de revenir dans la soirée. Sa présence et sa tendresse lui seraient salutaires. Il comprit, au sourire attendri qui éclaira aussitôt le visage de sa maîtresse, qu'à elle aussi il avait manqué.

On aida le gouverneur à se mettre au lit et on le laissa seul afin qu'il se repose.

Cette crise l'avait secoué. C'était la première fois qu'il se voyait en proie à une attaque aussi violente. S'il avait toujours été incommodé par cette détestable maladie, jamais il n'avait été aussi durement éprouvé, au point qu'il avait cru sérieusement sa dernière heure venue.

Le seul avantage qu'il y voyait, c'était la possibilité d'appréhender désormais à loisir les contours de sa propre fin. Il avait longtemps cru qu'il serait terrassé par une faiblesse du cœur, une pneumonie ou quelque autre affection de ce genre, mais il avait maintenant une certitude: il mourrait étouffé par l'asthme, noyé dans son propre mucus. Étrangement, cette idée lui procura un certain réconfort. Non pas qu'il ait fait la paix avec la mort, mais le fait de pouvoir désormais mieux identifier l'ennemi le rassurait. Il ne pouvait plus se cacher que son tour de piste tirait à sa fin. Ces crises qui se rapprochaient et s'intensifiaient, cette lassitude et ce sentiment d'à quoi bon qui le prenaient parfois étaient assez significatifs. N'entraînaient-ils pas, d'ailleurs, dans sa soixante-quatorzième année? C'était un très grand âge, celui des maladies et des infirmités de toutes sortes, des calamités bien plus redoutables que la mort elle-même qui, après tout, n'était jamais qu'une délivrance. Mais vivre aussi longtemps était également un grand privilège, un privilège dénié à plus d'un, se disait parfois Louis, conscient de sa chance et de l'injustice de la condition humaine.

Il tenta de se remémorer ceux qui avaient été contraints de tirer leur révérence avant lui, fauchés dans la force de l'âge. Plus les années passaient et plus la liste s'allongeait. Quelques oubliés émergèrent et se rappelèrent plus intensément à son souvenir: son fils, tombé au champ de bataille dans sa prime jeunesse, sa sœur Henriette-Marie, sa seconde mère, emportée trop tôt par une fulgurante maladie, une jeune femme follement désirée, évanouie mystérieusement dans sa beauté de sylphide, et d'autres chers trépassés encore... Il fut un instant gagné par la tristesse. Trop de visages défilaient tour à tour dans sa mémoire si peu oublieuse et à jamais meurtrie. Un exercice que Louis se vit forcé d'abandonner... C'était désespérant à la fin, et il était recru de fatigue. Il trouva préférable, dans son état, de faire le vide et de se laisser couler lentement dans une léthargie qui le mena tout doucement vers un long et profond sommeil, tout peuplé d'impressions fugaces.



Québec était baignée par une vive et éclatante lumière de janvier. La basse-ville, le fleuve et les petits villages parsemés le long de la rive opposée se détachaient sur fond de ciel bleu avec une exceptionnelle netteté. Le temps était plutôt doux, si on tenait compte de l'époque de l'année, et les habitants avaient envahi les rues de la ville pour profiter de l'embellie providentielle. Monseigneur de Saint-Vallier allait et venait de son pupitre à la fenêtre, les mains dans le dos et la mine soucieuse. Le soleil de midi entrait à flots par la fenêtre de la grande pièce où il évoluait, en faisant tourbillonner gaiement des milliers de petits grains de poussière. L'évêque occupait toujours l'ancienne maison de François Provost située sur la côte de la Montagne, face au fleuve, en attendant que l'édification de son palais épiscopal soit assez avancée pour qu'il puisse y emménager.

Saint-Vallier ne prêtait aucune attention à cette belle matinée de plein hiver. Une pensée obsessive l'occupait et il était dans tous ses états. Il venait d'apprendre que des rumeurs voulant que Frontenac ait l'intention de faire jouer le *Tartuffe*, non seulement au château, mais dans les communautés religieuses et le séminaire, circulaient en ville. Les deux bras lui en étaient tombés de stupeur. Il n'aurait pas cru le gouverneur général capable d'autant de perfidie. Dans les communautés religieuses et au séminaire! Mais c'était de la provocation pure et simple!

L'attaque était si vicieuse – c'est le seul mot qui lui venait à l'esprit –, qu'il avait l'impression de rêver. Il avait d'abord pensé que ce n'était que purs racontars dénués de fondements, mais en y repensant, il lui était apparu que cela cadrerait bien avec la personnalité du gouverneur général. Seul un libertin qui s'était frotté aux idées anticléricales du siècle était capable de concevoir un projet aussi cynique. Frontenac était un homme de peu de foi qui n'avait jamais cessé de le défier, lui, le chef de cette Église, et de provoquer de toutes les façons possibles le clergé de la colonie. Il ne s'était pas assez méfié de lui. Mais il le contrerait. Il avait des outils pour le faire et il s'en servirait.

Quand il avait appris la nouvelle sur le parvis de l'église paroissiale, son sang n'avait fait qu'un tour. L'incrédulité, puis la colère lui avaient coupé le souffle. Sans son secrétaire, l'abbé Glandelet, qui l'avait exhorté à la réflexion, il aurait foncé tout droit au château pour dire son fait entre quatre yeux à ce mécréant de Frontenac. Mais la colère était mauvaise conseillère et il s'était souvent attiré des ennuis en agissant sous son emprise. Frontenac était un fin renard parfois difficile à saisir, mais en le prenant par la raison ou l'intérêt, qui sait si le problème ne se réglerait pas de lui-même? D'ailleurs,

ses relations avec le gouverneur avaient toujours été sinon excellentes, du moins cordiales. Quant à ce fieffé débauché de Mareuil, il avait son plan pour le museler...

Il n'outrait rien en réagissant si fort pour empêcher que le *Tartuffe* soit joué dans sa ville épiscopale. Il fallait se ressouvenir des circonstances dans lesquelles cette pièce avait été montée pour comprendre sa fureur, se convainquit-il. Les trois premiers actes avaient été représentés à Versailles trente ans plus tôt, et la pièce entière pour la première fois à Raincy, en novembre de la même année. Louis xiv n'avait alors que vingt-six ans et il se trouvait dans toute sa gloire, dans toute l'ardeur de ses passions, dans tout l'absolu de son pouvoir. Et les dévots dont il s'agissait dans le *Tartuffe* n'étaient autres que les censeurs des règlements de la cour et des désordres du roi. C'était un parti persécuté pour la franchise de ses opinions, pour son indépendance et la pureté de ses mœurs. Tels furent l'à-propos et le courage du *Tartuffe*.

Pour Saint-Vallier, il ne faisait pas de doute que Molière était la main de Louis xiv en poésie, comme Colbert et Louvois, par exemple, l'avaient été dans l'administration. Si tous les écrivains du temps payaient leur tribut d'admiration et de flatterie au dieu roi, Molière avait poussé l'obséquiosité encore plus loin en prenant constamment la défense de ses passions, de ses rancunes et de ses désordres. Il avait eu cette singulière chance de travailler contre les principes conservateurs de l'État, tout en jouissant de la protection empressée du monarque. Il s'était permis de tout dire contre tout, à la condition de flatter toujours les côtés les plus sombres du caractère de son bienfaiteur. C'était tout le secret de la protection dont le *Tartuffe* avait été entouré dès sa naissance.

Mais indépendamment de ce contexte, la pièce était blâmable en elle-même, ce dont Saint-Vallier était profondément convaincu. Et il n'était pas seul à le croire. Bourdaloue et Bossuet, deux réputés prédicateurs et hommes d'Église, la condamnaient toujours aussi sévèrement. Il était donc justifié de s'élever contre cette œuvre qui, tout en faisant mine de s'attaquer à la fausse dévotion, pouvait porter atteinte à la véritable piété et à la vertu. D'ailleurs, pour ce qui était de censurer la fausse dévotion, un Bossuet, un Bourdaloue ou un Fénelon auraient davantage convaincu l'évêque qu'un Molière, comédien et libertin de surcroît.

Comme il avait déjà établi clairement sa position dans deux mandements successifs présentés en chaire, il importait maintenant de trouver une autre façon de mener sa bataille. Avec Frontenac, il fallait savoir s'y prendre. Après réflexion, il sembla à l'évêque qu'il y avait un moyen d'y arriver et que ce moyen était à sa portée. Il enfila sa chape de grosse laine grise et mit son chapeau rond puis, après avoir averti son domestique de son départ, il sortit en



Il y avait quantité de marcheurs qui déambulaient bruyamment dans les rues de la haute-ville. Des enfants, habillés en hâte et poussés dehors par leurs mères, couraient dans les rues et se tiraillaient en piaillant comme des moineaux. L'évêque croisa plusieurs paroissiens qu'il salua distraitement avant de les dépasser d'un pas rapide. Il était trop pressé de mettre son projet à exécution pour perdre du temps à palabrer. Il se dirigea résolument vers le château Saint-Louis, dans l'espoir d'obtenir une rencontre avec le gouverneur général. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il aperçut justement Frontenac sur la Grande Place, près de l'église des jésuites, en grande conversation avec l'intendant Champigny! Ses gardes l'entouraient, l'air bon enfant et détendu. On avait dû raconter quelque chose de drôle parce que Le Neuf de La Vallières, son capitaine, riait aux éclats. Saint-Vallier s'approcha du groupe avec le sourire et leur lança, en s'adressant à Frontenac :

— Nous prenons un peu du soleil du bon Dieu, à ce que je vois, monsieur le gouverneur. Belle journée pour flâner, n'est-ce pas, messires? fit-il en se tournant vers le reste de la compagnie.

Louis, qui ne l'avait pas vu venir parce qu'il lui tournait le dos, s'exclama, l'air surpris :

— Son Éminence l'évêque en personne! Vous aussi, vous vous réchauffez les os, monseigneur?

— Il faut bien en profiter quand le temps le permet. Avec toute cette neige qui est tombée sans arrêt, il devenait difficile de mettre le nez dehors. Alors, je fais comme tout ce beau monde qui se délasse un peu en attendant le vrai redoux.

Saint-Vallier montrait de la main tous ses paroissiens qui allaient et venaient, l'air ravi.

— Écoutez, vous tombez bien, mon cher gouverneur, parce que j'avais justement l'intention d'aller vous trouver au château pour une affaire qui ne peut plus attendre, continua-t-il, profitant de ce qu'il avait Frontenac sous la main pour faire avancer sa cause.

Louis lui jeta un regard faussement étonné, se doutant bien de ce que l'évêque avait en tête. Mais il ne lui tendit aucune perche et attendit innocemment qu'il dévoile son jeu.

— Ah, bon? Cela peut-il se discuter ici même, monseigneur? Car j'aimerais profiter encore un peu de cette si belle journée.

L'évêque hésita, puis se dit que la présence de Champigny ne pourrait que lui être utile, si jamais les choses s'envenimaient.

L'évêque fronça les lèvres et le menton en secouant la tête de haut en bas, pour signifier qu'il n'y voyait pas d'inconvénient.

— Eh bien, monsieur le gouverneur, risqua Saint-Vallier après s'être éclairci la voix, je n'irai pas par quatre chemins. Il s'agit bien sûr du *Tartuffe*, que vous prétendez faire jouer prochainement au château. Une pièce de Molière considérée à raison par nos théologiens comme impie et scandaleuse. Je ne vous rappellerai pas les raisons qui justifient mon opposition puisque j'en ai abondamment traité dans mes récents mandements, s'empressa de lui préciser l'évêque, en secouant la main dans un signe de négation.

Louis opinait légèrement du chef pour faire comprendre à son interlocuteur qu'il connaissait son argumentation et qu'il lui savait gré de lui en épargner la répétition.

— D'autant que... j'ai ouï dire par de mauvaises langues qu'on envisagerait de la présenter jusque devant nos communautés religieuses et notre séminaire! Je suis certain que cela n'a pas été dans vos intentions, monseigneur, et je craindrais de vous blesser en vous associant à de pareilles calomnies... Cependant... je voudrais m'assurer que cette pièce ne sera pas montée à Québec, tout simplement. Je sais que vous me comprendrez.

Louis voyait Saint-Vallier se troubler et il jubilait. Il comprenait certes son effarement, mais trouvait amusant de laisser le zélé prélat se commettre davantage. Il fut assez cruel pour ne rien dire et laisser un lourd silence s'installer.

Mal à l'aise par le temps mort et soucieux de mieux plaider sa cause, l'évêque reprit:

— Non pas que je condamne toute forme de théâtre, mais il faut tenir compte de la situation. Du Molière en Nouvelle-France, vous rendez-vous compte de l'incompatibilité? Nos peuples sont trop jeunes et trop peu avertis pour faire la part des choses. Et si j'ai tant l'air d'insister, monsieur de Frontenac, c'est que je voudrais éviter d'être obligé de prendre des mesures disons... plus radicales, enfin... d'être obligé de sévir. La bonne entente vaut toujours mieux que n'importe quelle dispute. N'est-ce pas la politique que vous vous êtes toujours imposé de suivre, en tant que militaire de carrière? J'ose attendre de vous un engagement à ne pas faire jouer cette pièce, monseigneur. Est-ce trop espérer?

Louis fit une moue difficilement déchiffable. Il éprouvait un réel plaisir à faire durer l'attente anxieuse de son interlocuteur. Champigny, qui n'appréciait pas le petit jeu de Frontenac, lui lança un regard insistant.

— Qu'est-ce à dire, des mesures plus radicales, Votre Éminence?

Le ton de voix du gouverneur s'était légèrement durci. L'évêque, qui

voulait justement éviter la mésentente et gagner par la ruse, changea de tactique et lui tint un autre langage.

— Écoutez, mon cher gouverneur général, comme je ne peux qu'imaginer les dépenses et le temps que vous avez déjà investi dans la préparation de cette pièce, j'ai une honnête proposition à vous faire. À titre de dédommagement et à la condition expresse que vous vous engagiez devant moi et devant monsieur de Champigny à vous désister du dessein de faire jouer le *Tartuffe*, je vous offre sur-le-champ la somme de cent pistoles, livrées chez vous demain matin par mon serviteur.

Louis se mit à rire. Il n'en croyait pas ses oreilles. L'orgueilleux Saint-Vallier qui s'humiliait sur la place publique et se disait prêt à lui verser cent pistoles pour qu'il ne fasse pas jouer une pièce que, d'ailleurs, il n'avait jamais eu l'intention de monter. C'était à la fois trop drôle et trop singulier. Amusé par le côté comique de la situation, Louis ne prit pas la peine d'y réfléchir et lança, du ton enjoué qu'il prenait quand il acceptait un défi :

— Topons à ce marché, Votre Éminence !

— Je vous verserai donc cent pistoles pour que vous ne montiez pas le *Tartuffe*. À livrer rubis sur l'ongle demain, dès l'aube.

Frontenac frappa d'un grand coup la main de l'évêque pour sceller leur entente. On aurait dit deux enfants qui s'amusaient à faire un pacte secret.

— J'y compte bien, monseigneur. J'attendrai votre homme dès l'aurore.

Champigny, plus circonspect, se demandait à quelle farce il était en train d'assister. Il supputait déjà les difficultés qui surgiraient si jamais l'une des parties ne respectait pas son engagement... Mais puisque les deux protagonistes avaient l'air de s'entendre comme larrons en foire, il ne souffla mot.

Saint-Vallier, se sentant soulagé, les salua et se dirigea d'un pas conquérant vers la côte de la Montagne. Il brûlait de raconter la chose à son secrétaire. Frontenac, qui se retenait de rire, entraîna pour sa part ses gardes en direction du château Saint-Louis.



Le lendemain matin, au point du jour, un homme se disant l'envoyé de l'évêque se présenta devant le chef des gardes. Il remit au capitaine Le Neuf de La Vallières une enveloppe scellée, signée de la main de monseigneur de Saint-Vallier et adressée au seigneur Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac.

Ce dernier s'empressa de la livrer au principal intéressé, qui prenait

tranquillement son petit-déjeuner. En général, Louis se levait avant le jour, il lisait une petite heure à la lumière de sa lampe à bec de corbeau, puis il se mettait à table. Ce matin-là, il n'avait pas dérogé à son rituel. Comme il n'avait pas pris au sérieux la proposition de Saint-Vallier, il l'avait oubliée. Aussi fut-il fort surpris de voir atterrir si tôt sur sa table une enveloppe d'une lourdeur étonnante. En l'agitant, il reconnut le bruit caractéristique des pièces de monnaie qui s'entrechoquaient.

«Mais, ma foi, il était sérieux!»

Ahuri, Louis brisa les scellés, glissa la main dans l'enveloppe et constata que les cent pistoles étaient bien là, sonnantes et trébuchantes. Il avait une petite fortune entre les mains. Un montant équivalant à mille livres, soit dix fois le salaire annuel d'un bon chirurgien ou d'un habile menuisier. Avec ce pécule, Louis aurait pu remplacer ses vieilles montures par dix chevaux de race parmi les plus belles bêtes, ou encore se procurer cinq gros porcs reproducteurs, ou refaire en entier son petit cheptel de vaches et de poules. C'était beaucoup d'argent, d'autant que cela était en numéraire, une espèce rare dans la colonie. Il avait été remplacé depuis quelques années par de la monnaie de carte en papier, qui servait de reconnaissance de dette et avait la même valeur que le métal. Une initiative redevable au gouverneur général de La Barre qui, parce qu'il manquait d'argent pour payer ses troupes, avait eu l'idée de couper des cartes à jouer, de leur attribuer une valeur arbitraire et de les signer. Elles avaient commencé à circuler dans la colonie comme si c'était du numéraire et avaient rapidement été honorées comme tel.

Louis était ambivalent. Saint-Vallier avait du panache et son geste était admirable, voire grandiose. Que l'évêque ait dilapidé d'un coup l'ensemble de ses économies ou une infime partie de sa fortune lui importait peu. L'homme faisait passer ses principes avant l'argent et il le faisait avec élégance. Voilà qui était tout à son honneur. Mais pourquoi diable lui offrir un montant si élevé? Jamais Louis n'aurait eu les moyens, ne serait-ce que d'engager le dixième de cette somme pour faire jouer *Mithridate* ou *Nicomède*. Et pourquoi craignait-il tant Molière? En France, plusieurs membres du clergé ne s'offusquaient plus de voir jouer ses œuvres. De toute façon, c'était un coup d'épée dans l'eau puisque jamais Louis n'avait pensé sérieusement faire jouer le *Tartuffe* à Québec, encore moins devant les communautés religieuses ou les séminaristes. Il n'était pas inconséquent à ce point et la querelle le lassait de plus en plus. Autant de considérations que l'évêque ne pouvait qu'ignorer, bien sûr.

— Que faire de cet argent? se demanda-t-il.

L'affaire était délicate. Il ne pouvait pas décemment garder une si forte somme, cela aurait été inconvenant et fort critiquable. La remettre à l'évêque aurait donné l'impression qu'il s'entêtait à jouer le *Tartuffe*. La donner, alors.

Mais à qui? À des communautés religieuses, justement. Lui aussi aurait ce beau geste de libéralité...

Il décida d'envoyer le montant aux religieuses de l'Hôtel-Dieu qui peinaient souvent à joindre les deux bouts. Il ferait œuvre de charité, et les fonds resteraient dans une communauté dont l'évêque avait de toute façon la charge. La chose lui parut sensée.

Louis prit sa plume et se mit à rédiger un mot à l'intention de la directrice de cet établissement, mère Juchereau de Saint-Ignace. Il cédait cet argent à sa congrégation, disait-il en substance, afin qu'elle l'affecte là où les besoins seraient les plus pressants.

Louis avait beaucoup d'admiration pour mère Juchereau. C'était une femme de tête qui avait les deux pieds sur terre et qui orientait le destin de sa communauté avec bon sens et jugement. Il avait aimé la façon dont elle avait réglé un différend surgi, il y avait peu, entre ses filles et l'abbé André de Merlac, leur aumônier et supérieur. On disait que le prêtre, amené en Canada par monseigneur de Saint-Vallier, aurait eu une influence néfaste sur les religieuses et leur aurait tourné l'esprit. On disait même qu'il aurait proféré des idées pernicieuses et leur aurait suggéré des lectures relevant de la doctrine janséniste. Mère Juchereau, informée par ses religieuses en émoi, avait su garder la tête froide, les avait apaisées et avait mené son enquête avec calme et minutie. Une fois certaine de ce qu'elle avançait et sans créer davantage de remous, elle en avait référé à monseigneur de Saint-Vallier. Aux dernières nouvelles, Merlac était relevé de ses fonctions et demeurait sous surveillance, en attendant de reprendre le bateau pour la France.

Chaque année, Louis envoyait une barrique de vin aux hospitalières et une autre pour les pauvres, sans parler des chapons, des belles pièces de viande, des perdrix et des denrées de toutes sortes qu'il leur faisait porter régulièrement.

Il sonna son capitaine des gardes. Lorsque Le Neuf de La Vallières apparut, il lui demanda d'aller porter sur-le-champ deux lettres à l'Hôtel-Dieu pour mère Jucherau de Saint-Ignace: l'une, portant sa missive, paraphée avec les compliments du gouverneur général et vice-roi du Canada, Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac, et l'autre contenant les cent pistoles.

Québec, hiver 1694

Ce soir-là, Louis avait invité les officiers à sa table, une bonne habitude qu'il avait négligée dernièrement à cause de la présence envahissante de Callières à ses côtés. Ces hommes le divertissaient et il aimait leur compagnie, à la condition que cela ne s'éternise pas. Il se lassait vite de leur agitation et de leur folle énergie, comme il se fatiguait d'ailleurs de tout le reste, ces derniers temps.

Le repas était abondamment arrosé, les convives un peu éméchés, et la conversation allait dans tous les sens et pas-sait du coq à l'âne, sans que personne ne s'en afflige. Le sieur de Lamothe-Cadillac, qui n'était ni le moins volubile ni le moins discret des officiers de Louis, brillait, comme toujours. Il exerçait un fort ascendant sur ses confrères de par sa vivacité d'esprit et sa culture qui, pour être superficielle aux yeux de certains, n'en était pas moins impressionnante. L'homme avait du panache et de l'entre gent, mais il était surtout entreprenant. Son esprit bouillonnait de projets et de rêves sans cesse renouvelés – des chimères, aurait dit volontiers l'intendant, qui se défiait de lui et ne l'aimait guère –, qu'il affirmait vouloir un jour réaliser.

Louis avait un faible pour cet officier. Il retrouvait chez lui toute la faconde et l'aisance qu'il avait perçues quelques années plus tôt chez le baron de La Hontan, et il l'appréciait pareillement.

L'homme venait de raconter une invraisemblable histoire de prise de guerre qui s'était faite aux dépens de bateaux anglais, dans les parages de l'Acadie. Il s'attribuait le premier rôle, comme toujours, et si la description de ses exploits

était un peu exagérée, il parlait bien. Louis, qui l'avait écouté avec le sourire, lui objecta :

— Lamothe-Cadillac, ne forcez-vous pas un peu le trait ? Ah ! ces Gascons, tous de fieffés affabulateurs !

Toute la tablée éclata de rire. Lamothe-Cadillac se rengorgea comme un paon, puis s'empessa d'ajouter pour se justifier :

— Savez-vous, monseigneur, que de toutes les aventures que j'ai vécues en Acadie pendant ces longues années où j'ai servi sous le capitaine François Guion, corsaire de Sa Majesté, je ne raconte jamais que les plus édifiantes ? Je réserve les autres pour des oreilles plus averties...

On protesta à toute gorge.

— Mais dites-moi donc, vous qui avez tant bourlingué, avez-vous déjà croisé Montbars de Languedoc ? Des rumeurs contradictoires ont couru sur ce fameux loup de mer.

Louis savait que la majorité des corsaires et flibustiers commandités par l'Angleterre, l'Espagne, les Pays-Bas, la Hollande, la France ou le Portugal, autant de puissances qui luttaient pour la conquête de l'Amérique, croisaient dans les parages de l'Acadie. Comme elle était située au centre du conflit entre l'Angleterre et la France, cette région se trouvait être à la fois la première victime des pirates anglais et également l'un des principaux repères des corsaires français.

— Non, monsieur le gouverneur, je n'ai pas eu ce douteux honneur. Mais j'en ai entendu parler par la bouche de flibustiers qui se sont retrouvés face à face avec le forban.

Lamothe-Cadillac faisait de grands moulinets dans les airs avec son couteau lorsqu'il parlait, de sorte que son voisin avait intérêt à demeurer vigilant pour ne pas se faire éborgner au passage.

— Montbars dit l'Exterminateur, narrait-il, est un de ces bougres à qui on ne tourne jamais le dos et qu'on ne souhaite pas rencontrer dans un coin sombre. Il opère toujours avec son acolyte, Jean Nau dit l'Ollonais, guère plus recommandable. Ils n'ont aucune lettre de marque d'un souverain ou d'un État et ne travaillent que pour leur propre compte. Ces deux-là sont de véritables bandits, des chiens de mer pour qui l'appât du gain tient lieu de tout et qui ne s'embarrassent d'aucun scrupule. Ils ont semé la mort autour d'eux avec une cruauté inouïe. On raconte que l'Exterminateur avait pour habitude, lorsqu'il avait le goût de s'amuser, d'ouvrir le ventre de sa victime, de clouer un bout de son intestin à un arbre et de le forcer à courir en lui mettant le feu au derrière.

La stupéfaction figea l'auditoire. Le procédé leur sembla hautement original, voire exotique, bien qu'infiniment barbare.

Les plats qui se succédaient à un rythme effréné se vidaient aussitôt servis.

Les hommes avaient grand appétit et les domestiques s'agitaient autour d'eux afin qu'ils ne manquent de rien. Mais l'intarissable conteur avait à peine englouti quelques bouchées de rôti que déjà il reprenait, la bouche pleine, encouragé par l'attention dont il était gratifié.

— Par contre, j'ai connu personnellement Pierre le Picard, un pirate également, qui s'associait à l'occasion à l'Ollonais lors d'attaques contre Cuba ou le Nicaragua. Lui aussi opérait dans l'illégalité. Il naviguait sur un brigantin lui appartenant, pillant les navires et assassinant on ne sait combien de gens. Je l'ai rencontré à Beaubassin^[12] à la fin d'une carrière sans histoire, si on peut dire, après vingt ans de piraterie. Il se retirait avec son trésor, qui devait être impressionnant. J'ai su qu'il avait repris du service en 1690, à la suite des sièges de l'Acadie et de Québec par Phips, de triste mémoire... Il a mené une attaque-surprise de représailles contre les côtes du Rhode Island et si bien ravagé les villes, avant de mettre le cap sur Newport, qu'on a lancé contre lui un de ses anciens compères, le flibustier anglais Thomas Paine. La bataille a été assez dure, à ce qu'on a dit, mais il aurait fini par la remporter. J'ignore ce qu'il est advenu de lui par la suite.

— À propos de l'Acadie, a-t-on des nouvelles du baron de La Hontan, monsieur le gouverneur?

Maupon, qui avait vécu tellement d'aventures palpitantes avec le jeune baron, se languissait de lui. La Hontan avait quitté la colonie l'année précédente et on n'en avait pas beaucoup entendu parler depuis. On le savait vaguement commissionné par le roi en Acadie, sans plus de détails.

— Oui, j'ai reçu quelques lettres par les derniers bateaux, lui répondit Louis. Je sais qu'après avoir quitté la colonie, il est retourné en France pour convaincre le roi de financer une entreprise de construction de forts dans la région des Grands Lacs. Un projet que la cour a refusé, comme de raison, de peur d'avoir à avancer des fonds... La Hontan s'est ensuite réembarqué pour Plaisance sur un bateau français afin de défendre la ville contre une armada anglaise venue l'assiéger. Il semble qu'il se soit bien battu, épaulé par une soixantaine de marins basques, et que les Anglais aient finalement été repoussés. De retour en France, le roi a récompensé sa bravoure en le faisant admettre dans les gardes de la Marine et en lui offrant le poste de lieutenant du roi à Plaisance, avec les traitements et bénéfices attachés à une compagnie de cent hommes.

— Fichtre, il s'en est bien tiré! s'exclama Maupon, à la fois content pour son compagnon mais un peu envieux de voir que celui-ci était monté en grade plus vite que lui.

— Oui, mais... le gouverneur de Plaisance l'a pris en grippe dès son arrivée et lui a fait des tracasseries et des rapports défavorables. Il l'a accusé de mal faire son travail et de contester son autorité. Notre baron, dont vous

connaissiez l'esprit rebelle, a répliqué en blâmant son supérieur parce qu'il maltraitait ses hommes et tirait profit de sa position pour faire fortune. Le gouverneur a même essayé vainement de s'en débarrasser en tentant de le faire transférer sur une île isolée et lointaine. Bref, les choses se sont rapidement corsées, au point qu'un soir où La Hontan recevait à dîner, le gouverneur Brouillan et ses valets ont fait irruption dans la pièce, le visage masqué, ont renversé les tables et cassé les bouteilles et les verres. Dans les jours suivants, il y a eu des accrochages entre les domestiques et le gouverneur a accusé des soldats de La Hontan de désertion.

— Comme on connaît l'homme, son sang n'a dû faire qu'un tour, commenta Maupon.

Les autres officiers approuvèrent.

— Comme vous dites, son sang n'a fait qu'un tour et, malgré que les jésuites lui aient conseillé de ne pas agir sous le coup de la colère, le baron s'est découragé et a pris un bateau en partance pour la France.

— Quitter ainsi son poste est assez téméraire, dit Lamothe- Cadillac.

Certains des anciens compagnons d'armes de La Hontan firent une grimace de désapprobation. Ils semblaient déçus de voir un des leurs scier ainsi la branche qui le portait.

— C'est malheureusement tout ce que j'en sais. Si j'avais pu communiquer avec lui à temps, je lui aurais déconseillé une pareille folie. On peut deviner que le roi va le démettre de ses fonctions pour avoir abandonné son poste sans permission, une faute impardonnable dans notre métier.

Les hommes avaient l'air désolé. Plusieurs des militaires attablés ce soir-là autour de Frontenac avaient partagé avec La Hontan des moments inoubliables et leur compagnon leur manquait.

La nouvelle avait peiné Louis, parce que l'écervelé avait probablement gâché sa carrière en agissant de façon précipitée, alors qu'il avait un si bel avenir devant lui.

Ils furent interrompus par l'irruption bruyante de Mareuil qui se jeta dans la pièce sans prévenir. Il avait le visage crispé par on ne savait quelle contrariété et ses yeux lançaient des flammèches. Il tenait en main une lettre qu'il brandissait comme une arme.

— Que vous arrive-t-il, mon cher Mareuil? À voir votre tête de revenant, on dirait que vous avez rencontré le diable en personne!

Tout le monde se retourna sur l'arrivant qui tendit la missive à Louis.

— C'est ce diable de Ruelle d'Auteuil, en effet, vous ne pouvez mieux dire, monseigneur. Il a l'audace de me traduire devant le conseil supérieur pour, écoutez bien le motif: avoir proféré, depuis un an que je suis dans ce pays, des discours pleins d'impiété et d'une impureté scandaleuse, tant contre Dieu que contre la Vierge Marie et les saints. Il ordonne qu'il soit procédé à une

enquête sur les accusations portées contre moi et c'est en plus Rouer de Villera y, le doyen du conseil, qui est chargé de tenir cette enquête! Autant dire que je suis perdu!

Les protestations fusèrent de toutes parts. Les officiers se sentaient solidaires de Mareuil et commenç aient à en avoir assez d'être sans cesse réprimandés sur tout et sur rien par les curés, l'évêque et les membres du conseil, qui appartenaient à peu près tous au parti des jésuites.

Louis prit la lettre que lui tendait Mareuil et la parcourut rapidement. Ruette d'Auteuil, qu'il avait souffleté et chassé de chez lui lors de la quête de l'Enfant-Jésus, venait de trouver une occasion en or de lui faire payer son humiliation. Cela serait son nouveau cheval de bataille. Mais pour Mareuil, il fallait trouver une parade efficace.

— Ne vous présentez pas devant le conseil pour le moment, Mareuil, et objectez-vous à la procédure, lui conseilla Louis. Récusez la présence de Villera y comme commissaire enquêteur et présentez requête sur requête jusqu'à ce qu'ils retirent cette accusation ridicule. J'interviendrai en votre faveur au conseil.

Louis Rouer de Villera y, le doyen du conseil choisi pour mener l'enquête sur Mareuil, n'était pas le mieux placé pour accomplir sa tâche avec toute la neutralité voulue. L'été précédent, une querelle avait éclaté à propos de chevaux de Frontenac qui auraient causé des dommages en traversant les terres de Villera y. Le valet de ce dernier avait voulu saisir et garder les chevaux, le palefrenier de Frontenac s'était interposé et une bagarre avait suivi. Mareuil, qui passait par là, avait eu la malchance de vouloir séparer les belligérants et devant l'impolitesse du valet de Rouer de Villera y, il l'avait bastonné. L'affaire était banale en soi, mais le doyen du conseil en avait gardé rancune à Mareuil.

— Il y a de l'évêque là-dessous, c'est évident...

Le commentaire de Desjordy reflétait l'opinion générale.

— Il me semble qu'en effet cela est piloté par notre cher prélat. Il a dû intervenir personnellement pour qu'on vous traduise devant le conseil, Mareuil, et qu'on entame une enquête sur vos faits et gestes.

Louis ajouta plus bas:

— Il ne lâche pas facilement le morceau. Je croyais pourtant qu'il désarmerait...

Il s'étonnait de voir Saint-Vallier agir si vite et sans tenir compte de leur pacte. Car s'il était convaincu que le *Tartuffe* ne serait pas joué, quel besoin avait-il de tant s'acharner contre Mareuil?

Les officiers avaient eu vent des cent pistoles offertes au gouverneur par l'évêque et, même si Frontenac ne leur en avait pas glissé mot, l'affaire avait couru dans leurs rangs et les avait bien fait rire.

— Il me semble que l'évêque intervient souvent dans les affaires temporelles et se mêle de choses qui, à mon avis, ne le concernent pas, fit observer Lamothe-Cadillac.

On opina d'abondance.

— Monsieur de Vaudreuil vient justement de se voir refuser l'absolution par l'évêque. Il accuse notre capitaine des troupes de favoriser la pratique de retenir la paye des soldats. Je l'ai entendu dire cet après-midi.

C'est Desjordy qui venait d'apporter cette information.

L'indignation fut si générale que Louis crut bon de demander à ses hommes de baisser le ton. Mais il était consterné de constater à quel point Saint-Vallier était sur un pied de guerre. Il n'y allait pas avec le dos de la cuillère en s'en prenant, cette fois, au commandant des troupes de la Marine en personne. Louis ne devait pas être bien loin sur sa liste...

Le problème des retenues sur la paye des soldats n'était pas facile à régler. Quand ils permettaient à leurs hommes de travailler chez l'habitant plutôt que d'être confinés aux tâches militaires, les officiers retenaient leur solde. La pratique avait l'avantage d'arrondir le salaire de l'officier et ne semblait pas appauvrir le soldat puisque l'habitant payait davantage que le roi. Une habitude que Louis ne jugeait pas si discutable, car les soldes des officiers étaient si maigres que ce petit supplément leur permettait de tenir leur rang avec un peu plus de dignité. Sauf que ceux qui restaient en poste étaient tenus de combler les absences en travaillant davantage. Une injustice condamnée par l'évêque, surtout que quelques officiers allaient même jusqu'à exiger un pourcentage du revenu fourni par l'habitant. Dans ce cas, il s'agissait carrément d'extorsion et Louis s'opposait à cet usage. Mais comment punir les coupables quand aucun soldat n'osait présenter de plainte en bonne et due forme? Par peur, probablement, d'être harcelé par les officiers ou d'être empêché de travailler à l'extérieur. Un phénomène répandu dans toutes les armées de France et dans lequel personne, pas même Louvois, le grand ministre réformateur, n'arrivait à mettre de l'ordre. Mais il y avait eu tellement d'abus ces derniers temps, que Saint-Vallier avait ordonné à ses curés de refuser l'absolution et de menacer d'excommunication ceux qui étaient soupçonnés d'encourager ou d'exercer ce type de fraude, même sans plainte ni preuve.

— Les curés outrepassent leurs droits et j'y mettrai bon ordre! Nous avons des tribunaux militaires pour ce type de délits et nous y recourrons. Il n'est pas question d'abandonner cette responsabilité à l'Église. Quant à ceux qui exploitent indûment leurs hommes, ils auront affaire à moi. Jamais je ne les livrerai à la cupidité de leurs supérieurs, m'entendez-vous?

Louis avait haussé le ton, mais ses officiers continuèrent tranquillement à mastiquer ou à siroter leur vin. Ils savaient bien que le gouverneur général

allait les protéger tant qu'ils se maintiendraient à l'intérieur de limites raisonnables. Car en réalité, dans ce genre de détournement de fonds, c'était surtout le roi qui était lésé.

— Notre ami Desjordy en aurait long à dire sur le sujet. L'évêque lui a servi récemment un avant-goût de sa médecine, fit Lamothe-Cadillac, avec un petit air taquin. Allez, Desjordy, donne-nous quelques détails juteux!

— Il n'y a rien de juteux ni de comique dans tout ça, et la cause sera réglée devant le conseil. Je n'ai rien à dire de plus, lui rétorqua ce dernier, qui s'était soudainement rembruni.

— Laissez-le, Lamothe-Cadillac. S'il refuse d'en parler, cela le regarde.

Louis n'appréciait pas qu'on force l'un de ses hommes à exposer une affaire d'ordre privé. François Desjordy avait été assez dérangé par cette saga sans qu'on l'oblige en plus à l'étaler devant ses pairs, même si la querelle était de notoriété publique. Par la faute de Saint-Vallier, une fois de plus.

François Desjordy de Moreau, son oncle Joseph Desjordy de Cabanac et Jacques de Mareuil étaient des officiers issus de familles nobles et bien placées à la cour, que l'intendant du commerce, Jean-Baptiste de Lagny, avait personnellement recommandés à Louis. Il les avait pris sous son aile en les hébergeant et en faisant tout ce qui était en son pouvoir pour faire avancer leur carrière. Comme Louis devait beaucoup à de Lagny qui le protégeait et le poussait à la cour, une recommandation de sa part équivalait à un ordre. Aussi les avait-il nommés capitaines réformés et inscrits sur la liste des officiers servant au Canada. Mais Louis commençait à trouver cette responsabilité un peu lourde, et ses protégés pas mal dérangeants et sujets à problème. Car en plus d'avoir l'affaire Mareuil sur les bras – une situation qui ne pouvait que se compliquer et lui apporter de nouveaux ennuis –, voilà qu'il héritait aussi de celle de Desjordy.

Cette histoire avait débuté quelques années plus tôt par un scandale de mœurs. François Desjordy était tombé amoureux fou d'une femme mariée de Batiscan, Marguerite Dizy. Le mari étant absent de la colonie depuis longtemps, ils étaient devenus amants, au grand dam du curé qui s'était empressé de rapporter la liaison à Saint-Vallier. Celui-ci s'en était plaint au commandant des troupes qui avait obligé l'officier à se tenir loin des Trois-Rivières, ce qui avait satisfait l'évêque. Mais, récemment de passage dans la région, le prélat avait appris que Desjordy était retourné sur les lieux du délit. Outré, il avait placé l'officier et sa maîtresse sous interdit: ni l'un ni l'autre n'auraient désormais le droit d'entrer dans une église. Lorsqu'on lui avait fait part de la chose, Desjordy, furibond, s'était pointé au presbytère avec des amis et avait exigé une copie du mandement. Comme le curé refusait, ils avaient fait tellement de grabuge que le prêtre avait dû s'enfermer dans la sacristie de peur d'être maltraité. Desjordy avait porté sa cause devant le

conseil souverain pour forcer le curé à produire le fameux mandement...

Louis se verrait obligé d'intervenir devant le conseil pour ses deux protégés, alors qu'il avait tout fait, ces derniers temps, pour éviter d'y paraître. Une situation bien embarrassante qui générerait des tensions ainsi qu'une dépense inutile d'énergie.

Lamothe-Cadillac se leva et alla soulager sa vessie dans l'âtre. Le puissant jet d'urine émit un long clapotis et fit monter une forte odeur. Louis s'énerva. C'était le cinquième qui procédait de la sorte, alors que les lieux d'aisances, situés sous l'escalier à l'extrémité du bâtiment, étaient plus appropriés. La pièce entière était empuantie par ce désagréable bouquet.

— Allez donc vous exonérer dans les latrines, messieurs, j'en ai assez de humer vos vapeurs de pissat, finit par lancer Louis, excédé.

On se mit à rire grassement. Inspiré par cette remarque, Lamothe-Cadillac enchaîna aussitôt, en refermant sa braguette:

— À ce propos, j'ai une histoire truculente à vous narrer. Écoutez. Il s'agit du comte de Guiche[13] qui, un jour qu'il se trouvait dans un bal – l'histoire ne dit pas dans quel grand salon –, fut la proie d'une irrépressible envie d'uriner. Comme il ne trouvait pas d'endroit où se soulager et qu'il y avait urgence, il se dirigea vers le vestiaire des invités et entreprit tout bonnement de pisser dans le manteau d'une dame occupée à danser.

Nouveaux éclats de rire.

— On raconte même qu'à Paris, surenchérit Mareuil, l'œil égrillard, des dames pieuses de la bonne société qui assistent aux sermons interminables de Bossuet ou de Bourdaloue, se soulagent en pleine église dans des pots de chambre portés par leur domestique.

— Serait-ce pour cela que l'on nomme «bourdalous» les petits vases de chambre destinés aux femmes?

Personne ne le savait, mais la remarque de Desjordy déclencha des commentaires scatologiques sur l'anatomie féminine.

— Ah! mais, écoutez plutôt ceci, les coupa Desjordy, convaincu de tenir quelque chose d'encore plus croustillant. Figurez-vous que Bussy-Rabutin[14], que mon père a déjà fréquenté, lui a un jour raconté que trois femmes de qualité, Mesdames de Sault, de La Trémoille et la marquise de La Ferté, le dessus du panier, quoi! étant allées à la comédie, se trouvèrent toutes pressées par un besoin urgent qu'elles décidèrent de satisfaire dans la loge où elles se trouvaient. Ce qu'elles firent. Mais importunées par la mauvaise odeur, elles prirent leurs excréments et les jetèrent dans le parterre. Ceux qui s'y trouvaient, pris de colère, les agonirent de tant d'injures qu'elles se virent forcées de se retirer pour ne pas être écharpées vives. S'il n'est pas bon de se retenir trop longtemps, puisque cela peut causer des maladies comme le clament nos chers médecins, il y a des limites à ne pas franchir pour satisfaire

à la bienséance!

Ne prisant pas trop ce genre de conversation, Louis en profita pour se lever.

— Eh bien, messieurs les officiers, je regrette de ne pouvoir partager plus longtemps avec vous ces passionnantes considérations sur la façon dont les différents sexes se débarrassent de leurs excréments, mais il est tard et j'ai d'autres chats à fouetter. Je vous inciterai donc à vous retirer. Merci de votre présence et bonne fin de soirée.

L'antichambre se vida tranquillement de ses bruyants occupants pendant que Louis, demeuré seul en bout de table, en profita pour savourer en paix son dernier verre de muscat. Une vieille histoire qui avait circulé à la cour de Louis xiii lorsque son père y était gouverneur de ses châteaux lui remonta tout de même en mémoire. Une demoiselle d'honneur d'Anne d'Autriche, que Richelieu voulait jeter dans les bras de Louis xiii, avait ri si fort un certain soir de fête qu'elle s'était oubliée dans la chambre de la reine. L'incident avait fait le tour de la cour et on avait composé sur elle une chanson si humiliante, que la jeune femme, morfondue par de telles indécences, avait quitté le château et était entrée au couvent. Louis avait souvent entendu réciter les paroles du poème satirique, enfant, et il s'amusa à tenter de les fredonner.

— *Petite Lafayette*

Votre... cas... n'est pas net

Vous avez fait pissette

Dedans le cabinet

À la barbe royale

Et même, aux yeux de tous,

Vous avez... fait la... sale

Ayant pissé sous vous.

Au moins, sa mémoire, que Louis avait toujours eue excellente, lui était encore fidèle et ne le trahissait pas. Il passa à sa garde-robe pour faire un brin de toilette. Perrine avait promis de le rejoindre à la nuit tombée.



Louis besognait Perrine avec fièvre sans parvenir à maintenir sa virilité aussi dressée et vaillante qu'il l'aurait souhaité. Sa verge, la traîtresse, lui faisait faux bond et ramollissait dès que durcie, puis s'érigait de nouveau

dans un bel élan de jeunesse pour se laisser choir lâchement et sans prévenir, juste au moment où il s'apprêtait à l'enfourner plus avant. Une défaillance inusitée et plutôt embarrassante pour quelqu'un qui avait toujours eu la sortie du fourreau prompte et triomphale. Une incapacité d'autant plus inexplicable que sa maîtresse était plus belle que jamais, ce soir-là. Perrine avait en effet remonté ses cheveux en chignon, comme il aimait, et portait les lourds pendants d'oreilles de perles qu'il lui avait offerts. Elle avait aussi enfilé, dès son entrée dans la pièce, la longue robe de taffetas cramoisie dont il lui avait fait cadeau, et qu'elle ne portait jamais que la nuit et dans ses bras. Autrement, elle aurait été bien en peine d'expliquer comment elle pouvait se trouver en possession d'un vêtement valant trois fois ses gages annuels.

En se regardant ainsi parée dans la glace sur pied dressée à côté du lit, Perrine avait constaté avec plaisir qu'elle n'était pas plus vilaine qu'une autre et que, vêtue de la sorte, elle pouvait donner le change et passer pour une grande dame.

L'acharnement que mettait son amant à la prendre, comme si son honneur ou sa vie en dépendaient, sembla néanmoins pathétique à Perrine. Louis refusait avec rage cette nouvelle déficience que lui imposait son corps vieillissant et s'esquintait à forcer la nature, comme si la volonté faisait foi de tout. Des gouttelettes de sueur perlaient sur son visage et son torse, et sa respiration était tellement sifflante que Perrine fut prise d'inquiétude. Elle le repoussa doucement.

— Je me fais du mauvais sang pour vous, monsieur Louis. Ne vous désâmez pas ainsi. Vous êtes en nage. Attendons plutôt que vous soyez vraiment remis.

Dans un geste maternel, Perrine caressa les cheveux clairsemés et le visage buriné de son amoureux. Puis elle le prit dans ses bras et se mit à le bercer, comme on le fait avec un enfant. Louis demeura ainsi un long moment sans parler, attendri. S'abandonnant tout à fait, il parvint à se libérer de la fébrilité qui l'habitait. Perrine avait raison. Il n'était pas assez rétabli pour se lancer dans de semblables prouesses. Le temps et le repos arrangeraient les choses, il s'en convainquit sans difficulté. Autrement, il aviserait...

Mais Perrine ne pouvait nier que son galant déclinait. Les crises d'asthme répétées, les rhumatismes et les raideurs musculaires l'épuisaient et l'obligeaient à espacer leurs ébats. Elle savait bien qu'un jour viendrait où il ne pourrait plus lui faire l'amour, une éventualité qui ne l'inquiétait pas dans la mesure où persisteraient entre eux la tendresse et l'intimité. Car avec le temps, Perrine s'était véritablement éprise de monsieur Louis. Bien qu'il fût plus âgé qu'elle d'une trentaine d'années, elle l'aimait à la fois comme un amant, comme un fils et comme un père. Un écheveau de sentiments qu'elle aurait été bien en peine de démêler, mais dont elle ne se souciait plus. Que les

autres la condamnent, s'ils le jugeaient bon. Quant à elle, ses choix étaient arrêtés et Dieu seul pourrait désormais lui demander des comptes.

Québec, printemps 1694

Une demi-saison boudeuse avait peu à peu remplacé les grands froids et les neiges incessantes sans que l'on pût franchement parler de printemps. Depuis des semaines, un ciel bas et nuageux baignait la région d'une perpétuelle lumière crépusculaire. Parfois, une rare et courte percée lumineuse le lézardait à la tombée du jour, puis il revêtait aussitôt son sempiternel manteau de grisaille. Si les aboiements rauques des outardes et des oies blanches n'avaient pas encore déchiré le ciel, les bruants des neiges, par contre, avaient fait leur apparition. On avait également commencé à chasser le rat musqué et le marsouin, et à pêcher le hareng et la morue.

La vie se déroulait selon son cycle habituel, mais l'humeur des habitants avait tendance à se teinter de la morosité ambiante. Particulièrement au château Saint-Louis où ce début d'avril était plutôt maussade. Le maître de céans faisait des siennes et toute sa maison en était affectée. Il ne se passait pas une journée sans que Frontenac ne sorte de ses gonds. Les domestiques marchaient la tête rentrée dans les épaules et ne parlaient plus qu'à voix feutrée, tandis que les officiers gardaient prudemment le profil bas. Quant aux soldats de la garnison, ils se faisaient étonnamment rares et discrets. On se perdait en supputations sur les causes de ces sautes d'humeur qu'on attribuait tantôt au temps désastreux, tantôt à la mauvaise santé du gouverneur, et tantôt à son âge avancé, mais un fait demeurait, le gouverneur était à prendre avec des pincettes.

Ce jour-là, Louis brassait furieusement ses papiers et n'était pas d'humeur

engageante. Il se montrait aussi fébrile et impatient à cause des nombreuses difficultés qui ne cessaient de s'accumuler, l'obligeant à disperser inutilement ses énergies. Alors qu'il avait la tête à la démolition du château et aux rénovations qui s'ensuivraient, il se voyait forcé de perdre un temps fou à la défense des cas Mareuil et Desjordy. Devoir se présenter aussi souvent devant le conseil souverain le jetait dans une rage froide.

Lors de sa première comparution, il avait pris l'exacte mesure de la force d'inertie qu'on était à même de lui opposer. Bien résolu à faire traîner les choses, les conseillers n'avaient tenu compte ni des objections de Mareuil ni des siennes, alors qu'à titre de gouverneur général et de membre le plus éminent de cette compagnie, sa parole aurait dû avoir davantage de poids!

Cela remontait au 8 février dernier. Il s'en souvenait avec amertume. Tous les conseillers étaient présents, ce matin-là, l'intendant également, sauf l'évêque et le sieur de Mareuil, le principal intéressé. Ce dernier avait préféré présenter une requête, comme le lui avait suggéré Louis. Peuvret de Mesnu, le secrétaire et greffier, l'avait lue devant le conseil.

Louis revoyait encore les têtes de Judas du procureur général, François Ruette d'Auteuil, et de Louis Rouer de Villeray, le premier conseiller. Ils avaient sourcillé et fait mine d'être surpris devant les arguments avancés.

— Attendu que les formalités de l'Église et des Canons qui défendent de dénoncer publiquement une personne sans l'avoir admonestée plusieurs fois n'ont point été observées, avait lu le secrétaire, monsieur de Mareuil demande que son appel soit accepté et que le mandement de l'évêque soit déclaré nul.

La réclamation était pourtant claire et sans équivoque. La suite était aussi limpide.

— Si l'évêque avait été moins prévenu contre lui, invoquait Mareuil par le biais de sa requête, il n'aurait pas ignoré qu'il avait fait ses Pâques l'année précédente, que depuis ce temps il avait assisté les jours d'obligation au service divin, qu'il s'était acquitté de tous les devoirs d'un bon chrétien et avait même fait ses dévotions, le jour de Noël dernier...

Des faits vérifiables et appuyés par de nombreux témoignages. Mais les conseillers semblaient dubitatifs. Comme si leur opinion était déjà arrêtée à l'égard du prévenu. C'était du moins ce qui était apparu à Louis, à travers les mimiques incrédules qu'avaient affichées ses pairs. Le greffier n'en avait pas moins poursuivi:

— Le sieur Mareuil requiert que les personnes qui ont déposé contre lui soient nommées et confrontées à lui, comme il se doit, et qu'on lui fasse son procès, car en tenant les choses aussi secrètes, on le met hors d'état de se défendre. Si on souffrait une procédure aussi extraordinaire, ce serait établir quelque chose de pire que l'Inquisition, qui n'a jamais été introduite dans le royaume de France et ne doit pas l'être davantage dans ce pays.

Et les choses avaient continué sur le même train. Quand Frontenac avait déposé à son tour, à la mi-mars, pour appuyer Mareuil et demander qu'on accélère la procédure, parce que c'était fâcheux pour son officier de se voir privé des sacrements, de se voir traité d'irréligieux et de scélérat et de sombrer dans l'horreur et la détestation publique, sa requête était tombée à plat. Lorsque le gouverneur avait à nouveau insisté pour qu'on établisse l'innocence ou la culpabilité du prévenu en instruisant au plus vite son procès, le procureur général lui avait répondu sèchement :

— On y travaille, monsieur le gouverneur, on y travaille, mais les informations ne sont pas encore achevées.

— Étrangement, on ne m'a pas transmis ces informations, avait aussitôt répliqué Frontenac, la mine railleuse. Si on y a travaillé soir et matin pendant plusieurs jours, comme on le dit, il me semble qu'elles devraient bien être terminées ! Comme j'ai toujours été plus zélé que quiconque à punir les scandales ou les vices, je m'étonne qu'on mette tout ce temps à en faire autant. Je vous recommande donc fortement, mon cher procureur général, de hâter la conclusion de ces informations pour que bonne et brève justice soit enfin rendue. Et si jamais je détectais la moindre négligence de votre part, croyez bien qu'à titre de chef de ce conseil et de gouverneur général de ce pays, je n'hésiterais pas à vous ordonner d'accélérer cette affaire.

Cette dernière remarque avait jeté tout un froid. Elle ravivait une querelle qui avait autrefois précipité le conseil dans une profonde crise existentielle et avait failli le faire éclater. Seul le roi avait pu la désamorcer. C'est pourquoi Ruette d'Auteuil, qui se serait fait marcher sur le corps plutôt que de s'abaisser à lui donner du «monseigneur», avait aussitôt répliqué :

— Il me semble que Sa Majesté a déjà tranché à ce sujet en statuant que vous ne pouvez en aucun cas porter le titre de chef de ce conseil, mais seulement de gouverneur général, comme monsieur l'intendant ne peut pas non plus s'attribuer celui de premier président. Je crois également que c'est à l'ensemble de cette compagnie qu'il revient de me donner des directives et non au gouverneur général.

— J'exige que tout ce qui vient d'être dit ici soit consigné *in extenso* dans les registres !

Louis, sûr de son bon droit, s'était campé dans un entêtement hargneux. Ruette d'Auteuil venait de dépasser les bornes. Il fallait que l'impertinence de cet homme soit enfin connue de la cour et châtiée en conséquence.

— Il n'est pas à propos de charger les registres de choses inutiles, et je vous prie humblement de m'excuser, monsieur le gouverneur, si je prends la liberté de ne pas faire consigner ce qui vient d'être dit par notre greffier. Cela pourrait nuire injustement au conseil, autant qu'à ma réputation.

— Mais il n'en est pas question et...

— Je vous prie, monsieur le gouverneur, de ne pas entrer dans de vieilles querelles.

Champigny prenait le relais d'Auteuil. Il avait joint les mains devant lui en un geste d'orant. Il paraissait las.

— Le roi a clairement déterminé les responsabilités de chacun dans son Conseil d'État du 29 mai 1680, avait-il affirmé. Il nous a d'ailleurs fait défense de revenir sur ces affaires anciennes pour quelque raison que ce soit, afin de ne pas altérer l'union recommandée entre vous et moi, qui est si nécessaire dans un pays comme celui-ci. Nous pourrons, si vous voulez y revenir, mon cher gouverneur, tenir un conseil spécial, mais je crois plus prudent pour le moment de clore l'incident.

— Ah! mais j'insiste! Et ce n'est pas moi qui ai lancé le débat. Que tout ce qui s'est dit aujourd'hui se retrouve au mot à mot dans les registres. J'en fais une affaire personnelle, m'entendez-vous?

Le procureur général avait donc dû s'incliner et tout avait été noté tel quel, sans omettre une virgule.

Louis n'avait pu s'empêcher de ressentir une joie maligne à l'idée que sa petite victoire pourrait nuire à d'Auteuil...

Mais cela ne réglait en rien le problème, qui demeurerait entier.

Comme Louis savait fort bien que toutes ces accusations n'étaient dues qu'à la peur qu'avait l'évêque du *Tartuffe*, il crut bon de requérir du conseil qu'on nomme des commissaires pour l'informer s'il s'était commis quelque désordre dans les tragédies et comédies qui s'étaient jouées pendant le carnaval, s'il y avait eu des personnes qui en avaient joué ou fait jouer de criminelles ou d'impures, et si quelques circonstances particulières auraient pu les rendre plus dangereuses ou plus criminelles que celles qui avaient été représentées de tout temps dans ce pays.

Une demande d'enquête qui dérangeait les plans du conseil et de l'évêque, et que le procureur général avait fait mine de repousser, au motif que Frontenac déplaçait la question et que Mareuil était seulement poursuivi pour paroles blasphématoires. Alors que c'était là le fond de toute l'affaire...

— Je pense que tout cela est d'une assez grande importance pour que Sa Majesté en soit informée, avait objecté Louis au procureur général. Puisqu'il s'agit de savoir si monseigneur l'évêque n'a point outrepassé les bornes de son autorité et de sa juridiction, au préjudice de celle du roi.

D'Auteuil avait fini par répondre, lors d'une réunion subséquente, «que monseigneur l'évêque ne s'était pas récrié contre les comédies qu'on avait fait représenter, mais bien contre celle qu'on prétendait représenter, qu'il disait contraire à la religion».

Puis il avait ajouté, sur un petit ton narquois:

— Ces sortes d'affaires ne peuvent paraître d'une grande importance

qu'aux yeux de monsieur de Frontenac, puisque le conseil ne manquerait pas de s'opposer aux entreprises de monseigneur l'évêque, s'il lui paraissait vouloir outrepasser les bornes de son autorité et de sa juridiction, au préjudice de celles du roi.

Le rire saccadé lâché par Frontenac avait fait blanchir Ruelle d'Auteuil jusqu'à la racine des cheveux. Il avait jeté sèchement sur la table le paquet de feuilles qu'il tenait en main et s'était rassis brusquement.

Une fois le débat consigné dans les registres, la cour ne pouvait qu'en être informée par le détail. Le Conseil d'État du roi aurait à trancher si jamais les choses s'envenimaient, ce qui représentait pour Louis une garantie supplémentaire. Car il savait trop bien que le conseil souverain avait déjà pris parti pour l'évêque, contre lui. Depuis le début de cette parodie de justice, tout ce que Louis avançait pour convaincre les conseillers de l'inanité des accusations de Saint-Vallier tombait dans des oreilles de sourds. Il était convaincu maintenant qu'à travers cette cause, c'était lui et ce qu'il représentait que l'on tentait d'abattre: son ouverture d'esprit, son mode de vie libertin, ses goûts d'aristocrate et d'épicurien beaucoup trop épris de littérature et de théâtre pour les besoins de la cause. Pour ces dévots inféodés à l'évêque, il avait toujours personnifié Satan en personne, lâché dans un troupeau d'innocentes ouailles, sans cervelle et sans défense.

Quatre jours d'affilée, dans la dernière semaine de mars, il avait dû se présenter au conseil, autant pour la cause de Mareuil que pour celle de Desjordy. Là encore, le même procédé s'était répété: on laissait traîner les choses, on refusait au plaignant le droit de prendre connaissance du contenu du mandement déposé contre lui, de même que des accusations des témoins à charge. Des gens à qui on avait arraché un témoignage incriminant sous la menace de l'excommunication, racontait-on!

Louis avait donc insisté, appuyé en cela par quelques conseillers, pour qu'une assemblée extraordinaire soit tenue sur ces deux dossiers. Ce qui avait eu lieu la veille même, avec des résultats aussi décevants.

Excédé, Louis avait proposé que chaque conseiller inscrive son opinion personnelle dans le registre, comme cela se faisait souvent dans les parlements de France. Une nouveauté inquiétante que Ruelle d'Auteuil avait pré tendu, avec une mine scandalisée, ne pouvoir accepter sans faire exécuter des recherches poussées dans les archives. Il disait craindre que cela ne porte préjudice à l'en tière liberté d'opinion dont avaient toujours joui les conseillers...

Il y avait trois mois que les deux causes avaient été portées devant le conseil et aucune d'elles n'avait encore abouti. Comment ne pas s'impatienter? Comment ne pas enrager devant tant de mauvaise foi et d'hypocrisie? se disait Louis, tout en songeant que le temps filait et qu'il avait

encore bien du pain sur la planche.

L'arrivée du printemps, si on pouvait ainsi qualifier cette espèce de saison mi-chair mi-poisson qui ne ressemblait à rien et les maintenait dans une noirceur d'apocalypse, de jour comme de nuit, était tout de même à saluer. Il ramenait avec lui un temps plus doux qui libérait l'estuaire de ses glaces et permettait la reprise de la navigation. Les marchandises et les provisions d'outre-mer, de même que les nouvelles, bonnes ou mauvaises, commençaient à arriver à Québec. Le courrier du roi, du ministre, de son épouse Anne et de ses amis à la cour devenait tellement vital pour Louis, qu'on aurait dit que son destin en dépendait. C'était le dernier lien qui le rattachait à cet autre monde qu'il aurait tant aimé réintégrer.

Monseigneur fit irruption dans la pièce en annonçant:

— Votre capitaine des gardes vient de m'apporter à l'instant ce courrier, monseigneur. Il provient des vaisseaux *La Colombe* et *La Sentinelle*, qui sont en rade au cul-de-sac. Peut-être trouverez-vous la réponse que vous attendez?

Le jeune officier déposa sur la table de Louis une liasse de lettres sur lesquelles étaient apposés différents cachets de cire rouge, verte ou jaune, selon leur provenance. Louis tira du paquet les deux lettres portant le petit sceau jaune du roi et les décacheta. Il se mit à balayer des yeux celle qui datait du début du mois. À première vue, il ne semblait pas y avoir grand-chose de nouveau. Comme d'habitude, on refusait de lui envoyer des recrues, les fonds pour la colonie n'étaient pas augmentés cette année-là et, chose assez récurrente, on l'enjoignait de réduire encore les dépenses. Comme si c'était possible! Louis s'inquiéta pour les rénovations prévues au château.

Le passage suivant l'amusa. Comme on sollicite une faveur spéciale, le ministre lui demandait d'empêcher une certaine veuve, dite Catherine Pierray, de débarquer à Québec. Et si jamais elle se présentait ici, il devait la remettre de force sur le prochain bateau pour la France avant qu'elle n'ait pu voir son amoureux. Elle était poursuivie criminellement pour avoir séduit le fils du sieur Noël Bailly de Mantenon.

— Noël Bailly de Mantenon?

Louis ne connaissait pas ce Mantenon-là. S'il n'était pas un proche parent de madame de Mantenon, c'était un Mantenon de souche ancienne dont la noblesse remontait au bas Moyen Âge. Peu lui importait. Il donna aussitôt des ordres à son secrétaire pour qu'il les transmette à son capitaine des gardes au cas où l'aventurière se pointerait à Québec. En y repensant, il lui parut troublant qu'on accuse une femme de séduction, un délit habituellement imputable aux hommes. À moins qu'il ne s'agisse d'une femme de mauvaise vie, ou encore que le fils Mantenon soit un mineur, ou bien qu'il soit follement épris d'une personne de trop basse naissance pour convenir à un si brillant parti, se dit-il. Une mésalliance était toujours une chose à éviter dans

une famille de noblesse, surtout s'il s'agissait d'une famille de roturiers nouvellement anoblis, comme les descendants de madame de Maintenon, née Françoise d'Aubigné, pensa méchamment Louis. Il semblait oublier que cette dame était désormais reine de France, même si le roi n'avait jamais eu le courage de reconnaître publiquement son mariage secret. Mais cette Catherine Pierray l'intriguait. Braver la police de Seignelay et se risquer à traverser les mers, seule, sans appuis et au mépris de sa vie, témoignait d'une rare détermination. Un pareil amour était admirable et Louis songea qu'il aurait bien aimé voir la tête de cette héroïne, si jamais elle réussissait à se faufiler sur un navire en partance pour le Canada.

— Aurais-je pu inspirer une telle passion? eut-il la fantaisie de se demander.

Louis fouilla sa mémoire, mais n'y trouva rien de cet ordre. Il est vrai qu'une jeune vierge avait autrefois menacé de se pendre si ses parents ne lui permettaient pas de le fréquenter. Mais lorsque ceux-ci avaient enfin donné leur aval, la jeune fille avait tourné casaque et s'était enflammée pour un nouveau prétendant, dont l'œil bleu pervenche et les cheveux de son étaient si jolis, lui avait-elle avoué dans un souffle, qu'elle s'en était éprise au premier regard.

Louis abandonna le sujet et se replongea dans sa lecture. Ce courrier n'en finissait pas d'être lassant, tant par la répétition que par la monotonie des thèmes abordés. Il aurait pu remplacer la lettre de l'année en cours par celle de l'année précédente, sans rien changer au fond. Avec la différence que le roi insistait davantage, cette fois-ci, sur l'urgence de faire la paix avec l'intendant. Le ministre ajoutait même que le roi était si peiné de sa mésintelligence avec Champigny, qu'il arrivait difficilement à reconnaître ses bons services et à exprimer de la satisfaction à son égard.

— Voilà le résultat des manigances de mes ennemis! rugit-il en donnant un coup de poing sur sa table. Champigny me calomnie sans cesse auprès du roi et du ministre, quand ce ne sont les sbires du conseil ou les lèche-culs de l'évêque! Je ne suis entouré que de traîtres et de misérables larves!

Une toux caverneuse l'ébranla une fois de plus. Voilà où le menaient ses perpétuelles colères. Cela ne servait qu'à lui irriter la bile et à l'épuiser.

Monseignat quitta la pièce et revint bientôt avec la potion fumante de Frontenac. Il fallait lui faire prendre deux fois par jour le médicament prescrit par Sarrazin, bien que son asthme empirât, sans qu'on ne sache trop pourquoi.

— Calmez-vous, monseigneur. La colère ne vous réussit guère, dit-il gentiment, tout en lui tendant son infusion.

Louis l'avalait religieusement. S'il avait toujours confiance en Sarrazin, il trouvait qu'il ne se remettait pas bien vite. Cet hiver-là avait été particulièrement éprouvant, puisqu'il ne s'était pas passé une seule journée

sans qu'une nouvelle crise ne le terrasse.

Louis remit la tasse à son secrétaire en lui renvoyant un regard attendri. Cet homme poussait le sens du dévouement à l'extrême, par discipline et amour du travail bien fait certes, mais aussi par une sorte d'affection sincère pour sa personne. Charles de Monseignat lui était visiblement attaché. Trop de petits gestes en témoignaient.

— Monseignat, dites-moi donc, fit Louis, plein de mansuétude tout à coup, vos affaires vont-elle bien?

— Oui, monseigneur, grâce à votre générosité. Nous vivons moins dans la gêne, à présent. Je vous en remercie grandement.

Louis cédait à son secrétaire un petit pourcentage des revenus des congés de traite. Un pécule bienvenu dans le contexte où Monseignat se retrouvait marié et père de famille. D'autant que son épouse attendait un deuxième enfant.

Louis n'oubliait pas la dette qu'il avait à son égard. La relation annuelle qu'il faisait des événements du Canada s'était acquis un tel succès à la cour, que tout le monde l'attendait avec impatience chaque automne. Ce récit circonstancié et piquant dans lequel Frontenac jouait toujours le premier rôle était envoyé régulièrement à son épouse, Anne de La Grange. Cette dernière s'empressait d'en expédier une copie à madame de Maintenon, pour qu'elle en fasse la lecture au roi et devant toute la cour.

Louis s'était récemment disputé à ce propos avec l'intendant, qui désapprouvait cette dépense supplémentaire. Pourtant, il avait appris à travers les branches que Champigny en faisait autant avec son propre secrétaire.

— Vous savez que je pousse toujours l'idée de vous faire nommer commissaire de la Marine?

— Oui, monseigneur, et je vous en remercie.

Les choses allaient quand même lentement pour le jeune homme, qui s'était vu refuser à deux reprises des gratifications proposées par Frontenac. Il lui semblait que la réputation controversée de son protecteur dans certains milieux nuisait à sa propre carrière.

— Le temps joue en votre faveur. De Lagny m'assure qu'on songera à vous dès qu'un poste se libérera.

Louis s'intéressa enfin à la seconde missive, courte et sans surprise, hormis un point qui le fit sourire. On lui mentionnait qu'il devait parler «amiablement» à l'intendant, pour qu'il cesse d'offrir à son secrétaire une commission sur les congés et permissions pour les pays d'en haut. Puis le ministre persistait, de la même plume ironique: «je dois vous dire, en même temps, qu'il y a eu divers avis que le vôtre a aussi un intérêt dans la plupart de ces congés ou permissions, afin que vous y preniez garde de près». On était bien informé à la cour, par les soins empressés de ceux qui lui voulaient du

mal... et ils étaient nombreux. Mais fort heureusement, sa femme, Anne, veillait au grain, puisque le ministre disait avoir lu avec beaucoup d'intérêt le dernier mémoire qu'elle lui avait remis. Une alliée précieuse qui ne désarmait jamais et dont Louis bénit encore une fois l'intercession.

Puis il songea à Callières, dont il avait reçu le dernier pli ce matin même. Faute de temps, il l'avait glissé dans sa poche en se promettant de le lire à tête reposée. Il l'en tira aussitôt et balaya rapidement des yeux les quelques lignes rédigées d'une large écriture enfantine et soigneuse, bien caractéristique du style du gouverneur de Montréal. Ce que Louis découvrit le stupéfia. Il relut, complètement abasourdi. Puis, peu à peu, la dure vérité se fraya un chemin en lui. L'inconcevable, parce que trop gros de partialité et de malveillance, venait de se produire. C'était écrit là en toutes lettres! C'en était trop! Comment supporter sans broncher une pareille déconvenue, un aussi terrible camouflet? se demanda Louis en serrant les dents.

— Mais quand donc me rendra-t-on enfin justice!

Il laissa échapper ce cri du cœur comme on s'arrache un aveu douloureux.

Puis Louis se prit la tête des deux mains et s'accouda sur son bureau, le visage défait.

Monseignat se pointa dans l'embrasure de la porte, inquiet devant sa mine de déterré. Quel nouveau drame se profilait encore à l'horizon?

— Ils ont donné la croix de Saint-Louis à Callières avant moi!

Cet énoncé, proféré sur un ton funèbre, tomba comme un pavé dans la mare.

Monseignat se dit qu'il ne manquait plus que cela pour que le tableau des avanies du sort soit complet.

— Peut-être allez-vous recevoir la même nouvelle par les prochains vaisseaux, monseigneur, risqua-t-il tout de même pour tenter d'atténuer la blessure d'amour-propre, qu'il devinait profonde.

— Non, non, c'est fini... La cérémonie de remise de médailles a lieu à Versailles dans deux mois. J'ai été sciemment écarté. C'est probablement ce que le ministre a voulu me faire comprendre par les quelques lignes que j'ai lues tantôt.

Louis tendit à Monseignat le passage où le ministre lui signalait que le roi était trop mécontent de sa relation avec l'intendant pour le faire bénéficier de ses grâces.

Après avoir lu le texte, son secrétaire fit un hochement de tête approuvatif.

— Ils ont osé me faire passer après Callières, bien que je sois de plusieurs décennies son aîné et que mes années de loyaux services surpassent largement les siennes. Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis[15]! Un titre honorifique que je mérite et que j'étais le plus qualifié pour obtenir avant tout le monde en Canada! N'ai-je pas une feuille de route plus imposante que Callières, bougre

de Dieu? J'ai guerroyé plus d'un demi-siècle sur les champs de bataille d'Europe, je suis aux commandes de ce pays depuis plus de quinze ans, j'ai repoussé vaillamment les Anglais devant Québec, je contiens les Iroquois avec peu de moyens et de grands risques, et on est incapable à Versailles d'apprécier mes mérites!

Monseignat était sincèrement peiné pour Frontenac.

— Vous êtes sûrement le prochain sur la liste, monseigneur.

— Je devais être le premier sur la liste, Monseignat, le premier, pas le second ni le troisième. C'est une question de justice et d'honneur. Leur croix de Saint-Louis n'a désormais plus d'intérêt pour moi. Ils peuvent se la mettre où je pense...

Monseignat, qui parcourut rapidement la lettre, découvrit qu'il y avait quand même du positif.

— Voyez qu'on ne vous tient pas en aussi mauvaise considération que vous le croyez, monseigneur. Le roi a la bonté de vous verser la gratification de six mille livres encore cette année, alors qu'il se dit obligé de retrancher beaucoup de dépenses privilégiées. Il vous accorde aussi la confirmation de toutes les charges que vous lui avez demandées.

La bonne nouvelle ne tira pas Louis du marasme dans lequel il s'enfonçait.

— Ce n'est qu'un morceau de sucre destiné à me faire avaler la ciguë qu'on a mise dans mon verre.

Son regard était si empreint de tristesse et de déception que son secrétaire se crut obligé de le secouer.

— Monseigneur, ne baissez pas les bras, pour l'amour de Dieu! Ne faites pas ce plaisir à vos ennemis. Songez aux grandes choses que vous accomplirez: la reconstruction du château Saint-Louis, la remise en état du fort Cataracoui et, surtout, la continuation des négociations de paix avec les Iroquois. Et si ces entêtés refusent de se soumettre, vous aurez une juste guerre à leur mener...

— Parlons-en du château! Le roi n'a même pas fait mention de la moindre somme d'argent à cet effet. Avec quoi vais-je pouvoir reconstruire?

— Vous verrez bien avec l'intendant. Il y a toujours moyen de trouver des accommodements. Passez à l'action, monseigneur. Ne désarmez pas, je vous en prie. Nous connaissons, vous et moi, votre valeur. D'autres aussi ont pris la mesure de votre grandeur. Songez bien que votre tour viendra un jour.

Louis releva sur son secrétaire le regard désillusionné d'un septuagénaire revenu de tout. Il lui fut cependant reconnaissant d'oser lui parler de la sorte. Qui d'autre, d'ailleurs, s'y risquait?

Les paroles de Monseignat firent lentement leur chemin et lui furent profitables. Louis n'avait d'ailleurs jamais été du genre à abandonner ni à se rendre sans combattre. Trop de personnages illustres avaient jalonné sa lignée

pour qu'il se laisse aller à baisser le masque avant la tombée du rideau. Malgré sa grande lassitude et son profond dépit, il décida de reprendre les choses en main. Ce qu'il fit, dès la seconde semaine d'avril.

Québec, printemps 1694

La silhouette massive et sombre du vieux château se détachait sourdement à la lueur d'une lune blafarde. Il n'y avait plus ni lumière aux fenêtres ni fumée aux cheminées, et comme les arbres n'avaient pas encore repris leur feuillage, l'ensemble donnait une impression plutôt lugubre. Il se dégageait du bâtiment abandonné un je-ne-sais-quoi de désolant qui glaçait l'âme.

Louis se promenait sur le grand balcon qui le cerclait, accompagné de François de La Joüe, l'architecte qui avait supervisé la réfection de l'enceinte du château, la réparation des batteries existantes et la construction des nouvelles. La conversation entre les deux hommes était animée. En plus de gérer les travaux de reconstruction du corps de logis, de La Joüe était chargé de la maçonnerie, avec son associé et cousin, Bernard de La Rivière. Les deux hommes travaillaient toujours ensemble et étaient reconnus pour leur compétence et leur probité.

Si Louis avait pris la décision de relancer les travaux de reconstruction du château, c'est parce que Champigny l'avait non seulement appuyé, mais encouragé, en lui proposant d'utiliser six congés de traite pour remplacer les trois mille livres retenues par le roi. L'intendant arguait qu'on s'était trop avancé pour abandonner en si bon chemin et que tout le bois et les matériaux déjà amassés risquaient de se perdre, sans compter que la maison n'était plus sécuritaire et que le roi avait déjà donné son aval, avant de retirer ses fonds. Des considérations qui cadraient avec les vues de Louis. Les deux hommes prenaient sur eux de désobéir au roi, quitte à justifier leur action, *a posteriori*,

dans leur compte rendu annuel. C'était un procédé que Louis n'avait jamais hésité à utiliser quand le besoin s'en était fait sentir. Il mit donc rapidement en branle le processus de démolition. Le vieux château devait être complètement rasé. Un contingent d'ouvriers armés de pics, de pelles et de masses était attendu au petit matin pour arracher la toiture et les lattes des murs, abattre les structures pourries et jeter à terre les foyers et les murs de maçonnerie en mauvais état. Le curetage devait être complet et ne laisser subsister que ce qui pouvait encore servir, car le corps de logis serait monté directement sur la base jugée saine.

On lui avait certifié qu'il ne faudrait pas plus de deux semaines pour tout jeter à bas et préparer les structures pour accueillir la nouvelle construction. La seconde opération nécessiterait quelques mois, mais on lui promettait de tout terminer avant la fin de septembre. Louis avait donc fait vider les pièces de leurs meubles, dont les plus précieux seraient entreposés chez les récollets et les autres mis sous des bâches dans la cour, en attendant d'être replacés dans le nouveau corps de logis. La plupart des officiers qui logeaient au château avaient dû se replacer dans leur famille ou chez des connaissances. Les domestiques avaient également été priés de se trouver temporairement un endroit où dormir, dans la haute ou la basse-ville. Comme la section comprenant les cuisines et l'office était encore en bon état et ne serait pas touchée, ceux qui y travaillaient continueraient à le faire. On ne dérangerait pas non plus ceux qui veillaient au soin des animaux ou s'occupaient de la forge, de la glacière ou du fournil, puisque les bâtiments connexes au corps de logis n'avaient pas à être rénovés.

Quant à Louis, il entendait séjourner dans le corps de garde de la garnison, et il vaquerait à ses obligations dans une petite salle prêtée par les récollets, au rez-de-chaussée de leur couvent. Une situation qu'il jugeait préférable à celle de se réfugier au séminaire, comme le lui avait déjà proposé l'évêque, ce qui lui semblait impossible dans le contexte actuel...

— Et dites-moi donc, de La Joüe, êtes-vous certain de vos hommes? Je ne veux aucun contretemps, lui spécifia Louis.

Il tenait à s'en assurer avant d'aller de l'avant.

— Ils seront une cinquantaine dès l'aube. Des hommes aguerris qui connaissent bien le métier. On vous abattra cette mesure en moins de deux, monseigneur! C'est La Rivière qui dirigera. Il est encore plus strict sur la discipline que moi, c'est vous dire.

L'architecte affichait un large sourire bonhomme. C'était un petit rouquin trapu et presque chauve, malgré sa prime trentaine, qui discourait peu mais juste. Louis se détendit. Il savait que ces deux-là respectaient leurs échéances. Ils coûtaient cher, presque le double des ouvriers métropolitains, mais ils travaillaient bien. La rareté faisait monter les prix, c'était bien connu. Seul le

roi s'entêtait à ne pas comprendre pourquoi la main-d'œuvre se révélait si onéreuse dans ce pays.

— Vous laisserez en place la partie sud? On m'a également dit que certains murs de refend étaient encore en état?

— Oui, toute la partie sud du vieux château qui a été agrandie sous le gouverneur de La Barre est saine. De sorte que la cuisine, l'office et le garde-manger vont rester en place. Cela comprend l'espace situé entre le pan de mur du côté sud et le mur de refend dans lequel s'encastre la cheminée. Idéalement, il aurait fallu surélever le mur sud pour correspondre au nombre d'étages envisagé.

Ce disant, de La Joüe indiquait de la main la section qui serait épargnée.

— Le pignon sud-ouest et la toiture qu'il supporte vont rester également en place, ajouta-t-il. Bien entendu, cette partie-là va se retrouver plusieurs pieds plus bas que le corps de logis proprement dit, et son toit pentu risque de mal s'intégrer à l'ensemble du bâtiment, mais ça, on ne pourra pas y remédier pour le moment. Comme les cuisines seront éloignées de plusieurs pieds du corps de logis, nous construirons une passerelle fermée pour les rattacher au reste de l'édifice.

— Que voulez-vous, opina Louis, réaliste, on n'a pas les fonds pour refaire tout de suite cette section, mais j'y veillerai. Quant aux murs, vous dites que...

— Oui, les murs de refend actuels sont sains et serviront d'appui pour les divisions intérieures. Par contre, les murs des façades est, nord et ouest sont complètement gâtés et les nouveaux seront élevés sur leur emplacement actuel.

Tout en discutant, ils finirent par se retrouver du côté nord-est, face à la partie centrale du vieil édifice, le dos au fleuve.

— Mais si je comprends bien, certains murs seront temporaires?

— En effet, ce sera le cas du mur sud-est, avant qu'il ne soit relié à la section cuisine, et de celui du nord-est également, puisqu'une seconde étape est prévue pour y joindre la deuxième moitié du logis.

— Des travaux qui seront complétés le plus rapidement possible avec l'aide du roi, du moins je l'espère, fit Louis avec un petit air de ne pas trop y croire.

Il connaissait d'expérience les réticences du monarque à avancer des fonds et les lenteurs administratives. Mais il se voulait optimiste. La cour ne pourrait que comprendre l'urgence de compléter les travaux afin que le froid, la pluie et le vent ne gâtent pas les murs déjà édifiés.

— Et vous êtes certain de pouvoir construire une demi-maison avec les crédits que je vous ai alloués? Je ne veux pas de surplus de dépenses, cette fois, m'entendez-vous, de La Joüe? Il y va de ma crédibilité auprès du roi.

— Il n'y en aura pas, monseigneur. Tout a été calculé avec une marge de

manœuvre suffisante.

— Très bien. Quant à la surélévation du terrain, elle sera de combien de pieds?

— Le rez-de-chaussée sera à trois pieds au-dessus du terrain de la cour, de sorte que les visiteurs n'entreront pas de plain-pied dans votre antichambre. Ils devront gravir un perron de quatre marches. Il en ira de même pour les portes aux extrémités droite et gauche, qui seront dotées d'une plate-forme d'accès.

— Une amélioration qui me plaît énormément. Cela permettra de pourvoir le sous-sol de fenêtres pour faciliter l'aération et empêcher les poutres de pourrir.

Louis était excité comme un enfant. Il adorait tout ce qui était du domaine de la construction et se sentait en terrain connu. Il brûlait de voir enfin son rêve se réaliser. N'avait-il pas passé une partie de sa vie à rénover et à reconstruire tous azimuts?

— Certes, et cette surélévation va aussi augmenter la hauteur et les possibilités d'éclairage des locaux du sous-sol. Un avantage qui vous permettra peut-être un jour de récupérer cet espace à d'autres fins, précisa l'ar-chitecte, tout en adressant à Frontenac un sourire de connivence.

L'œil de Louis pétilla dans l'obscurité. Il lui avait déjà fait part de son intention de déplacer éventuellement les cuisines au sous-sol pour affecter l'espace récupéré à ses officiers. Mais il anticipait sur l'avenir. Pour l'heure, les maigres sommes qu'il avait dégagées ne lui permettraient que de faire bâtir un demi-logis convenable. Et confortable. Ce qui était déjà beaucoup, vu les circonstances.

— Avec le deuxième étage sur toute la longueur de la demi-maison et les dimensions plus imposantes du nouveau corps de logis, vous serez moins à l'étroit, monseigneur.

— J'y compte bien. Mais dites-moi encore, mon cher, avez-vous tous les matériaux dont vous avez besoin pour procéder rapidement?

— Morin et son fils ont corroyé toute la pierre qu'on pouvait tirer des environs et Laroche s'apprête à faire convoier les cent madriers de bois de chêne, franc sciés et de onze pieds de long, qui attendent sur la grève. Les portes et les fenêtres sont déjà terminées, les serrures également. On est tous fin prêts, autant les charpentiers que nous. Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, monseigneur.

Après le départ de l'architecte, Louis continua à déambuler sur le balcon. Froide, la soirée était tout de même agréable. Du côté de la basse-ville, des dizaines de lumières falotes clignotaient au loin. Ses gardes, toujours aux aguets, le suivaient à quelques pas d'intervalle.

«Demain matin, ma vieille tanière sera démolie», se dit-il, un brin

nostalgique. Sans trop réfléchir, Louis poussa la porte qui donnait sur l'antichambre. Elle émit un grincement de gonds mal huilés puis s'ouvrit toute grande.

— Apportez-moi un chandelier, ordonna Louis en se retournant vers ses hoquetons.

L'un d'eux courut vers le corps de garde et en revint avec un lourd candélabre de laiton à six branches. Comme les flammes avaient tendance à se coucher sous la force du vent, il les protégeait de sa main et avançait à reculons.

Quand Louis franchit le seuil de la pièce en brandissant son chandelier, il se trouva devant un espace étrange, dépourvu de repères. La salle était vide et désertée. Une humidité glacée suintait des murs et des fenêtres. Sur le sol gisaient quelques éclats de bois, un bout de chandelle racornie, une bouteille de vin cassée et renversée, un vieux balai éreinté. Le halo lumineux que Louis promena lentement sur le plancher dégarni et les murs dénudés révéla, plus crûment qu'en plein jour, les nombreux outrages infligés à la vieille demeure par le passage du temps. Mais un restant de sa splendeur d'antan émanait encore de ces larges fenêtres à battants, de ces hauts plafonds à poutres apparentes et de ces murs recouverts de lambris. Louis fit défiler dans sa mémoire les quelques beaux moments qu'il avait vécus entre ces quatre murs-là. Ils étaient nombreux, malgré tout... Qu'il le veuille ou non, ce décor avait marqué sa vie. Après plus de quatorze années, c'était devenu sa maison, son refuge contre la dureté du monde, son port d'attache et parfois aussi, il fallait bien le dire, sa prison et son exil.

Sa chambre et son bureau, où Louis s'aventura aussi, n'offraient d'attraits que pour un œil averti. Il les considéra aussi longuement et avec autant d'attention. Mais que cherchait-il à la fin, à promener ainsi sur les murs et en pleine nuit le halo de son chandelier comme un pauvre fou? Il n'aurait pas su le dire. Une partie envolée de sa vie, son passé... Chose certaine, une étape venait d'être franchie, une page allait être à jamais tournée dans un livre dont il ignorait la fin. Dieu qu'il était toujours bouleversé par les ruptures, les choses définitives et irréversibles, les adieux...

Dehors, ses gardes piétinaient sur place. Certains se demandaient même s'il ne fallait pas entrer, au cas où le vieux gouverneur aurait eu un malaise. On n'entendait rien depuis un bout de temps et ils s'inquiétaient.

Louis rebroussa chemin et sortit en refermant brusquement la porte derrière lui. Il remit le chandelier à l'un de ses hommes et remonta son col. L'air était cru.

— Laissez-moi, je vous rejoins à l'instant, leur ordonna-t-il pour les éloigner.

Même en sachant que ses gardes ne faisaient que leur travail, il trouvait leur

présence oppressante.

Louis contourna le vieux château en se protégeant du froid tant bien que mal. Il s'en voulut de ne pas avoir enfilé sa cape de laine par-dessus ses habits car, malgré un printemps précoce, les nuits étaient encore froides. Lorsqu'il eut franchi la façade ouest, il se dirigea vers l'église et le couvent des récollets, situés après la place d'armes. Quand il se retourna, son cœur se serra. C'était le calme plat. Tout semblait mort à la ronde, éteint, toute forme de vie bannie à jamais. Seules une faible lumière et une rumeur diffuse sourdaient encore du corps de garde.

Il n'y avait pas beaucoup d'agitation non plus chez les récollets. À cette heure de la nuit, ils devaient prier ou dormir à poings fermés. Un mince filet de lumière filtrait pourtant de sous la porte. Le gardien de la porterie, le vieux frère Joseph, veillait. Il lui ouvrit et s'enquit de ses besoins.

— Écoutez, mon bon frère, lui confia Louis, on a mis une pièce à ma disposition. Comme je n'ai pas eu le temps de la visiter, j'aimerais la voir, si possible.

— Bien sûr, monseigneur, fit l'autre, en tirant le lourd trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Louis emboîta le pas au vieux religieux qui s'engouffra dans un long corridor à l'odeur de caveau. Tout au bout, il s'arrêta et glissa une clef dans une serrure. La porte s'ouvrit sur une pièce exiguë et meublée sobrement d'une table, de quatre chaises droites et d'un fauteuil au tissu élimé, poussé devant l'âtre. Un bahut dressé sous l'unique fenêtre complétait ce décor plutôt spartiate. Louis y pénétra et se montra satisfait. Il serait un peu à l'étroit, mais il s'y ferait. Et il la meublerait à sa convenance et l'équiperait de chauds tapis. Car il y faisait un froid de sépulcre, ce qu'il mit sur le compte d'un chauffage inadéquat. Mais peu lui importait, puisqu'il n'y passerait pas l'hiver...

— C'est très bien. Dites à votre supérieur que j'apprécie et que je ferai un saut demain pour le remercier de vive voix.

Quand Louis se retrouva dehors, il se sentit rasséréné. L'espèce de nostalgie ressentie plus tôt l'avait quitté. Les choses allaient désormais s'améliorer. Le printemps, qui tardait à s'installer, se ferait plus pressant et les temps chauds lui réussissaient mieux. Il imagina avec plaisir le bel édifice de pierre qui se dresserait en lieu et place de la vieille habitation de Champlain, et il eut l'impression de participer à la marche du progrès.

«Les gouverneurs qui viendront après moi me seront redevables de leur laisser un logis en si bon état», se dit-il avec raison, tout en se dirigeant d'un pas apaisé vers le corps de garde. Il avait décidé d'y passer ses nuits jusqu'à nouvel ordre.

Cette construction était située au centre de la cour, près des portes. C'était un grossier bâtiment de pierre divisé en deux grandes pièces, l'une contenant

les couchettes, l'autre servant de salle à manger et de salle d'armes. Il abritait la vingtaine de soldats affectés à la garde du fort et des différents points stratégiques de la haute-ville. Les quelques officiers qui commandaient la troupe logeaient habituellement chez des particuliers, dans leur propre famille ou au château même. Les deux sergents affectés au bataillon avaient un petit espace à part, derrière une cloison de bois, et jouissaient d'un lit bien à eux.

Chaque matin, après s'être extraits de leur couche au son de la diane, les soldats reprenaient leurs hardes empreintes d'humidité, nettoyaient leur chambrée et s'attablaient pour le déjeuner. Assis au coude à coude autour d'une longue table, ils faisaient circuler la grosse miche de pain bis qui craquait sous la dent. Une large soupière fumante placée au centre répandait une odeur appétissante. Les hommes y plongeaient leur gobelet à volonté. L'épais bouillon de viande et de légumes était assez soutenant pour leur permettre de résister aux difficiles conditions climatiques et aux longues stations debout.

Bien que l'âtre crépitât furieusement, il avait fallu, pour faire échec au froid particulier de cet hiver-là, ajouter un poêle de fonte avec tuyau. Mais il avait tellement gelé, certaines nuits, que les hommes avaient dû dormir tout habillés, pressés les uns contre les autres. Il n'était pourtant venu à l'idée de personne de s'en plaindre. La nourriture était suffisante pour calmer la faim et même si les conditions de vie au quotidien étaient précaires, cela n'était en rien pire qu'ailleurs. Les soldats avaient des paillasses dont le chaume était renouvelé deux fois l'an, des draps en toile semi-blanchie et une épaisse couverture de laine. Des conditions de vie bien supérieures à celles des garnisons de France, et à peu près équivalentes à celles des habitants de la colonie.

C'est dans ce corps de garde que Frontenac s'était retranché pour dormir. Afin d'avoir un semblant d'intimité, il s'était résolu à déloger un des sergents, mais son installation demeurait néanmoins rudimentaire. Son lit et sa table de travail tenaient à peine dans ce minuscule réduit, qui lui rappelait l'inconfort et la promiscuité de ses jeunes années. Les premières nuits, il n'avait pas fermé l'œil. La présence constante de voisins qui parlaient trop fort et ronflaient comme des ours le dérangeait. Puis, peu à peu, il s'y était fait. Et ses journées étaient tellement remplies, ces derniers temps, qu'il n'avait pas le loisir de s'apitoyer sur son sort.



Ce matin-là, Louis se leva tôt, bien avant que la masse grouillante des

hommes n'émerge de son sommeil. Dans la salle commune, il vit le soleil de l'aurore entrer à flots par l'unique fenêtre et éclabousser la longue table et le métal des armes. Le temps était clair et le fleuve scintillait au loin. Il avait bien dormi et sentait bouillonner en lui un sang neuf. Il s'habilla en hâte et fila vers le château.

En pénétrant dans la cuisine, une odeur d'oignon lui sauta aux narines. À cette heure matinale, la plupart des domestiques étaient déjà attablés. Leur journée commençait tôt. Il fallait nourrir le gouverneur, une partie des officiers et des domestiques encore en fonction, de même que quelques ouvriers. Le brouhaha produit par le claquement répété des marteaux, des masses et des pics qui abattaient, concassaient et arrachaient, appuyé du hennissement surexcité des chevaux qu'on attelait à cinq ou six pour jeter à bas les murs, était assourdissant.

— Pensez-vous que cela va finir par finir, monsieur de Frontenac? s'enquit Mathurine en lui remplissant à ras bord son bol de café. Le barda est épouvantable depuis deux semaines, et voilà-t-y pas qu'on s'en prend à nos cuisines, à c't'heure! Y manquait plus que ça! Pourtant, on n'a jamais pâti de rien, ici d'dans. Le toit coulait même pas, que j'ai dit hier à monsieur La Joüe.

— C'est par mesure de précaution, ma bonne Mathurine, s'empressa-t-il de lui préciser. Comme on remet tout à neuf, autant en profiter pendant qu'on a les ouvriers sous la main. Le toit commençait à donner des signes d'usure.

— Cogne par ci, tape par là, enlève un bout de bois ici, jette à terre un pan de mur là, mais va-t-il nous rester au moins un plancher sous les pieds? Si ça continue sur ce train-là, on va tous se retrouver sur le pavé, vous croyez pas?

Louis pouffa de rire. Mathurine et son franc-parler lui plaisaient.

— Rassurez-vous, répondit-il à l'intention de toute la tablée, le pire est fait. Demain, on commence à reconstruire.

Contrairement à son personnel, Louis adorait ce climat de désorganisation. Il était dans son élément. On aurait dit que plus les choses se bousculaient autour de lui, mieux il se sentait. Il s'était incroyablement requinqué depuis le début de ce chantier. Était-ce le fait de se trouver de longues heures dehors, de devoir s'activer sans cesse, d'avoir à surveiller le travail des ouvriers, d'échanger sans arrêt des vues et de les remettre en question? Ses crises d'asthme s'étaient grandement atténuées, ses courbatures avaient disparu, et un sentiment de jeunesse retrouvée avait miraculeusement balayé cette pénible impression d'aller vers sa fin qui le tenaillait depuis des mois. Ce qui étonnait tout le monde, à commencer par lui-même.

Une fois son repas avalé, Louis sortit en trombe et se dirigea d'un pas enjoué vers le chantier.

«Un homme a besoin de dépassement, d'émulation, de nouveaux défis, que diable! À bas les pisse-vinaigre du conseil, les suppôts de l'évêque, les gratte-

papiers poussiéreux à la petite semaine! Ah, si j'avais pu être un Vauban!», se dit-il avec exaltation, tout en se jurant de faire relever les murs du fort Cataracoui. Comme il comprenait tout à coup le désir de construction de Louis xiv, son obsession de rénovations tous azimuts! La passion de développer et de construire le reprenait, aussi vive qu'autrefois. Ah! il en ferait des choses! Il prolongerait même au-delà de l'Ohio et du Mississippi la chaîne de forteresses dont ce pays dépendait!

Sauf qu'il n'était pas le roi. Emporté par sa fougue, il oubliait qu'il n'avait pas même son aval pour entreprendre les travaux actuels. Mais ce jour-là, tout devenait possible.

Il repensa à Perrine accoudée près du fournil et à qui il avait adressé plus tôt un regard de connivence. Elle lui avait décoché en retour un sourire ravageur de femme amoureuse. Comme quelqu'un s'approchait, Louis avait détourné les yeux et poursuivi sa route.

Il la trouvait de plus en plus désirable, peut-être parce qu'elle lui avait manqué une partie de l'hiver et qu'il ne pourrait pas vivre d'intimité avec elle avant de longs mois... Les obstacles attisaient le désir, il le savait mieux que quiconque. Il se dit que c'était dommage, car il se sentait maintenant en état de la faire monter au septième ciel, s'il avait la chance de l'approcher. Une occasion de lui faire oublier sa déconfiture et ses défaillances répétées des dernières semaines...

Puis à l'image de Perrine se superposa celle de madame de Bertou. Elle était de retour de Paris, où elle avait résidé de longs mois pour régler des affaires de famille. Sa belle-mère était morte subitement, en lui léguant un petit pécule et la responsabilité de veiller sur une demi-sœur. Louis était invité à passer chez elle pour renouer contact. Une belle occasion, s'était-il dit, de pousser plus avant ses approches. L'heure du berger, ce moment favorable à l'amour, il le trouverait bien quelque jour prochain... *Et quand sonna l'heure du berger, la fée l'introduisit dans son sanctuaire.* De qui était-ce, déjà? S'il avait oublié le nom du poète, la jolie tournure lui était restée en mémoire.

«*Dans son sanctuaire* », se répéta-t-il en souriant, tout en se dirigeant vers un groupe d'hommes qui discutaient de la meilleure façon d'adosser une structure de bois à un muret de pierre. La journée commençait pour de bon. Louis laissa de côté ses rêveries érotiques pour se replonger dans des réalités plus pressantes. La bagatelle, la galanterie amoureuse, en somme, viendrait bien à son heure.



La messe de Pâques fut dite solennellement au son des motets des religieuses. Une vaporeuse lumière solaire traversait les vitraux de la petite église et faisait virevolter sur les occupants une fine poussière d'or en mouvance. À l'*ite missa est*, le supérieur des récollets s'avança devant Frontenac et lui tendit le Saint Évangile, pour qu'il le baise. Installé dans un large fauteuil tout à l'avant, il s'exécuta avec grâce. Après quoi, le religieux recula et bénit toute l'assistance d'un grand signe de croix. Louis et sa suite, précédés de mère Juchereau de Saint-Ignace et de quelques autres hospitalières, quittèrent alors l'église pour se rendre à la salle des hommes, située dans la prolongation de celle des femmes.

Le petit groupe traversa d'un pas rapide une longue pièce où s'alignaient une douzaine de lits, séparés chacun par une petite table de chevet et répartis symétriquement le long des murs. Des rideaux glissant sur des tringles isolaient les patientes les unes des autres. Certaines malades étaient alitées pendant que d'autres déambulaient avec peine, assistées d'une religieuse ou d'une fille de salle. Tout sentait le savon et l'encaustique, et la literie de même que le costume des hospitalières étaient d'un blanc immaculé. Le sol avait été brossé et lavé à grande eau, puis on avait disposé çà et là de belles fougères en pot.

On déboucha ensuite dans la salle des hommes, où les lits étaient deux fois plus nombreux et semblablement répartis le long des murs. La même propreté méticuleuse y régnait, avec la différence que les malades étaient assis dans leur lit ou sur une chaise, installée dans l'entre-deux. Dès le pas de la porte, la longue table dressée au centre de la pièce attirait l'attention: elle était habillée d'une nappe blanche touchant le sol et chargée des écuelles, des saucières et de l'indispensable vaisselle. Une grande marmite contenant le bouillon fumait et dégageait une bonne odeur de légumes.

Lorsque tous les invités furent arrivés, la cloche se mit à sonner. Les religieuses de l'hôpital s'avancèrent: les postulantes d'abord, suivies des novices et, enfin, des professes. Elles s'inclinèrent devant le tableau accroché au mur représentant une Vierge à l'enfant, puis elles se rangèrent en ordre derrière la grande table, de chaque côté de mère Juchereau de Saint-Ignace.

— *Benedic, Domine...* entonna la supérieure, *nos et hæc tua dona quauæ de tua largitate sumus sumpturi. Per Christum Dominum nostrum. Amen*, continua-t-elle d'une voix posée, qui se détachait distinctement dans le silence solennel de la salle.

Une antienne aussitôt reprise par l'ensemble des religieuses. Après quoi, Frontenac répliqua d'une voix forte:

— Bénissez, Seigneur, la table si bien parée, emplissez aussi nos âmes affamées, et donnez à tous nos frères de quoi manger.

Les patients reprirent le couplet à l'unisson.

— Nous devons aujourd'hui ce repas à la générosité de notre bien-aimé gouverneur général, monsieur le comte de Frontenac, reprit ensuite mère Juchereau à l'intention des malades, de la communauté et des visiteurs. Ce grand seigneur a en plus poussé l'humilité jusqu'à prétendre le servir de ses propres mains. Jésus n'a-t-il pas dit: «Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait?» Que le ciel bénisse notre gouverneur général. Que le ciel bénisse aussi tous ceux qui l'assistent aujourd'hui dans cette sainte activité, les officiers et les marchands de cette ville. Il leur sera rendu au centuple...

Louis s'avança alors vers la supérieure, suivi de ceux qui s'étaient joints à lui. Ils étaient plus d'une dizaine: son secrétaire, son capitaine des gardes, des jeunes officiers et des marchands en vue, dont de La Chesnaye, de Comporté et Bazire.

Louis se prêtait au rituel du repas des pauvres trois fois l'an, à la Circoncision, à Pâques et à l'Épiphanie. C'était un cérémonial hérité des lointaines traditions d'hospitalité envers les pèlerins et les pauvres.

Mère Juchereau ne perdit pas davantage de temps en palabres, car la soupe refroidissait. Ayant passé prestement un tablier, elle reçut la cuillère de la main de l'hospitalière placée à sa droite et commença aussitôt à servir le potage. Elle tendit la première écuelle à Frontenac pour qu'il la porte au malade placé près de lui, mais il se dirigea plutôt vers le deuxième lit, où se tenait un vieillard qui semblait fort mal en point. Il avait la tête bandée et le bras droit en écharpe. Une hospitalière le redressa et lui replaça son oreiller. L'homme était tassé dans son lit et très amaigri. Il avait le visage creusé, buriné par le soleil et le vent, et très marqué par les rides. Louis s'adressa à lui avec douceur.

— Vous semblez bien incommodé, mon brave. D'où tenez-vous donc ces blessures?

— Comment? De l'usure? lui répondit le vieil homme, qui était dur d'oreille. Je ne suis pas si vieux... quarante-cinq ans, mon gouverneur. Je peux encore tenir un fusil.

Louis haussa le ton et reprit d'une voix de stentor.

— Non, je demandais LA CAUSE DE VOS BLESSURES. COMMENT EST-CE ARRIVÉ?

— Hein? Arrimé? Arrimé à quoi? fit l'autre, l'air gêné tout à coup de ne rien comprendre aux paroles de Frontenac.

Il jeta un regard désespéré à l'hospitalière qui se tenait à ses côtés. Elle se porta aussitôt à son secours.

— Le pauvre homme a presque perdu l'usage de ses oreilles, monseigneur, excusez-le. Et ses blessures ont été causées par une chute. Il est tombé d'une échelle en tentant d'assujettir le toit de notre monastère. C'est un ancien

coureur de bois sans famille que nous hébergeons depuis quelque temps. Il nous rend de petits services à l'occasion. Dieu veuille qu'il guérisse.

— Fort bien, fort bien, s'empressa de répondre Louis, compatissant.

Il s'étonna cependant de trouver l'homme déjà si usé. Puis il repensa à la vie des voyageurs, vieillis prématurément par les courses perpétuelles dans les bois, auxquelles s'ajoutaient souvent l'abus d'alcool et de tabac. En général, ils mouraient jeunes.

— Eh bien. Nous allons faire honneur à cette bonne soupe, n'est-ce pas? fit-il encore, en enfournant rapidement une pleine cuillerée dans la bouche édentée de son patient.

L'homme avala en vitesse. Trop vite sans doute, puisqu'il s'étouffa. Le potage gicla sur les couvertures et sur la manche du gouverneur.

Louis s'essuya furtivement sur son pantalon, puis attendit que le malheureux reprenne son souffle. Il le gratifia aussitôt d'une seconde bouchée. À ras bord, elle aussi.

Le pauvre malade finit pas ingurgiter le tout à grande vitesse, en se disant que le gouverneur était pressé et avait probablement des choses plus importantes à faire. Mais il aurait préféré l'aide de l'hospitière.

Celle-ci jeta un regard du côté de mère Juchereau, qui avait réparti les patients à nourrir entre les visiteurs et veillait au grain. Elle comprit d'emblée le problème et s'approcha, tout sourire.

— Monsieur le comte, celui-ci est trop long au manger. Voulez-vous plutôt vous occuper de ce jeune homme? glissa-t-elle à l'oreille de Frontenac, en lui indiquant de la main un malade assis dans la rangée voisine et qui semblait plus agile. Sœur Sainte-Ursule prendra le relais.

— Mais pas du tout! Nous nous entendons très bien, monsieur... comment déjà? fit Louis, en s'adressant à l'hospitière.

— Monsieur Picard dit Lafortune, monseigneur, lui répondit aussitôt mère Juchereau, qui connaissait le nom de tous ses malades.

— Monsieur Picard dit Lafortune, répéta Louis avec application. Nous nous entendons bien et je me fais un point d'honneur de lui servir son repas, ma mère.

L'ancien coureur de bois suivait le dialogue d'un air tendu, étonné de se voir gratifier d'autant d'attention.

La supérieure n'insista pas et s'éloigna.

Louis n'aimait pas ce rituel, mais il s'y pliait de bonne grâce. N'était-il pas le représentant personnel en cette colonie d'un roi qui pratiquait la charité de façon ostentatoire, plusieurs fois l'an? Il avait assez souvent assisté au lavement des pieds des pauvres, le Jeudi saint, à la chapelle de Versailles, aux différents repas offerts par Louis xiv aux plus démunis, ou au toucher des écrouelles, pour savoir où était son devoir.

Après le potage, les sauces furent apportées, de même que les viandes et les légumes. Ce jour-là, les malades mangèrent du chapon en sauce et de l'anguille, des plats fort bien apprêtés et alléchants. Pour les légumes, on leur servit des pois verts en ragoût et des navets à la mou tarde. Le tout arrosé de vin blanc. Les malades avaient priorité sur les religieuses en matière de consommation de vin. Ces dernières en étaient souvent réduites à l'eau claire, faute de moyens, et étaient persuadées que cela nuisait à leur santé. Mais elles offraient toutes ces misères à Dieu, par souci de mortification. C'est pourquoi Louis venait de leur faire cadeau de deux barriques de bon vin, en leur faisant défense expresse de les céder encore une fois aux pauvres...

Lorsque monsieur Picard eut tout englouti pour ne pas déplaire au gouverneur, alors même qu'il n'avait plus faim, on passa au dessert. Là, le patient se montra plus coopératif. Il adorait les sucreries. Il fut bien régalé de pommes au sirop et de poires conservées dans le sucre. Des douceurs auxquelles on ajouta, pour faire bonne mesure et parce que c'était jour de fête, de la citrouille confite.

Une fois les malades rassasiés, la coutume voulait que les bienfaiteurs du jour soient invités à partager le repas pascal avec les religieuses. Tout ce beau monde passa donc au réfectoire de la communauté, où les attendait un menu étonnamment varié. Il s'y trouvait plus de plats que sur une table seigneuriale. Comme elles voulaient honorer particulièrement Frontenac, un si généreux donateur, les hospitalières ne s'étaient épargné aucune peine.

Louis se laissa gaver comme une oie. Il abusa tant des confiseries variées, que l'on présenta entre les viandes et le dessert, qu'il se trouva sans appétit pour attaquer le fameux gâteau à la crème des hospitalières. Il finit néanmoins par en engloutir une énorme portion, de sorte que, lors qu'il ressortit de l'Hôtel-Dieu, il avait de la peine à res pirer. Il se sentait lourd et fatigué. Mais peu lui importait. Il avait fait son devoir et personne ne pourrait lui reprocher de ne pas avoir fait honneur à l'excellente cuisine des hospitalières.



Dans l'après-midi du même jour, le temps se gâta brusquement. Un vent impétueux s'éleva soudain et se mit à tourbillonner furieusement dans un ciel chaviré. Les secousses violentes qu'il imprima au bâtiment où il se trouvait inquiétèrent tellement Louis, qu'il se précipita à la fenêtre. «S'il fallait que cela jette à bas les travaux déjà entrepris!», se dit-il, le cœur serré d'appréhension.

Il vit en effet une trombe de vent se déplacer à toute vitesse, secouer

durement les arbres et projeter en l'air tout ce qui traînait sur le chantier. Mais l'espèce de tornade fut de courte durée. Elle pivota sur elle-même pendant un certain temps et prit la direction du large, où elle dut finir par s'épuiser.

— On vient d'essuyer un gros grain qui est heureusement inoffensif, fit Louis en s'adressant à son secrétaire. Étonnant que cela se soit produit le jour de Pâques et non pas vendredi, à trois heures de l'après-midi, au moment de la mort du Christ. Voilà qui prend encore une fois en défaut cette vieille croyance populaire qui veut que le temps soit désastreux le Vendredi saint, et superbe à Pâques.

Monseignat, installé devant sa table de travail, se contenta d'opiner.

Louis respirait mieux. La base de son corps de logis paraissait intacte. Il couvrait les travaux en cours d'un intérêt si passionné que la moindre avancée était accueillie avec un enthousiasme débordant. Bien que lente, la progression était indéniable. Il restait encore beaucoup à faire et les ouvriers n'étaient pas au bout de leur peine, mais l'espoir était permis. Les maçons achevaient de construire le solage du bâtiment, et une fois cela assujéti, le reste irait tout seul, croyait Louis. Son grand œuvre allait surgir graduellement du néant tel un Michel-Ange, arraché laborieusement à la pierre brute.

— C'est tout de même étrange, surenchérit Monseignat, ce temps exécrationnel. L'hiver a été spécialement froid et le printemps tarde à se pointer. Même si les glaces n'encombrent plus le fleuve, la température ne s'est pas encore vraiment adoucie. Et c'est à peine si nous voyons le soleil quelques minutes, de temps à autre.

— Oui. Le climat est sens dessus dessous depuis deux ans, Charles. Voyez, en Europe, c'est pire qu'ici, d'après ce qu'on nous écrit. On y gèle sans arrêt d'une saison à l'autre, de répliquer Louis, qui avait débouché entre-temps une bouteille d'armagnac et en avait rempli deux verres.

Il en tendit un à son secrétaire.

— Prenez, cela vous réchauffera. Il fait froid dans cette baraque. Remarquez que je ne m'attendais pas à davantage de confort. Nos saints récollets sont comme les sauvages, totalement indifférents à leur corps.

Mais Louis gelait. Et l'âtre avait beau être bourré de bois franc, il tirait tellement qu'il vidait la pièce de son air chaud. Il s'adossa au chambranle de la cheminée, mais la chaleur se fit si intenable qu'il fut forcé de se retirer, alors qu'il avait encore le devant du corps tout froid. Qu'il se languissait donc de son petit poêle anglais!

— En France, ils sont davantage à plaindre. Ma mère m'écrivait que la situation s'était encore aggravée, reprit Monseignat. Le setier de blé, qui était passé de dix-sept à quarante-deux livres en septembre dernier, est monté à quarante-cinq livres. Du jamais vu! Il paraît que la famine fabrique des mendiants et des vagabonds par milliers. L'Hôtel-Dieu et l'Hôpital général ne

fournissent plus et ferment leurs portes. À Paris, on met sur pied des «chasse-coquins» et les curés sont si débordés, qu'ils inhumant les gens sans les connaître, en inscrivant simplement dans les registres «mort de faim», «mort de froid», «mort de misère».

— Oui, je sais, fit Louis d'une voix désabusée. On dit aussi que la faim est si terrible que les malheureux mangent du pain de fougère, des herbes, des trognons de chou, des animaux crevés, des charognes déterrées. On a même parlé de quelques cas d'anthropophagie. Les épidémies de variole, de typhus, de typhoïde se répandent comme traînée de poudre. Mais cela signifie aussi que nous sommes mieux en Canada qu'en France, pour le moment, et que nous aurions tort de nous plaindre, n'est-ce pas? poursuivit-il sur un ton plus enjoué, comme pour chasser la morosité qui commençait à s'emparer de lui.

Les dernières lettres de son épouse Anne étaient toutes pleines de ces mauvaises nouvelles et des calamités qui ne cessaient de s'abattre sur le pays. Une France qu'il aurait quand même aimé retrouver en fin de vie, ne serait-ce que quelques années encore... Était-ce un rêve si irréaliste? se demanda-t-il tout en avalant la gorgée d'armagnac qu'il avait retenue un temps, pour mieux la goûter.

Les deux hommes étaient installés côte à côte dans la petite salle des récollets. Louis, qui n'avait pas pu supporter l'espace trop exigü et le brouhaha continu du corps de garde, avait rapidement déménagé ses pénates au monastère. Il s'était même fait dresser un lit de camp qu'il repliait dans un coin, le jour, et sur lequel il dormait la nuit venue. Avec l'âge, la promiscuité ne lui réussissait plus.

Monseignat s'était trouvé une table, qu'il avait adossée à celle de Frontenac. Ils pouvaient ainsi travailler de concert. C'était étroit mais pratique. Et silencieux. Ce que Louis appréciait plus que tout.

Mais les choses se coraient et Louis ne pourrait longtemps se consacrer exclusivement à son chantier. Non seulement les dossiers de Desjordy et de Mareuil n'étaient pas encore réglés, mais Téganissorens et des représentants des Cinq Nations iroquoises étaient attendus pour un grand conseil à Québec, en mai, à moins d'indications contraires. Il devrait également trouver le temps de descendre à Montréal pour la foire des fourrures et mettre en branle les démarches de reconstruction du fort Cataracoui, prévues pour cette année-là. Sans compter qu'il fallait aussi commencer à préparer le bilan de l'année en cours, avant de rencontrer l'intendant Champigny pour mettre leurs informations en commun. Callières venait de lui apprendre que de multiples escarmouches avec des partis de guerre iroquois éclataient encore partout, ces derniers temps, et qu'il en avait plein les bras. Avec pour conséquence que les colons des deux rives, entre Montréal et les Trois-Rivières, étaient contraints plus que jamais de se réfugier dans des réduits pour échapper à la menace

iroquoise. Et pour couronner le tout, il avait en main une lettre du commandant Louvigny lui apprenant qu'à Michillimakinac, les tractations souterraines entre ses alliés et les Iroquois avaient repris de plus belle...

Louis haussa les épaules. Tout était toujours à refaire dans ce pays. Il avait l'impression de n'être qu'un misérable Sisyphe remontant éternellement la même pierre, au sommet de la même sempiternelle montagne.

Il venait aussi d'apprendre de son épouse Anne que monsieur Jean Talon, intendant de la colonie pendant plus de cinq ans, était au plus mal. Ses médecins n'espéraient plus d'amélioration de son état et tentaient tout au plus d'adoucir sa fin. Il était atteint d'une tumeur au cerveau qui le faisait abominablement souffrir, mentionnait-elle, et la mort paraissait imminente.

Une nouvelle qui l'avait attristé. Si Louis n'avait pas eu le temps de travailler beaucoup avec Talon, puisque l'intendant avait quitté le pays l'année de sa première nomination comme gouverneur général, il connaissait ses réalisations. Son action semblait avoir été plutôt bénéfique pour la Nouvelle-France, malgré quelques erreurs, inévitables dans une fonction comme la sienne. Mais Louis était convaincu que tous deux auraient pu se rejoindre sur des points essentiels: la lutte pour empêcher le clergé d'empiéter sur le temporel, une adhésion totale à la formidable politique d'expansion territoriale encouragée par Talon, par le biais des explorations et de la traite des fourrures, de même qu'un parti pris évident en faveur d'une vente réglementée d'eau-de-vie aux Indiens.

À force d'être témoin du départ des autres, Louis commençait à se sentir bien seul. Une nouvelle mortalité l'amenait fatalement à se pencher sur sa propre mort, à l'étrange sursis qui lui était accordé. Tous ces décès advenus à quelques années d'intervalle lui inspiraient un constant étonnement. S'il éprouvait en général de la pitié ou de la tristesse pour le trépassé, il pouvait se confesser de n'avoir aucunement déploré la disparition de la Grande Mademoiselle, Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier et cousine germaine de Louis xiv, morte quelques mois auparavant. À sa courte honte, Louis s'était senti vengé. Cette princesse, née dans les plus hautes sphères de la société, avait été trop injuste et méchante à l'égard d'Anne et de ses amies pour qu'il puisse lui pardonner.

Lorsqu'il entendit sonner les trois heures à l'horloge de la communauté, Louis prit conscience que le temps filait plus vite qu'il ne l'avait cru.

— Je dois me hâter, Monseignat, j'ai une visite à rendre avant le repas du soir. J'aimerais que nous terminions la lettre déjà commencée.

Louis se remit à dicter du même ton posé qu'il employait pour les missives au roi, tout en accélérant un peu le débit. Il détestait faire attendre, surtout lorsqu'il s'agissait d'une jolie femme. Et ne lui avait-on pas appris très tôt dans la vie que la ponctualité était la politesse des rois?



Madame de Bertou reçut Frontenac avec un sourire engageant et lui prit la main pour le conduire par une enfilade de petites pièces vers une antichambre sobrement meublée. Louis fut surpris de constater que pour une fois ils étaient seuls, ce qui lui sembla de bon augure.

— Votre tante est absente?

— Oui. Elle est en visite pour l'après-midi chez une parente de la basse-ville, lui répondit aimablement la dame, tout en marchant devant lui.

Louis remarqua que sa robe, froncée par-derrière à la taille, lui dessinait une superbe croupe.

— Et les domestiques? s'enquit-il.

— Je leur ai donné congé pour quelques heures. Seule Corinne est restée à la maison. Elle est alitée.

— Corinne?

— La demi-sœur dont je suis devenue la tutrice. Je l'ai ramenée de France. Elle n'a que huit ans et ne s'est pas complètement remise des épreuves de la traversée. Elle dormait, tantôt, quand j'ai frappé à sa porte.

— Fort bien, fort bien, se borna-t-il à dire niaisement, tout en souhaitant que la fillette ne se pointe pas inopinément.

Louis se félicita de l'agréable conjoncture. C'était bien la première fois que la voie semblait aussi libre. En ramenant le regard sur son hôtesse, il remarqua ce qui crevait pourtant les yeux: madame de Bertou était spécialement en beauté, cet après-midi-là. Elle avait carminé ses pommettes, savamment remonté ses cheveux à la fontange et avait même poussé la coquetterie jusqu'à se coller une mouche sur la tempe et une autre sur la joue. Sa longue robe verte découvrait très largement sa belle poitrine et masquait habilement l'épaisseur de la taille. Retroussée haut sur les hanches, la jupe du dessus laissait voir celle du dessous, légèrement évasée. Les manches étaient garnies de dentelles et dénudaient la moitié du bras. L'étoffe vert feuille sur fond d'or était lourde et ornée de broderies, comme le voulait la dernière mode de Paris. Louis supposa qu'elle s'était servi du petit héritage laissé par sa belle-mère pour améliorer sa garde-robe, elle qui n'avait toujours porté que des atours de pauvre. On aurait dit une femme galante de la meilleure société, ce qui émoustilla Louis.

— Asseyez-vous, monsieur de Frontenac, fit la belle dame en lui indiquant un fauteuil de la main.

Le siège dans lequel elle installa son invité était placé à angle droit avec un canapé, où elle prit place. Elle se frotta les mains avec nervosité et remplaça ses

jupes en lissant nerveusement le lourd tissu brodé. Louis la fixait avec amusement, intrigué de la voir si fébrile. Madame de Bertou se leva pour se diriger vers une desserte où se trouvait un plateau contenant une cafetière fumante, deux tasses de fine porcelaine et une assiette de petits fours. Elle s'en saisit et le déposa sur une table placée devant eux.

— Vous prendrez bien du café ?

— Avec plaisir, ma chère. J'adore cette boisson des îles. Je m'y adonne d'ailleurs couramment tous les matins et quelquefois le jour. J'ignorais que vous l'aimiez aussi.

— Pas autant que vous, mais il m'arrive d'en consommer dans les moments exceptionnels, lui répondit-elle en emplissant les tasses.

Le café chaud parfumait la pièce.

— Et cette rencontre en est un, assurément, comme votre beauté est aujourd'hui exceptionnelle, madame, ajouta Louis avec galanterie.

Madame de Bertou rougit légèrement et ébaucha un sourire faussement timide. Puis elle tendit une tasse à son invité.

Ils dégustèrent longuement en échangeant des banalités sur la vie parisienne, le coût exorbitant des denrées et les périls de la traversée en mer. Ils tentaient de renouer le fil de leur relation. Après tout, ils ne s'étaient pas tant fréquentés et s'étaient souvent perdus de vue. Puis, peu à peu, la communauté de goûts et d'esprit qui les réunissait finit par triompher. Ils se sentirent à nouveau des affinités.

Satisfaits l'un de l'autre, ils passèrent tout naturellement à des considérations plus intimes. À des confidences même, si on peut qualifier ainsi les pudiques aveux qu'ils échangèrent à mots couverts sur leur solitude réciproque et la difficulté de vivre en Canada. Tout en veillant à se montrer sous un jour agréable, en vrais gens du monde. Mais comme Louis n'était pas désincarné et que la dame éveillait en lui des ardeurs nouvelles, il quitta son fauteuil et s'assit résolument à ses côtés.

Madame de Bertou eut un petit geste de surprise, mais ne s'effaroucha pas pour autant. Après tout, n'avait-elle pas voulu cette situation et ne l'avait-elle pas préparée avec soin ? Elle jeta néanmoins un regard inquiet du côté de l'escalier, pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls.

— Vous avez, madame, des appas qui me troublent, lui susurra Louis en lui prenant la taille et en la serrant de près.

Il plongea le regard dans sa gorge palpitante et se mit à réciter quelques vers médiévaux qui s'accordaient à son exaltation.

Tout en récitant, à deux doigts de sa bouche, il posa sa main sur la poitrine de madame de Bertou et la laissa glisser le long du beau sein rebondi. Puis il l'inséra doucement sous le vêtement. Il toucha enfin le bout du téton et le froissa gentiment entre ses doigts. Il sentit frémir sa partenaire. Il lui chuchota

doucement à l'oreille un vers de Rabelais, qu'il déforma sans vergogne:

— Vous avez la joue aussi vermeille qu'une rose de mai et quand vous étiez petite, une mignarde abeille, dans vos lèvres, forma son doux miel savoureux. Et vous avez le tétin si dressé, que c'est une merveille, madame!

La dame se mit à rire à pleine gorge. Elle ne s'embarrassait pas de cacher son excitation, mais craignait qu'on ne les surprenne, une éventualité qui faisait monter en elle un vif plaisir. Sa respiration s'accéléra. Elle laissa le vieil amoureux lui réciter des poèmes, tout en lui tripotant les seins. Louis en profita pour dégager prestement les épaules et les bras afin de pouvoir admirer à loisir la belle poitrine. Sa main expérimentée s'entendait à dénuder les belles chairs sans abîmer pour autant les coûteuses toilettes. La dame se pencha plus avant pour lui faciliter la tâche et se retrouva nue jusqu'à la taille, les deux seins lisses et roses bien gonflés, pointés haut, sans fausse pudeur. Des charmes dont elle tirait visiblement fierté. L'audace et l'ardeur de son prétendant la ravissaient et nourrissaient son désir. Louis la couva d'un regard exalté et lui mordit doucement les lèvres. Puis il reprit tout bas, après lui avoir tété goulûment un mamelon:

— *Beau sein, belles bouches d'ivoire, gorge de lys, pommes d'albâtre, de qui mon œil est idolâtre... Quand j'y porte la main, de son consentement, rien ne peut estre égal à mon contentement.* Est-ce du Bois-Robert ou du Pasquier? Je ne sais plus. Vous m'affolez trop, madame! lui déclara-t-il, le souffle court et le regard enflammé.

Sa partenaire laissa à son tour glisser sa main jusqu'au bas-ventre de Frontenac et ponctua sa courte exploration d'une moue voluptueuse. Le vieux gouverneur avait encore du répondant!

— Voyez l'effet que vous me faites, belle dame! À mon âge, voulez-vous ma mort, cruelle femme? rima-t-il comiquement en l'enveloppant de son bras valide.

— Votre verdeur vous honore, lui dit tout bas la belle Bertou. Prenez-moi donc hardiment, mon ami, comme vous en mourez d'envie, ce me semble...

Louis ne se le fit pas redire. Il se pencha sur elle dans un soupir d'ivresse, releva les épaisses jupes et caressa la peau de soie du ventre, tout en essayant d'enlever son justaucorps. Elle l'aidait à le faire, quand un craquement insolite se fit entendre. Tous deux relevèrent un regard anxieux. En haut de l'escalier, sur la dernière marche, se tenait une fillette, une poupée à la main. Elle se frottait les yeux et semblait effrayée.

— Mon Dieu, Corinne! Mais que faites-vous là? s'écria madame de Bertou, excédée. Je vous avais dit de ne pas bouger, malheureuse. Voulez-vous retomber malade? Retournez dans votre lit tout de suite!

L'enfant disparut aussitôt.

Louis se replia sur son fauteuil pendant que la femme remettait en vitesse

de l'ordre dans sa toilette. Elle monta ensuite à l'étage pour rassurer la petite.

Louis était contrarié.

«C'est fou, se dit-il, comme les circonstances jouent contre moi. *Primo*, Callières m'empêche de voir Perrine pendant de longs mois; *secundo*, ma maladie me rend impuissant; *tertio*, la construction m'interdit encore toute intimité avec elle, et *quarto*, pour une fois que j'arrive à avancer sur un terrain mouvant, une interruption impromptue me ramène à la case départ!»

Il restait sur son appétit et éprouvait une grande frustration.

— À croire que la guigne me poursuit, foutre de Dieu! murmura-t-il pour lui-même, décontenancé.

Louis replaça sa perruque et remit son long manteau. Une opération qu'il effectuait toujours avec difficulté, à cause de son bras infirme.

— Ne partez pas ainsi, je vous en prie, monsieur de Frontenac, le supplia madame de Bertou qui venait de redescendre. Pardonnez à cette pauvre enfant. Elle était terrorisée, car elle a pensé que vous me vouliez du mal. Alors que...

Elle laissa volontairement sa phrase en suspens. Elle aurait voulu faire entendre au gouverneur qu'au contraire, il lui avait fait du bien, mais elle ne trouva pas les mots. Le climat d'intimité installé laborieusement entre eux deux s'était dissipé. Tout était à reprendre. Mais où et quand? se demandait-elle, le cœur un peu chaviré.

Louis s'inclina devant elle, lui prit la main et la baisa longuement. Puis il releva la tête et lui dit, d'une voix énamourée:

— Vous avez fait naître en moi une soif que vous n'avez pas assouvie. Il faudra bien, quelque jour prochain, que vous l'étanchiez, ma belle amie.

Madame de Bertou lui décocha un large sourire et lui prit la main avec ferveur, en la pressant langoureusement contre son sein. Elle n'eut pas besoin d'en faire plus, le geste équivalant à une promesse.

Louis quitta la pièce à regret, le cœur encore lourd d'un désir brûlant et inapaisé, parfaitement insupportable.

Québec, printemps 1694

Québec s'éveillait de sa torpeur hivernale et s'extirpait doucement de l'engourdissement produit par six longs mois de froidure. Le printemps avait fini par se pointer pour de bon vers la fin de mai. Il éclatait avec effervescence depuis quelques jours. Les anémones rose vif, les sanguinaires blanches et les pompons mauves des fleurs de ciboulette avaient envahi les jardins et poussé le long des routes et des fossés, formant de joyeuses touches de couleur qui égayaient la ville et faisaient oublier la grisaille et les interminables journées maussades des derniers mois. Les arbres fruitiers étaient en pleine floraison et embaumaient l'air, les feuillus avaient déjà produit leurs jeunes pousses et la flore en général exsudait par tous ses pores. Dans les rues, les chapeaux garnis de fleurs croisaient les capes colorées et les vêtements plus légers. On s'attardait à admirer le paysage, on traînait dehors en jouissant de la douceur du temps et on bavardait longuement de tout et de rien en se réchauffant tranquillement au soleil. On s'échangeait des nouvelles fraîches en dégustant une bière d'épinette ou un morceau de sucre du pays, tout en appréciant le retour du beau temps. Bref, la vie reprenait un cours plus agréable.

Tout le mois de mai, Louis avait suivi de près ses ouvriers et pas un jour ne s'était écoulé sans qu'on ne le retrouve plongé dans des problèmes de logistique. Il tenait tellement à tout diriger que le processus s'en trouvait passablement ralenti. Mais comme il était à la fois le gouverneur et le principal bailleur de fonds, ses manœuvriers se taisaient et avalaient la couleuvre sans sourciller.

Quand Frontenac apprit à de La Joüe que ses obligations l'empêcheraient d'être aussi présent dans les prochaines semaines, l'architecte se montra déçu, bien qu'en réalité il s'en trouvait soulagé. L'idée d'échapper aux vérifications tatillonnes du gouverneur général lui fit l'effet d'une bouffée d'air frais. Il reprit confiance et se dit que tout se simplifierait désormais.

— Nos amis iroquois s'annoncent pour bientôt, ajouta Louis en guise d'explication. Le gouverneur de Montréal m'en apprend la nouvelle à l'instant. Je serai très pris, aussi vous demanderai-je de venir me faire un compte rendu de vos travaux aux deux jours. M'entendez-vous, de La Joüe? Aux deux jours.

— J'y viendrai sans faute, monseigneur. Ne craignez rien.

— Et s'il se présentait un problème majeur, n'hésitez pas à me faire appeler. Je compte sur vous, de La Joüe.

L'architecte était prêt à tous les compromis pour pouvoir enfin travailler librement et se prit même à souhaiter que le gouverneur se trouve occupé pour le reste de l'été. Car si les choses continuaient à ce rythme, il risquait de ne pas pouvoir honorer ses autres engagements, faute de réussir à terminer le logis de Frontenac dans les délais prévus.

— Vous pouvez en être assuré, monseigneur.

Si Louis était conscient de devoir passer la main à ses entrepreneurs, il ne s'était pas aperçu que le temps filait si vite. On en était déjà à la troisième semaine de mai, le moment fixé par ultimatum à Téganissorens pour se présenter devant Frontenac, avec deux délégués de chaque nation iroquoise. Comme ce dernier n'avait pas pu se rendre à Québec l'automne précédent parce que Peter Schuyler l'avait convoqué à la même période à Orange, il avait promis de le faire ce printemps-ci. Or l'heure de cette rencontre avait enfin sonné.

Callières lui apprenait dans son pli que le père Bruyas, supérieur des jésuites, accompagnerait les représentants iroquois jusqu'à Québec. Comme il avait déjà chaperonné Tahera, le délégué iroquois venu l'automne précédent, et qu'il connaissait bien les tribus et la langue iroquoises, le religieux serait fort utile.

Louis croyait pouvoir s'autoriser un peu d'optimisme. Le simple fait que Téganissorens accepte de venir à Québec avec deux délégués de chaque nation était déjà un exploit. À sa connaissance, c'était la première fois que ses ennemis se rendaient aussi complètement à ses exigences. Cela ne justifiait-il pas un regain de confiance en l'avenir? Qui sait si cette rencontre n'allait pas préparer définitivement le terrain à cette fameuse paix générale dont il rêvait depuis si longtemps?

La délégation serait probablement à Québec dans trois ou quatre jours, d'après les indications de Callières. Louis planifia la rencontre avec

l'intendant et fit préparer la salle du conseil, où auraient lieu les délibérations. Il fit également sortir des magasins militaires les marchandises à offrir en cadeau et demanda qu'on vérifie les colliers de perles indispensables à toute négociation. Ils tenaient lieu à la fois de paroles, d'écritures et de contrats, aux yeux des sauvages. S'il en manquait ou que certains étaient inutilisables pour une raison ou pour une autre, des femmes huronnes et népissingues étaient chargées d'en fabriquer de nouveaux. Louis avait aussi veillé à faire inviter les missionnaires et les principaux notables de Québec, de même que certains chefs indiens affidés. Comme il se doutait bien que les domiciliés de la région de Montréal accompagneraient les délégués iroquois et que d'autres alliés viendraient probablement des Grands Lacs pour s'enquérir de cette entente, Louis se dit que cela ferait encore de nombreuses bouches à nourrir. Aussi fit-il dresser une liste des provisions nécessaires et mit-il sur pied une équipe chargée de sustenter tout ce beau monde. Nul ne savait combien de temps les négociateurs seraient retenus à Québec, mais le processus pouvait être long. Son expérience lui avait assez appris ce que coûtait ce genre d'activités... Mais c'était de peu d'importance en regard de la possibilité d'atteindre enfin le but qu'il s'était fixé: la paix. Une paix générale qui mettrait fin au sanglant conflit qui les opposait aux Cinq Nations iroquoises depuis le début de ce siècle. Une fois cela fait, il se promettait de tourner aussitôt toutes ses forces contre les colonies anglaises de la Nouvelle-York et de Boston, et de les réduire enfin à sa merci. Sans quartier et sans plus tergiverser.



Frontenac, Champigny et Vaudreuil ouvraient résolument la marche. Ils présidaient la longue cohorte formée de délégués iroquois et d'Indiens christianisés, d'officiers, de marchands et de missionnaires, qui s'avançaient avec solennité en direction de la basse-ville, sous le grondement assourdissant des coups de canon et le joyeux tintement des cloches. Il pleuvait à boire debout et un vent violent hurlait le long des murs, secouait les branches jusqu'à les arracher et projetait dans les vitres de cinglants paquets d'écume. Ils évoluaient de concert, apparemment indifférents à la pluie qui fouettait les habits, trempait les plumes des chapeaux et des coiffures indiennes et délavait les peintures corporelles. Cette désespérante pluie sévissait depuis l'arrivée des émissaires dans la colonie, alors qu'elle avait été précédée d'une extraordinaire embellie. Certains sauvages, toujours prompts à interpréter négativement le moindre élément défavorable, y virent un message de mauvais augure et prédirent qu'il ne sortirait rien de bon de ces négociations.

Une attitude à l'opposé de celle de Frontenac pour qui l'exercice était à marquer d'une croix dans l'agenda de sa politique indienne. L'instant tant attendu approchait enfin et cela le remplissait de fébrilité. C'était le couronnement de sa stratégie de négociations. S'il réussissait, la colonie se retrouverait dans une position privilégiée, alors que s'il échouait, il se verrait acculé à brandir de nouveau le glaive et le feu, dans un conflit dont la victoire était improbable pour la Nouvelle-France.

Le groupe d'ambassadeurs indiens était imposant, comme Frontenac l'avait prévu, et il avait veillé à ce que les réjouissances préalables aux négociations se déroulent dans un climat exceptionnel de faste. Festins, discours, distributions de présents, palabres et conciliabules, battements de tambour appuyés par le son du cor à l'arrivée d'un chef, rien ne serait épargné dans les prochains jours pour honorer les hôtes et souligner l'importance de la rencontre. Des festivités pendant lesquelles les sauvages bénéficieraient de la générosité des Français comme jamais auparavant. Une escalade de prodigalités qui pèserait lourd sur les finances de la colonie, mais que Louis ne pouvait éviter, convaincu que Benjamin Fletcher en faisait autant de son côté.

Après un cérémonial émaillé de compliments et d'interminables palabres, on put enfin pénétrer dans les locaux du conseil souverain. Téganissorens et ses pairs furent conduits dans la grande salle où on leur offrit le calumet traditionnel. On les pria ensuite de prendre place autour de la longue table dressée au centre de la pièce. L'invitation fut lancée dans les langues indiennes par le père Bruyas, qui agissait de pair avec un autre truchement, le père de Lamberville. Téganissorens, Onnagoga et d'autres émissaires des Cinq Nations s'assirent à leur tour. Par estime pour Onontio, les Iroquois avaient consenti à donner préséance à Téganissorens, bien qu'Onnagoga fut le chef le plus accrédité du grand conseil iroquois. Une poignée de notables, d'officiers et de missionnaires se partagèrent les sièges restants. Frontenac siégeait en bout de table, encadré de Vaudreuil à sa droite et de Champigny à sa gauche.

Téganissorens se leva pour prendre la parole. Sa haute taille et son maintien impeccable en imposaient, une prestance magnifiée par l'uniforme anglais rouge flamme qu'il arborait. Il s'agissait d'un cadeau que lui avait offert le maire d'Orange, Peter Schuyler. Frontenac, un peu surpris, n'en fit pas mention, bien qu'on ne se gênât pas autour de lui pour chuchoter que cela marquait sans ambiguïté son allégeance aux Anglais. Certains parlèrent même de provocation.

Téganissorens se fit remettre un collier et dit :

— Voici un premier collier, mon Père Onontio, ce qui fut aussitôt traduit par le père Bruyas.

L'émissaire le remit à Frontenac qui l'accepta avec déférence. Puis il continua:

— Par le retour de Tahera, le messenger onneiout que nous vous avons envoyé l'année dernière, nous avons su que lorsque je viendrais avec deux des plus considérables de chaque nation, vous seriez prêt à écouter nos propositions. Et que même si les affaires ne s'accommodaient pas, nous pourrions nous en retourner en sécurité. Sur cette certitude, nous nous sommes mis en chemin et nous voici aujourd'hui sur votre natte, mon Père, pour vous parler de paix, au nom des cinq tribus iroquoises ainsi qu'au nom du gouverneur général de la Nouvelle-Angleterre, «la Grande Flèche», comme nous l'appelons. Comme nous ne pouvons demeurer dans une douce paix quand nos alliés anglais sont en guerre, il faudra nécessairement les inclure dans l'entente.

Il ne plut pas à Frontenac d'entendre Téganissorens se référer à Benjamin Fletcher dans cette démarche de paix et insister pour y associer les Anglais, mais il n'en laissa rien paraître. S'il n'avait pas le pouvoir de faire cesser la guerre entre la France et l'Angleterre, il pouvait au moins mettre un terme à celle qui sévissait avec les Cinq Nations. Quant au reste, il aborderait franchement la question plus tard, comme le voulait le protocole.

Louis approuva de la tête pour appuyer les dires du délégué et l'encourager à poursuivre. Il s'arma de patience, parce que le processus serait long à cause de la nécessité de traduire en plusieurs langues, selon les besoins des participants.

Le chef Onontagué demanda qu'on lui apporte un second collier, qu'il remit de la même façon au gouverneur général.

— Vous nous permettrez de vous dire, mon Père, que ce sont vos prédécesseurs qui ont causé la guerre en châtiant trop rudement vos enfants. Ils se sont impatientés. Ils en ont perdu l'esprit et se sont comportés d'une façon que nous regrettons aujourd'hui. Aussi, je viens vous dire que c'est la paix qui m'amène, et pour vous prouver ma sincérité, sachez que j'ai ôté la hache que j'avais donnée à mes alliés. Ils ne la reprendront plus parce qu'ils m'obéissent, mais je me demande si vous serez obéi de même par tous vos enfants...

Louis trouva habile la formulation de Téganissorens. Il l'assurait que les Iroquois étaient prêts à cesser la guerre si les alliés des Grands Lacs en faisaient autant, ce dont il semblait douter. Avec raison, car Louis savait que les tribus illinoises, huronnes, outaouaises et poutéouatamises, entre autres, avaient tué et égorgé plus de trois cents de leurs guerriers en quelques années. Une offensive qui avait causé un tort immense aux Iroquois et les forcerait à plier l'échine, si elle n'était pas enrayée au plus tôt. Une épée de Damoclès que Louis maintiendrait au-dessus de leurs têtes tant que les choses ne seraient

pas réglées.

Puis le délégué continua :

— Rappelez-vous que nous avons déjà lancé au ciel notre hache de guerre, et qu'on l'a jetée dans la rivière la Famine, en croyant qu'on ne la pourrait pas repêcher. Mais on l'a retirée pour nous frapper. C'est pourquoi nous avons repris la nôtre. Mais nous la retirons et la jetons au plus profond de la terre, afin qu'on ne la retrouve jamais plus.

Téganissorens faisait allusion aux batailles précédentes, sous les gouverneurs de La Barre et Denonville, et utilisait une métaphore qui revenait chaque fois qu'il était question de guerre et de paix.

Lors du point suivant, le négociateur fit directement appel aux alliés indiens du Sault-Saint-Louis, domiciliés près de Montréal.

— Je m'adresse à vous, sauvages du Sault, qui étiez autrefois Iroquois, mais qui êtes maintenant enfants d'Onontio puisque vous priez le même Dieu. Je vous exhorte, si ce dernier veut bien nous donner la paix, de vous y conformer aussi et de servir de truchement entre nos deux peuples. Entretenez la paix et arrêtez tous les sujets de brouillerie. Nous nous sommes entretués et vous avez mangé beaucoup de nos guerriers. Je pourrais avoir du ressentiment, mais je vous dis par ce collier que nous oublierons nos morts, que nous renoncerons à les venger en cachant notre hache sous terre pour qu'elle ne réapparaisse jamais. Je donnerai aussi le pardon pour les massacres des Indiens alliés, tant qu'ils n'auront pas reçu des nouvelles de la paix.

Les colliers s'accumulaient devant Frontenac, qui en retourna pensivement un dans sa main. C'était un élégant assemblage de perles de nacre blanc et pourpre, habilement agencées en pointes de flèche. La pièce était fort belle. Louis se rappela la lettre que le père Millet lui avait fait parvenir d'Onneiout. Elle décrivait par le détail l'ensemble des propositions de l'Onontagué, et tout concordait parfaitement. Il constatait une fois de plus à quel point le jésuite était un précieux informateur. Il se promit néanmoins d'exiger son rapatriement, car advenant l'échec des négociations, sa vie serait en danger.

Louis regardait Téganissorens interpréter parfaitement sa partition, habile et élégant comme un ambassadeur vénitien, et ne pouvait s'empêcher d'être impressionné. Comment un sauvage, sorti des bois et parfaitement ignorant de ce qui constituait un honnête homme, pouvait-il faire preuve d'autant de finesse politique ? se demanda-t-il.

Entre-temps, on présenta un nouveau collier, ayant pour fonction de disposer agréablement Onontio.

— Vous avez sans doute reçu bien des outrages. Notre Père, vos enfants vous ont donné bien des sujets de vous fâcher, reprit Téganissorens avec un air de déférence. Ce collier est pour vous refaire l'esprit. C'est une médecine pour vous amener à rejeter tout ce que vous pourriez avoir de mauvais sur le

cœur, et que vos enfants pourraient avoir aussi. Nous souhaitons qu'elle fasse l'effet que nous vous proposons.

Louis prit le collier en hochant la tête par deux fois, comme pour indiquer qu'il acquiesçait à ce qu'on attendait de lui. Mais il fut davantage intéressé par le collier suivant, parce qu'il lui permettrait de donner corps à un autre rêve qu'il caressait fébrilement.

— La terre est toute couverte de sang jusqu'au fort Cataracoui, et particulièrement dans ce lieu-là. Mais nous prendrons une pioche pour la fouiller bien avant et en effacer toutes traces, nous nettoierons la natte de ce fort afin qu'il ne reste aucun vestige de sang, qu'on puisse y traiter de paix avec notre Père et nous y voir, comme nous avons fait par le passé.

Cette déclaration fit naître un sourire réjoui sur le visage de Frontenac. S'agissait-il d'une invitation ferme à reconstruire le fort Cataracoui, ou Téganissorens parlait-il par métaphore? Louis opta pour la première hypothèse. Ces paroles tombèrent dans sa mémoire comme de belles pierres. Il le reconstruirait le plus rapidement possible. Il en prit la résolution, encouragé par le collier suivant, qui renforçait d'ailleurs cette interprétation. Téganissorens prétendait ouvrir le chemin jusqu'à ce fort, obstrué par les broussailles et dont les rivières n'étaient plus praticables. Pour ce faire, il le débarrasserait, disait-il, l'aplanirait et préparerait une natte où il allumerait le feu du grand conseil. Le soleil de la paix luirait enfin au-dessus des têtes, et des relations harmonieuses pourraient s'établir entre Français et Iroquois.

Louis reprit espoir. Il se redressa sur sa chaise et jeta un œil du côté de Champigny et de Vaudreuil, qui n'avaient jamais entériné ses démarches de paix. Ils écoutaient poliment, sans laisser filtrer la moindre émotion. Les visages épanouis des pères Bruyas, de Lamberville et Trouvé, présents à la table, étaient autrement encourageants. Louis échangea avec eux un long regard de complicité.

Lorsque l'émissaire fit venir quelques prisonniers ramenés de leur pays, il présenta cette fois des branches de porcelaine plutôt que des colliers. Elles étaient composées de cylindres enfilés sans ordre, les uns à la suite des autres, comme les grains d'un chapelet, et avaient la même valeur que les colliers. On les présentait indifféremment, selon la conjoncture.

En indiquant de la main les captifs, Téganissorens s'adressait toujours à Louis:

— Pour vous marquer que c'est tout de bon que je viens vous demander la paix, mon Père, je ramène deux de vos neveux français, et une Iroquoise de la Montagne. Je ne vous demande pas de renvoyer tous ceux de nos gens que vous avez, mais de ne pas retenir ceux qui voudraient revenir avec nous. Je puis vous garantir que nous renverrons de notre côté tous les prisonniers qui voudront rentrer chez eux.

Des murmures d'approbation fusèrent du côté des notables, assis en bout de table. Ils semblaient favorablement impressionnés par la finesse et la délicatesse de ces propositions. Onnagoga, le chef crédité du grand conseil qui s'était démis de son rôle au profit de son coéquipier, se borna à opiner du bonnet. Il approuvait les propos tenus. Les christianisés de la région de Montréal se montraient prudents. S'ils se réjouissaient du retour d'une des leurs, ils étaient sceptiques quant à la volonté des Iroquois de renvoyer tous leurs prisonniers. Mais ils préféraient attendre le jour où Frontenac se prononcerait. Comme Téganissorens avait livré l'essentiel de son message, il se retira aussitôt, suivi de toute sa délégation. La salle se vida. Le premier conseil était un succès total.



Louis s'étira longuement. Il avait rabattu ses couvertures parce qu'il était en sueur. Ses crises d'asthme avaient recommencé. Il sortait tout juste de chez Champigny où un banquet avait été offert aux Indiens, quand une toux tenace l'avait terrassé. On l'avait raccompagné au couvent des récollets. Le brave Monseignat l'avait suivi pour être certain qu'il prendrait bien son médicament, puis il s'en était allé. «Vous êtes une vraie mère pour moi», lui avait soufflé Louis, tout en lui offrant une bouteille de vin de Cahors.

Il se leva de son grabat en soupirant. Ce lit de sangle était une vraie couche de militaire en campagne, dur et trop étroit, mais cela ferait l'affaire encore quelque temps. Il dormirait plus tard... Malgré sa fatigue, il était excité par les derniers événements et croyait la paix à portée de main. Ce n'était plus qu'une question de mois, il en était persuadé. Il prêta l'oreille aux incantations étouffées en provenance de la chapelle. Les frères se levaient en pleine nuit pour chanter des psaumes. «Une vie d'ascèse perpétuelle», songea-t-il en secouant la tête de désapprobation, tout en jetant un coup d'œil par la fenêtre.

La nuit était claire et la lune pleine. La lumière laiteuse donnait l'impression d'une neige fraîchement tombée. Tout paraissait endormi à des lieues à la ronde. À peine quelques lueurs du côté de la basse-ville rendaient compte de la vie qui battait tout en bas. Les silhouettes de ses gardes se profilaient parfois à contre-jour, autour du couvent. Mais Louis n'arrivait plus à dormir. À la lumière mourante de l'âtre, il finit par trouver sa boîte à amadou, posée sur la tablette de la cheminée. Il fit du feu et le transmit aux bougeoirs de sa girandole, un nouveau chandelier à cinq branches que son épouse Anne lui avait expédié à grands frais par le dernier bateau. La lumière vive des flammes se réverbéra dans les pendeloques de cristal de roche et

produisit un véritable embrasement. Toute la pièce s'éclaira fortement. Louis cligna des yeux. Il avait reçu ce cadeau princier la semaine précédente et s'était empressé de l'utiliser. À Paris, actuellement, c'était la fureur. On ne jurait plus que par ce type de candélabre et le roi en avait fait installer plusieurs exemplaires à Versailles, à ce que lui marquait Anne dans sa dernière lettre.

Louis avait besoin de bouger. Il fit plusieurs fois le tour de sa petite cellule, mais le manque d'espace lui fut insupportable. Il décida d'aller se promener du côté du couvent, histoire de se dégourdir les jambes. Il passa sa longue cape de laine sur ses vêtements de nuit, ouvrit doucement la porte et s'engagea dans le couloir. À un embranchement sur sa gauche, il prit le corridor menant à l'église. Les chants se firent de plus en plus précis, au fur et à mesure de sa progression. Tout au bout, une porte à deux battants, largement ouverte, donnait sur le bel édifice récemment construit. Une pesante odeur d'encens imprégnait l'air. Tout à l'avant, devant le maître-autel et sous la lumière diaphane des cierges, quelques jeunes moines se tenaient debout, immobiles, et chantaient les bras en croix. Un novice était couché sur le sol au centre de l'allée, face contre terre, tandis que deux vieillards étaient agenouillés sur un prie-Dieu de bois dur. Ils tournaient lentement les pages de leur psautier, tout en chantant à pleine voix. Les airs, auxquels se mêlaient les accents lyriques de la viole, montaient de concert vers la voûte de l'église.

Louis s'avança et s'installa dans le dernier banc. Il aimait ces psalmodies nocturnes. En fermant les yeux, il pouvait s'imaginer au cœur d'un monastère médiéval, tant à cause de la viole que de la façon de psalmodier. Il se recueillit. Puis il s'attarda à détailler la magnificence du lieu. Pour petite qu'elle était, l'église n'en paraissait pas moins remarquable. Attenante au couvent, elle était dédiée à saint Antoine. C'était un bâtiment d'un style particulier, semblable à l'ermitage Saint-Roch, récemment construit sur la rive gauche de la rivière Saint-Charles.

La chapelle était un long rectangle à nef unique et à plafond en anse de panier, comprenant deux autels latéraux et un maître-autel central, séparés par deux colonnes surmontées d'un entablement. Elles encadraient une profonde alcôve dont les murs soutenaient un haut clocher, terminé en flèche. Le maître-autel était couronné d'un fronton de forme elliptique ressemblant à un arc de triomphe. Cela était l'œuvre du récollet Juconde Drué, un architecte-peintre fort doué ayant étudié à Paris.

Les talents fleurissaient dans cet ordre religieux, Louis était bien placé pour en témoigner. Il s'y trouvait des savants, des érudits, des sages, des philosophes, des musiciens et des architectes. Il n'était que de se remémorer les écrits des frères Gabriel Sagard, Louis Henripin et Chrétien Le Clercq, sur l'histoire des récollets, de la Nouvelle-France, de la Louisiane et de la

Gaspésie, ou encore leurs dictionnaires sur les langues indiennes, pour s'en persuader. Des hommes que Louis avait connus personnellement autrefois et qui avaient souvent accompagné l'explorateur René-Robert Cavelier de La Salle. Des personnages à l'âme bien trempée qui s'étaient illustrés autant comme explorateurs que comme missionnaires. C'était lors des débuts du fort Cataracoui et à l'époque où Louis allait lui-même y traiter avec les Iroquois, chaque printemps.

Une communauté religieuse que Louis aimait et sur les origines de laquelle il avait beaucoup lu. C'était des rigoristes issus d'une branche réformée des frères franciscains. Ils étaient peu nombreux en Nouvelle-France et ne formaient qu'un petit groupe d'une trentaine de religieux, des prêtres et des frères laïcs, répartis dans les cures les plus ingrates et les plus abandonnées du pays. Leur service pastoral s'étendait non seulement aux Français et aux Indiens, mais également aux militaires des garnisons et des forts. C'étaient des missionnaires itinérants qui couvraient d'immenses territoires, été comme hiver, en canots, en raquettes ou en traîneaux à chiens, dans des conditions d'extrêmes souffrances physiques et morales. Un courage et une abnégation que Louis ne cessait de louer et qui faisaient des récollets, et de loin, les religieux les plus méritoires et les plus désintéressés de la colonie. Son père, Antoine de Buade, de même que toute la famille des Frontenac, avaient d'ailleurs toujours aidé et particulièrement favorisé cette congrégation.

Un moine de haute taille entra dans l'église. Il s'agenouilla dans l'allée face à l'autel, se releva, puis se glissa dans le banc à côté de Louis. En se penchant sur lui, il lui glissa à l'oreille:

— Vous ne dormez pas, monseigneur? Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous rendre la vie plus agréable?

Ce disant, il rabattit le capuce qui lui recouvrait les yeux.

Louis reconnut le père Ferdinand Moreau. Son accoutrement était typique de sa congrégation. Il arborait un habit de bure rapiécé à la manière des capucins, avec un capuchon surélevé et des manches étroites, et sa tête était tonsurée. Ses pieds étaient glissés dans de grossiers socques de bois. Il se dégageait de toute sa personne une odeur de vieux livres et de savon de Marseille. Le père Moreau était dans la force de l'âge et menait une vie active, se partageant entre ses tâches d'administrateur, son ministère et ses prédications. Il avait passé onze ans en Acadie où il avait couvert un territoire qui s'étendait de la rivière Saint-Jean au bassin des Mines, de Jemseg à Gaspé. Il avait remplacé le père Le Clercq chez les Micmacs et s'était abondamment servi des caractères symboliques inventés par ce dernier pour comprendre leur langage. Il venait d'être nommé supérieur de la communauté.

— Quand donc trouvez-vous le temps de dormir, vous et les vôtres? lui chuchota Louis en guise de réponse.

Ce n'était pas la première fois qu'il surprenait les moines à prier en pleine nuit, mais cela le sidérait toujours.

— Nos règlements nous allouent quatre heures de sommeil par nuit. Cela suffit à la plupart d'entre nous. Certains, dont je suis, en prennent encore moins, monseigneur.

— Et ceux pour qui ce nombre est insuffisant?

— Ils offrent leurs souffrances à Dieu. Nous ne sommes pas ici-bas pour nous reposer, monseigneur, il y a tellement à faire pour sauver les âmes. D'ailleurs, les offices de nuit font partie de la règle de saint Augustin. Il est dit: «Soyez assidu aux prières et aux temps fixés.» Nous prions sept fois le jour et souvent la nuit. Ces vigiles ne sont pas toujours obligatoires, mais nos prêtres et nos frères lais y participent de bon cœur. Nous sommes une communauté d'orants, ne l'oubliez pas.

— Bien sûr, fit Louis, qui recommença à tousser.

Cette odeur d'encens ne lui réussissait pas.

— Votre toux ne semble pas s'atténuer, monsieur le comte, fit le père Moreau avec empathie. Je vous ai entendu tousser à fendre l'âme, tout à l'heure. Accompagnez-moi donc du côté du couvent à l'apothicairerie. J'ai quelque chose qui pourrait vous soulager.

Trop content de pouvoir se retirer, Louis se leva et suivit le supérieur.

Ils refirent le chemin de l'aller, tout en empruntant le couloir de droite. Le plafond voûté était éclairé par des flambeaux fixés au mur à des branches en forme de main. Le silence était à peine entrecoupé par l'écho décroissant des répons et le bruit de leurs pas. Ils descendirent des escaliers et pénétrèrent dans le couvent où régnait une quiétude sépulcrale.

— Venez, fit le frère Moreau, tout en s'effaçant devant Louis pour lui permettre d'entrer dans une petite salle faiblement éclairée.

Il lui fit signe de s'asseoir. Louis prit place sur une chaise droite, un peu bancal. La pièce était presque vide, si on exceptait la table poussée contre le mur et cette chaise branlante. Par contre, une étagère encastrée semblait contenir quelques fioles.

— Il me semble que votre mal empire, lui dit le supérieur. Vous avez des accès de toux qui m'inquiètent. Suivez-vous une cure quelconque, monseigneur?

Louis fit oui de la tête, l'air de n'y plus croire.

— Je suis traité par le docteur Michel Sarrazin qui m'a prescrit une poudre de *nigella saliva*, importée d'Europe. Mais il a dû repasser en France pour des affaires de famille et j'ignore la date de son retour. Je prends religieusement sa décoction, bien que je n'aie pas l'impression d'aller mieux.

— L'asthme est une affection complexe, monseigneur. Mais j'ai ici un remède qui pourrait également vous aider.

Le religieux se tourna vers l'armoire et l'ouvrit. Il promena une main hésitante devant quelques fioles, puis l'immobilisa.

Louis remarqua les longs doigts aux ongles propres et bien coupés. Le corps était puissant et la taille très au-dessus de la moyenne. Ses traits réguliers et nobles lui conféraient une véritable beauté, de celle qui plaît aux femmes. Louis se demanda si son vœu de chasteté lui pesait parfois... Une question qu'il n'osa évidemment pas lui poser.

Le religieux tira un flacon de verre au col étroit, rempli d'un liquide violacé. Il le montra au gouverneur.

— *Hyssopus officinalis*... Il s'agit d'une herbe aromatique qui pousse en buisson sur tout le pourtour méditerranéen et même dans certaines régions d'Orient. Elle a d'incroyables vertus thérapeutiques. Dans les traités médiévaux, l'usage de l'hysope est attesté avec certitude à partir du xii^e siècle chez Hildegarde de Bingen, et du xiii^e siècle chez Albert Le Grand. On pense qu'elle fut utilisée dans la pharmacopée monastique dès le haut Moyen Âge.

Louis sentit renaître son intérêt. Et il s'étonna de l'étendue des connaissances du religieux.

— Je ne vous savais par aussi médecin, frère Moreau. Y a-t-il quelque domaine que vous ignoriez?

— Oh, je suis ignorant de bien des choses, monseigneur, et il me faudrait plusieurs vies pour combler mes lacunes, répondit-il avec un sourire plein d'humilité.

Louis ressentit estime et respect pour cet homme.

— Vous croyez que cela peut résorber des crises qui se font de plus en plus violentes?

— Ce n'est pas moi qui le dis, mais Hippocrate, Gallien et Dioscoride qui préconisaient l'usage de l'hysope pour lutter contre les inflammations pulmonaires ainsi que les toux, ou pour évacuer les humeurs néfastes. Les médecins de l'école de Salerne le tenaient pour un remède efficace contre toutes les toux, y compris l'asthme. Ses vertus pectorales et expectorantes sont très grandes.

— Alors je l'adopte immédiatement! Tenez-moi désormais pour votre patient assidu, frère Moreau. Vous m'avez convaincu. Heu... où peut-on se procurer ce médicament?

— Je m'engage à vous le fournir, monsieur le comte.

Ce disant, il lui tendit la fiole en lui précisant d'en mettre trois gouttes dans du lait, chaque matin.

— Trois gouttes, pas une de plus. À forte dose, elle devient dangereuse et peut provoquer des manifestations épileptiques.

— Vous me voyez ravi, mon cher frère. Je vais m'appliquer à respecter cette posologie à la lettre. Quant au remède de Sarrazin, que dois-je faire?

— Je croirais plus prudent de cesser cette médication pour le moment, afin de voir quel est l'effet véritable de l'hysope. La *nigella saliva* est également bénéfique, mais pas dans tous les cas. Il se peut que l'*hyssopus officinalis* vous convienne mieux.

Louis acquiesça. Il semblait logique en effet d'abandonner le remède antérieur pour tester le nouveau. Il bénit le hasard qui avait mis ce prêtre thaumaturge sur son chemin, et il y accorda plus d'attention.

— Vous semblez être un assez bon médecin du corps. L'êtes-vous aussi de l'âme?

Le frère Moreau sourcilla.

— Souffrez-vous d'un quelconque mal de l'âme, monseigneur? Si cela est, je ne peux mieux faire que de vous recommander la méditation. Dieu seul peut calmer vos doutes et vos craintes.

— Si cela suffisait... mais comment s'en remettre à un Dieu dont on doute parfois de l'existence même?

Le frère Moreau regarda le gouverneur avec une infinie commisération. Puis il dit doucement, en se penchant sur lui:

— Tous les vrais chrétiens ont des moments de doute. Saint Augustin lui-même, le bienheureux fondateur de notre ordre, a été en proie à de cruelles incertitudes quant à l'existence de Dieu. Son enseignement nous est précieux pour lutter contre ce chancre, cette plaie ouverte qui sape inutilement nos énergies.

— Iriez-vous jusqu'à dire que les religieux eux-mêmes...

Louis n'osa pas aller au bout de sa pensée. Mais le prieur le fit pour lui.

— ... ont des crises de foi? Mais certainement, monseigneur. Et parmi nos meilleurs éléments. Nous luttons tous contre ces périodes de désespoir et de passage à vide où plus rien ne semble avoir de sens. Le Malin a de nombreuses ressources pour nous faire chuter!

— Cet enseignement de saint Augustin, pourriez-vous me le faire partager? Comme vous le savez peut-être, j'ai perdu mon confesseur et je me demande si vous pourriez devenir mon directeur spirituel, frère Moreau. Votre ouverture d'esprit m'amène à croire que vous seriez tout désigné pour guider un impie et un vieux libertin, comme je le suis.

— Je vais voir avec mes frères si je peux ajouter cette responsabilité à celles que j'ai déjà. Si oui, j'accepterai avec plaisir. En attendant, puis-je me permettre de vous conseiller une lecture, monseigneur?

— Certes... une lecture pieuse, il va sans dire?

— Attendez-moi, je vais prendre un livre dans la bibliothèque.

Le récollet quitta la pièce et y revint quelques minutes plus tard avec un livre qu'il tendit à Louis. Le cuir de la couverture était blanchi par l'usage de plusieurs générations de novices. Il s'agissait des *Confessions*, l'œuvre

maîtresse de saint Augustin.

Louis l'accepta avec reconnaissance.

— Je vais m'y plonger dès que je serai libéré de mes négociations avec les Iroquois. Et je vous promets de méditer avec sérieux.

— Nous en reparlerons dans quelques semaines, monseigneur. J'ai aussi un voyage à faire en Acadie. D'ici là, bonne méditation et prompt rétablissement. Je vous ramène chez vous.

Le frère Moreau raccompagna Louis jusqu'à sa chambre et lui souhaita bonne nuit. Puis il s'en retourna chanter avec ses confrères les tout derniers psaumes, avant la levée du jour.



La balle était dans le camp des Français. Après les ouvertures consenties par Téganissorens et les quelques jours de fête qui avaient suivi, il était d'usage que la partie adverse présente à son tour ses exigences. Ce que fit Frontenac, ce matin-là.

Contrairement à la première journée, il faisait une chaleur exceptionnelle et le soleil plombait le ciel. Mais personne ne songeait à s'en plaindre. Les Indiens avaient laissé tomber leurs couvertures pour se promener presque nus mais parés et vermillonnés à l'extrême, comme ils le faisaient lors d'événements exceptionnels. Les Français s'étaient également mis en frais de toilette. Bref, tout le monde s'était présenté sous son meilleur jour, de façon à bien souligner l'importance et la solennité du moment.

Frontenac prit la parole en présentant son premier collier. Il s'adressa à tous les chefs et les regarda dans les yeux les uns à la suite des autres, pour leur marquer son sérieux et l'importance qu'il leur attribuait.

— Vous avez eu raison, dit-il d'entrée de jeu, de venir me parler en étant convaincus que j'assurerais votre entière sûreté. À la condition de le faire dans la soumission et le repentir dont doivent faire preuve des enfants qui ont commis de grandes fautes à l'égard de leur Père. Je suis bien aise de voir que vous souhaitez une paix sincère, que vous avez abandonné vos intentions de venger vos morts, afin de protéger ceux qui restent en vie.

Frontenac fit une pause, pour laisser aux pères Bruyas et de Lamberville le temps de traduire, puis il reprit:

— Je vous promets aussi de mon côté d'oublier le passé et pour vous donner à juger de mes sentiments, je consens à suspendre la hache qui était toute prête à tomber, à arrêter les partis qui étaient en marche pour aller en guerre contre vous et à différer l'exécution d'autres desseins plus ambitieux

que j'avais.

Du côté indien, autant chez les Iroquois que chez les sauvages christianisés, on prêtait une oreille attentive. Chaque groupe avait des raisons de se méfier de l'autre et craignait de se faire duper.

— Pour parvenir à cette paix, que vous me témoignez désirer, et que je veux faire tant avec la Nouvelle-France qu'avec les autres nations sauvages des pays d'en haut, continua-t-il tout en présentant un second collier de coquillages, je souhaite que le père Millet revienne avec vous pour m'amener, dans les quatre-vingt-dix jours de votre départ de Montréal, tous les prisonniers que vous avez dans vos villages, hommes, femmes ou enfants, tant français que sauvages de nos nations alliées, et sans en excepter aucun. Car leur intérêt m'est aussi cher que les miens propres. M'entendez-vous bien?

Frontenac demanda aux interprètes de répéter ses conditions, ce que firent les deux jésuites devant des interlocuteurs qui hochaient la tête. Car il était de première importance que les Iroquois, ainsi que tous les alliés des Français, sachent qu'Onontio ne ferait pas de paix avec les Cinq Nations sans les y inclure spécifiquement. Il ne tenait pas à ce que de fausses rumeurs, laissant entendre qu'il préparait une paix séparée avec ses ennemis, se mettent à courir de nouveau dans leurs rangs. Voyant que le message semblait porter, Frontenac reprit:

— Vous me ferez ainsi connaître que vous voulez que l'on rattache le soleil au-dessus des têtes, afin qu'il dissipe les nuages et les obscurités qui pourraient vous empêcher de jouir de cette paix que vous souhaitez tant. Je vous donne ma parole qu'après avoir vu tous les prisonniers, je laisserai à ceux qui le voudront la liberté de retourner avec vous. Je vous promets également de vous les rendre tous et de faire ouvrir les portes de toutes les cabanes où ils se trouveront, pour que ceux qui le désirent retournent avec vous.

La question des prisonniers était très sensible et risquait de faire achopper tout le processus. Chacune des parties tenait mordicus à les ravoïr et en faisait une clause non négociable. C'est pourquoi Frontenac amena l'élément suivant, pour donner l'exemple aux Iroquois et susciter la bonne volonté. Après avoir remis un troisième collier, il déclara:

— Pour témoigner de ma sincérité, je veux bien par avance vous rendre deux Agniers et deux femmes, qui nous ont été amenés par nos derniers partis de guerre.

Il claqua des doigts et on fit entrer les quatre Iroquois. Deux fiers guerriers s'avancèrent, suivis de deux jeunes femmes. Aucune expression ne transparaissait sur leurs visages, malgré que l'on puisse imaginer leur bonheur de se voir enfin libérés. Parmi les dignitaires iroquois, les têtes se tournèrent et quelques-unes opinèrent encore une fois, en signe d'acquiescement.

— Mais je demande que de votre côté vous me laissiez deux des vôtres, afin de persuader les nations d'en haut de votre sincérité et leur faire plus aisément suspendre leur hache de guerre. D'ailleurs, dès votre retour dans le temps prescrit, je les convierai à assister aux négociations, afin qu'on ne me reproche pas d'avoir trop facilement ajouté foi à vos paroles.

Téganissorens paraissait satisfait de la tournure des événements et comptait probablement sur le temps pour favoriser la paix.

Le point suivant était délicat et Frontenac l'aborda directement.

— Pour répondre à vos paroles touchant les Anglais, mes enfants, je vous dis par ce collier – et il en remit un quatrième aux délégués iroquois – que la guerre que j'ai avec eux n'a rien de commun avec celle que j'ai avec vous, et que ce sont des choses entièrement séparées. Par contre, si les Anglais veulent venir me faire quelque proposition, vous pouvez leur dire de ma part qu'ils auront la même sûreté que vous pour venir et s'en retourner, pourvu que ce soit dans les quatre-vingt-dix jours que j'ai fixés. Cependant, s'ils voulaient vous charger de quelque commission, je vous demande de ne pas accepter, parce que j'aurais les oreilles bouchées à toute proposition que vous voudriez me faire là-dessus.

Cette précision était importante et Frontenac n'entendait pas céder sur ce point. Il n'accepterait jamais que les Iroquois se fassent les porte-paroles des Anglais et il tenait à leur faire comprendre que la guerre entre la France et l'Angleterre ne les concernait pas. Il voulait les amener progressivement à se dissocier de ce conflit et à rester neutres, tranquillement assis sur leurs nattes.

Le cinquième collier affirmait l'intention de Frontenac de reconstruire le fort Cataracoui dès que possible, pour y replanter «ce bel Arbre de la Paix, à l'ombre duquel vous fumiez autrefois si paisiblement et où l'on faisait de si bonnes affaires», leur rappela-t-il. D'autres *wampums* furent offerts, qui répondaient pour la plupart aux avancées de Téganissorens. Frontenac leur offrit enfin un dernier collier de porcelaine en souhaitant qu'il agisse comme contrepoison, pour les protéger de l'influence néfaste des Anglais.

Le conseil terminé, Champigny leur offrit à tous un grand repas de midi. On servit aux Indiens une sagamité de bœuf, de chien et de maïs, assaisonnée de pruneaux et de raisins secs. Une nourriture parcimonieusement arrosée de guildive. On ne tenait pas à avoir de soûleries sur les bras. Les convives mangèrent longtemps et abondamment, puis ils pétunèrent à leur aise.

Après quoi, pour frapper l'imagination des Iroquois et les influencer favorablement, Frontenac fit distribuer aux négociateurs des justaucorps galonnés, des chemises de dentelle, des chapeaux et des plumets, ainsi que d'autres hardes propres à les couvrir, telles que des capots, des couvertures d'étamine, des hauts de chausse. Téganissorens, qui arborait un grand capot rouge galonné d'or et une couverture d'écarlatine[16] offerts par le gouverneur

de la Nouvelle-York, crut alors bon de justifier son accoutrement. Il expliqua tout bonnement que le gouverneur Fletcher lui avait envoyé de splendides vêtements pour le dissuader de venir à Québec et le lier plus étroitement aux intérêts anglais. Comme il s'était engagé à venir voir «son père Onontio», il avait renvoyé le collier à Fletcher, pour rompre les liens dont il voulait se servir pour le retenir, et lui avait répondu: «Je garde néanmoins ta couverture et ton capot. Je suis nu, ils me garantiront du froid pendant mon voyage.» Une boutade qui amusa beaucoup Frontenac et les autres Français.

Comme Téganissorens avait appris que le gouverneur général dînait le soir même chez le chevalier de Vaudreuil, il offrit un collier au jésuite Trouvé, pour qu'on l'invite aussi. Le diplomate et Onnagoga, le chef accrédité du grand conseil iroquois, avaient des choses à discuter en tête-à-tête avec Onontio. Les sauvages procédaient souvent de cette façon: par des déclarations officielles d'abord, puis des rencontres secrètes avec les personnages importants par la suite.

Frontenac entraîna Téganissorens et Onnagoga dans une pièce retirée de la maison de Vaudreuil et demanda au père Trouvé de rester, à titre d'interprète. Après avoir demandé qu'on ne les dérange pas, il s'installa dans un fauteuil devant des invités qui refusèrent de s'asseoir, puis il se disposa à les écouter.

Téganissorens lui offrit d'abord un collier sous terre, lui signifiant par là que cet entretien devait demeurer secret, ce que le gouverneur accepta en prenant le collier. Cette fois, c'est Onnagoga qui prit la parole.

— Ce *wampum*, mon Père, vous est envoyé par Garakontié, Thorontisati et Grangula, les trois chefs les plus considérables d'Onontagué. Ils souhaitent se rappeler à votre bon souvenir, lui dit d'abord le *sachem*.

Frontenac remarqua que le père Trouvé traduisait avec plus de facilité que les autres jésuites, ce dont il fut agréablement surpris. L'iroquois était pourtant une langue reconnue pour sa complexité. Il se promit d'exploiter davantage à l'avenir les talents du jésuite.

Onnagoga parlait avec affabilité d'une voix douce et posée. Musclé et mince comme la majorité des sauvages, il était par contre plus délicat de stature que ses congénères et fort élégant dans sa gestuelle. Devant l'assurance qui émanait de sa personne, Frontenac comprit qu'il se trouvait devant quelqu'un d'influent. C'était certainement un gros canon de la diplomatie iroquoise et sa présence à Québec semblait de bon augure.

Le chef enchaîna sur le même ton modéré:

— Ces trois considérables, mon Père, veulent s'assurer de votre estime et vous prient de croire qu'ils feront tout ce qui est en leur pouvoir pour engager non seulement leurs parents à écouter la voix d'Onontio, mais aussi le reste de leur village.

Frontenac se montra très sensible à cet appel du pied de la part de grands

sachems qui, par le passé, s'étaient montrés favorables aux Français. L'appui inespéré de ces trois chefs pouvait être déterminant dans la lutte engagée au sein de la fédération iroquoise entre tenants des Anglais et tenants des Français, et faire basculer les récalcitrants en faveur des seconds. C'est pourquoi il ajouta :

— Dites à ces grands chefs que je me souviens d'eux et que je leur conserve toute mon estime. Dites-leur que je ferai toujours grand cas de leurs familles et que je leur garde mon amitié. Dites-leur aussi que j'aurai besoin de toute leur influence pour faire pousser le grand Arbre de la Paix et étendre ses branches jusqu'à Onontagué. Je les remercie de tout cœur de leur bonne volonté à faire entendre ma voix et pour leur signifier ma tendresse et ma considération, je leur ferai remettre des colliers, des habits et des colifichets pour leur parure.

Le lendemain matin, on donna du canon et du mor tier en l'honneur des ambassadeurs. Cette démonstration militaire fut de leur goût et les impressionna beaucoup. On alla même jusqu'à lancer des fusées dont ils admirèrent l'artifice. Certains délégués tentèrent d'éteindre ces feux en les plongeant dans l'eau ou dans la boue, sans y parvenir, ce qui déclencha un concert d'exclamations interrogatives. Ils en conclurent que le phénomène ne pouvait s'expliquer que par la magie pure ou un puissant sortilège.

Dans les jours suivants, de nouveaux tête-à-tête eurent lieu avec Téganissorens, Onnagoga et d'autres chefs des Cinq Nations, pendant lesquels Frontenac les mit en garde contre la mauvaise foi des Anglais et le danger d'être encore une fois dupés. Le thème était récurrent et il le martelait chaque fois qu'il se trouvait en leur présence. Mais quand il leur rappela l'inertie de leurs alliés lors de l'invasion des villages agniers, l'année précédente, et leur incapacité à les soutenir comme ils l'avaient promis, certains diplomates baissèrent les yeux et se montrèrent touchés par la justesse de l'argumentaire. Enfin, il leur fit voir leur intérêt à rester neutres et leur certifia qu'il leur tendrait les bras dès qu'ils seraient prêts à quitter leur égarement et à renouer leur alliance avec les Français.

Après ces différents huis clos, Téganissorens et ses délégués se préparèrent à se mettre en route pour Montréal. Ils démontèrent leurs campements, chargèrent leurs canots, les remirent à l'eau et s'y glissèrent avec agilité. Leur départ se fit en grande pompe, sous le tir des canons et le carillonnement des cloches de toutes les églises de Québec.



Louis était ragaillardi. Si les fêtes continuelles, les discussions jusque tard dans la nuit, les interminables palabres avec truchements, les multiples banquets pendant lesquels il fallait manger et boire plus que de coutume l'avaient épuisé, il n'en demeurerait pas moins que jamais il n'avait été si près du but. Et pour une fois, personne autour de lui n'avait ridiculisé sa démarche ou ne l'avait désapprouvée.

Il s'en retournait tranquillement chez les récollets, en ce début d'après-midi, l'âme légère et l'esprit bucolique, quand un soldat à cheval dépassa sa calèche et fit signe au cocher de s'arrêter. Ce dernier immobilisa ses chevaux et Louis se pencha à la portière pour s'informer du problème.

— Mais que se passe-t-il? demanda-t-il au militaire, qui retenait la bride du cheval de tête.

— C'est monsieur de Champigny qui m'envoie vous chercher, monseigneur. Des Outaouais et des Hurons des Grands Lacs viennent de débarquer sur la grève. Ils veulent s'enquérir des négociations. C'est l'officier Maricourt[17] qui les conduit. Téganissorens les aurait rencontrés à sept lieues de Québec et aurait décidé de revenir expressément pour eux.

Louis s'étonna de cette volte-face, mais à la réflexion cela lui parut une bonne chose.

— Tiens donc, pourquoi pas? Nous ferons d'une pierre deux coups.

Il ordonna à son cocher de rebrousser chemin et de prendre la direction du palais de l'intendance. Il s'apprêtait à chausser une nouvelle fois les souliers d'Onontio.

Il pénétra dans la salle du conseil où les attendaient Téganissorens et deux diplomates iroquois. Les autres avaient continué leur route vers Montréal. Des représentants hurons et outaouais se bousculaient en désordre autour d'eux, la face longue et le verbe haut. Ils semblaient hors d'eux-mêmes. Ils devaient présumer qu'Onontio les avait trahis. Louis comprit qu'ils étaient venus lui faire de furieux reproches. Il soupçonna également les Anglais d'avoir semé la défiance et la suspicion parmi ces peuples. Une lettre de Michillimakinac, qu'il lirait plus tard, lui confirmerait la justesse de ses soupçons.

Frontenac reprit place à la table des négociations et désigna Maricourt comme truchement. Il céda d'abord la parole à Téganissorens. Ce dernier répéta mot pour mot ce que contenaient les colliers qu'il avait présentés devant le conseil. Après quoi, Frontenac détailla ce qu'il avait apporté en réponse aux propositions iroquoises. Il insista particulièrement sur ce qu'il avait dit du genre de paix qu'il souhaitait et sur la nécessité d'y inclure ses alliés des Grands Lacs. Sans leur participation, leur garantit-il, aucune entente n'était envisageable.

Une précision qui provoqua un déferlement de cris de joie dans les rangs alliés. Ils semblaient soulagés. Le Baron, le chef huron de Michillimakinac,

prit alors la parole. Il se dit détrompé des appréhensions qu'ils avaient eues contre Onontio, et le remercia de les avoir compris dans une affaire dont ils s'étaient crus écartés. Il se montra néanmoins étonné de l'absence de plusieurs chefs iroquois. Téganissorens lui expliqua qu'ils avaient préféré poursuivre leur route pour ne pas inquiéter les anciens et donner plus rapidement de leurs nouvelles. Mais Le Baron craignait la fourberie des Iroquois. Ces derniers les avaient si souvent bernés par le passé. Ils avaient détruit et massacré leur peuple, quarante ans plus tôt, et il avait de la difficulté à leur faire confiance. Il tira pourtant un collier de sa chemise, haussa la voix et déclara sur un ton déterminé :

— Mon frère iroquois, nous voilà tous deux sur la natte de notre Père Onontio. Je t'ouvre mon cœur, ouvre-moi le tien. Fais voir que tu ne gardes pas de méchantes affaires dans ton ventre. Pour moi, je n'ai plus d'autres pensées ou paroles que celles de notre Père Onontio, et je ne regarde plus du côté de l'Anglais, dont la vue m'est insupportable. Montre-moi donc si tu es aussi fidèle à Onontio que je le suis. Voilà tout ce que j'ai à te dire présentement.

Téganissorens, qui n'avait parlé ni à Onnagoga ni aux autres ambassadeurs et ne pouvait pas se prononcer, n'en répondit pas moins :

— Grand chef huron, nous devons nous rassembler dans quatre-vingt-dix jours à Montréal. Je t'ouvrirai mon ventre, et tu verras alors que mon cœur est aussi fidèle à Onontio et aussi sincère que le tien.

Il refusa d'en dire davantage et se retira avec les autres délégués. Ils quittèrent dignement la salle et se dirigèrent vers la grève, où les attendaient leurs canots.

Les Hurons et les Outaouais, satisfaits de ce qu'ils venaient d'apprendre, en firent autant. Leur groupe, commandé par Maricourt, reprit aussitôt le chemin de Montréal. Tous les ambassadeurs sauvages partirent en lançant des cris intempestifs et en tirant du fusil, sous les salves répétées des trente canons de la ville. Ils se donnaient apparemment rendez-vous à Montréal, trois mois plus tard, si les choses se passaient comme prévu.

Ce qui restait à voir...



De La Joüe venait de lui faire son rapport sur l'avancement des travaux et Louis était enthousiaste. Le gros du corps de logis était érigé, c'est-à-dire que les murs de façade et les murs de refend étaient en place, de même que le second étage, et l'ensemble s'avérait plus spacieux qu'il ne l'avait cru.

L'équipe de travail de l'architecte prévoyait de s'attaquer à la toiture la semaine suivante et de terminer bientôt le gros œuvre proprement dit. Une fois les fondations, la charpente, les murs et le toit terminés, il resterait la finition, ce qui nécessiterait encore plusieurs semaines. Bref, le chantier avançait à bon rythme et de La Joie lui confirma qu'il pourrait réintégrer son habitation avant la fin du mois d'août, si tout allait rondement. Cela arrangeait d'autant Louis qu'il devait passer une partie de l'été à Montréal, pour préparer la reconstruction du fort Cataracoui et terminer ses négociations de paix.

Planté debout devant la fenêtre donnant sur le site où s'élevait lentement son nouveau château, il pavoisait. La journée s'annonçait prometteuse et Louis était d'humeur guillerette. On aurait dit qu'il avait retrouvé l'énergie de ses vingt ans.

Charles de Monseignat était assis devant son bureau et souriait placidement. Il n'avait pas souvent vu Frontenac aussi réjoui, ce qui était rassérénant.

— Vous verrez, vous dis-je, que nous réussirons là où les autres ont échoué. Nous scellerons la paix au nez et à la barbe des Anglais sans avoir à verser la moindre goutte de sang! Malgré le pessimisme corrosif de mes officiers et de ce pousse-crayon d'intendant. Parce que je connais assez ces peuples pour attester qu'ils sont au bout du rouleau. Jamais les Iroquois, les plus fiers et les plus orgueilleux guerriers de ce pays, ne sont allés aussi loin dans le compromis et la négociation. Le fruit est mûr, Monseignat, et je le cueillerai. Moi, Buade de Frontenac, je passerai à l'histoire comme étant celui qui a réussi à mettre définitivement les Iroquois au pas. Aussi vrai que je suis devant vous aujourd'hui.

Louis pivota sur lui-même avec une rapidité étonnante et fit face à son secrétaire, en pointant sur lui un index véhément.

— Et aigüisez votre plume pour pouvoir en rendre compte au roi dans votre prochaine relation, mon ami. Car ce qui approche est historique! Une date à souligner dans les annales, celle d'une entente de paix négociée de bonne foi entre nous et toutes les tribus de ce pays. Avec, en prime, le gouverneur général de la Nouvelle-France comme médiateur et arbitre des conflits. Du jamais vu, Charles, du jamais vu!

Louis se mit à rire tout à coup en imaginant la tête de Benjamin Fletcher, quand il apprendrait la défection de ses alliés.

— Les Anglais en crèveront de rage. Que voulez-vous, en ce bas monde, le bonheur de l'un fait souvent le malheur de l'autre, fit-il, philosophe.

— Et si les Iroquois nous leurraient? lui opposa laconiquement Monseignat.

Louis lui jeta un regard torve. Avait-il été contaminé par les autres pisse-vinaigre, lui aussi? Il le fixa durement, sans que le jeune officier ne baisse les yeux, puis il comprit que son secrétaire s'amusait à se faire l'avocat du diable.

— Si c'était le cas, répondit-il un ton plus bas en crispant les traits, je les frapperai avec toute la fureur dont je suis capable et jusqu'à ce qu'ils maudissent le jour qui les a vus naître, pour employer une tournure de leur façon. Mais laissons cela et prenez plutôt en note ce passage que je veux que vous couchiez sur papier, avant que je n'oublie. Il faudra l'ajouter à notre rapport annuel au ministre.

Monseignat se recourba sur sa paperasse et Louis recommença à dicter.

— Il m'apparaît d'une nécessité indispensable que vous donniez ordre à la sûreté de notre rivière, afin que les vaisseaux qui nous viennent de France ne soient plus exposés à l'insulte des corsaires et des flibustiers de Boston... Ils ont désolé cette année toutes les pêches sédentaires que nos habitants avaient commencées au bas de cette rivière et pour lesquelles ils témoignaient de beaucoup d'ardeur. Ils se sont aussi rendus maîtres, à la hauteur de Sept-Îles, d'une flûte nommée le *Saint-Joseph*, où il y avait pour près de cent milles écus d'effets. Sachez qu'en mon particulier, j'en perds pour plus de quinze cents pistoles, ce qui me réduit à la besace.

Louis avait appris la capture du *Saint-Joseph* quelques jours auparavant. Ce bateau venait les ravitailler et cela s'était produit sans que personne ne puisse rien faire pour l'empêcher. C'était une perte sèche tant pour lui que pour plusieurs habitants de la colonie, même s'il avait un peu exagéré le montant d'argent dont il se voyait dépossédé. Mais enfin, ce problème, récurrent, avait déjà été exposé au ministre une bonne dizaine de fois sans qu'on n'y porte jamais attention.

Il continua sa dictée, en étouffant un bâillement.

— Il faudrait une frégate de trente pièces que l'on enverrait de bonne heure l'année prochaine croiser à l'entrée de notre golfe en lui donnant ordre d'hiverner ici... ce qui nous mettrait à couvert de tous ces inconvénients dans lesquels nous allons infailliblement tomber. On y laisserait seulement trente bons hommes, y compris les pilotes, maîtres et contremaîtres, canonniers et autres officiers marins. Nous pourrions la faire partir l'année suivante, aussitôt que la navigation serait libre, avec quelque petit brigantin que nous ajouterions d'ici pour croiser dans l'entrée de notre golfe et empêcher tous ces corsaires d'y venir fureter, en attendant le passage de nos vaisseaux de France. Car la désolation que la prise de cette flûte a causée ici dans toutes les familles, jointe à la perte du *Corrossol*, qui périt l'automne dernier, est si grande que si ces incidents se reproduisaient, ils pourraient ruiner toute la colonie.

— Mais dites-moi donc, monseigneur, ce qu'il advient du sieur Le Moyne d'Iberville? lui demanda tout à trac Monseignat, après avoir tracé le dernier mot, de sa belle écriture appliquée.

Il leva sur Frontenac un regard plein de curiosité.

— Nous n'en avons plus de nouvelles. Est-il toujours sur les rangs pour reprendre le fort Bourbon aux Anglais? continua-t-il.

— D'Iberville? fit Louis, l'air étonné.

Il haussa les épaules, comme s'il était dépassé par la situation.

— Ne me demandez pas pourquoi, mais il semblerait que le roi s'apprête encore à lui confier la mission de retourner à la baie d'Hudson pour tenter une énième fois de s'emparer de ce malheureux fort. Il devrait être ici à la fin de l'été pour retourner là-bas. Après trois tentatives infructueuses! Je ne comprendrai jamais la fascination que cet aventurier exerce sur le roi et la cour.

— L'homme est quand même incroyable et sa ténacité est admirable, commenta le jeune secrétaire, sans tenir compte de la grimace qui venait d'échapper à Frontenac.

— Peut-être pourra-t-il finir par arracher ce fort aux Anglais. Ce serait tout de même une bénédiction pour le pays, lui concéda Louis.

Il refusait, ce matin-là, de se laisser emporter par son côté sombre. Les choses allaient quand même relativement bien. La perte d'argent causée par la prise du *Saint-Joseph* serait en partie résorbée par l'arrivée des fourrures à Montréal, et les procès en cours devant le conseil souverain avaient des chances de se régler après le départ de Saint-Vallier pour la France. Quant à son état de santé, il semblait s'améliorer. Peut-être était-ce à cause de ce remède du père Moreau? Il lui semblait que ses crises s'espaçaient, qu'elles étaient moins fortes et plus courtes qu'auparavant. La construction de sa résidence allait bon train et, la veille, il avait revu la belle madame de Bertou. Il ne s'était pas passé grand-chose parce que toute la domesticité était présente, mais il avait espoir de reprendre un jour le terrain perdu. De quoi aurait-il eu à se plaindre?

Sans compter que les six mille livres promises par le roi venaient de lui arriver par le dernier bateau. En outre, un nouvel ingénieur, Jacques Levasseur de Néré, venait tout juste de débarquer à Québec. Le monarque avait enfin cédé à ses demandes réitérées. C'était un ingénieur militaire de grand talent, lui affirmait-on, qui allait remettre en état les ouvrages de défense de la ville, qui avaient besoin d'être modernisés.

Il était accompagné d'un autre personnage intéressant, le sieur Jordain Lajus, chirurgien militaire. Un homme à propos duquel on lui avait dit beaucoup de bien. Depuis que l'un d'eux avait opéré le roi avec succès d'une fistule anale rebelle, les chirurgiens-barbiers avaient été affectés en priorité à ses armées régulières, à titre de chirurgiens- majors.

Pour Frontenac, c'était du blanc bonnet, bonnet blanc, et il se méfiait comme de la peste de ces maniaques de saignées, de purgations et de clystères. Il était persuadé que s'il avait vécu si longtemps, c'était justement

parce qu'il s'était tenu loin de ces charlatans. On ne l'avait d'ailleurs saigné qu'une seule fois alors qu'il était inconscient, à la suite d'une blessure par balle.

Il se mit à rire au souvenir d'une conversation qu'il avait eue, autrefois, avec un ami.

Monseignat lui jeta un regard interrogateur.

— Je pensais à l'humour très spécial des Parisiens, fit Louis. En fait, je pensais plutôt à la médecine pratiquée actuellement et à ses nombreux avatars. Figurez-vous qu'un ami m'a appris un jour que Louis xiii avait subi en une seule année quarante-sept saignées, deux cent douze lavements et deux cent quinze purgations! Voyez-vous cela? Il fallait être fait drôlement fort pour y survivre!

— Justement, il n'a pas beaucoup survécu...

— Vous avez raison, il est mort aux alentours de la quarantaine, si ma mémoire est bonne!

— Il semblerait que Gui Patin, l'ex-doyen de la faculté de médecine de Paris, se vantait de saigner ses patients jusqu'à trente fois au cours d'une même maladie, tant les vieillards que les enfants à la mamelle, le relança son secrétaire, l'œil vif et le sourire narquois.

Louis émit un grognement railleur.

— Savez-vous comment les Parisiens, qui se sont toujours moqués des médecins et des chirurgiens, les surnommaient? Les limonadiers des postérieurs! Il paraît même que sur la tombe de l'un deux, on pouvait lire en toutes lettres: «Ci-gît qui pour un quart d'écu, s'agenouillait devant un cul.»

Un fou rire incoercible éclata en troublant le silence de leur austère cellule de couvent. Comme le gouverneur avait le cœur à rire et que son secrétaire l'avait jeune, ils enfilèrent les histoires drôles et loufoques les unes après les autres, faisant appel à tout ce qu'ils avaient déjà entendu de plus scabreux et de plus grivois. Une fois n'étant pas coutume, ils se laissèrent aller à rire aux larmes. À ce jeu-là, Louis avait une longueur d'avance sur son jeune émule. Mais comme toute bonne chose avait une fin et que le petit exercice leur avait suffisamment dilaté la rate, ils se remirent au travail.

Le reste de la semaine passa très vite. Louis dicta ses impressions sur les négociations avec les sauvages, fit le bilan de l'année écoulée et avança d'intéressantes hypothèses sur les prochains développements en politique indienne. Monseignat consigna tout avec application. Il dut également relire le compte rendu des dernières négociations, les rédiger et les mettre au propre. Après quoi, Frontenac les approuva ou les fit reprendre, selon qu'il était d'accord ou non avec le contenu. Une fois la version jugée définitive, elle fut réécrite en trois copies, une précaution rendue nécessaire par les aléas de la poste maritime. Un travail long et fastidieux, mais primordial.

Dans la semaine qui suivit, Louis dut se rendre au bureau du palais de l'intendance pour travailler avec Champigny. Il fallait préparer l'exode saisonnier du gouvernement vers Montréal.

Cette migration impliquait tout de même que le gouverneur général et une partie de ses gens, l'intendant et les siens, un corps d'officiers et de fonctionnaires du roi, des secrétaires, des juristes, une partie de la domesticité de Frontenac et de Champigny, bref qu'au moins une centaine de personnes s'embarquent pour la ville frontière que constituait Montréal. Sans parler du gros contingent d'hommes que le rétablissement du fort Cataracoui nécessiterait et dont une forte proportion devait être réquisitionnée à Québec et dans ses environs, de même qu'aux Trois-Rivières. Des gens dont on devait organiser le transport sans encombre jusqu'à Montréal. C'était tout un remue-ménage!

Ce jour-là, les deux hommes travaillèrent de concert pendant de longues heures sans qu'aucun nuage vienne troubler la paix qui régnait entre eux. Ils semblaient s'accorder comme des larrons en foire, comme à l'époque bénie du duo Champigny-Denonville. Les deux secrétaires particuliers, Monseignat et de Leigne, en croyaient à peine leurs yeux et se pinçaient pour être sûrs qu'ils ne rêvaient pas.

Et pourtant, les sujets susceptibles de créer un incident diplomatique étaient légion, mais on aurait dit qu'ils s'étaient entendus tacitement pour les éviter ou pour les prendre avec un grain de sel. Ils semblaient las des disputes et des perpétuels crêpages de chignon.

Un accrochage aurait pourtant pu se produire lorsque Champigny osa prudemment revenir sur la détermination de Frontenac à rebâtir le fort Cataracoui. Le gouverneur se rendait à Montréal plus tôt que prévu pour mettre en branle le convoi qui devait s'y rendre. Champigny avait dû faire sortir des magasins du roi le matériel, les vivres et les munitions nécessaires pour ce voyage, ce qui représentait évidemment de lourdes dépenses. Mais le roi avait donné son aval à tout ce branle-bas, en dépit des rapports négatifs que l'intendant lui avait fait suivre à ce sujet. Champigny trouvait le projet irresponsable et trop onéreux.

Il prit Frontenac de front en lui glissant sur un ton doux et mine de ne pas y attacher d'importance:

— Ne vous semblerait-il pas plus prudent d'attendre le résultat des négociations avec les Iroquois avant de reconstruire Cataracoui, monseigneur?

Louis releva lentement la tête et lui répondit sur le même ton détaché:

— Et pourquoi donc, mon cher?

— Si la paix ne se faisait pas, nous serions obligés de maintenir ce fort en pleine guerre, avec les difficultés logistiques et les coûts faramineux que cela représente.

— Mais c'est justement en temps de guerre que ce fort deviendrait essentiel pour lancer des expéditions contre l'ennemi, ravitailler les troupes et offrir un point de repli à nos alliés indiens. Comme Téganissorens lui-même nous invite à le reconstruire, le moment ne peut être plus propice.

— Êtes-vous certain d'avoir l'aval des Iroquois? Téganissorens parlait peut-être par métaphore, comme le font souvent les Indiens.

— Métaphore ou pas, je reconstruis, monsieur de Champigny.

Louis se fendit d'un large sourire, un peu trop appuyé pour paraître naturel. Mais il n'éleva pas la voix. Il n'était pas question de remettre son projet à plus tard et sa détermination était inébranlable.

Les deux secrétaires particuliers retenaient leur souffle, inquiets de la tournure que pouvait prendre l'affaire. Connaissant le côté soupe au lait de Frontenac et l'obstination parfois obtuse de l'intendant, ils savaient que la situation pouvait chavirer d'une minute à l'autre. Une perspective redoutable, grosse de conflits potentiels.

Louis ajouta même, avec une impassibilité exaspérante:

— Vous et moi, mon cher Champigny, n'avons pas la même compréhension de l'utilité de ce fort. Nos positions sont irréconciliables. Autant en prendre note et passer à autre chose, ne trouvez-vous pas?

L'intendant ouvrit de grands yeux, l'air de se demander s'il ne rêvait pas. Il se dit même qu'il préférerait le Frontenac velléitaire et colérique à ce cauteleux personnage qui ne lui ressemblait en rien.

— Incidemment, Champigny, il me plairait de voir vos chiffres sur les comptes relatifs aux coûts des fournitures d'habillement et de vivres pour nos soldats. Peut-être pourrions-nous les réduire en passant par un marchand larochegeois qui m'a été vivement recommandé.

Champigny lui jeta un regard perplexe. De quoi se mêlait-il donc? se dit-il, soupçonneux. L'approvisionnement des soldats était de son strict ressort et il n'était pas question de laisser Frontenac y mettre le nez. Aussi lui rétorqua-t-il, avec l'air de n'y pas attacher d'importance:

— Je regrette, mais tous ces débours se discutent normalement avec le ministre, monseigneur, et jusqu'ici, on a toujours accepté mes prévisions budgétaires sans sourciller. Si vous croyez que quelque erreur a pu s'y glisser, adressez-vous à lui directement. Il se fera un plaisir de vous informer par le détail.

— Oh! mais ne le prenez pas mal, Champigny. Il ne s'agit pas de remettre en question votre gestion, mais de voir s'il y aurait moyen de réduire nos frais.

— La meilleure façon de réduire nos frais, comme vous dites, serait de couper dans votre budget, monsieur le gouverneur général.

Ces paroles furent prononcées d'une voix calme et placide. L'intendant semblait décidé, lui aussi, à ne pas prêter flan à la colère.

Louis éclata de rire. Il essayait en fait de savoir de façon détournée comment l'intendant pouvait vivre si bien avec un si maigre salaire. Comme Champigny n'avait pas d'argent de famille, il ne pouvait que supposer qu'il se faisait un petit pécule sur l'achat et la revente de l'équipement militaire. Autrement, il voyait mal par quel miracle il arrivait à joindre les deux bouts. Mais, sans preuve, comment porter des accusations?

— Je vois que vous avez la mèche courte, mon cher ami, eut l'effronterie de lui répliquer Louis. Il faudra vous reposer davantage. Vous travaillez trop, Champigny.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, Frontenac. Je me porte à merveille. Pensez plutôt à vous.

Et les remarques acidulées lancées sur un ton de politesse mondaine fusèrent de part et d'autre tout le reste de la journée, comme autant de flèches empoisonnées, sans que cela dégénère en conflit ouvert. On aurait dit que les combattants jouaient à qui conserverait son calme le plus longtemps possible. Ce nouveau divertissement sembla amuser les intéressés, mais déplut souverainement à leurs secrétaires, qui appréhendaient le ramassage des pots cassés...

Malgré l'hostilité feutrée du climat, le travail avançait vite. Tout finit pas se mettre en place vers la fin de l'après-midi et Frontenac se préparait à se retirer, lorsqu'il lança tout à trac, sur un ton de visionnaire:

— Vous serez le premier à me bénir lorsque j'aurai pacifié ce pays, Champigny, et je parie même que le roi se rendra à mes arguments et comprendra enfin l'importance stratégique du fort Cataracoui. Ne dit-on pas: «Qui vivra verra»?

Champigny inclina comiquement la tête en avançant les lèvres en cul de poule, l'air sceptique. Il demandait à voir, justement.

Les deux compères finirent tout de même par se séparer dans la bonne entente, satisfaits d'avoir réussi, pour une fois, à travailler sans se laisser déborder par leur animosité et leurs si nombreuses divergences de vues.

Lachine, été 1694

Lachine avait été reconstruite et les séquelles de la sanglante attaque de 1689 avaient complètement disparu. Le plein été éclatait dans toute son exubérance et accentuait la beauté du site, étalé tout le long des nombreux rapides du Saint-Laurent.

Louis était arrivé de Québec quelques jours auparavant et il s'était mis à la tâche avec ardeur. Il allait d'un groupe à l'autre, cet après-midi-là, le sourire aux lèvres et la bouche pleine de propos encourageants, tout en vérifiant que les marchandises étaient bien amarrées aux varangues et que le chargement des canots allait bon train. Il pourrait ordonner la mise à l'eau avant la fin de la journée, si tout allait à ce rythme.

Il avait fait monter à Montréal les hommes, l'équipement et les vivres nécessaires à l'envoi au fort Cataracoui d'une garnison d'une soixantaine de têtes, pendant une année. Il avait aussi prévu le nécessaire pour les deux cent vingt soldats, la centaine de miliciens et la poignée d'Indiens placés sous le commandement du chevalier de Crisafy, envoyés sur place pour rebâtir. Les bâtiments du fort étaient à refaire parce que l'explosion les avait soufflés comme fétus de paille, mais les murs palissadés étaient en bonne partie demeurés intacts. Hormis quelques brèches facilement réparables, ils étaient encore solides. Une inspection des environs avait d'ailleurs démontré que ni les Iroquois ni les Anglais ne l'avaient occupé durant tout ce temps.

Louis avait dû voir à tout, surveiller l'embarquement à Québec, vérifier les marchandises et s'assurer que les hommes répondraient à l'appel. En cours de

voyage, il avait également dirigé l'expédition et veillé à ce que tout se passe bien. La logistique d'un pareil branle-bas était lourde et exigeait une attention de tous les instants. À Montréal, il s'était assuré que toutes les ressources étaient arrivées à bon port et il avait laissé Callières prendre en charge l'organisation du gouvernement et l'hébergement de sa suite. Louis s'était ensuite précipité vers Lachine, après avoir réquisitionné les charrettes et les chevaux nécessaires au transport du matériel. Le lendemain et les jours suivants, il avait été constamment à pied d'œuvre. C'était une entreprise titanesque, qu'il aurait hésité à entreprendre s'il n'avait eu si à cœur la restauration du fort Cataracoui, surtout qu'il n'avait plus vingt ans et que son vieux corps commençait à regimber devant les diktats de sa volonté.

Louis avait fait débiter la fabrication des canots à Lachine, plusieurs semaines auparavant, car la technique exigeait que l'écorce soit enlevée aux arbres dès la fonte des neiges afin qu'elle soit assez malléable pour ne pas se déchirer et bien se mouler à la structure. Les Indiens que Callières avait chargés de cette mission avaient bien travaillé et Louis avait trouvé, dès son arrivée, cent cinquante canots bien calibrés et flambant neufs, ce qui était amplement suffisant pour le convoi qu'il planifiait d'expédier au lac Ontario. Si l'entreprise était exigeante, Frontenac se trouvait en meilleure position que jamais pour la mener à terme. Le roi lui laissait le champ libre pour reconstruire le fort et les déclarations de Téganissorens le renforçaient dans sa décision.

Louis se reporta par la pensée cinq années plus tôt, lorsqu'il s'était précipité à Lachine pour lancer une expédition improvisée vers Cataracoui. La situation d'alors était extrêmement précaire. Lui-même arrivait à peine de France, épuisé et abasourdi, la colonie était aux abois et le souvenir du massacre de Lachine était encore trop frais à la mémoire des habitants pour qu'ils puissent croire en une semblable entreprise. La conjoncture n'était pas favorable, les administrateurs du pays blâmaient unanimement sa volonté de reconstruire le fort et la peur avait tellement envahi la population que plusieurs parlaient de rentrer en France. Mais les conditions avaient changé depuis. Louis était bien en selle, il avait repris le pays en main et réaffirmé son emprise sur les Iroquois, qui l'invitaient même à reconstruire. Et la paix était à portée de main. Tout concourait à rendre son projet enfin réalisable.

Comme les choses semblaient bien aller, Louis crut pouvoir s'autoriser une petite pause et décida de se retirer dans ses quartiers. La journée était belle, mais il n'avait pas eu le loisir de s'y attarder. Le soleil était encore haut dans le ciel et le vent, frileux et indocile, bruissait doucement dans les feuilles de juin. Louis releva la tête vers l'astre chaud. Son apaisante caresse l'enveloppa et il s'y abandonna délicieusement. En fermant les yeux, il respira profondément. Il aurait aimé rester là sans bouger, muet, se fondre dans ce

décor et n'être plus qu'une présence, une ombre, un mince souffle de vie...

Louis s'entendit appeler de loin, d'une voix étouffée.

«Que me veut-on encore?», se dit-il, choqué par la brutalité du rappel à l'ordre.

Il ne pouvait même pas jouir d'une minute de tranquillité! Il s'engouffra dans sa tente et prit la bouteille de cognac posée sur la table. Il s'en versa un large trait. La coulée brûlante produisit dans sa gorge une chaleur bénéfique.

— Que le diable emporte cet importun!

Son capitaine des gardes, Le Neuf de La Vallières, fit pourtant irruption dans sa tente en claironnant:

— Monseigneur, un courrier vient d'arriver de Québec. Il est porteur d'une lettre que vous envoie monsieur de Champigny. Il a mentionné que c'était très urgent.

Louis s'assombrit. Il pressentait la mauvaise nouvelle. Cela lui rappelait trop la fameuse lettre de Provost, juste avant le siège de Québec...

La Vallières fut frappé par la mauvaise mine de Frontenac. Ses yeux injectés de sang et creusés de cernes bleuâtres, de même que le réseau de rides qui couraient à la surface de sa peau tannée, lui donnaient soudainement une allure de grand vieillard...

Il tendit la missive à son supérieur et attendit les ordres.

— Très bien, retirez-vous, La Vallières, lui signifia Frontenac d'une voix lasse.

Le capitaine des gardes sortit à regret, déçu de ne pas en savoir plus.

Louis buvait lentement. Il hésitait à ouvrir cette enveloppe. Puis il la prit et la retourna plusieurs fois dans sa main. Elle portait le sceau du roi. Comme ses lettres arrivaient souvent en double, par mesure de précaution, Champigny avait dû ouvrir la seconde. S'il la lui envoyait d'urgence, c'est que le message qu'elle véhiculait était funeste. Il connaissait trop l'intendant pour ne pas savoir qu'il se réjouissait de ce qui pouvait lui nuire. Plutôt que de se morfondre à échafauder des scénarios pessimistes, il décacheta.

Ce mémoire du roi portait sur l'entreprise de la baie d'Hudson. Louis fut figé d'appréhension et son cœur se serra. Il comprit que d'Iberville, *encore celui-là*, se mettait à nouveau en travers de son chemin. Il lut le texte avec fébrilité.

Le roi lui apprenait que Pierre d'Iberville avait quitté La Rochelle avec deux vaisseaux et se dirigeait vers le Canada. Il lui intimait l'ordre, ainsi qu'à l'intendant, de lui fournir sur-le-champ *cent vingt hommes, Français et sauvages, pour l'expédition, ainsi que tous les secours et la protection qu'il pourra*. Il prétendait ainsi *réparer ce que Nous avons manqué d'exécuter les années dernières dans la Baye du Nord. Nous avons accepté les offres faites par le sieur d'Iberville d'y aller à ses dépens avec deux bâtiments et des*

ustensiles, armes et munitions. Nous vous prions seulement d'aider le sieur d'Iberville de tout ce qui sera nécessaire pour le succès de cette entreprise, que Nous avons extrêmement à cœur.

Et voilà! On rayait en quelques traits de plume ce qui lui tenait si à cœur, à lui aussi. On balayait son rêve, au profit de priorités que Louis trouvait discutables. Une entreprise qu'il caressait depuis des années et qu'il avait différée si longtemps. Une reconstruction essentielle pour porter la guerre en pays iroquois, si jamais ces derniers dédaignaient la paix qu'il leur offrait. Et pour le bénéfice de qui? D'un aventurier qui échouerait une quatrième fois, il en aurait parié sa réputation.

Le mémoire du roi était accompagné d'un court billet de l'intendant. Louis le parcourut avec dépit. Champigny lui apprenait que les deux vaisseaux de Le Moyne d'Iberville avaient été aperçus près de Gaspé, et qu'il n'aurait d'autre choix que de mettre un terme à son projet de réaménagement du fort Cataracoui et de se plier aux ordres du roi. Il le priait de réacheminer vers Québec, et dans les plus brefs délais, les cent vingt hommes de même que les armes, munitions et marchandises nécessaires à leur entretien. Il insistait sur le fait que les magasins du roi étaient vides et la colonie trop pauvre pour supporter le coût de deux entreprises aussi hasardeuses. Ce qui était vrai, Louis ne pouvait le nier. L'intendant lui adoucissait la pilule en terminant par l'assurance qu'il pourrait toujours reprendre son projet l'année suivante, et qu'il l'aiderait en cela.

Démoralisé, Louis s'affaissa sur son siège. Tout allait pourtant si bien. Il était à deux doigts de réussir! Devrait-il ignorer cette lettre et expédier ses hommes au lac Ontario, comme si de rien n'était? Tout envoyer promener et désobéir, alors qu'il avait passé une partie de sa vie à se plier aux ordres? L'idée lui parut séduisante. N'en faire qu'à sa tête n'était pas si nouveau pour lui, mais il y avait la manière... et le bon moment. Le pari lui semblait pourtant risqué, dans les circonstances actuelles. D'autant que le roi prenait la peine de lui marquer combien l'entreprise de la *Baye d'Hudson* lui tenait à cœur. Sa réputation déjà entachée en souffrirait.

Il se voyait obligé d'obtempérer.

La mort dans l'âme, Louis donna l'ordre au chevalier de Crisafy de tout arrêter et de faire décharger les canots. Il ajouta que l'opération était remise *sine die*, et qu'il fallait renvoyer à Québec la moitié du contingent. Avec armes et bagages.

Puis il prépara la levée du camp en tentant de cacher sa déception. Mais sa tête de condamné le trahissait éloquentement.

Ses officiers comprirent à quel point cet ordre le mettait à la torture et certains s'en inquiétèrent. Mais c'était le lot du soldat d'obéir, une nécessité à laquelle même un haut gradé ne pouvait se soustraire, sous peine de

représailles. Et Louis n'avait pas assez de cartes dans son jeu pour se permettre ce luxe. Mais il recommencerait l'été suivant et, cette fois, il ne permettrait à personne, pas même au roi, de se mettre en travers de son chemin. Il se le jura, les dents serrées et le regard fixé obstinément sur l'horizon.



Montréal respirait la joie de vivre et l'animation qui y régnait, en ces douces journées d'août 1694, était touchante à voir. Il y avait tellement longtemps que ses habitants ne s'étaient laissés aller à fêter, à déambuler tranquillement et à rire innocemment de tout et de rien. On disait que les Iroquois viendraient en grand nombre réclamer la paix à leur gouverneur, ce qui donnait à entendre que cet été-là, du moins, serait sans histoire. Cela créait un sentiment nouveau d'euphorie. La vie avait été tellement dure à Montréal et dans ses environs, depuis quelques années, que les gens appelaient de toutes leurs forces ce répit providentiel. Car ils n'en pouvaient plus d'être sans cesse sur le qui-vive, d'avoir à se réfugier en catastrophe dans des redoutes improvisées lors d'attaques-surprises, de jour comme de nuit, et de trembler à l'idée de voir disparaître un membre de leur famille. Les Montréalais avaient été si éprouvés qu'ils ne pouvaient s'empêcher de ressentir, pendant ces quelques semaines de trêve, un goût de vivre effréné, comme si chacun essayait de mettre les bouchées doubles et de rattraper le temps perdu.

C'est dans ce climat de réjouissance que Frontenac attendait les délégués des Cinq Nations. On racontait plein de choses sur les démarches déjà entamées et la rumeur publique déformait les faits. On disait que l'ennemi était à bout de souffle et qu'il était prêt à vendre son âme pour que cesse cette guerre sanglante. D'autres assuraient, au contraire, que tout cela n'était que farce et simulacre, à seule fin de gagner du temps. Et que les Iroquois, alliés des Anglais, avaient abusé Frontenac et n'attendaient que le moment propice pour fondre à nouveau sur la colonie. Mais la majorité de la population avait tellement besoin de croire à la paix, qu'elle se comportait comme si elle était déjà acquise. Si les opinions étaient partagées, on semblait s'entendre au moins sur un point: il importait de vivre à fond l'instant présent, quitte à reprendre le fusil plus tard, s'il le fallait.

Frontenac attendait donc Téganissorens et les délégués des Cinq Nations depuis deux semaines sans rien voir venir, ce qui ne laissait pas de l'inquiéter. D'autant que les alliés étaient déjà arrivés pour la foire des fourrures et attendaient les Iroquois de pied ferme. Le bruit courait dans leurs rangs que

ces fourbes ne viendraient jamais et qu'ils avaient encore une fois joué de ruse pour gagner du temps et tromper le gouverneur général.

Vers la mi-août cependant, quelques canots se pointèrent au Sault-Saint-Louis. C'étaient bien des embarcations iroquoises. De fait, c'étaient des Tsonontouans et des Goyogouins qui venaient présenter leurs offres de paix.

Quand Louis apprit la nouvelle, il demanda si d'autres canots suivaient. Comme on lui répondit que non, il se montra déçu. La date de la rencontre était arrivée et seulement deux tribus se présentaient. Où était donc Téganissorens? Et les délégués onontagués, agniers et onneiouts, pourquoi n'étaient-ils pas venus?

Frontenac pressentit que quelque chose s'était enrayé quelque part, mais il ignorait quoi. Il se promit de faire la lumière sur cette impasse.

Les représentants des Indiens alliés commençaient à s'impatienter. Hurons, Outaouais, Miamis, Illinois, Abénaquis, de même qu'Iroquois christianisés, tous avaient envoyé leurs ambassadeurs pour assister aux négociations et en surveiller de près le déroulement. De sorte que plusieurs centaines d'Indiens de toutes provenances sillonnaient Montréal, le visage orné de peintures, le corps à demi nu, huilé et tatoué, les chevelures apprêtées en queues, chignons, couettes, hures ou rasées, bourrées de plumes, d'affiquets et de matachias[18], et les oreilles percées de bijoux de métal, d'os ou de bois. Ils parlaient différentes langues, se tenaient en petits groupes bruyants, déambulaient dans les rues avec aplomb en occupant tout l'espace, et n'hésitaient pas à entrer dans les boutiques ou les maisons pour regarder vivre de près ces Blancs qui suscitaient chez eux tant de curiosité.

Vers la troisième semaine d'août, et comme les autres tribus ne se montraient toujours pas, Louis se résigna à déclencher les pourparlers. Ils furent tenus dans la cour du château de Callières, par une chaude journée ensoleillée. De la paille fraîche fut répandue sur le sol, des bâches furent dressées pour protéger les participants des ardeurs du soleil et des sièges furent alignés à leur ombre. Les cérémonies protocolaires recommencèrent de plus belle, avec les palabres fleuries, les fêtes préliminaires, les discours dithyrambiques de fidélité à Onontio, les repas gargantuesques, les distributions de tabac et de vêtements, et tout le tralala habituel. Avec cette différence que l'assistance se bousculait plus nombreuse que jamais, impatiente de voir si les Iroquois tiendraient les promesses de Téganissorens et, surtout, si Onontio continuerait à supporter ses alliés.

Comme cela était d'usage, les délégués tsonontouans et goyogouins prirent la parole le troisième jour, pour expliquer que s'ils étaient arrivés les premiers, les autres nations suivraient. Une fiction à laquelle ne croyait plus Frontenac. Mais pour éviter de laisser voir sa déception, il conserva la tête haute et afficha un large sourire tout le long de cette parodie de négociation. Il

fallait éviter de laisser croire aux Iroquois qu'il tenait plus qu'eux à cette paix, de peur qu'ils n'en tirent parti.

C'est Oureouaré, l'ami de Frontenac, qui prit la parole au nom des deux tribus iroquoises.

— C'est tout de bon que vos enfants, les Goyogouins et les Tsonontouans, vous demandent la paix, notre Père Onontio, fit-il en commençant son discours. Ils sont sincères et c'est pour toujours qu'ils le seront à l'égard des Français. Si par malheur les choses ne tournaient pas bien, mes frères suivront la voie que je leur indiquerai. Ils sont résolus à renverser la chaudière de guerre, à la briser avec leurs haches et à tout jeter au fond de la terre parce qu'ils ne veulent plus songer qu'à la paix. Quant aux trois autres nations, elles descendront, comme elles nous l'ont promis, dans peu de temps.

On sentait qu'Oureouaré souhaitait profondément leur arrivée afin d'éviter une guerre imminente. Mais il dut sentir la vanité de cet espoir, puisqu'il ajouta :

— Pendant que mes frères sont ici, d'autres, dont Téganissorens, sont allés parler à la Grande Flèche. On y délibère actuellement sur les paroles qu'il a prononcées devant toi, notre Père Onontio, et dès le retour des délégués à Onontagué, nous viendrons tous ensemble terminer cette affaire avec toi.

Des murmures de colère s'élevèrent chez les alliés comme chez les Français, lorsque ces dernières paroles furent traduites. Cette fable de la venue des autres tribus après leur passage à Albany trouvait peu d'audience. On devinait que les Iroquois seraient encore une fois forcés de renoncer à la paix, sous la pression des Anglais. On savait que tous les moyens leur seraient bons, dont les flatteries, les présents somptueux, le chantage, voire les menaces de guerre, pour dissuader les Cinq Nations de négocier avec Frontenac.

Louis baissait la tête, d'un air buté. Comme il vit qu'on n'abordait pas la question des Indiens alliés, il demanda à Oureouaré s'il ne voulait pas les y inclure.

Le négociateur parut surpris et décontenancé par la question. Il se tourna vers les chefs, les consulta et répondit d'une voix calme :

— Quand j'ai parlé tantôt de renverser la chaudière de guerre, il était clair dans mon esprit que cela concernait autant les Français que tous leurs alliés.

Des grognements de réprobation fusèrent encore dans l'assemblée. On doutait de la sincérité des Iroquois. Le père Bruyas se pencha à l'oreille de Frontenac, qui lui souffla quelques mots. Il les traduisit ainsi :

— Je suis bien en peine de ce que vous pouvez répondre à mes enfants les Hurons, les Outaouais, les Miamis, les Illinois et tous les autres ici présents, puisque nous ignorons tout de la position des trois nations qui sont absentes aujourd'hui. Comment prêter foi à vos paroles dans un pareil contexte ?

Quelles acclamations n'entendit-on pas retentir après ces propos! Comme une vague déferlante, comme un écho qui résonne dans une forêt après qu'une grande agitation y eut régné, des hurlements de joie, des battements de mains et de pieds éclatèrent de tous côtés et s'amplifièrent. On n'entendit plus rien d'autre pendant un long moment...

Les alliés se réjouirent de voir Frontenac prendre aussi ouvertement leur part. Ils se sentaient pris en compte et comprenaient qu'Onontio n'avait pas l'intention de les abandonner au profit des Iroquois.

Oureouaré présenta ensuite les treize prisonniers qu'il ramenait avec lui. Il y avait parmi eux des sauvages alliés, mais aussi quelques Blancs, dont un certain Joncaire. Ce dernier avait été adopté en remplacement d'un chef héréditaire de la tribu des Tsonontouans, comme le père Millet l'avait été chez les Onneiouts. Mais il y avait surtout François de La Fresnière, enlevé par un parti iroquois deux ans plus tôt, et que Louis considérait comme un de ses meilleurs officiers. L'homme semblait particulièrement ému de se retrouver parmi les siens. Louis souleva le problème de l'absence du père Millet, qu'il avait réclamé et que Téganissorens lui avait promis de ramener, mais Oureouaré lui confirma qu'il avait bien pris la route pour le Canada et ne tarderait pas à arriver.

Louis accepta le collier qui accompagnait les prisonniers, se dit très heureux de revoir ses enfants que l'on croyait morts, mais il refusa de recevoir les autres colliers. Il expliqua à ses interlocuteurs que la grande chaudière de guerre ne serait détruite que lorsque les Cinq Nations viendraient lui réclamer unanimement une paix générale, incluant *tous* ses alliés. Une condition *sine qua non* qu'il entendait maintenir coûte que coûte.

Trois jours plus tard, après les festins et les distributions de présents de rigueur, ce fut au tour de Frontenac de donner sa réplique. Elle fut courte, mais percutante. Il remercia les deux tribus de s'être déplacées et d'avoir obéi à son injonction dans le délai prévu et réitéra sa confiance indéfectible en Oureouaré. Il leur donna quelques branches de porcelaine pour les remercier de la remise des prisonniers, mais leur rappela aussitôt:

— J'aurais souhaité pouvoir répondre à vos autres colliers, mais vous pouvez voir par vous-mêmes que j'aurais été bien imprudent si je l'avais fait, étant donné la confusion dans laquelle vous êtes sur la paix que je souhaite que vous fassiez avec les nations sauvages qui me sont alliées. Vous pourrez juger aisément, comme elles, qu'il faudrait que j'eusse perdu l'esprit si j'y avais répondu, puisque les trois autres nations iroquoises ne sont pas descendues dans le temps prescrit, et qu'elles sont allées prendre conseil de l'Anglais, qui ne manquera certes pas de les détourner de faire la paix avec nous. Ce ne sera que la suite des mauvais avis qu'il leur a toujours dispensés par le passé. Je ne peux demeurer dans l'inaction de mon côté, ni retenir

indéfiniment mes alliés pendant que l'on délibère contre moi à Albany. Je crains bien qu'on vous entraîne dans les mêmes sentiments, malgré ce que vous m'avez témoigné. Je me vois donc obligé de vous déclarer que je ne suspendrai pas plus longtemps la grande chaudière et que j'inciterai mes alliés à continuer la guerre contre vos tribus, tant que vous ne viendrez pas toutes ensemble demander la paix. Si vous y manquez, je verrai alors que toutes vos démarches n'ont été faites qu'à seule fin de m'amuser et ma colère sera terrible. Vous voyez que j'ai le cœur net, qui parle librement, et que je n'ai pas dessein de tromper qui que ce soit.

Le message avait l'avantage d'être clair, autant pour les alliés que pour les deux nations iroquoises. Mais sur l'entrefaite, un Goyogouin lança un reproche inattendu aux Outaouais en les accusant d'avoir accepté de discuter de paix avec eux, sans la participation d'Onontio.

Louis, qui avait été bien informé des tractations par ses commandants de poste, prit la mouche et rétorqua aussitôt, choqué du sans-gêne du Goyogouin.

— Vous avez l'audace de blâmer les Outaouais d'être allés chez vous, alors que c'est vous autres qui leur avez envoyé des émissaires avec des colliers dans l'espoir de les séduire, en disant que j'avais abandonné les Miamis. Ce qui est faux ! Ils sont sous ma protection, comme tous mes autres enfants, et ils ont bien fait de venir ici, aujourd'hui, pour s'expliquer avec moi de ces soupçons que vous avez pu leur donner. Il vous sera inutile désormais de vous servir de vos ruses ordinaires pour détourner de moi mes enfants, car ils voient comme je répons et ils connaissent maintenant mon cœur. Agissez de bonne foi à l'avenir, car ces subtilités qui vous ont été si avantageuses par le passé ne vous serviront plus de rien désormais.

Kondiaronk, le chef des Hurons aussi appelé Le Rat, le plus considérable et le plus habile politicien des nations d'en haut, se leva et prit alors la parole. Il s'adressa au Goyogouin qui venait de tenter d'embarrasser les Outaouais.

— Nous sommes en présence de notre Père, il ne faut donc rien lui cacher, n'es-tu pas d'accord ? Raconte-nous, toi qui aimes tant parler, ce que portaient les colliers que tu nous a proposés, ainsi qu'aux Outaouais ?

L'émissaire se trouva interdit et se mit à bégayer des mots ambigus, difficiles à traduire. Il était démasqué. Des reproches amers s'élevèrent alors de part et d'autre. Les sauvages se mirent à s'accuser réciproquement de félonie, de duplicité, de haute trahison. Des hauts cris et des insultes s'échangèrent dans un aller-retour de répliques vives et fulgurantes. Débordés par la rapidité des échanges, les truchements en restèrent cois. Le chahut était indescriptible.

Voyant qu'il ne sortirait rien de bon de cette algarade, Louis y mit brusquement un terme en s'adressant aux deux tribus iroquoises.

— Il me reste encore de l'amitié pour vous...

Le brouhaha s'atténua assez pour qu'on puisse entendre le reste de ses paroles, traduites par le père Bruyas, aux lèvres duquel tous se suspendirent aussitôt.

— ... j'ai compassion de votre misère et je ne puis vous voir nus. Vous avez usé le peu de hardes que les Anglais vous ont données pour venir me trouver et me ramener mes prisonniers, aussi je vous donne celles-ci, pour vous couvrir.

La diversion fit taire momentanément les rancunes et les hargnes accumulées. Louis claqua des doigts et fit apporter des marchandises. On les déposa sur le sol de paille. Ses hommes distribuèrent à chaque Iroquois une chemise, un capot, une couverture, des mitasses ou bas à la sauvage, ainsi que des souliers.

— Mais je vous répète encore une fois que je ne discontinuerai pas mes préparatifs de guerre tant que toutes vos nations ne seront pas venues parler de paix, et je ne peux pas vous promettre non plus que mes alliés ne tourneront pas la hache contre vous, à moins que vous ne déclariez vouloir vous séparer définitivement des nations qui veulent continuer la guerre. Mais j'aurai toujours les bras ouverts pour vous recevoir quand vous agirez sincèrement. Partez maintenant, en toute sécurité, je vous donnerai même de ma jeunesse pour vous escorter jusqu'au lac Saint-François. Et dites à Téganissorens que je garde les deux otages qu'il m'a laissés jusqu'à ce que j'aie de ses nouvelles. Il ne leur sera fait aucun mal, je n'use pas de ces avantages-là, et je les renverrai chez eux même si la guerre était déclarée. Mais dis-leur bien qu'en tel cas, je mettrai tous les prisonniers que je ferai sur vous à la chaudière. Tous sans exception!

Ces mots étaient à peine prononcés qu'un chef abénaquis, lassé de demeurer à écouter sans intervenir, se leva subitement et présenta à la ronde plusieurs chevelures prises sur l'ennemi.

— Ce sont des chevelures anglaises, notre Père Onontio, dit-il, tout en les faisant circuler sous les yeux approbateurs des différents participants. Je vous les apporte au nom de mes frères guerriers. Elles témoignent de la forte guerre que nous faisons contre les Anglais.

Les chevelures furent remises à Frontenac qui en fit grand cas, même si ces dépouilles puantes lui répugnaient profondément. Il remercia chaudement ses alliés et les encouragea à mener une guerre intensive contre les Anglais. Un applaudissement général conclut cette rencontre.

Les émissaires iroquois paraissaient satisfaits et ils se remirent en route cinq jours plus tard, après avoir profité de toutes les gentilleses et les douceurs que les Français savaient si bien prodiguer. Quant aux Indiens alliés, Louis les réunit dans un dernier grand conseil où il avait convoqué tout ce qu'il y avait de personnes de distinction, et leur tint un discours mobilisateur.

— Je vous exhorte, leur dit-il, de faire des partis incessants contre nos ennemis communs aussitôt que vous serez chez vous. Tournez toutes vos armes contre l'Iroquois, comme je ferai de mon côté, jusqu'à ce que je vous fasse savoir qu'ils sont tous venus me demander la paix pour de bon. Et pour vous marquer mon affection et ma reconnaissance, je vous fais ces présents.

Louis fit donner à chacun des trente-cinq chefs présents un fusil, dix livres de poudre, quinze livres de balles, six livres de tabac, deux chemises, un capot, une couverture et deux haches. On fit quelques jours après un festin de guerre où furent bouillis des dizaines de chiens, que les sauvages mangèrent avec délice. Chacun y alla de sa chanson de guerre où il narrait, casse-tête en main, l'ensemble de ses exploits. On entonna de longues heures durant des chansons toutes pleines de vengeance et de l'idée de porter le fer et le feu quelque part, ce qui échauffa pour de bon des esprits plutôt flegmatiques de nature et portés à la discrétion.

C'est le lendemain matin, à la pointe du jour, que des dizaines de canots chargés jusqu'à la ligne de flottaison furent remis à l'eau. Les alliés rentraient chez eux, comblés de présents et réconfortés sur les intentions d'Onontio. Ils étaient ragaillardis aussi à l'idée d'avoir désormais à affronter les Iroquois main dans la main avec les Français jusqu'à ce qu'une paix générale soit enfin négociée.



Louis était épuisé. Ces négociations avaient été longues et houleuses, et il ne pouvait pas dire qu'elles s'étaient bien déroulées du point de vue d'une éventuelle paix. Tout était à refaire et la guerre était encore une fois à l'horizon. Téganissorens ne s'était pas présenté et il ne viendrait pas. Cela était clair et Louis pouvait prendre la mesure de la forte emprise que l'Anglais exerçait encore sur l'Iroquois. Il aurait donné cher pour assister à la réunion qui s'était tenue à Albany et voir sur quelles cordes avaient joué ses ennemis pour intimider si fortement les Iroquois. Il en avait quand même une petite idée: la peur, le chantage, l'attachement, la loyauté, l'intérêt, une haine des Français savamment attisée, tout avait dû être pris en compte pour les forcer à rejeter ses offres de paix.

Il devrait encore se résoudre à la guerre, mais pas avant d'avoir reconstruit le fort Cataracoui, ni d'avoir reçu de nouvelles recrues. Il dicterait tantôt une lettre à Monseignat pour réclamer des renforts en hommes et en munitions.

Callières paraissait satisfait, pour sa part, et enchanté de voir sa thèse de la duplicité des Cinq Nations si brillamment illustrée. Il avait toujours été

convaincu de leur mauvaise foi, lui avait-il répété ce matin-là, alors que Louis n'en pensait pas moins que ses ennemis avaient été à deux doigts de déposer les armes. Il en avait l'intime conviction. «Il n'aurait pas fallu grand-chose pour que tout fût possible, se dit-il avec amertume. Mais les Anglais veillaient au grain...» Malgré tout, le bilan était positif. La confiance des alliés avait été regagnée pour de bon, c'est du moins ce qu'il espérait, et ces derniers n'allaient plus cesser de harceler les Iroquois. Ce qui était une bonne nouvelle pour la sécurité de la colonie.

Louis avait bien d'autres fers au feu et comme les apitoiements n'étaient pas dans sa nature, il retomba vite sur ses pieds et reprit ses occupations. Toutes sortes de problèmes, qu'il devait régler avec l'aide de Callières et de l'intendant, se posaient à Montréal.

Il se remettait à peine de ces tractations lorsqu'il reçut coup sur coup deux lettres d'Acadie, l'une du baron de Saint-Castin, et l'autre du jésuite Pierre Thury, missionnaire à Pentagouet. On lui apprenait qu'un chef de guerre abénaquis, un certain Taxons, avait semé la terreur chez les Anglais et en avait même tué quarante-deux en fondant avec ses hommes sur Boston, alors que le général Phips – «encore cet animal-là!», se dit Louis – croyait avoir passé une entente de paix avec les Abénaquis. Ces lettres renforçaient les propos des quelques membres de cette tribu présents aux négociations. Louis se dit qu'il faudrait regagner leur confiance qui avait été grandement trompée jusqu'ici par le roi. On avait souvent promis aux Abénaquis de leur envoyer du secours par mer, mais dès que les vaisseaux paraissaient à la rivière Saint-Jean, ils repartaient aussitôt, par peur des Anglais. Les présents qu'on leur avait envoyés jusqu'ici ne leur parvenaient plus. Une situation que Louis se promit de dénoncer au ministre pour la faire corriger. Autrement, les colonies anglaises tireraient avantage d'un traité avec les Abénaquis, au détriment de la Nouvelle-France.

C'est le jour suivant que Louis reçut la meilleure nouvelle depuis longtemps. Il était assis à son bureau, dans la pièce haute et claire que lui réservait Callières dans son château, lorsqu'on lui annonça une visite-surprise. Son garde du corps ne voulut pas lui en dire davantage. Louis se demandait bien de qui il s'agissait, lorsqu'il vit s'avancer vers lui un être décharné, vêtu de haillons et qui tenait à peine sur ses jambes.

L'homme était pâle et des rides profondes mangeaient ses joues et le pourtour de ses yeux. Une barbe toute blanche couvrait sa mâchoire. Quant à sa chevelure, il n'en restait qu'une touffe jaunâtre et clairsemée, perchée sur le dessus de son crâne. Sa maigreur était sidérante.

Louis fronça les sourcils. Il ne croyait pas connaître cet individu et s'appropriait à s'enquérir de son identité, lorsqu'il eut une subite illumination.

«Mon Dieu, se peut-il que ce soit lui? Que lui a-t-on fait, on dirait un

vieillard!», se borna-t-il à penser dans la fulgurance de l'intuition.

Pourtant, rien ne laissait croire que cet homme-là fût le même qu'il avait vu la dernière fois, il y avait bien... huit années de cela. À l'époque, c'était un solide luron à la démarche gaillarde, large d'épaules, le cheveu noir dru et épais, la barbe forte. Il devait avoir à peine quarante ans et rayonnait d'enthousiasme et de détermination. Alors que maintenant...

Le fantôme s'approcha du gouverneur avec un sourire résolu aux lèvres.

— Monsieur le comte de Frontenac, je suis heureux de vous revoir enfin, lui dit-il d'une voix fluette.

Il lui tendait la main.

Louis s'était levé entre-temps et s'était avancé pour lui prendre la main et la serrer avec chaleur dans les siennes.

— Père Millet, père Millet! Il y a longtemps que l'on ne vous a pas revu dans ces parages. Bienvenue parmi nous! Il y a si longtemps, si longtemps...

Louis ne trouvait rien de mieux à dire que ces banalités. Il était ému de revoir celui qu'on avait cent fois cru mort, que les Anglais haïssaient au point de le voir dans leur soupe, celui qui, pendant tant d'années, lui avait servi de conseiller et de mentor dans ses négociations avec les Iroquois.

— Ainsi, ils ont fini par vous laisser partir. Pour vous dire la vérité, je ne croyais jamais vous revoir vivant. Avec qui êtes-vous revenu? Mais prenez plutôt place ici. Asseyez-vous, père Millet.

Louis sonna son serviteur.

Il installa son invité-surprise dans un large fauteuil devant son bureau, et commanda des boissons et quelques gâteries.

Le père Millet souriait toujours. Il paraissait s'amuser du trouble qu'il causait à son interlocuteur.

— Vous avez bien failli ne pas me reconnaître, n'est-ce pas? J'ai vu le doute et l'interrogation dans vos yeux, monseigneur.

— C'est que... vous avez...

— Vieilli?

— Je dirais plutôt... changé.

— Vieilli serait plus approprié, ne trouvez-vous pas? fit le jésuite en riant à pleine gorge.

Il lui manquait quelques dents, en haut et en bas.

— Si vous voulez, lui concéda Louis. Mais dites-moi, mon cher Millet, avec qui êtes-vous revenu?

— Je suis arrivé avec une délégation onneiout. On m'a choisi pour vous présenter officiellement leurs offres de paix. Je sais, hélas, que les deux autres nations ne sont pas venues dans le temps prescrit. Téganissorens et d'autres grands chefs ont été convoqués chez les Anglais, ce qui n'est pas bon signe. À Onontagué, actuellement, la situation n'est guère facile, vous savez. Tout est

sens dessus dessous. La division règne tellement dans leurs rangs que c'en est une pitié. Jamais ils n'ont été aussi déchirés.

— Mais ils m'ont au moins accordé votre libération, que je leur ai demandée instamment.

— C'est donc vous qui avez fait des pressions pour qu'on m'envoie ici? Je sentais qu'ils cherchaient un moyen élégant de se débarrasser de moi sans faire de vagues. Une solution à l'épineux problème que leur posait ma présence parmi eux. Un problème d'autant plus sérieux que j'avais revêtu la personnalité d'Otasseté, un grand chef et un fondateur de la ligue iroquoise, et que les Anglais exigeaient qu'on me mette à mort ou qu'on me livre à eux. Je vois par là qu'ils semblent avoir finalement choisi de ne pas leur déplaire plus longtemps. Mais je vous embête peut-être avec ces histoires, monseigneur?

— Pas du tout, au contraire, lui répondit Louis avec une grande sincérité.

Il s'était souvent demandé ce qui était arrivé au jésuite depuis son enlèvement en 1689, au fort Cataracoui.

— Si vous vous en sentez la force, reprit-il après un silence, j'aimerais apprendre de votre bouche ce qui s'est passé depuis ce jour fatidique où les Iroquois vous ont fait prisonnier.

— C'est une bien longue histoire... mais si vous avez la patience de m'écouter, je peux tenter de vous résumer cela. En espérant ne pas trop vous ennuyer, enfin...

Louis se détourna. Son majordome lui apportait un plateau sur lequel trônaient un pichet de café chaud, des confiseries, les beignets de Mathurine et un cruchon de vin rouge. Le père Millet choisit le vin. Il ne connaissait pas le café et craignait qu'une pareille mixture lui donne des maux d'estomac. Quant aux sucreries, il y avait si longtemps qu'il n'y touchait plus que leur seule vue lui donnait la nausée.

Louis lui servit une solide ration de vin. Le prêtre fit une grimace, l'air de dire que cela était trop copieux, mais il l'accepta quand même. Puis il s'adossa à son fauteuil. Louis en fit autant, en s'installant confortablement.

— J'avoue que je ne sais trop par où commencer, lui dit le jésuite. J'ai un peu de difficulté à railler mes idées.

— Je vais vous aider. Commençons par le commencement. Vous étiez au fort Cataracoui pendant et après la grande expédition du gouverneur Denonville. Celle où une cinquantaine d'Iroquois ont été envoyés aux galères de Marseille.

— Oui, c'est bien cela. J'étais alors aumônier du fort depuis une année environ. Vers le milieu de l'été, si ma mémoire est bonne, un petit groupe d'Onontagués s'est présenté au fort. On ignorait qu'ils étaient l'avant-garde d'un gros contingent de guerriers onontagués, tsonontouans et onneiouts. Ils ont demandé l'assistance d'un médecin et d'un prêtre, le premier pour soigner

quelques-uns de leurs guerriers, et le second pour assister un mourant.

— Personne ne s'est douté qu'ils fomentaient une vengeance après l'expédition de Denonville et l'envoi d'Iroquois aux galères?

— Oui... et non. Nous savions que les Iroquois étaient sur les dents à cause de cette malheureuse campagne, et nous étions sur nos gardes depuis lors. Même qu'on avait été avertis de leur intention par un soldat qui avait évité la capture de justesse en se précipitant à l'intérieur des palissades, mais ils semblaient avoir vraiment besoin de notre aide... Que pouvions-nous faire? La leur refuser? Saint-Amant et moi avons accepté de les rencontrer.

— Pour votre plus grand malheur.

— Vous ne pouvez mieux dire. Pour le malheur de mon pauvre compagnon, surtout, qui n'a pas eu la même chance que moi... Que Dieu ait son âme!

— Que s'est-il passé?

— Oh! rien que de bien naturel pour des gens qui étaient convaincus que je les avais trahis, deux ans plus tôt, en les conviant à un festin de la Saint-Jean au fort Cataracoui. J'ignorais alors que c'était une manœuvre de monsieur le gouverneur pour empêcher d'éventuels espions d'aller révéler qu'il marchait avec son armée sur leurs pays. Vous savez comme moi ce qui en a résulté: cinquante et un Iroquois ont été envoyés aux galères de Marseille et seulement une poignée y a survécu. Que vous avez eu la bonté de ramener au pays. Les Iroquois ont voulu me faire payer ce qu'ils voyaient comme une terrible trahison.

Louis avait été mis au courant de tout cela et il était persuadé que cet épisode avait déclenché la guerre actuelle, qui durait depuis cinq ans déjà.

— Alors que vous n'y étiez pour rien...

Le père Millet fit un signe de dénégation de la tête et reprit son récit.

— Dès qu'ils ont pu s'emparer de nous, ils nous ont conduits à une petite clairière, nous ont dépouillés de nos vêtements et ont commencé à nous battre cruellement, en nous accusant de tous les maux.

Le prêtre avait pris un ton détaché pour raconter ce qui lui semblait tellement loin à présent que c'en devenait irréel, comme s'il parlait de quelqu'un d'autre. Et pour tant, c'était bien lui cet homme à demi nu qui avait marché pendant onze jours consécutifs, relié par un licou à son propriétaire qui le promenait en trophée de guerre, le moquait, le raillait, en le rouant de coups et en le couvrant d'insultes.

— Cet épisode est bien triste à remémorer, monseigneur. Et pourtant, je l'ai vécu, et mon malheureux compagnon de misère également. C'étaient de jeunes guerriers qui nous conduisaient. Je me souviens particulièrement de celui qui m'avait fait prisonnier. Il ne cessait de me dire, tout le long du chemin me ramenant à Onneiout: «Tais-toi, tu n'es rien, tu n'as point

d'esprit.» Ou alors: «Tu fais l'orgueilleux, le superbe? Nous te ferons ravalé ta morgue avec le feu! Comme nous nous amuserons à te faire souffrir!» Et il allait, s'exclamant aussi: «Tu es laid! Tu ressembles à un chien, non, plutôt à un ours. Et tu es poilu comme un lièvre, avec une tête de citrouille. Tu es le capitaine des chiens.»

Le père Millet se mit à rire à cette évocation. Il ajouta même:

— Il est vrai que je n'ai jamais été particulièrement beau, mais enfin... À ce moment-là, je puis vous assurer que je n'avais pas le cœur à rire. Je savais trop ce qui m'attendait, une fois arrivé à destination. Et nous avons marché, marché... à demi morts de soif et de faim, ayant de plus en plus de difficulté à suivre, ce dont on se moquait encore en nous traitant de «femmes». Comme je me suis senti proche, alors, des pères Brébeuf et Lalemant, que des Agniers et quelques captifs hurons avaient mis à mort dans d'horribles tortures, une quarantaine d'années plus tôt! Jeune prêtre, à l'instar de ces héros, j'avais rêvé de mourir en martyr. Mais plus se précisait l'éventualité d'une telle fin et moins je m'en sentais digne...

— Et plus elle vous terrifiait?

— Bien sûr, que croyez-vous? Je ne suis pas désincarné. Il faut avoir vécu parmi ces peuples pour connaître toute l'horreur de la torture qu'on inflige aux prisonniers. C'est un cauchemar, monseigneur.

Millet trempa les lèvres dans sa coupe. Il paraissait plongé dans des souvenirs indicibles, qu'il emporterait probablement avec lui dans la tombe.

— Vous dire si j'ai prié! Comme un damné. «Oh, Dieu de bonté, ai-je imploré, éloignez de moi ce calice!» Comme le Christ au jardin de Gethsémani. Cette idée m'avait obsédé pendant cette longue équipée et n'avait fait que rajouter à mes tourments. «Suis-je donc un lâche?», m'étais-je interrogé sans fin. De savoir que le Christ en croix avait adressé pareille requête à son Père n'avait en rien adouci le jugement que je portais sur moi-même. Seuls des actes de charité chrétienne et la prière avaient fini par m'apporter quelque réconfort. Car le Français fait prisonnier en même temps que moi n'en menait guère large. Saint-Amant se trouvait dans un état pitoyable, pire que le mien. Comme il s'était fortement débattu lors de sa capture, on l'avait durement frappé et certains avaient commencé à le mutiler. Les ongles de ses doigts avaient été arrachés un à un avec les dents, et on avait brûlé lentement dans des pipes ses moignons ensanglantés. Plus l'homme avait gémi, plus on avait accentué ses tourments. On lui avait également lacéré à coups de couteau les jambes et les bras en cautérisant ses blessures avec des tisons ardents, pour arrêter l'hémorragie. Grièvement blessé à la tête, il marchait comme un automate, l'air absent, indifférent déjà à ce qui l'entourait.

Louis termina sa coupe et s'en servit une autre. Il ne pouvait pas dire que

ces histoires de torture lui réussissaient bien. Pourtant, la curiosité l'emportait sur la répugnance. Et il voulait en savoir le plus possible sur cet homme qu'il considérait comme un héros malgré lui. Mais son interlocuteur avait déjà repris:

— Aussi l'ai-je soutenu et encouragé quand il s'est effondré, et j'ai partagé avec lui ma ration d'eau et de nourriture. Chaque fois que cela était possible, je lui parlais de Dieu et de la vie éternelle, l'exhortant à la prière et au pardon. Mais je connaissais trop bien le rituel de capture pour ignorer que celui-là était déjà promis au bûcher. Quant à moi, le ciel seul savait ce qui m'attendait... Comme on m'avait toujours maintenu en tête de ligne, cela signifiait que j'avais de fortes chances d'être sacrifié dès l'entrée à Onneiout, les guerriers n'arrétant pas de clamer que je paierais pour tous les Français. Mon supplice risquait d'être exemplaire...

— Dans pareil cas, on ne peut que s'en remettre au destin ou à Dieu, selon que l'on est croyant ou non.

— Comme vous dites. Mais une brève lueur d'espoir s'est pourtant ranimée en moi quand un capitaine de guerre manchot m'a soufflé à l'oreille, alors que nous approchions d'un petit village, qu'il était convaincu que les chrétiens d'Onneiout feraient tout pour conserver ma vie. «Prends courage, mon frère!», m'avait-il dit. Une information anodine qui a été comme une illumination, car elle témoignait de l'ambivalence des Iroquois à mon égard.

— Ils pouvaient difficilement se débarrasser de vous sans susciter de la grogne parmi leurs troupes, n'est-ce pas?

— En effet. C'est d'ailleurs ce qui m'a sauvé la vie. Mais tenons-nous-en à cet épisode, si vous le voulez bien, autrement je risque de perdre le fil.

— Je suis tout oreilles, mon cher Millet.

Le jésuite continua son récit sur le même ton monocorde et détaché, peut-être pour éviter d'être submergé par l'émotion.

— Quand ils sont arrivés au lieu servant de cantonnement à leur armée, on m'a tellement frappé à la tête et au ventre que je me suis évanoui. On s'est acharné sur moi en me traitant de «chien de Français» et de «traître». J'ai alors été rapidement confié à un groupe d'Onneiouts qui ont veillé à ma sécurité, vraisemblablement chapitrés par certains capitaines chrétiens influents.

— Ces gens étaient-ils parents avec cette fameuse Suzanne Gouentagrandi que j'ai eu le bonheur de recevoir à ma table?

— Justement, j'y viens, j'y viens, monseigneur... Lorsque l'armée s'est remise en marche, une Tsonontouane chrétienne m'a tendu un bonnet à l'anglaise pour me protéger du soleil ardent, ce que j'ai accepté avec reconnaissance en traçant le signe de la croix sur son front. Car il faut savoir que mon compagnon était entièrement nu et que je ne portais que mon

calçon, qu'on m'avait conservé par décence. Enfin... le danger s'est encore manifesté aux abords de l'île d'Otoniata, où l'armée a décidé de camper pour trois jours. On m'a alors traîné, plus mort que vif, devant le conseil général qui voulait à tout prix sacrifier sur-le-champ un prisonnier dans la «chaudière de guerre», histoire de réanimer le courage des guerriers. Je savais que j'étais la victime toute désignée. On recommençait déjà à me bousculer et on m'avait brûlé par deux fois les jambes au fer rouge, quand j'ai compris qu'on reportait ma mise à mort. Quelques membres du conseil étaient absents, de sorte que n'ayant pas de quorum, si l'on peut dire, on ne pouvait pas prendre de décision. Vous savez comme ces peuples ont l'esprit politique. Ils ont des façons de faire auxquelles on ne doit pas déroger. J'ai donc été renvoyé aux Onneiouts, soulagés de me voir toujours en vie et bien décidés à me tirer de cette mauvaise passe. Autrement, il aurait été impossible de me soustraire aux caprices des guerriers anglophiles. Ne vous ai-je pas souvent parlé dans mes lettres, monseigneur, de ces divisions qui règnent parmi eux entre les tenants des Français et les tenants des Anglais?

— Oui, bien sûr, répondit Louis. Vous et d'autres, comme les pères Bruyas et de Lamberville, ainsi qu'Oureouaré. Des divisions qui expliquent probablement pourquoi Téganissorens n'est pas revenu négocier, cet été.

— En effet. Et qui expliquent aussi pourquoi je suis ici aujourd'hui en train de vous raconter mon histoire. Mais revenons-y. Le lendemain matin, donc, pour plus de sûreté, on m'a fait escorter jusqu'à Onneiout par un détachement de trente personnes, pendant que le gros de l'armée poursuivait sa route vers Montréal. À partir de ce moment, certains guerriers ont changé d'attitude à mon égard: on me traitait mieux, on me préparait ma natte et on m'offrait en premier les meilleurs mets. D'autres, cependant, parmi les plus jeunes de l'escorte, m'ont assuré que je serais brûlé dès leur arrivée au pays. Mais ces jeunes impétueux ont déchanté quand ils ont vu arriver Suzanne Gouentagrandi, une chrétienne de la première noblesse d'Onneiout. Je les ai baptisés autrefois, elle, sa fille et son mari. Cette femme m'a débarrassé de mes liens, m'a offert des vêtements, une couverture, des rafraîchissements, et m'a fait poursuivre ma route enveloppé des livrées des deux familles les plus importantes du pays, celles de l'Ours et de la Tortue. Cela m'a permis de me rendre sans encombre jusqu'aux portes du village... où m'attendait un comité d'accueil non moins partagé sur mon sort.

— Mais c'est une histoire pleine d'extraordinaires péripéties que la vôtre, père Millet!

— Vous trouvez? Peut-être, en un sens... En tous les cas, on m'attendait de pied ferme. Des anciens s'étaient déplacés en deçà de la bourgade et avaient fait allumer un grand feu pour me recevoir. Je n'étais pas loin de penser qu'on ne rêvait que de m'y précipiter, car ils n'étaient pas tous animés de bonnes

intentions. L'un des chefs m'a frappé violemment au visage par trois fois, en guise de bienvenue, comme le Christ devant la croix. Heureusement que le mari manchot de Suzanne Gouentagrandi est intervenu. Il m'a pris par le bras, m'a aidé à me relever et m'a fait asseoir auprès des anciens. Puis il a dit: «Mes frères, je vous dis de la part de plusieurs grands chefs qui sont avec l'armée que cet homme – et il désignait de la tête le pauvre hère que j'étais, tout recroquevillé, le corps couvert de plaies, le visage tuméfié et les traits tirés – n'est pas ici en captif, mais en pasteur revenu visiter son troupeau. Notre volonté est qu'il ne soit remis ni aux guerriers ni au peuple, mais mené à la cabane du conseil, pour être à la disposition des Agoïanders[19]. Je vous le confie.» Et il s'est retiré.

Le prêtre arrêta son récit et se rassasia d'un peu de vin. Il paraissait las. Louis lui offrit quelques dragées qu'il refusa aussitôt. Il lui confia qu'il mangeait peu, par discipline et par hygiène. Louis lui demanda s'il n'aurait pas préféré quelque chose de plus nourrissant, mais le prêtre repoussa l'offre.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Je n'ai pas faim, je suis seulement un peu ébranlé par toutes ces réminiscences. Vous êtes la première personne à qui j'ose en parler, et ça n'est pas dans mes habitudes de tant me mettre de l'avant. Surtout que mes aventures ne sont pas pires que celles de bien d'autres... Et moi, j'ai eu l'insigne chance de survivre.

— Il est vrai, mais cela ne rend pas votre parcours moins original pour autant. Vous me voyez curieux de connaître la suite, si vous vous sentez la force de continuer...

— Bien sûr. Où en étais-je? Ah oui, un ancien de la famille de l'Ours a pris à son tour la parole et a parlé avec éloquence pendant un temps qui m'a paru un siècle! Il a dit que j'étais du parti du gouverneur du Canada qui avait renversé la cabane iroquoise et brûlé les bourgs des Tsonontouans, que j'étais un ennemi qui méritait la mort. Son discours était si passionné et paraissait si persuasif que je crus bien ma dernière heure arrivée. J'étais persuadé que la harangue terminée, on me précipiterait tête première dans les flammes. Mais l'orateur a fini par adoucir le ton et par recommander qu'on me mène à la cabane du conseil, comme le souhaitaient les autres capitaines. Le cycle meurtrier de la guerre de deuil se trouvait court-circuité, mais pour combien de temps? me demandai-je alors. Car si l'attitude de mes protecteurs avait empêché qu'on monte l'échafaud, que le village entier me passe à la bastonnade traditionnelle et se prépare à me brûler, je n'étais pas tiré d'affaire pour autant. Le rituel d'usage, lié à la capture, n'avait pas été enclenché, des oppositions fermes contre ma mise à mort s'étaient exprimées, certes, mais il fallait bien qu'on finisse par statuer sur mon sort.

— Une position guère enviable, en effet. Je me demande comment se vit une pareille situation. Surtout quand on connaît aussi bien que vous le détail

de ce rituel barbare de la guerre de deuil.

— Barbare? Peut-être pas si barbare qu'il n'y paraît à première vue, monseigneur. N'oubliez pas que c'est grâce à ce rituel que nos Indiens, une fois bien vengés de leurs morts, peuvent adopter des captifs et refaire leur plein de guerriers. Les Iroquois, en particulier, comptent dans leurs rangs des dizaines de prisonniers de différentes nations adoptés et bien intégrés à leur société. Mais pour abrégé un peu, disons qu'on a fini par me conduire à la grande maison du clan du Loup et que, chemin faisant, j'ai été apostrophé et menacé par des ivrognes et des ivrognesses qui surgissaient de partout pour m'insulter et réclamer ma mise à mort. Car vous savez que l'alcool a fait bien des ravages chez ces pauvres sauvages et par notre faute. Enfin... Même sous le toit providentiel, on a dû me cacher pour me soustraire à la vindicte de gens qui jetaient des pierres sur la cabane, menaçaient de tout renverser et d'y mettre le feu si on ne me livrait pas à eux. Ils criaient que la guerre étant commencée, on n'avait pas le droit de leur en ôter les premiers fruits. Et plusieurs en avaient contre les chrétiens qui reniaient les usages séculaires et empêchaient qu'on venge par la torture rituelle les âmes errantes et tourmentées des morts, ce qui risquait de perturber l'équilibre spirituel des vivants. Ces convertis, disaient-ils, ne faisaient rien comme les autres et risquaient de bouleverser toutes les façons de faire ancestrales et de renverser le pays, comme certains commençaient à l'exprimer publiquement. Mon sauvetage impopulaire se trouvait donc à exacerber les divisions internes.

— Vous étiez un enjeu de taille, à ce que je vois, et le symbole de la division qui régnait dans les tribus.

— Hélas, oui. Alors, pour calmer le jeu, on m'a conduit devant le conseil des trois clans qui a refusé de statuer sur mon sort avant le retour des guerriers. Je suis donc demeuré prisonnier du village où j'ai continué à baptiser les enfants, à soigner les malades et à répondre aux besoins spirituels des chrétiens, devant l'hostilité grandissante d'une population qui me surnommait *genherontatie*, le prisonnier mort-vivant, ou le mort qui marche, si vous préférez. Cette attente cruelle et épuisante s'est poursuivie pendant trois longues semaines encore, jusqu'à l'arrivée des premiers guerriers. L'attaque sur Lachine était un succès total, mais comme les Onneiouts avaient perdu trois hommes, dont un chef de guerre considérable, et qu'ils étaient insatisfaits des prisonniers ramenés, ils ont réclamé ma tête.

— Et le jeu de cache-cache a recommencé?

— En effet, monseigneur. Craignant que la douleur de la perte des siens ne pousse la population à me mutiler ou à m'achever sans autre forme de procès, mes protecteurs ont redoublé d'efforts pour me tenir loin des esprits échauffés. On m'a fait dormir tantôt dans une cabane, tantôt dans une autre encore ou dans les champs, pendant que Suzanne Gouentagrandi chapitrait les guerriers

sur l'importance de me garder en vie. Comme mon cas restait pendant, j'ai été traduit devant divers conseils où les opinions divergeaient. J'étais une terrible épine au pied des anciens et la façon dont on avait peint mon visage pendant ce tortueux processus traduisait leur ambivalence: il était bariolé de peinture rouge et de noire. Le rouge, couleur du sang, symbolisait la vie, alors que le noir était signe de mort. Si mon visage n'avait été peint que de noir, j'aurais été perdu...

— Incroyable histoire! Il faudra l'écrire un jour, mon père.

— Nous l'écrirons dans notre relation annuelle, moi ou un autre, peu importe. Enfin, pour mettre un terme à cette longue saga, Suzanne Gouentagrandi et les siens ont décidé de frapper un grand coup. Ils ont pris en main ma destinée en m'adoptant pour remplacer un membre du clan, mort de maladie à un âge avancé. Le dilemme se trouvait ainsi résolu puisqu'une mort naturelle ne requérait pas le sacrifice d'un vivant. «*Satonnheton Szaksi*, mon frère aîné, vous êtes ressuscité!», m'a dit Gannasatiron, le frère de ma protectrice, devant tous les membres du clan chrétien. Des paroles que je n'oublierai jamais. J'étais enfin sauvé et réincarné dans la peau d'Otasseté, un *sachem* héréditaire et un fondateur de la ligue iroquoise.

— Ce qui ne vous mettait pas à l'abri de la vindicte des Anglais, par contre.

— Voilà où blessait le bât, car le clan anglophile veillait au grain et cherchait la moindre occasion de me discréditer. Ce qui n'a pas tardé. Des gens du fort Albany ont prétendu avoir intercepté une lettre rédigée de ma main où j'aurais écrit de vilaines choses sur les Cinq Nations. Ce billet, illisible pour les Iroquois et dont Suzanne était porteuse, ne comportait en fait qu'une inoffensive liste de vêtements à acheter chez des marchands anglais. Mais mes ennemis, enragés de mon adoption et résolus à me perdre, ont saisi ce prétexte offert par les Anglais pour envoyer sur-le-champ des messagers dans toutes les directions afin de répandre la fausse nouvelle et me discréditer. C'est Suzanne qui a pris encore une fois ma défense et osé tenir tête à mes détracteurs. «Vous avez l'esprit bien mal fait de dire tant de mensonges, s'est-elle écriée, rouge d'indignation, de faire si longtemps parler un méchant billet dont je sais le contenu, et de décrier ainsi un innocent infortuné!» Et l'attaque diffamatoire a été tuée dans l'œuf.

— Je ne peux pas croire que les Anglais n'ont pas utilisé des méthodes plus radicales pour vous nuire!

— Comme vous les connaissez bien, monseigneur! Ils ont essayé de convaincre les Agniers et les Onontagués de faire renverser la décision des Onneiouts, de me livrer à eux ou de me mettre tout bonnement à mort. Leurs messagers ont fait diverses courses à cet effet, livrant plusieurs *wampums* et délibérant longtemps... sans succès. Les Iroquois s'en sont toujours tirés avec de vagues promesses. Aux alentours de Noël dernier, des Agniers m'ont

même invité à venir exercer mon ministère dans leurs bourgades, mais Suzanne, flairant le piège, a refusé. On tentait de m'attirer à l'extérieur pour me livrer au gouverneur de la Nouvelle-York ou bien me mettre à mort. Quelques jours avant le dernier conseil confédéral, un député anglais est même venu me faire compliment de la part du commissaire d'Albany, figurez-vous. Selon lui, ce dernier s'inquiétait beaucoup de mes conditions de vie, il avait de la compassion pour moi et songeait sérieusement à obtenir ma libération en échange de deux jeunes sauvages. Quand je lui ai répondu que j'avais trop d'obligations envers les Onneiouts pour les quitter, il a soudainement changé d'air et de ton, pour me jeter brutalement au visage: «De toute façon, monsieur, il est hors de question que nous vous souffrions ici plus longtemps. Vous quitterez ce pays, de gré ou de force!» Et sans plus de civilités, il a tourné les talons.

— Mais quel était votre rôle exactement au sein du conseil confédéral? Aviez-vous plein pouvoir de délibérer, comme si vous aviez été un des leurs?

— C'est justement ce qui est admirable chez ces gens qu'on dit barbares. On m'a attribué les mêmes pouvoirs que celui que je remplaçais, et ils étaient très larges. C'est un fait exceptionnel dans l'histoire de ces peuples. Et c'est grâce à la décision de la mère de clan que j'ai été adopté, puisque la prérogative de faire remplir un titre héréditaire vacant ne revient qu'aux femmes. De par mon adoption, je devenais un véritable chef civil, un chef iroquois en bonne et due forme.

— Étonnante histoire, père Millet! Vous devez une fière chandelle à cette Suzanne Gouentagrandi, que j'ai beaucoup appréciée et à qui j'ai offert de beaux présents. Elle parle de venir s'installer définitivement dans la colonie, d'ailleurs.

— Elle ne fait pas qu'en parler, elle m'a accompagné ainsi que sa famille, dans l'espoir justement de vivre parmi nous.

— Ah, bon! Elle est la bienvenue ici et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour l'aider à s'installer. Mais dites-moi, père Millet, fit Louis, changeant de sujet et revenant à sa préoccupation principale, pourquoi venez-vous me faire des offres de paix de la part des Onneiouts? La paix générale est ratée et je ne peux rien offrir d'autre tant que toutes les tribus ne viendront pas l'implorer, par l'intermédiaire de Téganissorens.

— Je sais, je sais, monseigneur. Concevez cette offre de la part des francophiles chrétiens d'Onneiout comme étant de pure forme. Agissez comme vous le faites toujours. Répétez vos conditions et refusez leurs colliers, tout en les assurant de votre amitié. Il suffit de faire preuve de bonté et d'ouverture d'esprit pour préparer le chemin de la paix. Elle viendra à son heure, n'en doutez pas.

— Au fait, le *sachem* Oureouaré m'a ramené la semaine dernière un prisonnier français du nom de Louis-Thomas Chabert de Joncaire, qui a été adopté, comme vous, en remplacement d'un chef héréditaire onontagué. Le saviez-vous?

— C'est moi qui ai fait pression sur sa tribu pour qu'on l'adopte. Il a pris le nom de Sononchiez, un autre fondateur de la confédération iroquoise. Nous avons souvent défendu ensemble les intérêts de la Nouvelle-France au grand conseil d'Onontagué. C'est un excellent orateur et il connaît la langue iroquoise aussi bien que moi. Là encore, il s'agit d'une adoption qui sort de l'ordinaire. Ces peuples sont étonnants et capables de toutes sortes d'adaptations. Nous pourrions en tirer leçon.

— Vous croyez? fit Louis, la mine songeuse.

Il n'était pas aussi admiratif de ces peuples que Pierre Millet. Par méconnaissance sans doute, mais aussi parce qu'il était trop profondément convaincu de la supériorité de sa propre culture.

— Mais croyez-vous qu'en dépit de l'échec actuel, il soit encore possible d'amener un jour les Iroquois à la neutralité?

— Cela est possible si Téganissorens conserve son ascendant actuel. Je suis persuadé qu'il m'a fait écarter du dernier conseil d'Onontagué, comme il en a fait éloigner les Agniers, parce que notre parti pris trop évident risquait de nuire à sa tentative de faire adopter une politique de neutralité. Certains esprits influents prêtent l'oreille à ses idées. Les temps changent et le support des Anglais est de plus en plus critiqué. La situation nous sera un jour favorable, mais je ne saurais dire quand. Le tout est de tenir jusque-là.

— Une bonne guerre leur facilitera peut-être l'entendement... Dommage qu'il faille en venir à de telles extrémités. J'aurais voulu nous éviter cela.

— Je ne sais s'il faut ou non leur faire la guerre. Mais si vous pouvez vous en garder, faites-le.

— Je crains de n'avoir plus d'arguments valables pour m'y soustraire. Ni Callières ni mes officiers ne le comprendraient désormais. Mais dites-moi, père Millet, où logerez-vous dans les prochains jours?

— Chez les jésuites. Ils m'ont fait préparer une chambre.

— Et quels sont vos projets, si cela n'est pas indiscret?

— Je compte d'abord rester à Montréal pour régler un problème d'héritage. Claude Omar, un prisonnier français de la Prairie de la Madeleine, immolé récemment à Onontagué, m'a dicté ses volontés en mourant: il cède une partie de ses biens à sa paroisse et l'autre, aux missions iroquoises. Or, il y a actuellement contestation de la part de certains membres de sa famille. Après quoi, je compte me rendre à Québec.

Cette histoire de legs fait par Claude Omar à ceux-là mêmes qui le torturaient étonna beaucoup Louis, qui préféra se taire. Cela donnait pourtant

à penser que le père Millet avait probablement soufflé l'idée au malheureux supplicié...

— Fort bien. J'ose croire que vous vous réjouissez d'être enfin revenu parmi les vôtres?

— Heu... je n'avais pas envisagé la chose de cette façon. Du moins, pas encore. Je... enfin... mon ministère...

Une fugace lueur de tristesse traversa le regard fatigué du jésuite. Elle ne put échapper à la sagacité de son interlocuteur.

— Ne me dites pas que vous auriez des regrets! Vous êtes sauvé, mon cher, sauvé et bien vivant. Vous ne pouvez que vous en réjouir. Et vous pourrez continuer votre ministère parmi nous. Nous manquons de prêtres ici, et les âmes de nos habitants valent bien d'être sauvées autant que celles de nos sauvages, il me semble.

Le père Millet baissa la tête et ne dit mot, persuadé que Frontenac serait confondu s'il lui avouait qu'il rêvait de finir ses jours chez les Onneiouts. Il l'aurait pris pour un illuminé. Mais il savait, lui, que sa vie était tout entière consacrée à l'évangélisation des Indiens et que rien ne le mobiliserait autant que de pouvoir reprendre sa place parmi eux. Plus tard, quand la menace de guerre serait écartée, quand la paix serait définitivement établie. Il y consacrerait toutes ses énergies.

C'est la promesse qu'il se fit ce jour-là, en prenant congé du gouverneur général.

Albany, été 1694

Les discussions étaient houleuses sur les bords de la rivière Hudson, en ce milieu d'août. Une forte délégation iroquoise était arrivée à Albany plusieurs jours auparavant et d'importants *sachems*, dont Téganissorens et Sadakanasatie, avaient pris la parole à tour de rôle pour présenter la position du grand conseil onontagué. Il n'y avait pas unanimité et les dissensions étaient nombreuses au sein de la délégation iroquoise. Du côté anglais, les Pères de la cité et les représentants du Comité des affaires indiennes parlementaient désespérément pour empêcher leurs alliés de pactiser avec le comte de Frontenac. Cette rencontre leur apparaissait comme celle de la dernière chance.

Sir Benjamin Fletcher, gouverneur de l'État de New York, commençait à donner des signes d'épuisement. Il avait assisté le maire d'Albany, Pieter Schuyler, dans toutes les audiences et les banquets qui s'étaient tenus depuis ces derniers jours dans le petit bâtiment de la rue Court, tenant lieu d'hôtel de ville, de même que dans les nombreuses rencontres secrètes où on discutait parfois une partie de la nuit.

Cette fois, Fletcher avait réussi le tour de force de réunir plusieurs commissaires des colonies sœurs. Il y avait en effet Andrew Hamilton du New Jersey, John Pinchon, Samuel Sends et Pen Townsend du Massachusetts, ainsi que John Haully et Peter Stanley du Connecticut. Fletcher et Schuyler avaient fait des pirouettes pour convaincre ces représentants de participer aux négociations. Il fallait à tout prix, leur avait-on martelé, donner l'impression

de former désormais un front commun indissoluble. Ce qui était loin d'être le cas. Les autres colonies avaient toutes décliné l'offre et ne se sentaient pas menacées par le péril canadien. Mais comme c'était la première fois que les diplomates iroquois se trouvaient devant une si importante délégation de colonies anglaises, ils avaient été surpris et favorablement disposés, dès l'abord.

Le gouverneur Fletcher était nerveux et suait abondamment. Il faisait tellement chaud et humide, qu'il s'aspergeait sans arrêt d'eau de senteur. Il n'avait pas la souplesse diplomatique du maire d'Albany et les palabres sans fin le mettaient hors de lui. La lourdeur du rituel l'agaçait et il n'aimait pas les choses qui traînaient. Les Iroquois donnaient au contraire l'impression d'avoir tout leur temps et semblaient prendre plaisir à faire durer les négociations, moitié parce que c'était la coutume, moitié par ruse diplomatique. Si une proposition était avancée par la partie adverse, ils n'y répondaient que trois ou quatre jours plus tard, alors qu'entre-temps il fallait les traiter de façon princière et les régaler de tabac, de pruneaux et de whisky blanc. Un dernier présent dont ils étaient particulièrement friands, mais qu'on leur distribuait avec mesure, pour éviter les problèmes. Car l'alcool, qu'il soit distillé par les Français ou les Anglais, ne leur réussissait pas, c'était le moins que l'on pût dire...

Fletcher connaissait les arguments de ses alliés et aurait pu les citer de mémoire, tant ils se répétaient d'une réunion à l'autre. Bien chapitré par Schuyler, il se forçait néanmoins à la patience. L'enjeu était de taille, car il fallait à tout prix empêcher les Iroquois de signer une entente de paix avec Frontenac. Si Fletcher échouait, l'État de New York se retrouverait seul et sans défense sur la ligne de feu.

La grande salle où étaient confinés les participants était traversée d'une lumière crue, qui inondait les murs et se déplaçait au gré de l'ensoleillement. Dehors, on voyait les grands arbres immobiles, figés sur place, dans la touffeur de l'été. Plus loin, la rivière Hudson brassait ses eaux agitées et les charriait avec fureur plus au sud, vers Manhatte et la mer Atlantique. Sur les bureaux des commis et sur la table du Comité s'accumulaient des montagnes de papiers. Les gens allaient et venaient dans le brouhaha des chuchotements et des conversations. Les délégués sauvages n'étaient toujours pas arrivés et le maire Schuyler commençait à trouver qu'ils exagéraient. La veille, on les avait attendus plus d'une heure et maintenant, ils prenaient encore plus de retard. Il avait de la difficulté à calmer les conseillers qui commençaient à piaffer d'impatience.

— Mais pour qui se prennent-ils?

Le gouverneur de New York se mit à marcher de long en large en fixant la grosse horloge. Il n'admettait pas qu'on le fasse attendre. C'était pour lui une

marque d'impolitesse et il s'était toujours fait un point d'honneur de respecter l'heure de ses rendez-vous. Mais les sauvages ne respectaient rien et ne se comportaient pas comme des êtres civilisés, pensait-il.

— Je vous en prie, monseigneur, dominez votre colère. Le temps n'a pas la même signification pour eux. Et ils ne connaissent ni l'horloge ni la montre, lui chuchota Schuyler.

— Allons donc, ils lisent le temps dans le ciel et peuvent nous dire, à quelques minutes près, l'heure qu'il est. Ils sont parfois plus précis que nos montres.

On entendit des bruits de voix et des piétinements.

— Je crois que ce sont eux.

Schuyler s'approcha d'une fenêtre à vantaux et tourna la tête vers l'ouest. Des hommes, habillés de peaux et le visage matachié, s'avançaient, d'une démarche noble et posée de sénateurs romains.

— Ils arrivent. Faites sonner le clairon.

Les soldats postés devant l'entrée s'exécutèrent, sabre au poing.

L'ordre donné par le maire Schuyler fit sourciller Fletcher.

— Ridicule, cette habitude de les traiter comme des princes. De pauvres hères sortis des bois! marmonna-t-il méchamment.

Des commentaires de la même eau fusèrent parmi les Pères de la cité. Ces gens-là n'admettaient pas que leur sort dépende aussi étroitement de la bonne volonté de naturels sans foi ni loi, fussent-ils leurs alliés. Cela bafouait leur dignité profonde.

Les délégués pénétrèrent enfin dans la salle au son clair et puissant des clairons, Téganissorens et Sadakanatie, un orateur onontagué, en tête. Ils s'assirent ou demeurèrent debout, les bras croisés sur la poitrine.

Fletcher commença par repousser d'un revers de main méprisant le collier déposé par Téganissorens le premier jour, au nom du comte de Frontenac.

— Si le gouverneur du Canada a quelque chose à me dire, qu'il m'envoie un de ses hommes et je lui donnerai un sauf-conduit.

Il aborda alors le cœur de son propos.

— Mes frères, attaqua-t-il tout de suite d'un ton marqué par l'impatience, je vous dis qu'il ne faut pas compter sur une paix générale que nous signerions entre Français et Anglais, comme vous m'en avez fait la demande, parce que cela n'est pas en mon pouvoir de vous l'accorder, ni en celui du comte de Frontenac. Seuls les rois de France et d'Angleterre, qui sont de l'autre côté de la grande mer, peuvent mettre un terme à cette guerre qui nous déchire. Oubliez donc cette fable et cessez aussi de croire que vous pourrez nous inclure dans un traité de paix avec les Français. Jamais les Français n'ont eu l'intention de faire la paix avec nous. Ils n'attendent que votre neutralité pour s'abattre sur nous comme des oiseaux de proie.

Ces propos, une fois traduits, produisirent des remous parmi les Iroquois. Ils avaient dit et répété en conseil secret qu'ils ne se faisaient pas à l'idée de voir leurs alliés faire seuls la guerre, pendant qu'eux demeureraient assis sur leur natte. Mais le gouverneur de New York ne leur laissa pas le temps de s'épancher et il renchérit, sur le même ton emporté.

— Si vous tenez à faire la paix avec ces fourbes de Français, faites-la, mais à la condition de demeurer fidèles à notre chaîne d'alliance.

Des cris et des protestations de loyauté éclatèrent de toutes parts. Plusieurs *sachems* juraient de leur fidélité à Cayenquirago – le nom indien de Fletcher – alors que certains autres souhaitaient sincèrement cette paix, pour mettre un terme à la terrible saignée que la guerre leur infligeait.

Fletcher faisait preuve de magnanimité en prétendant laisser les Iroquois libres de faire la paix, alors que sa mansuétude n'était qu'une ruse, à seule fin de tester les intentions de ses alliés. En fait, il était prêt à tout pour empêcher que cette possibilité ne se concrétise.

— Si vous permettez aux Français de rebâtir le fort Cataracoui sur le lac Ontario, mença-t-il, vous aliénerez votre liberté et vous condamnerez ainsi votre descendance à devenir l'esclave des Français! Si jamais vous permettez cela, je considérerai que vous avez rompu le pacte qui nous lie à vous depuis si longtemps et vous en subirez les conséquences...

L'habile manipulateur laissa courir son regard sombre sur les participants. Il les fixa longuement les uns après les autres, d'un air sévère, les sourcils froncés et le front barré d'un long pli amer. Il n'avait pas besoin de leur faire un dessin pour qu'ils comprennent que c'était à la guerre qu'il faisait allusion, si jamais ils laissaient Frontenac rebâtir Cataracoui.

— Par contre, finit-il par reprendre, si les Français tentaient de reconstruire sans votre accord, avisez-moi et je vous jure que je mettrai toutes mes forces à votre service pour les en chasser sur-le-champ.

Certains *sachems* eurent des doutes quant à la volonté de Fletcher de voler à leur secours en cas de reconstruction, mais ils n'en soufflèrent mot. L'avenir leur dirait s'il fallait ou non croire en ces paroles.

— Car figurez-vous que je sais, par les papiers que les Français vous ont remis pour le jésuite Millet, que vous vous êtes mal conduits. Les papiers du gouverneur du Canada, que vous avez apportés avec vous, démontrent clairement que vous êtes allés de la façon la plus humble et la plus pénitente quêter la paix. Vous avez quêté la paix!

Ces dernières paroles suscitèrent une marée de protestations outrées. Téganissorens se leva et prit aussitôt la parole.

— Mon frère Cayenquirago, il y a méprise...

La voix de l'orateur s'était légèrement troublée, contrairement à son habitude. On devinait l'émotion contenue.

— Mon frère, le gouverneur du Canada n'a aucune raison d'écrire cela. Nous avons ici la preuve, par les nombreuses ceintures de *wampum* qu'il nous a remises, que c'est lui qui a fait les premiers pas et nous a suppliés de faire cette paix. Et je n'ai pas permis au gouverneur des Français de reconstruire Cataracoui. J'ai dit, au contraire: «Nous ne consentirons pas à ce que vous reconstruisiez ce fort.» Voilà ce que j'ai dit!

Fletcher fit la moue. Il était sceptique. Le texte rapportant les propos des négociateurs iroquois à Montréal disait le contraire. Qui mentait ici? se demandait-il avec raison. Et puis quelque chose l'agaçait si prodigieusement qu'il ne put se retenir de dire:

— D'où vient d'ailleurs que vous appeliez toujours le gouverneur du Canada «mon Père»?

Le rictus cynique que fit Fletcher en prononçant ces deux mots était choquant. Téganissorens ne se troubla pas et demeura calme. Il leva les bras d'incompréhension et répondit simplement:

— Pour la bonne raison qu'il nous appelle «mes enfants». Ces mots n'ont aucune signification pour nous. Mais écoute plutôt, Cayenquirago. Nous avons beaucoup réfléchi et nous ne pouvons pas nous battre seuls contre les Français. Si tes colonies sœurs nous donnent la main et sont prêtes à tendre de nouveau la chaîne d'alliance, à la faire briller comme jamais auparavant, ce que leur présence ici nous porte à croire, alors nous reprendrons la hache contre les Français. Ensemble et unis comme les feuilles de cet arbre, continua-t-il en montrant de la main le grand chêne planté devant la fenêtre, nous les chasserons de nos terres et les bouterons à la mer.

Après quoi Téganissorens se mit à entonner d'une voix puissante sa tonitruante chanson de guerre. Il fut aussitôt imité par Sadakanatie et les autres délégués. Les hommes entreprirent de danser en rond en brandissant leur *tomahawk* et en poussant des cris syncopés, propres à effrayer l'adversaire.

Après plusieurs chants et danses du même genre, au grand découragement de Fletcher qui commençait à s'impatienter devant la longueur et la prévisibilité du cérémonial, de nombreux présents furent offerts aux alliés. Cette fois, le gouverneur de New York y alla généreusement. Il disposait d'un budget de deux cents louis d'or voté par le Comité du commerce et des plantations de Londres. Seule une situation exceptionnelle pouvait justifier une pareille largesse de la part d'un comité qui avait été plutôt parcimonieux jusque-là, mais puisqu'il y allait de vies anglaises et que le danger était plus que manifeste, on avait cru bon de ne rien épargner.

On fit donc distribuer aux Indiens des pièces de vêtement comprenant des redingotes, des chapeaux à plumes, des chemises de lin, des dizaines de couteaux et de haches, du tabac, deux cents chaudières de cuivre, cent

cinquante fusils, quatre mille livres de plomb, quarante barils de poudre, et divers objets de parure tels que des colliers, des bracelets, des miroirs, des couvertures de laine de type écarlatine, ainsi que plusieurs livres de fruits séchés. Des présents qui tombaient bien et que les alliés apprécieraient beaucoup, en particulier les fusils et le plomb.

Lorsque les délégués iroquois reprirent enfin le chemin de leur pays, quelques jours plus tard, les Pères de la cité et les représentants du Comité des affaires indiennes poussèrent un soupir de soulagement. Ils avaient eu peur. Mais force était de constater que la fermeté dont les délégués iroquois avaient fait preuve, à l'arrivée, s'était encore une fois évanouie avant la fin des négociations. Un changement d'attitude que Schuyler et Fletcher avaient observé à plusieurs reprises auparavant, et qu'ils expliquaient par la grande division qui régnait au sein de la confédération iroquoise. Le gouverneur de New York avait repris espoir de gagner la partie. Même s'il n'avait rien avancé de concret en termes d'aide militaire, il avait faussement laissé croire à ses alliés que New York et ses colonies sœurs se joindraient éventuellement à eux, et qu'ils formeraient enfin un front commun.

Pourtant, les quotas en hommes fixés par les lords de Londres au Connecticut, au Maryland, au Rhode Island, à la Virginie, au Massachusetts, à la Pennsylvanie et au New Jersey, n'avaient rien produit de concret. Et Fletcher savait que cela ne changerait pas, autant parce que les colonies sœurs étaient jalouses de leur souveraineté que parce qu'elles ne s'entendraient jamais sur celle qui prendrait le commandement des milices. Aussi, elles n'étaient pas sur la ligne de feu, comme New York et Boston. Un imbroglio que Fletcher avait renoncé à démêler. Le plus important était que le scénario qu'il avait monté de toutes pièces avait été assez efficace pour convaincre les délégués de refuser les offres de paix du comte de Frontenac. Un danger qui se trouvait écarté, mais pour combien de temps encore?

Québec, automne 1694

— Vous êtes certain de vouloir ce poste, Lamothe-Cadillac? Il n'est pas de tout repos. L'éloignement, la solitude, les difficiles négociations avec les alliés, les nombreux conflits entre soldats et Indiens, les problèmes de traite illégale, les trahisons et les mutineries à déjouer constamment et à tuer dans l'œuf, peu de confort, un quotidien rude et des hommes mal dégrossis, voilà à quels écueils vous devrez faire face. Et vous serez bien loin de votre famille, lui dit Louis, pour tester la détermination du jeune officier.

Antoine de Lamothe-Cadillac ne parut pas ébranlé. Il attendait depuis si longtemps une nomination lui permettant de rétablir sa situation financière qu'une pareille offre ne se refusait pas, d'autant que le poste de commandant de Michillimakinac était très convoité. On se battait pour y accéder. Tous les officiers qui l'avaient précédé dans cette fonction s'étaient scandaleusement enrichis, sauf exception, et il était bien résolu à en faire autant. Même qu'il innoverait: les retombées directes et indirectes de la traite des fourrures qui se pratiquait là-bas, les profits et les petits à-côtés à soutirer aux coureurs de bois et aux Indiens, les faveurs à négocier à prix d'or pour les uns et les autres, il voyait toute une série de possibilités lui permettant de remplir rapidement son escarcelle. Aussi s'empressa-t-il de répondre:

— Je sais tout cela, monseigneur, et je suis prêt à l'assumer. Et ce ne sera pas la première fois que je me retrouverai avec des hommes frustes et mal dégrossis. J'ai l'habitude. Sur les bateaux, les marins ne sont pas spécialement raffinés... Et j'imagine que je pourrai éventuellement faire venir ma famille?

— Je crains que ce ne soit difficile. Les appartements réservés au commandant sont exigus et inconfortables, et les conditions de vie y sont rudes. C'est un milieu d'hommes endurcis et je vois mal comment une femme et de jeunes enfants pourraient s'y acclimater. Enfin... vous verrez lorsque vous serez sur place. Mais le plus important dans votre mission sera de surveiller le comportement des alliés et de m'informer des tractations qui couvent sous la surface. Les Hurons et les Outaouais sont à guetter de près et sans arrêt, particulièrement Le Rat et La Petite Racine. Je veux tout savoir sur ce qu'ils tramant, s'ils pactisent à nouveau avec les Iroquois, et je veux que vous leur coupiez l'herbe sous le pied chaque fois qu'ils essaieront d'entrer en contact avec nos ennemis. Louvigny va vous mettre au parfum et vous indiquer qui sont nos agents doubles, les espions et les chefs qui nous sont favorables. Et fiez-vous également à nos jésuites qui sont bien placés pour savoir tout ce qui se foment secrètement. Vous devrez ouvrir l'œil et agir vite, en pareil cas!

— Ne vous inquiétez pas, monseigneur, je serai vos yeux et vos oreilles.

Quand Louis avait appris par lettre que le commandant de Michillimakinac, La Porte de Louvigny, demandait à être relevé de ses fonctions pour aller en France régler des affaires de familles, il avait tout de suite pensé à Lamothe-Cadillac. Cette nomination pouvait faire avancer la carrière du jeune ambitieux qui l'espérait avec impatience. L'homme était intelligent et entreprenant, et il le croyait assez rusé pour tenir les alliés tranquilles et dans la bonne voie. Sans compter que l'officier lui devant tout, il lui serait dévoué corps et âme et lui verserait d'intéressantes ristournes sur la traite, tout comme les autres commandants que Louis avait pris soin de mettre en poste, dès son retour au pays.

Lamothe-Cadillac se dit prêt à partir le plus vite possible, ce que Louis trouva raisonnable, étant donné l'époque de l'année. On était au début de novembre et à voir le froid qui sévissait, il y avait fort à parier que l'hiver allait bien tôt frapper. Louis lui accorda deux jours pour faire ses adieux à sa famille et à ses amis, et préparer son chargement. Si tout se passait bien, le convoi que Lamothe-Cadillac dirigerait jusqu'à Michillimakinac arriverait dans trois semaines, juste à temps pour éviter la neige et les grandes froidures.

Lorsque le jeune homme se fut retiré, Louis se dirigea vers son antichambre. Il ne se lassait pas d'arpenter de long en large et plusieurs fois par jour sa nouvelle résidence, qu'il avait enfin réintégrée à la fin d'août. C'est qu'elle avait fière allure, même amputée de la moitié de ce qu'elle aurait dû être, si le roi avait versé la totalité des fonds promis. Tout y paraissait agréable à la vie et même si certains détails n'étaient pas encore terminés, son nouveau logis était fort habitable. Il devait admettre que les architectes de La Joüe et Larivière avaient bien travaillé. Louis s'était empressé, dès son retour, de faire

installer deux poêles anglais, l'un dans l'antichambre et l'autre dans la chambre de parade, de faire finir le grenier, d'installer les vitres, de poser les serrures, de faire aplanir la cour et aménager les abords du château. Tout sentait le bois frais coupé, les pièces étaient claires, la lumière entraînait mieux, car on avait amélioré la fenestration, et les foyers tiraient tant que c'était une merveille! Ses appartements privés, le cabinet, l'antichambre, la garde-robe et la chambre de parade, se situaient toujours dans la partie nord du bâtiment, avec la différence qu'ils avaient gagné quelques pieds. C'était une amélioration notable, si on tenait compte du fait que le logis actuel ne couvrait que la moitié des plans initiaux. La partie sud de sa résidence, comprenant une salle des gardes et une chambre, se trouvait également plus spacieuse et plus confortable, et ses officiers l'avaient réintégrée avec plaisir. Ce n'était tout de même qu'une demi-maison et l'espace demeurait restreint, compte tenu de la nécessité de loger les officiers, les gardes et la domesticité. Et en plus, certains murs n'étaient que temporaires, en attendant le parachèvement de la seconde aile, identique à la première et complétant le bâtiment. Mais Louis saurait s'en accommoder, tout en veillant à rappeler régulièrement au roi la nécessité de terminer les travaux.

Par ailleurs, la cuisine, qu'on avait laissée temporairement en place parce qu'elle était encore en bon état, l'agaçait. Le mur de fondation qui en formait le carré avait été conservé, de sorte que la façade se trouvait en retrait et séparée de plusieurs pieds du nouveau corps de logis. Pour les relier, on avait construit un long corridor de bois temporaire aménagé à partir du vestibule du premier château, ce qui créait une désagréable dissymétrie et choquait le sens esthétique de Louis. Mais il s'y ferait.

Il était particulièrement fier de ses latrines, par contre, qui se trouvaient enchâssées sous la cage d'escalier et auxquelles on accédait par une porte dérobée, percée dans le mur de sa garde-robe. Cette fosse d'aisance était munie d'un drain d'évacuation des eaux usées se déversant en dehors du fort. Le dispositif semblait si moderne à Louis que, les premiers jours, il s'y était rendu à plusieurs reprises pour le seul plaisir de vérifier, comme un enfant amusé par un jouet neuf, son incroyable efficacité. Il s'était assuré de son entretien en chargeant Duchouquet, son factotum, d'y jeter régulièrement un seau d'eau claire. Il avait fait défense à ses officiers et à ses gardes de continuer à uriner dans les foyers, comme ils le faisaient auparavant. Le nouveau château était pourvu de deuxièmes latrines situées à l'extrémité sud de la maison et qu'il leur ordonnait désormais d'utiliser. Ayant été le premier à faire adopter une réglementation enjoignant les habitants de Québec à se doter de latrines et à entretenir la voie publique, par la construction de pavages et d'égouts, il pouvait difficilement en faire moins sans se discréditer.

La belle grande galerie qui courait tout le long de la façade sud-ouest

donnait à l'ensemble un petit air de magnificence et de raffinement. Elle avait arraché à Louis un cri de surprise la première fois qu'il l'avait aperçue, à son retour de Montréal, alors qu'il s'apprêtait à accoster. Il s'y était longuement promené chaque soir depuis qu'il avait réintégré son domicile, et s'y était assis parfois dans l'après-dîner, les jours de grand soleil.

Cet automne-là avait d'ailleurs été particulièrement propice aux promenades contemplatives, car les journées s'étaient étirées en longueur, chaudes et claires jusqu'à la tombée du jour. On aurait dit que le climat prenait sa revanche sur le printemps froid et languissant qui avait tant affecté le moral des habitants, quelques mois plus tôt. Septembre avait coulé tout doucement, octobre avait défilé aussi agréablement, pour céder enfin sa place à un maussade mois de novembre, tout agité de pluies glaciales et de vents coulis. Le golfe avait commencé à geler prématurément et Louis s'était dit qu'au moins, il passerait le prochain hiver mieux logé que l'année précédente.

Mais comme les choses allaient leur train et que les problèmes se posaient sans arrêt dans ce pauvre pays de colonisation, Louis dut secouer sa léthargie et se forcer à reprendre le collier. Il retourna s'installer devant sa table de travail, à côté de laquelle Monseignat avait accolé la sienne. Leur séjour au couvent des récollets avait appris aux deux hommes à travailler côte à côte et ils entendaient perpétuer cette habitude.

Si l'échec de ses négociations de paix l'avait laissé amer, il n'avait pas jeté le gant pour autant, et sa détermination à forcer la paix par la guerre n'avait pas faibli. Les Agniers étaient en bonne partie défaits et humiliés, et ne représentaient donc plus un danger pour le pays depuis leur invasion, l'année précédente. Quant aux Onneiouts, ils étaient venus deux fois demander la paix, sous l'influence subtile et fine du père Millet. Les Tsonontouans et les Goyougouins, représentés par Oureouaré sous la bannière duquel ils s'étaient rangés, en avaient fait autant. Seuls les Onontagués avaient refusé obstinément de se présenter devant lui. Ces irréductibles constituaient l'opposition majeure et la menace la plus pressante à éradiquer.

C'est à Onontagué, la capitale de la fédération iroquoise, que la décision de refuser la paix de Frontenac avait été prise. En conséquence, Louis frapperait les Onontagués en premier, aussitôt qu'il aurait reconstruit son fort et reçu de nouvelles recrues. S'il semblait avoir perdu la partie pour l'heure, il n'en demeurerait pas moins que cette ultime négociation avait eu pour avantage de faire comprendre à ses alliés qu'il ne ferait jamais de paix générale sans les y inclure nommément. Une certitude nouvelle qui eut pour effet de susciter chez eux une détermination féroce à harceler sans relâche les tribus iroquoises.

Louis fit signe à son secrétaire de reprendre sa plume et se remit à dicter sa lettre au ministre.

— ... je vous répéterai seulement que les grandes apparences qu'il y a que

les Iroquois, après les démarches extraordinaires de soumission qu'ils ont faites, voulaient effectivement la paix, nous ont fait suspendre la plus grande partie de nos desseins, que nous garderons la même conduite cet hiver... pour voir si nous ne concluons pas effectivement ce qui est si bien commencé, et...

Monseignat releva la tête, étonné. Il ne comprenait pas que Frontenac espère encore des offres de paix.

— En laissant croire au ministre qu'une nouvelle offre de la part de nos ennemis est toujours possible, lui précisa-t-il aussitôt, je gagne du temps, Monseignat, et j'évite de me faire reprocher de ne pas leur faire la guerre tout de suite. Je dois d'abord reconstruire le fort Cataracoui et j'ai besoin de nouvelles recrues pour y parvenir. De toute façon, l'hiver est trop proche pour espérer entreprendre quoi que ce soit de décisif. Mais attendez donc la suite, mon ami... vous êtes trop pressé!

Et Louis reprit sa dictée, pendant que son secrétaire se repenchant sur son écritoire, d'une mine concentrée d'écolier studieux.

— ... je me contenterai de détacher quelques parties, et d'obliger tous nos alliés d'en faire autant... pour ne leur point donner de relâche et continuer à les fatiguer jusqu'à la fin du printemps, afin que nous puissions entreprendre... quelque chose de plus crucial si nous ne les avons pas mis à la raison...

Louis se dit qu'il faudrait rencontrer Champigny le plus rapidement possible afin de faire mettre tout de suite en branle les préparatifs de guerre. D'ordinaire, une expédition de l'envergure de celle qu'il souhaitait entreprendre contre les Onontagués nécessitait deux années de préparation.

Une pâle échappée de soleil traversa la fenêtre et illumina faiblement la pièce. Elle joua sur les murs et le visage de Monseignat, baguenauda sur les parquets et les meubles, puis disparut aussi soudainement qu'elle était apparue. Une percée inespérée après les longs brouillards glacés et les pluies déferlantes du matin. Il faisait si sombre qu'on avait dû allumer les bougeoirs dès l'aube. Louis se leva pour laisser à son secrétaire le temps de terminer d'écrire, et s'approcha de la fenêtre percée dans le mur sud-ouest du château. D'ordinaire, de ce poste d'observation, on discernait clairement la basse-ville, la rive opposée jusqu'à l'île d'Orléans et le fleuve jusqu'à son embouchure, mais ce jour-là, c'était à peine si on y voyait à plus d'une toise devant. Tout était obstrué par une masse nuageuse épaisse et sombre. Cela présageait les journées humides et obscures de décembre et celles, hostiles à l'humain malgré leur luminosité, de janvier et de février. Louis poussa un long soupir. On aurait dit que son exil lui devenait parfois insupportable. Il se remémora avec nostalgie sa terre natale, les champs ocre au soleil couchant, les villes et les terres de l'Île-de-France, la belle côte de Calais contre le ciel orangé du

crépuscule, les prairies vallonnées de la Loire, sa si belle châtelainie de Blois... et l'angoisse l'envahit.

«Suis-je condamné à ne plus revoir ma patrie de mon vivant?», se demanda-t-il en lui-même, tout chaviré par le mal du pays. Ce Canada du bout du monde auquel son sort semblait lié à jamais lui parut rebutant tout à coup. Il l'aurait fui à toutes jambes, s'il avait pu... Mais comme nul n'échappait à son destin et que le roi faisait la sourde oreille à ses appels du pied pour réintégrer la métropole, il reprit tristement sa place.

— Croyez-vous au destin, Monseignat? fit-il en se rassoyant.

— Le destin, monseigneur? Je ne sais trop. Sommes-nous libres ou aliénés, avons-nous le choix d'être autre chose que ce que nous sommes? Qui le sait vraiment? Par contre, je crois en la pugnacité, en la combativité personnelle. Certaines fois, on peut faire prendre une tournure différente au destin.

— On peut... mais on dépend de tellement d'éléments extérieurs à nous que la pugnacité dont vous parlez ne suffit pas toujours, tant s'en faut, à infléchir le cours des choses. Ainsi, moi par exemple, que pourrais-je faire de plus pour obtenir de finir mes jours dans mon pays? Mon sort est entre les mains d'un roi qui se montre complètement sourd à mes requêtes. Ma marge de manœuvre est bien mince.

— Devant pareille impossibilité, il faut alors agir sur ses rêves et les rendre compatibles avec la réalité.

— En êtes-vous capable, vous, Monseignat?

— Pas encore, fit alors le jeune homme en s'esclaffant, mais je pense que c'est là que se trouve la vraie sagesse.

— J'ignorais que je côtoyais un stoïcien. N'est-ce pas Épicète qui disait que ce n'est pas par la satisfaction du désir que s'obtient la liberté, mais par sa destruction? La victoire de la raison sur la passion, en quelque sorte. S'affranchir de toute dépendance et ne jamais désirer que le possible et le bien. Voilà un beau programme que je n'ai jamais été capable de mettre en application, même si l'idéal moral en est admirable.

Louis se cala dans sa chaise en se disant que Monseignat avait peut-être raison, après tout. À trop souhaiter un rappel, il se rendait inutilement malheureux, alors que sa situation actuelle était loin d'être misérable.

— Terminons cette lettre, si vous le voulez bien. Où en étais-je?

Son secrétaire lui relut la dernière ligne. Comme cela complétait le point soulevé, Louis passa au suivant.

— Nous vous supplions, monseigneur, d'ordonner qu'il nous soit encore envoyé cent vingt milliers de livres de lard pour les troupes, avec les marchandises contenues dans le mémoire qui vous a été envoyé par ledit sieur de Champigny, et de recommander, s'il vous plaît, que le lard soit de bonne qualité et point dégraissé, comme celui qui nous a été déjà envoyé.

Louis plissa la bouche, l'air dégoûté.

— Il faut le souligner si on veut éviter que cela ne se reproduise. Leur lard était infect et les soldats ne l'ont mangé qu'en renâclant, pour ne pas mourir de faim. Je l'ai goûté moi-même et je peux vous dire que c'était une pure merde.

Monseignat lui demanda en riant s'il fallait qu'il écrive cela.

— Malheureux, jamais de la vie, j'y perdrais mon poste! Mais trêve de plaisanterie, enchaînons, enchaînons... Je disais donc? Ah, oui, les recrues.

Louis se gourma et reprit:

— Nous avons tout lieu de croire que quand les Anglais se mettront en état de faire quelques efforts, ils feront un second siège de Québec et attaqueront en même temps la tête de la colonie, les sauvages iroquois se joignant à eux ... Ce qui nous donne l'occasion d'attirer votre attention sur le fait qu'avec le peu de forces que nous avons, les troupes diminuant toujours, nous aurions beaucoup de peine à supporter cette invasion générale, et... que nous serions obligés de conserver seulement les trois principaux postes qui sont Québec, les Trois-Rivières et Montréal... Et bla-bla-bla, formulez le reste. De toute façon, je radote. Si je n'ai pas réclamé des troupes cent fois, je ne l'ai jamais fait! Le diable emporte ces récriminations, nous prêchons dans le désert, Monseignat!

— Mais vous en avez reçu, des recrues, l'année dernière. Et il y a cinq années aussi, ce me semble.

— Ouais, si on veut, enfin... Si on peut appeler ainsi ce ramassis de gueux et de jean-misère, de pauvres hères rachitiques qui ne connaissent pas les rudiments de l'art militaire. Autant dire que nous n'avons rien reçu du tout.

Monseignat trouvait que Frontenac exagérait, comme d'habitude, mais il ne releva pas ses propos. Il se dit que le gouverneur général se trouvait dans un de ces jours où le découragement semblait s'emparer de sa volonté et le porter à des excès de pessimisme.

— Reprenons. Il faut encore une fois quêter des fonds auprès du roi, des miettes qu'il nous dispense au compte- gouttes...

Louis se racla la gorge et ajouta:

— Nous nous renfermons dans l'ordre que Sa Majesté nous donne pour les dépenses extraordinaires à faire l'année prochaine en nous réglant à proportion des fonds de l'année courante, en espérant qu'ils seront de 190 000 livres, ayant égard aux entreprises qu'il sera peut-être nécessaire de faire contre nos ennemis... Nous La supplions de prendre en compte qu'il est plus important que jamais de cimenter par des présents l'union que ces sauvages alliés, tant des pays d'en haut que de l'Acadie, ont avec nous. Ainsi, nous espérons qu'Elle leur continuera et augmentera même les grâces qu'Elle leur a faites par le passé, puisque de leur part ils font tout ce qu'on peut attendre

d'eux.

— Et pendant qu'on y est, Monseignat, rappelez-leur donc de ne pas cesser non plus le paiement des dix écus blancs pour chaque sauvage ennemi tué, de vingt pour chaque prisonnier et de moitié pour les femmes. Depuis qu'on a commencé cette gratification, il n'en a coûté que 6 326 livres et 16 sols, ce qui n'est pas la mer à boire. De plus, il serait souhaitable que toutes les chevelures des Iroquois, nos ennemis, fussent payées à ce prix. Vous rendez-vous compte que pour 11 000 ou 12 000 écus, leur destruction serait assurée?

Le jeune secrétaire hocha la tête.

— L'argent, toujours ce maudit argent qui fait foi de tout! Vous ai-je déjà dit, Monseignat, ce qu'avaient coûté en une seule nuit les dettes de jeu de la Grande Mademoiselle, la Montpensier? Je l'ai appris de source sûre. Figurez-vous qu'elle aurait dépensé 180 000 livres, rien de moins! Et elle jouait régulièrement. Des folies que le roi épongeait sans sourciller, à ce qu'il paraît... C'est à peu près notre budget annuel en dépenses extraordinaires! Et savez-vous qu'il m'arrive de penser que si la France renonçait à sa taxation des fourrures, qui doit rapporter l'équivalent annuel de 115 000 livres, elle permettrait à sa traite d'être davantage concurrentielle, ce qui nous éviterait ce désastreux conflit avec les Iroquois. Alors, voyez-vous, j'ai parfois raison d'être sombre et pessimiste.

Le jeune secrétaire ne put s'empêcher de trouver que cette fois, le vieux gouverneur avait raison.

On frappa à la porte. Lorsque Monseignat répondit, un militaire lui annonça que l'officier Bourdon voulait s'entretenir avec le gouverneur.

— Faites-le entrer, Monseignat.

Le jeune homme pénétra dans la pièce et demeura debout, le visage défait.

— Que se passe-t-il encore, Bourdon? Vous avez une mine d'enterré vif.

— Figurez-vous qu'on vient de me remettre une requête de Mareuil, à votre intention. Depuis qu'on l'a pris au corps et conduit en prison du Palais pour y être interrogé, il pouvait aller et venir dans sa prison et communiquer avec qui bon lui semblait, mais je viens d'apprendre qu'on a fait défense à l'archer de le laisser communiquer avec qui que ce soit. Il est tenu au secret absolu, désormais.

— Les misérables! Mais je frapperai à mon tour et de la meilleure façon. Qu'on laisse partir Saint-Vallier pour la France avec les derniers vaisseaux et j'agirai. Il semble d'ailleurs qu'il soit sur sa partance, ses valises et ses objets personnels ayant déjà été transportés vers le port. Ils ne perdent rien pour attendre, ces fins filous.

Il y avait déjà deux semaines que Mareuil était sous les verrous et Louis en rageait intérieurement. Villeray avait ordonné que Mareuil soit conduit en prison et c'était lui qui, par l'intermédiaire de son capitaine des gardes, avait

dû le faire écrouer. Comme le jeune officier avait continué à récuser la nomination de Villeray comme enquêteur et à refuser d'ouvrir la bouche devant ses juges, on avait décidé de passer outre à son témoignage et de lui faire son procès comme à un muet volontaire. Ses ennemis du conseil avaient osé s'en prendre à un innocent, mais Louis leur réservait un chien de sa chienne.

— Donnez-moi cette requête, Bourdon. J'en ferai bon usage.

Le jeune homme la lui tendit avec empressement. Il savait que le gouverneur général n'était pas du genre à laisser tomber ses amis sans se battre comme un diable pour leur venir en aide.

— Et débrouillez-vous pour faire savoir à Mareuil que je ne l'abandonne pas. Qu'il patiente encore un peu et je le sortirai de là.

Bourdon se retira plein d'espoir, persuadé de voir bientôt son ami recouvrer sa liberté, pendant que Frontenac mettait un point final à sa lettre au ministre. D'autres urgences le sollicitaient déjà ailleurs.



Le conseil souverain était au grand complet, en ce lundi 29 novembre de l'an de grâce 1694. Outre le procureur général François Ruette d'Auteuil, il y avait là le premier conseiller Louis Rouer de Villeray, les autres conseillers Mathieu Damour, Nicolas Dupont de Neuville, Jean-Baptiste de Peiras, Charles Denys de Vitray, et l'intendant Bochart de Champigny. L'huissier et le greffier étaient également présents. Comme ils avaient appris que le comte de Frontenac avait l'intention d'assister à cette séance, deux membres du conseil étaient allés à sa rencontre pour l'escorter jusqu'à son siège, selon le rituel négocié six ans plus tôt.

Louis pénétra dans la pièce, le port altier et la tête haute. Il portait ses habits des grands jours, sa meilleure perruque, et il s'était tellement inondé de parfum que cela prenait aux narines et empestait. Il salua brièvement la compagnie tout en se dirigeant vers son fauteuil, situé à gauche de celui de l'intendant. Les membres du conseil étaient assis autour d'une longue table encombrée de piles de documents épars et ils devisaient à voix basse. L'arrivée du comte jeta un froid. Un silence embarrassé se fit aussitôt. La place de l'évêque était vacante, car le prélat avait déjà quitté le pays, au grand soulagement d'une foule de gens qu'il s'était inutilement mis à dos et qui saluaient son départ avec bonheur.

Louis présenta au greffier la requête de Mareuil, qui contenait pas moins de huit pages bien tassées, rédigées d'une grosse écriture brouillonne. Le sieur

Roger se leva et se mit à la lire, d'une voix monocorde.

L'officier de Frontenac reprenait les principaux éléments de la cause qui l'avait mené en prison, identifiait l'accusation de lèse-majesté divine qui pesait sur lui, remettait en question la neutralité du commissaire Villeray, rappelait le refus de l'évêque de lui donner copie du mandement et toutes ses requêtes laissées sans réponse, de même que la collusion existant entre l'évêque et les commissaires pour faire disparaître les éléments les plus importants de sa déposition. Il récusait en outre la compétence de l'évêque à poursuivre pour ces sortes de crimes devant un tribunal civil et, dénonçant les moyens utilisés, il affirmait qu'on avait induit et sollicité des gens à déposer contre lui sous la peur d'être châtiés et chassés hors de la ville, qu'on l'avait emprisonné et intimidé par la menace, et qu'on l'avait accusé injustement de s'être introduit de nuit chez monseigneur l'évêque en fracturant sa fenêtre. En vertu de quoi, il interjetait appel en cassation des arrêts du conseil souverain et demandait qu'on porte sa cause devant le Conseil d'État du roi. Il terminait en demandant au gouverneur général, le seul représentant direct du roi en ce pays, de le faire élargir sur-le-champ en attendant que sa cause soit entendue par ce deuxième tribunal.

Une fois cette lecture terminée, Louis se leva avec lenteur, posa les mains sur la table devant lui en écartant les doigts, dirigea son regard au loin, se gourma et commença son réquisitoire par ces paroles :

— Messieurs... les affaires du sieur de Mareuil ont commencé par des manières si extraordinaires et si irrégulières, qu'on doit moins s'étonner que les suites aient eu du rapport à ces commencements.

Sa voix au timbre chaud résonnait dans la grande salle et se perdait au loin. Après une brève pause, Louis continua :

— Il y aurait eu lieu d'espérer qu'après la remontrance que je fis à la compagnie le 8 du mois de mars dernier, la plus grande partie de ceux qui la composent ouvriraient les yeux, et que profitant des avis que je leur donnais, ils apporteraient encore plus de soin et d'application à réfléchir sur l'affaire dont il était question, afin de n'y faire aucune démarche qui ne fût dans les règles; d'autant qu'il leur était facile de connaître que mon intention n'était pas de pallier et de couvrir les crimes du sieur de Mareuil, s'il en avait commis quelqu'un de la nature de ceux qu'on lui voulait imputer, mais seulement que la perquisition s'en fit d'une manière qui fût dans les formes et qui ne pût donner aucune atteinte à l'autorité du roi et à la liberté publique.

Champigny gardait la tête baissée et semblait ennuyé, les autres conseillers paraissaient également mal à l'aise. Ils supputaient un coup de force de la part du gouverneur général et se sentaient impuissants à l'empêcher. Le procureur Ruette d'Auteuil, assis juste en face de lui, retour nait nerveusement sa plume entre ses doigts. Il serrait les dents, l'air de se demander ce que cet empêcheur

de tourner en rond de Frontenac avait encore imaginé pour contrarier la justice. Mais force leur était tous d'écouter jusqu'à la fin, même si la conclusion risquait de leur être désagréable.

— La conduite que j'ai gardée dans le cours de cette affaire prouve assez invinciblement que je n'ai jamais eu d'autres pensées, puisqu'on ne saurait nier que c'est moi qui ai fait mettre le sieur de Mareuil en prison par mon capitaine des gardes, qu'on avait peu de moments auparavant sollicité de le cacher dans ma maison afin que le grand prévôt ne le trouvât pas lorsqu'il en ferait la recherche, et la réponse qu'il fit à cette proposition marquait assez qu'il savait parfaitement bien mes sentiments là-dessus.

«Il ne doit pas être moins notoire à tout le monde que, lorsque le dernier vaisseau a été prêt à mettre les voiles pour la France, on chercha des moyens de faire persuader au sieur de Mareuil de s'évader, lui offrant de le travestir en matelot et de le faire embarquer à mon insu. Mais la personne à qui on s'adressa, parce qu'on la croyait de mes amis, n'osa le faire dans l'appréhension qu'elle eut de s'attirer mon indignation et mon ressentiment; de sorte qu'on peut dire que ma seule préoccupation est la cause qu'il est resté en prison, et qu'ainsi je n'ai jamais prétendu que son crime – s'il en a commis quelqu'un – demeurât impuni, mais seulement qu'on en fît les poursuites en observant les lois et les ordonnances.

«Mais... – et Frontenac fit traîner à dessin ce mais –, mais présentement, reprit-il, que je connais évidemment qu'on veut passer par-dessus tout ce qu'elles ordonnent de plus précis et de plus formel, je croirais manquer beaucoup à ce que je dois au public si je n'essayais pas de suspendre le cours de cette conduite jusqu'à ce qu'on veuille la redresser et mettre dans les formes, puisqu'il est visible qu'elle n'est remplie que de partialités, de cabales et de passions particulières, et qu'elle ne tend qu'à opprimer, par quelque biais que ce puisse être, un homme dont on hait peut-être encore plus la personne que le crime qu'on prétend qu'il a commis.»

Louis fit une pause et vida son verre d'eau. Un silence de mort régnait dans la pièce. Pas un mot ne fut prononcé par les conseillers qui courbaient l'échine comme s'ils s'attendaient à voir le plafond leur tomber sur la tête. Et l'orateur reprit, de la même voix calme et pondérée.

— Ainsi, messieurs, je suis venu vous déclarer que je ne dois ni ne peux souffrir que le sieur de Mareuil soit détenu plus longtemps dans les prisons, et que je vais présentement l'en faire sortir, aux offres qu'il fait et aux assurances que j'y ajoute de l'y remettre, aussitôt que l'on saura la décision que le Conseil d'État aura faite sur l'appel qu'il y a interjeté en cassation de vos arrêts, et que nous connaissons précisément les volontés du roi là-dessus. Cependant, afin que Sa Majesté soit pleinement informée de ma conduite et de celle de toute la compagnie, je demande qu'il soit fait registre, tant de la

requête du sieur de Mareuil que j'ai mise sur le bureau que de la déclaration verbale que j'ai faite en conséquence, et dont je remets aussi une copie signée de ma main et présentée au conseil, ce 29 novembre 1694.

Ce discours prononcé, Louis en tendit une copie au procureur général qui la reçut de mauvaise grâce, et ordonna au greffier d'insérer les deux documents dans les registres.

Les protestations des conseillers surgirent alors de toutes parts et s'enflèrent au point d'atteindre un seuil difficilement supportable. On criait à l'ingérence indue, à l'outrage au tribunal et à l'abus de pouvoir. Mais Louis n'en avait cure. Il quitta dignement la fosse aux lions et tira lentement la porte derrière lui, tout en affichant un sourire victorieux. Son sang affluait à ses tempes et son cœur battait la chamade. Il s'abandonna avec volupté au sentiment d'exaltation qui l'envahit avec une rare intensité.

Devant la salle du conseil l'attendait son capitaine des gardes, à qui il adressa un bref signe de tête. Le Neuf de La Vallières entra dans la prison, s'adressa au concierge et lui ordonna, au nom du gouverneur général, de procéder sur-le-champ à la levée d'écrou et de libérer le sieur de Mareuil. Ce qui fut fait dans les minutes qui suivirent.

Jacques de Mareuil se retrouvait enfin libre d'aller porter sa cause en France, où il était persuadé d'obtenir justice et réparation des torts causés à sa réputation de fils de famille noble.

Fort Cataracoui, été 1696

L'armée finit par atteindre le fort Cataracoui au petit matin du 19 juillet, après un périple de douze jours d'efforts acharnés pour faire remonter par le Saint-Laurent jusqu'au lac Ontario les vivres, l'équipement, les armes et l'artillerie lourde nécessaires à la guerre d'invasion que Frontenac avait lancée contre les Onontagués.

Entouré de quelques officiers et juché sur un promontoire pour mieux coordonner le débarquement, Louis donnait des ordres précis pour que l'opération se fasse dans la discipline. Il savait ce que ses hommes avaient enduré depuis le départ de Lachine et cela tenait de l'exploit. Pour équiper adéquatement et nourrir un contingent de deux mille deux cents hommes, il avait fallu qu'ils transportent sur près de cent cinquante lieues environ sept cent mille livres de matériel, par un fleuve bouillonnant festonné tout le long de son parcours de quantité de chutes et d'imposantes cataractes. Près de deux cents bateaux plats avaient été construits pour transporter officiers et soldats, porter l'artillerie lourde, les six canons, les mortiers, les munitions, les vivres et les divers effets personnels. Le convoi avait suivi d'assez près les centaines de canots d'écorce qui ouvraient la route et formé un impressionnant défilé se déplaçant à bon rythme, tant qu'il se trouvait sur l'eau. C'est lorsque se présentait un rapide que l'entreprise se corsait et de semblables écueils étaient nombreux sur le Saint-Laurent. La seule façon de les éviter consistait à porter. Il s'agissait non seulement de faire transiter les canots, mais de décharger et de transporter sur de longues distances un attirail lourd et

encombrant, difficilement malléable dans des forêts touffues et peu praticables. Les soldats avaient dû s'y mettre à quinze ou vingt pour transporter les canons de fonte et les lourds bateaux plats sur leurs épaules, ce qui nécessitait des allées et venues nombreuses et épuisantes dans la boue, les pentes, les marécages, les sols de roches et de racines se dérochant sous le pied, parfois jusqu'à très tard dans la nuit et à la lumière des torches. Toujours avec la crainte de l'embuscade au ventre. Car comme les Iroquois ne pouvaient pas ignorer qu'une grosse armée marchait sur eux, on les supposait à l'affût et prêts à attaquer dès que certains des éléments de celle-ci baisseraient la garde.

Frontenac n'ignorait pas que faire progresser cet appareillage dans un pays comme le Canada n'avait rien à voir avec les opérations menées en Europe, sur des champs de bataille clairement dégagés. Ici, tout était à l'état de nature et présentait un niveau de difficulté inconcevable pour qui ne l'avait pas expérimenté, et la majorité des hommes qui participaient à cette expédition, cet été-là, n'avaient malheureusement aucune expérience du pays. C'était pour plusieurs leur baptême du feu, à l'exception de quelques centaines d'officiers et miliciens entraînés à la petite guerre et d'Indiens domiciliés, qui s'étaient joints en grand nombre à l'aventure. L'inexpérience des autres pesait lourd, ralentissait les opérations et risquait de mettre des vies en danger. Mais le gouverneur général, qui avait demandé au roi des soldats aguerris et n'avait jamais reçu que des novices, avait décidé de marcher quand même. Une fois au fort, les hommes auraient quelques jours devant eux pour récupérer avant d'entreprendre la seconde étape d'une entreprise qui ne se présentait pas comme une partie de plaisir. Aller assiéger la tribu la plus belliqueuse des Cinq Nations iroquoises était une aventure risquée, dont on ne pouvait préjuger de l'issue.

Quand les embarcations furent déchargées, les tentes montées, les canots et les bateaux radoubés, on fit distribuer les vivres. Les officiers et les religieux s'installèrent dans la section habitable des bâtiments que Frontenac avait veillé à faire réparer, l'année précédente.

Il y avait quand même lieu de se réjouir, car on ne comptait qu'une trentaine d'éclopés, victimes de foulures, d'ampoules et de blessures mineures aux pieds. Ceux-là seraient laissés au fort le temps de se rétablir. Un soldat avait eu la malchance de se casser un bras en chutant avec sa charge, mais il n'y avait aucun autre incident grave à déplorer, ce dont se félicitait Frontenac. C'était tout de même dix fois moins que lors de la campagne de Denonville et difficile à comparer avec la malheureuse expédition de La Barre, pendant laquelle la plupart des hommes avaient contracté les fièvres malignes.

Si Frontenac avait finalement décidé de lancer une vaste expédition à l'européenne, c'était sous l'insistance du roi. Ce dernier l'avait incité à attaquer les Iroquois par la plus forte guerre qu'il leur pourrait faire. En proie

à des pressions continues de la part de ses principaux officiers et de ses alliés indiens, et voyant pâlir sa réputation à la cour où on insinuait méchamment que le «vieux lion» s'était fait bernier par de fausses négociations et avait perdu sa pugnacité, il n'avait eu d'autre choix que de céder à leurs ins-tances. S'il avait pu, il aurait plutôt opté pour une aventure plus modeste avec des troupes moins nombreuses et plus expérimentées, plutôt que de mener une campagne massive, semblable à celle entreprise par Brisay de Denonville, neuf ans plus tôt. Et Dieu savait les réserves qu'il nourrissait à l'égard d'une telle expédition! La lourdeur de sa logistique, les énormes distances à parcourir et l'inexpérience de ses troupes lui inspiraient de fortes craintes, comme celles de ne rien trouver d'autre à ravager que des champs et des réserves de maïs ou, au contraire, de buter contre des centaines de guerriers iroquois, soudés par le péril commun et soutenus par les Anglais. Encore que cette dernière éventualité semblait peu probable, les colonies anglaises n'ayant jamais vraiment mis leur sécurité en péril pour porter secours à leurs alliés...

Louis ne se serait jamais lancé dans pareille entreprise s'il n'avait rétabli le fort Cataracoui, l'été précédent, en dépit de la lettre du roi le lui interdisant. Il l'avait ignorée et avait même prétendu l'avoir reçue trop tard. Un pieux mensonge que Champigny s'empresserait sans doute de révéler, mais dont il ne se souciait guère. Il comptait sur la guerre actuelle pour démontrer avec éclat l'utilité de son fort.

Sachant par Lamothe-Cadillac que des tentatives d'alliance avec les Iroquois se discutaient encore en secret à Michillimakinac, il s'était empressé d'envoyer sur les neiges des courriers pour solliciter la participation des Hurons et des Outaouais à son expédition. Il voyait mal comment les alliés des Grands Lacs, qui la réclamaient à cor et à cri depuis des années, pourraient s'y soustraire. À Cadillac de se faire assez convaincant pour en rallier plusieurs centaines. C'était une des raisons qui justifiaient Louis d'attendre leur arrivée. Il était entendu que la jonction de son armée avec le détachement de Michillimakinac se ferait à fort Cataracoui. Il s'allouait encore jusqu'à la fin de la semaine, après quoi, si personne ne se présentait, il n'aurait d'autre choix que de se remettre en marche. Chaque jour de retard coûtait une fortune en vivres et permettrait à l'ennemi de mieux s'organiser.

Pour tirer pleinement parti de la présence de ses troupes au fort, Louis décida de les affecter dans l'intervalle à la coupe du bois, aux ouvrages de charpente et de maçonnerie, ainsi qu'à la réparation des barques coulées lors de l'abandon du fort. Il fallait aussi tout mettre en place pour permettre à la cinquantaine d'hommes qu'il avait l'intention d'y laisser de survivre au prochain hiver.

Quand Callières le rejoignit et que tous ses effectifs furent rentrés au fort,

Louis se mit à parcourir à ses côtés le chemin de garde, sa lunette rivée sur la baie dont il avait toujours aimé explorer chaque méandre et chaque recoin. Tout était demeuré tel quel dans cet environnement qu'il avait arpenté des dizaines de fois, lors de sa première administration. C'est lui qui avait soigneusement choisi cet emplacement, vingt-trois ans plus tôt, lorsqu'il était venu rencontrer pour la première fois les tribus iroquoises. Des capitaines des Cinq Nations l'avaient rejoint près de la rivière Cataracoui et s'étaient offerts à le conduire à son embouchure, dans une anse qu'ils prétendaient être fort propre pour un campement. Louis s'en souvenait encore comme si c'était hier... Ils l'avaient en effet escorté dans un bassin qui lui avait paru le plus agréable qui se puisse voir et qui n'avait pas plus de trois quarts de lieue de profondeur, à peine sept ou huit pieds d'eau aux endroits les moins profonds, et un fond de vase très fine. La rivière qui formait cette anse avait six ou sept brasses à son embouchure et courait sur plus de trois lieues dans les terres, de sorte que de grands vaisseaux pouvaient facilement y entrer, sans compter que la pointe formée à son entrée les mettait en sûreté et à l'abri des vents. Après avoir trouvé à proximité une abondance de terres cultivables, Louis s'était empressé de faire commencer des abatis et de distribuer les tâches. Tout le monde avait travaillé avec tellement d'ardeur et de diligence que six jours plus tard, un fort tout neuf et entièrement fermé s'élevait. Presque chaque été pendant de nombreuses années, il était venu y traiter, bloquant ainsi aux Hollandais et aux Anglais l'accès aux fourrures des Outaouais et des Iroquois.

Il avait même planifié de construire un autre fort entre le lac Ontario et le lac Érié, pour aller du lac des Hurons dans celui des Illinois, dans la baie des Puants et jusqu'au Sault-Sainte-Marie, où commençait le lac Supérieur. C'étaient des espaces infinis où la navigation était fort aisée et il était facile de deviner les avantages diplomatiques, politiques et militaires que cette percée aurait permis. Mais la cour lui avait recommandé d'abandonner ses rêves de découverte et de s'appliquer plutôt à resserrer et à rassembler les habitants de la Nouvelle-France dans les villes et les villages, afin de les mettre à l'abri. Le roi, toujours en guerre avec ses voisins, n'avait pas un traître sol à gaspiller pour défendre sa colonie d'outre-mer. Une étroitesse de vue qui avait toujours sidéré Louis et qu'il avait secrètement combattue toute sa vie par différents moyens et expédients, de façon à développer quand même ce magnifique pays, créer une chaîne de forts propre à refouler et à contenir les Anglais à l'est des Appalaches.

Les deux hommes marchaient d'un bon pas tout le long du chemin de garde et la lumière d'été faisait mal aux yeux, à force d'intensité. Le soleil, déjà haut dans le ciel, dardait dur et la chaleur commençait à monter. Une autre journée caniculaire s'annonçait. Louis baissa sa longue-vue et marmonna, en s'épongeant le front:

— Heureusement que nous sommes immobilisés au fort pendant quelques jours, car cette maudite humidité qui nous colle les vêtements à la peau est difficile à supporter. Espérons qu'elle s'atténuera.

Il s'adressait à Callières. Louis supposa que sa corpulence et cette touffeur d'étuve devaient lui rendre la vie difficile. Ses vêtements étaient bouchonnés malgré le soin qu'il en prenait, et de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Mais le gouverneur de Montréal était trop heureux de participer à une expédition qu'il avait si longtemps appelée de ses vœux pour oser se plaindre.

— L'humidité est grande, il est vrai, mais cela vaut mieux que la pluie. Nous avons un temps béni pour marcher, Frontenac. Si cela se maintient, nous progresserons rapidement. Je me sens d'attaque pour infliger à ces damnés Onontagués une défaite qu'ils n'oublieront pas de sitôt. Et nos officiers sont aussi remontés que moi. Ils frétilent de se mesurer à l'ennemi.

— Maintenez-les dans cet état, mon cher, cela est bien. Mais... mon petit doigt me dit que nos alliés des Grands Lacs ne viendront pas.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela?

— Je ne sais trop. Une mauvaise appréhension. Lamothe-Cadillac a eu un mal fou à éteindre les foyers de sédition qui se sont allumés ces derniers temps. Quelques guerriers seraient même allés chasser avec des Iroquois cet hiver, figurez-vous. Cadillac n'a pas pu les en empêcher. Ce rapprochement est gros de menaces pour notre alliance.

— En effet, ce me semble plutôt inquiétant.

Callières n'en dit pas davantage, mais il tenait Frontenac pour responsable de cette situation. Il croyait qu'il avait trop tardé à envahir les cantons iroquois et que les alliés, ayant eu l'assurance année après année que les Français entreprendraient une opération d'envergure sans la voir se concrétiser, n'y croyaient plus. Ils se tournaient donc naturellement vers leurs ennemis pour tenter de pactiser avec eux.

— Vous ne dites rien, mais vous n'en pensez pas moins, Callières, fit Louis en tournant la tête et en le fixant droit dans les yeux. Je ne suis pas d'accord avec vous et vous savez pourquoi. Enfin, laissons cela... Vous avez été prévoyant de faire courir la rumeur que nos alliés des Grands Lacs pourraient ne pas nous rejoindre pour attaquer plutôt le village des Tsonontouans, pendant que nous attaquerions celui des Onontagués. Une ruse qui aura le mérite de couvrir leur éventuelle démission et éviter de faire croire aux Iroquois à une faiblesse de notre part. Sans compter que la menace pourrait obliger chaque nation à rester chez elle, de crainte d'être attaquée à son tour.

— C'est un vieux truc que Denonville et La Barre ont utilisé avec profit, autrefois.

— Pour vous dire franchement, mon cher Callières, je n'ai pas grand foi en cette expédition.

Louis s'était retourné vers le large et avait arboré une mine sombre. Callières remarqua que le gouverneur avait plus souvent tendance à broyer du noir et qu'il supportait moins la pression qu'autrefois. Il fit un calcul rapide et prit conscience qu'il avait tout de même soixante-seize ans... un âge vénérable pour courir encore les bois comme un jeune officier et porter la guerre chez de redoutables ennemis. Pour mal dormir aussi, manger peu et à toute vitesse, supporter des déplacements dans des conditions difficiles, porter sur ses épaules le sort de milliers d'hommes et essuyer les déboires et les récriminations, si les choses tournaient mal. Un trop grand âge aussi pour être à l'autre bout du monde, dans un pays démesuré et hostile, quand on savait que le gouverneur était usé et fatigué, et qu'il ne rêvait que de retourner en France... avant de casser définitivement sa pipe. Lui-même, d'ailleurs, ne se sentait pas au mieux de sa forme et l'aventure lui pesait.

— Une expédition que vous entreprenez quand même, ce qui vous honore, répondit Callières d'une voix adoucie par une espèce de compassion, qu'il n'éprouvait pas souvent envers le gouverneur.

Frappé par le ton inhabituellement amical de son acolyte, Louis se retourna et lui fit face à nouveau. Le regard de Callières semblait plus chaleureux, ce qui le disposa favorablement.

— Que j'entreprends parce que je n'ai pas le choix... vous le savez très bien. Ne serait-ce que pour empêcher la défection de nos alliés.

Il avait baissé la voix et pris le ton de la confidence.

— Je sais, monseigneur.

Louis se massa le bras droit. Une douleur diffuse irradiant jusqu'à l'épaule le tenaillait depuis quelque temps. Il l'imputait à l'inconfort de ses nuits et à ce lit de sangle qui ne lui convenait pas, et peut-être un peu aussi à la tension constante qui l'habitait.

— J'aurais préféré attaquer l'hiver dernier avec un petit parti de sept à huit cents hommes. On aurait été certains de surprendre les femmes et les enfants au village pendant que les hommes chassaient, ce qui aurait forcé les guerriers à se rendre à nos exigences. Mais les mauvaises conditions climatiques en ont décidé autrement. Alors... je crains de répéter la campagne blanche de Denonville.

Callières ne voulut pas reprendre une discussion qui les avait déjà divisés. Il s'était fermement opposé à une campagne d'hiver, à cause de la difficulté de trouver assez d'hommes pour marcher en raquettes, porter ou traîner suffisamment de vivres pour aller enlever un village situé à l'autre bout du monde, en plein cœur du pays iroquois. L'été lui semblait plus propice, par voie d'eau. C'est pourquoi il ajouta :

— Ne soyez pas pessimiste, mon cher gouverneur. Nous sommes actuellement très bien placés pour donner une leçon imparable aux Iroquois.

— Même si nous frappons en plein été, Callières, rien ne nous garantit que nous ne trouverons pas des villages désertés et qu'ils ne pratiqueront pas la politique de la terre brûlée.

— Cela est possible, mais nous dévasterons leurs récoltes et leurs caches de nourriture, et nous sèmerons la terreur et la désolation parmi eux. Je vous jure qu'ils viendront par la suite nous réclamer la paix.

— Qui vivra verra... Cela étant dit, Callières, sachez que je ne me morfondrai pas si nos alliés des Grands Lacs ne se joignent pas à nous. Moins il y aura de sauvages dans cette expédition et mieux nous nous porterons. Leur comportement imprévisible dans les combats me déconcerte à un point que vous ne pouvez imaginer.

Le gouverneur de Montréal se contenta de sourire. Il était vrai que les Indiens étaient parfois difficiles à commander et qu'ils rebroussaient souvent chemin sans crier gare, mais leur présence était essentielle. Il s'était d'ailleurs assuré que le quart des effectifs actuels serait formé de christianisés des régions de Montréal, de la Chaudière et de Sillery. Ils formaient un contingent d'environ cinq cents hommes, qui palliaient le nombre insuffisant de soldats, et étaient de redoutables combattants. Si la plupart risquaient d'essayer les premiers et les derniers tirs, puisqu'ils étaient placés à l'avant et à l'arrière de l'armée, d'autres groupes se détachaient aussi comme des enfants perdus[20] et servaient d'éclaireurs ou de découvreurs. Ceux qui connaissaient le pays comme le fond de leur poche agissaient à titre de guide, d'autres travaillaient à la confection ou à la réfection des canots d'écorce, participaient au transport des marchandises et leurs techniques de navigation étaient d'un grand secours dans les rivières tumultueuses. Bref, aucune expédition le moindrement sérieuse ne pouvait se passer de leur participation.

— Nos sauvages ont pourtant été impeccables jusqu'ici.

— Jusqu'ici... comme vous le dites. Souhaitons que cela se continue. Fort heureusement, ils ne prennent aucune part à nos décisions. Ce serait l'anarchie. Mais je suis d'accord avec vous pour dire qu'ils sont essentiels. Un mal nécessaire qui nous coûte tout de même une petite fortune puisqu'en plus de les nourrir, il faut subvenir aux besoins de leurs familles demeurées au pays. Champigny s'en plaint et jette les hauts cris à chaque fois...

— C'est le travail de l'intendant de limiter les coûts. Une tâche dont il s'acquitte d'ailleurs à merveille.

Mais Louis était obsédé par autre chose. Il reprit:

— Et je dois dire que le fort des Onontagués me donne des sueurs froides. D'après les quelques prisonniers échappés des cantons iroquois, il serait constitué de huit bastions, avec une triple palissade et de l'artillerie. Il devrait être capable d'une assez forte défense puisqu'il a été construit avec l'aide des Anglais. J'ai ouï dire aussi que les Onontagués auraient l'intention de résister

à notre siège en se regroupant dans le fort et en tenant ferme, pendant que d'autres s'embusqueraient et harcèleraient nos troupes.

— J'ai entendu les mêmes histoires que vous à propos d'une hypothétique résistance de leur part, mais j'ai du mal à y croire. Les sauvages n'ont pas l'expérience d'un siège en règle et il me semble que leur sens de la survie les poussera plutôt à la fuite.

— Il faut envisager toutes les possibilités, Callières, c'est pourquoi la force du nombre m'a semblé être la meilleure parade. Je pense évidemment, comme vous, qu'ils auront plutôt tendance à fuir. Seul l'avenir le dira...



L'armée au grand complet se mit en branle au matin du samedi suivant. On avait attendu les renforts de Michillimakinac du 19 au 26 juillet, et comme personne ne s'était présenté, hormis deux Français et un Outaouais dépêchés par Lamothe-Cadillac, Frontenac donna le signal du départ. Les Outaouais se justifiaient de ne pouvoir se joindre à eux parce qu'ils devaient déménager leur village ailleurs, et surtout parce qu'ils avaient commis la bétise de tuer par méprise une dizaine de Hurons avec femmes et enfants, en les prenant pour des ennemis. Ils évitaient depuis lors de s'éloigner de chez eux par crainte de représailles contre leurs familles. Une explication que Frontenac trouva tarabiscotée et dont Callières douta fortement. Mais on se passerait d'eux, ce qu'aucun officier n'eut le loisir de déplorer bien longtemps, devant l'urgence de passer à la phase la plus cruciale de l'expédition. Car il fallait traverser tout le lac Ontario du nord au sud jusqu'à l'entrée de la rivière Chouagen, trouver un terrain propice à la construction d'un fort sommaire où entreposer vivres et munitions, et entreprendre ensuite la longue et périlleuse remontée de cette rivière, menant chez les Onontagués.

Le lac Ontario se couvrit de dizaines de canots d'écorce et de bateaux plats, chargés de vivres, d'hommes et de munitions. L'ordre de marche, calqué sur le commandement militaire européen, était précis et imparable. Comme le désordre dans l'avancée d'un si imposant contingent représentait un réel danger, la même configuration que pour le combat s'imposa d'emblée. Une discipline de fer fut établie, que les officiers durent faire appliquer avec rigueur, en dépit de conditions difficiles.

Callières commandait l'avant-garde, formée de deux grands bateaux armés qui portaient les officiers, les six canons de fonte, les outils, la poudre, les armes et les munitions. Une première bande de sauvages pagayaient derrière, dans des canots d'écorce que suivaient deux bataillons de deux cents soldats,

répartis dans divers canots et bateaux plats. Derrière, d'autres embarcations transportaient les vivres et les bagages de Frontenac, Callières, Vaudreuil et Ramezay. Le corps central était constitué des principaux officiers du gouverneur général et de sa garde, voiturés en canots par des voyageurs, ainsi que de quatre bataillons de milice regroupant huit cents hommes entassés sur de nombreux bateaux plats. Pour mettre le gouverneur général à l'abri, on l'avait placé au centre du convoi, dans un long canot d'écorce. Frontenac était installé dans un fauteuil fixé aux varangues, le seul moyen de voyager longtemps sans trop de courbatures. Enfin, l'arrière-garde suivait, commandée par Vaudreuil qui menait huit cents soldats, également répartis en quatre bataillons montés sur des bateaux plats. Une deuxième bande de sauvages ramaient derrière et sur les côtés du corps de troupe. Les bateaux, numérotés par bataillon, formaient des compagnies de trois qui avançaient de front, sans se dépasser et en conservant les intervalles nécessaires pour éviter qu'ils ne s'éperonnent ou ne soient rejetés sur les côtes. Frontenac avait veillé à instituer une rotation journalière des corps de soldats: ceux qui avaient été à l'avant-garde un jour passaient, le jour suivant, à l'arrière. Comme les canots d'écorce et les bateaux plats étaient trop fragiles ou mal conçus pour les eaux profondes et les hautes vagues, le long défilé devait longer la rive, du nord au sud, et s'en distancier le moins possible.

Mais de violents vents s'élevèrent et bouleversèrent l'ordre de marche. Dans cette immense mer intérieure, les hautes lames et les rouleaux prenaient rapidement des proportions inquiétantes. L'avant-garde peinait à lutter contre le vent et ne progressait pas assez vite pour empêcher le corps central de heurter les dernières embarcations, alors que la queue du cortège traînait indûment. Callières ordonna qu'on colle de plus près à la côte. La navigation était périlleuse, à cause des hautes falaises vers lesquelles la mer les poussait avec une incroyable force.

Ce n'était pas la première fois que Louis traversait le lac Ontario, mais il ne l'avait jamais fait avec un si imposant contingent. Il s'en voulut de ne pas avoir plutôt entrepris la traversée à la lune levante, justement pour éviter ces vents violents qu'on ne rencontrait d'ordinaire qu'au printemps. Il s'inquiéta des conditions d'abordage, de même que de ce que leur réservait l'entrée de la rivière Chouagen. Le temps changeait tellement vite sur cette vaste étendue d'eau qu'il ne pouvait jurer de rien. Il se souvenait que lors de l'expédition de Tracy, trente ans plus tôt, huit hommes s'étaient noyés au lac Champlain, dans de semblables conditions. Louis jeta un œil rapide sur les canots qui croisaient du côté du large. Les sauvages rythmaient leurs coups de rame sur le battement régulier d'un tambourin et leurs silhouettes minces et racées tranchaient distinctement sur le fond bleu sombre de l'eau. Que pensaient-ils de cette expédition? se demanda-t-il. Avaient-ils autant d'appréhensions que

lui et la jugeaient-ils dangereuse? Pourtant, plusieurs d'entre eux avaient exigé avec âpreté cette invasion des territoires iroquois. Louis repensa à Lamothe-Cadillac et il lui en voulut de n'avoir pas pu rallier les Indiens de Michillimakinac. Il se demanda si Louvigny, le commandant précédent, y serait davantage parvenu, et se dit que le manque d'expérience de son jeune protégé expliquait peut-être leur défaillance... En portant le regard sur les bateaux plats qui transportaient le gros des hommes de son contingent, il vit qu'une pluie fine battait à plein ciel. Il rabattit sa bâche de toile sur ses jambes et son torse et s'y caparaçonna. Le ciel avait pris insensiblement la couleur de l'eau et c'est à peine si on pouvait distinguer l'un de l'autre. Louis ferma les yeux et se replongea dans ses pensées. Il s'arma de patience, car la traversée serait longue.

Le cabotage d'une rive à l'autre se faisait normalement en une quinzaine d'heures, mais la lourdeur des effectifs, de même que la nécessité de ménager ses hommes en vue de l'effort de guerre qui les attendait, obligea Louis à ordonner un arrêt pour la nuit.

Le soir tombait lorsque les bateaux furent en vue de l'île aux Chevreuils. C'était une avancée de terre couverte de grands sapins et dominée par une large baie. La pluie avait cessé entre-temps et le ciel se teintait d'une couleur violacée. Les bateaux accostèrent en désordre et crachèrent leurs occupants sur une grève bourrée de roches coupantes et limoneuses, où l'on déchargea vivres et équipement. On tira ensuite les embarcations au sec. Louis se redressa et s'extirpa de son fauteuil. Il était courbattu. Deux de ses gardes le prirent à bras le corps et le portèrent sur la berge. On s'empressa de transporter ses effets personnels et de l'installer du mieux que l'on put, pendant qu'on montait en hâte sa tente et celles des principaux officiers.

Certains s'étaient déjà regroupés autour d'un feu que quelqu'un s'était débrouillé pour allumer, malgré l'humidité ambiante. Il y avait là un petit attroupement formé des officiers Subercase, Legardeur de Repentigny, Le Moyne de Maricourt, Legardeur de Beauvais, Manthet, Courtemanche, Lanoue, et de quelques autres. Comme on était sur le territoire de chasse des Iroquois, la prudence s'imposait. Ramezay aborda à son tour et fit débarquer ses hommes. La rive se couvrit de dizaines d'embarcations dont on tira l'essentiel pour le campement. Seuls quelques officiers bénéficieraient d'une tente, cette nuit-là, pendant que le gros des hommes se glisseraient sous un canot ou dormiraient à la belle étoile. Heureusement, il faisait bon et la nuit était douce.

De petits feux servant à sécher les vêtements et à procurer du réconfort s'allumèrent sur la grève et des bouteilles d'alcool circulèrent de main en main. La tension était grande et il y avait fort à parier que personne ne fermerait l'œil de la nuit. Avec l'Iroquois, on ne savait jamais sur quel pied

danser et bien qu'il répugnât à attaquer un ennemi supérieur en nombre, tout demeurerait possible. Surtout si l'Anglais se mettait de la partie...

Louis s'empara du pliant qui le suivait dans toutes ses campagnes et s'y assit. On commençait la distribution d'un repas frugal. Il refusa le maïs et prit la banique, un pain sec et plat cuit sur feu de bois, à la manière indienne. On l'arrosait d'huile pour le rendre plus nourrissant. Il accepta aussi la jointée de pois et le morceau de lard salé qu'on lui tendait. On emplit ensuite son gobelet de vin rouge. En campagne, il mangeait comme ses hommes, même si son estomac se révoltait parfois avec violence.

— Eh bien, messieurs, prenons le temps de nous refaire un peu, déclara-t-il au groupe de jeunes d'officiers et de capitaines de milice qui le cerclaient.

Il leva son verre à leur intention.

— Nous avons effectué aujourd'hui un parcours sans faute, malgré les écueils qui nous guettaient. Je bois à la discipline que vous avez su instaurer parmi les troupes, messieurs les officiers et les capitaines de milices. Souhaitons que cela se perpétue dans les prochains jours... surtout dans les prochains jours.

Subercase, Lanoue et Ramezay choquèrent leur coupe d'étain contre celle du gouverneur. D'autres officiers en firent autant. On se mit à deviser à voix basse et quelques blagues fusèrent, malgré la précarité de leur situation. Une obsession les habitait: les Iroquois tenteraient-ils un coup de main? Si oui, où et quand se produirait-il? Plusieurs de ceux qui entouraient Frontenac étaient des gens expérimentés qui avaient plusieurs expéditions à leur actif, et ils étaient prévenus contre tout excès de confiance. Aussi avait-on dispersé des éclaireurs autour du campement pour détecter toute présence ennemie. Les autres dormiraient avec leur arme chargée à bloc, si jamais ils parvenaient à trouver le sommeil...

La nuit coulait si lentement qu'il sembla à Louis qu'elle ne finirait jamais. Après avoir veillé un peu au coin du feu, il s'était replié dans sa tente. Étendu dans le méchant lit de sangle qui lui donnait mal au dos, il n'arrivait pas à s'assoupir. Le moindre bruit le faisait sursauter: le cliquetis d'un fusil, le pas d'un soldat dans la nuit, le craquement d'un arbre, les coups de clairon étouffés annonçant le changement de garde. Son cerveau survolté ne lui laissait aucun répit. Après avoir révisé mentalement les erreurs et les points forts des expéditions précédentes, un exercice qu'il refaisait presque chaque nuit depuis quelque temps, il trouva excessif de tant s'inquiéter. Il se dit qu'il se faisait vieux et qu'il était sans doute temps de passer la main, mais si on lui avait demandé de choisir son successeur, il aurait été bien embêté. Callières avait probablement les qualités requises, mais sa santé était si fragile qu'il risquait de ne pas lui survivre longtemps. Quant à Vaudreuil... il n'arrivait pas à lui faire confiance. Peut-être avait-il tort? C'était tout de même un

officier à qui il n'avait rien à reprocher, hormis le fait que Callières s'en méfiait comme de la peste.

Puis le souvenir de son fils décédé s'imposa à son attention. Une réminiscence qui lui revenait tout naturellement ces temps-ci, sans qu'il sache trop pourquoi. François- Louis lui apparut dans toute la fraîcheur de ses vingt ans, sanglé avec fierté dans son bel uniforme d'officier. «C'est incroyable à quel point il tenait des Frontenac, pensa-t-il avec amertume, par ce port altier, cette silhouette fine et élancée, et par ce je-ne-sais-quoi qui lui conférait une élégance aristocratique.»

La nuit était agréable et une brise fraîche soufflait dans l'habitable. La Grande Ourse, dont les étoiles vrillaient la nuit, brillait par la porte entrouverte. En fixant le beau ciel de juillet, Louis se revit encore en train d'expliquer à un François-Louis de cinq ans que cette constellation représentait Callisto, une nymphe aimée de Zeus, que son épouse jalouse avait changée en Grande Ourse. Il n'avait jamais oublié la petite larme qui avait perlé sur la joue de l'enfant. Il se remémora cette autre fois où son fils avait glissé sa main dans la sienne, en lui lançant un regard débordant de candeur enfantine... Mais cela était si loin, à présent, que Louis ne comprenait pas pourquoi ces souvenirs lui revenaient avec autant d'acuité.

Il crut entendre un appel et se redressa sur sa couche. Il lui semblait qu'on avait prononcé son nom. Une voix plus proche se fit entendre de nouveau. C'était celle de Callières. Ce dernier glissa la tête par l'entrebâillement et lui chuchota :

— Dormez-vous, Frontenac? Vos gardes avaient l'air d'en douter, aussi m'ont-ils laissé approcher.

— Je dois vous avouer que je n'y arrive pas plus que vous. Le diable sait pourquoi. Mon grabat y est sûrement pour quelque chose. Attendez, je vous rejoins à l'instant.

Louis se tira de son mauvais lit et se redressa avec peine. Les os de la colonne lui faisaient mal. Il s'étira, reboutonna son uniforme qu'il n'avait pas enlevé, au cas où, remit sa perruque et sortit. Callières l'attendait, assis près du feu dans le grand fauteuil qu'il avait fait transporter avec ses bagages, parce que c'était le seul qui se trouvait assez large pour le contenir tout entier. Il sirotait tranquillement son verre.

— Vous avez l'air de quelqu'un qui rumine un mauvais coup. Que vous arrive-t-il, Callières?

Louis se rassit dans son pliant abandonné près du feu. Le Neuf de La Vallières vint s'enquérir de ses besoins.

— Tout va bien, La Vallières, ne vous inquiétez pas, lui répondit Louis. Nous n'arrivons pas à dormir, Callières et moi.

Rassuré, l'officier s'éloigna en silence.

La forêt était noire et paisible, et quelques feux brûlaient toujours aux environs. Le grand lac battait ses eaux sombres contre la grève dans un flux et reflux incessant. C'était une nuit claire, au ciel parsemé de constellations.

— Comment dormir quand on sait que ces maudits Iroquois veillent? Et je ne m'habitue pas à ces lits de sangle qui vous scient les reins et la nuque. Autant coucher sur le sol...

Callières fit une moue dédaigneuse, selon son habitude quand il réprouvait quelque chose. Sa répartie suscita l'adhésion du gouverneur.

— Je suis bien d'accord avec vous sur ce point, mon cher. Notez que les campagnes militaires n'ont jamais été reconnues pour leur confort. Mais la vérité, c'est que vous et moi, nous ne sommes plus assez jeunes pour ce genre de réjouissance.

Le gouverneur de Montréal lui offrit un sourire las.

— Parlez pour vous, Frontenac. Je n'ai tout de même que quarante-huit ans.

Callières avait pris un ton offusqué.

— Il est vrai, mais votre état de santé vous en donne le double. D'ailleurs, comment allez-vous aujourd'hui? Vous n'aviez pas l'air d'en mener large, hier.

Louis avala une gorgée de cognac. Il en tenait toujours une gourde à portée de la main et tant qu'à ne pas dormir, il en profiterait pour se faire plaisir.

— Un doigt de cognac, Callières?

— Non, merci. Je préfère ce petit vin chaud. Cela me réussit mieux. Comment je me porte... ajouta-t-il en se frottant le menton comme si la question nécessitait une intense réflexion. Eh bien, je ne sais plus... Mal, je suppose, si on tient compte des douleurs rhumatismales qui me minent sans arrêt. Et de cette goutte qui me reprend de plus belle. Mais, que voulez-vous, c'est ainsi.

Louis ne le relança pas sur ce terrain. La maladie, celle des autres ou la sienne, ne l'intéressait pas.

Un long hennissement troua le silence.

— Votre monture vous réclame, mon cher.

Callières tourna la tête dans la direction d'où cela provenait.

Louis se mit à rire.

— Nous avons bien failli perdre votre bête lorsqu'elle s'est emballée au rapide de la Pointe Maligne. Et vous avec.

Le gouverneur de Montréal se dérida. L'épisode burlesque avait failli lui coûter la vie. Son beau cheval noir avait pris peur et détalé au pas de charge dans un sentier dangereux. Callières, excellent cavalier, avait réussi à le calmer avant qu'il ne s'engage dans une descente tapissée de roches et bordée par un précipice.

— Ah! Frontenac, j'ai bien cru en effet y laisser la vie! Cette foutue bête a

déguerpi sans crier gare et j'ai dû me redresser de tout mon poids sur mes étriers pour la déséquilibrer et l'arrêter. En lui tordant la gueule, par surcroît. C'est vous dire comme elle est têtue! J'en veux à mon palefrenier de me l'avoir recommandée.

— Que voulez-vous, nos forêts sauvages sont bien peu appropriées pour des chevaux dressés à l'européenne. C'est comme notre équipement lourd et nos canons que nous traînons absurdement dans des parages impraticables. Mais quelle idée aussi, Callières, de transporter un cheval jusqu'ici!

— Quelle idée? Vous en avez de bonnes! Croyez-vous que j'aurais pu trotter sur un mulet comme vous le faites? Je l'aurais crevé au premier portage et il m'en aurait fallu un contingent pour me rendre à bon port. Avec mon état de santé et ma corpulence, il était hors de question de marcher sur d'aussi longues distances et il me fallait une solide monture.

Louis étouffa un rire. Callières avait quand même raison. Il lui sut gré de ne pas se prendre trop au sérieux, pour une fois.

— D'ailleurs, votre biquette n'ira pas loin, lui jeta Callières avec un rire dédaigneux. Cette bête est malade. Elle se traîne.

— Comment, mais pas du tout... elle est lente, je vous le concède, comme la bonne bique qu'elle est. Connaissez-vous beaucoup de mules rapides et qui avancent sans qu'il ne faille les bourrer de coups de trique?

— C'est comme certains de nos hommes qui n'avancent qu'au son du cor et sans jamais réfléchir. Des bêtes, ce ne sont parfois que des bêtes sans cervelle...

— Cela est malheureusement vrai pour une partie de nos soldats. Ils ne valent pas grand-chose, je vous l'accorde. Il faudrait les dresser au métier des armes avant de les lancer dans pareille aventure, mais nous n'avons guère le temps. La guerre n'est pas leur métier et le roi nous les envoie parce qu'il n'en a pas d'autre utilité. Qu'y pouvons-nous? Heureusement qu'il y a nos miliciens, de braves habitants du pays qui font mieux que les réguliers parce qu'ils sont plus expérimentés dans ces sortes de voyages. Mais on doit revenir de l'opinion de pouvoir détruire cette foutue nation iroquoise avec des troupes réglées. Ces sauvages courent dans les bois comme des bêtes fauves et ne peuvent être surpris que par des gens qui font la guerre comme eux, ce dont sont incapables les officiers et les soldats frais débarqués. Nous ne pouvons qu'éteindre des feux, dans ce malheureux pays.

Callières cracha devant lui. La salive toucha les flammes, produisit un sifflement bref et se transforma en vapeur. Frontenac continua:

— Mais nos officiers, dont certains Français, nos miliciens, nos voyageurs et nos coureurs de bois font la gloire de notre armée. Je suis assez fier d'eux. Ces hommes-là sont des guerriers sans lesquels aucune expédition ayant le moindre d'envergure ne serait possible.

— Cela est vrai. Les hommes nés ici sont faits au pays et ceux qui ont eu la chance de vivre avec les sauvages sont aussi habiles qu'eux. Quelques officiers français sont aussi de cette trempe, quand ils restent assez longtemps pour pouvoir s'acclimater. Mais les autres...

Louis avait l'impression de se répéter tant ce sujet revenait souvent dans leurs conversations. Celui-là et quelques autres, qui se faisaient récurrents. Aussi fut-il reconnaissant à Callières de relancer la conversation dans une autre direction.

— Mais parlez-moi donc plutôt de cette histoire extraordinaire qui vous est arrivée avant votre départ pour Montréal, Frontenac. Je l'ai apprise par ouï-dire. Il me plairait d'en savoir le détail.

— Ah! cette histoire incroyable? Elle sort assez de l'ordinaire, en effet...

Louis fixa longuement la flamme qui montait et s'entortillait à l'amas de bûches empilées là par quelque soldat. Une sorte d'alanguissement salutaire causé par l'alcool et la chaleur réconfortante s'empara de lui. Il vida son verre, se resservit et se mit à parler d'une voix déliée.

— Étonnante histoire, en effet. On me l'aurait racontée que je n'y aurais pas cru. Et pourtant... cela s'est produit, aussi vrai que je suis assis à vos côtés.

Son vis-à-vis, tout oreilles, se cala confortablement dans son siège, comme on le fait dans l'attente de quelque chose de particulièrement divertissant.

— Cela s'est produit le 13 juin dernier, juste au moment où les cinq cents conscrits pour l'expédition actuelle commençaient à quitter leur paroisse. Ce jour-là, une rumeur extraordinaire se répandit dans la ville comme le feu dans la paille. On racontait qu'une flotte anglaise comptant au moins quarante vaisseaux et plus de dix mille hommes était sur le point d'envahir le pays. On relatait même que quatre frégates ennemies étaient en train de remonter le fleuve jusqu'à Tadoussac. La nouvelle était apportée par un jeune étranger qui venait de mettre pied à terre et se dirigeait vers le château, entouré d'une foule de curieux. Il expliquait s'être échappé des prisons de Boston, d'où il avait pu observer les préparatifs. Il disait avoir vu charger la poudre sur les navires, quatre jours durant. Il affirmait aussi avoir été témoin de la mise à mort du sieur d'Iberville, brûlé vif devant Boston par les Anglais.

— Déjà là, vous aviez quelque chose d'in vraisemblable, non?

Callières faisait une moue sceptique, l'air de dire que cette histoire ne tenait pas debout et que si cela lui était arrivé, il n'aurait pas marché et se serait tout de suite méfié.

— Attendez, n'anticipez pas, de grâce, Callières. Je vous dis ce que voulait la rumeur publique... Notre homme jurait à tous les saints avoir vu de ses yeux le second bâtiment de notre «César des mers» coulé bas, ce qui aurait également entraîné la mort de son frère. Quant aux trois cents Français qui les

accompagnaien, ils seraient passés à l'ennemi avec armes et bagages pour venir avec l'armée anglaise ravager nos côtes. Le jeune homme ajoutait même que ces traîtres étaient encore plus montés contre nous que les Anglais, ce qui est beaucoup dire... Et je vous fais grâce des autres histoires qu'il racontait, comme la prétendue mort du corsaire français Guion, aux mains des Anglais, et celle du commandant acadien Villebon, décédé des suites d'une maladie. Il affirmait même que c'était son lieutenant, le baron de Saint-Castin, qui lui aurait fourni un canot et un guide indien pour venir à Québec. Quand les habitants lui demandèrent pourquoi il était arrivé dans la barque d'un habitant de l'île d'Orléans, il leur expliqua que parvenu à la pointe nord de l'île, il avait dû se séparer de son guide et marcher le long de la côte à la recherche d'un passeur, parce que son canot lui avait été volé durant la nuit.

— C'est cousu de fil blanc, cette histoire. Votre étranger avait beaucoup d'imagination, mais il enfilait un peu trop de mauvaises nouvelles pour que ce soit vraisemblable.

— Oh! vous savez, les mauvaises nouvelles surpassent souvent les bonnes, et il est facile de gloser après coup. Enfin... mes gardes invitèrent tout de même le jeune homme à venir casser la croûte à l'office du château, en attendant de me l'amener. Ce qui fut salutaire parce qu'en parlant avec lui, ils commencèrent à avoir des doutes sur son identité. Il était bien frêle et sa voix était un peu haut perchée. Ses manières douces et posées étaient celles d'une femme, ce qui mit la puce à l'oreille d'un de mes hommes, un dénommé Lacroix, qui plongea effrontément la main dans le corsage de l'inconnu pour découvrir qu'il avait des seins. Il s'écria: «Mais c'est une fille!» L'autre s'en défendit, jura à qui voulait l'entendre qu'il était bien un garçon, et comme on le menaçait de le traîner devant le prévôt de la ville s'il ne passait pas aux aveux, il s'effondra en larmes. C'était bien une fille...

— Incroyable histoire. Une fille... jeune?

— Je dirais dans les quinze ou seize ans, guère plus. Se voyant découverte, elle aurait tenté une ruse de plus en prétendant ne pas venir de Boston, mais de la côte sud de Grande-Anse, et elle disait avoir bien vu les quatre frégates en traversant le fleuve. Bien qu'arborant pavillon blanc, elles étaient néanmoins anglaises, rapportait-elle, et elles barraient le fleuve. Vous comprendrez que je n'ai rien cru de l'affaire et que j'ai fait écrouer la demoiselle sur-le-champ. Les procédures ont été menées le surlendemain tambour battant, avec les trois témoins qu'on avait sous la main: le frère de l'accusée, le passeur crédule et un secrétaire du gouvernement, témoin de la scène dans l'office.

— La pauvre fille a dû être sévèrement punie?

Callières levait les sourcils et ouvrait très grand les yeux, d'un air comique.

— Elle a été convaincue de s'être travestie en homme pour répandre des

faussetés qui ont troublé le repos public, et tenté d'empêcher le progrès des armées du roi en ce pays. Anne Edmond, native de la seigneurie d'Argentenay en l'île d'Orléans, a été condamnée à être battue et fustigée de verges dans les carrefours et lieux accoutumés de la ville par l'exécuteur de la haute justice, pour être ensuite remise à ses parents, chargés de mieux veiller sur sa conduite qu'ils ne l'ont fait jusqu'alors.

— Mais quelle était sa motivation? Il doit bien y avoir un homme en dessous de cela. Une jeune fille n'aurait pas eu assez de courage ni de génie pour inventer toute seule une pareille histoire...

— Ah! mais à seize ans, les filles de ce pays sont des femmes faites. Et en matière de courage, certaines d'entre elles pourraient donner des leçons à bien des hommes. Songez à cette Madeleine, native de Verchères, ainsi qu'à sa mère... Mais je dois vous donner raison dans cette affaire extravagante, car il y avait bien un, et même plusieurs hommes en dessous de cela. L'interrogatoire mené par la suite l'a démontré. Figurez-vous que la fille Edmond avait un jeune frère de dix-neuf ans, René Edmond, réquisitionné pour marcher contre les Onontagués, ainsi qu'un galant du nom de Joseph Gaulin, qui lui tournait autour et parlait de mariage. S'était rajouté un troisième larron, un nommé Laviolette, si ma mémoire ne me trahit pas, qui ne voulait pas lui non plus partir en campagne militaire. Ces trois-là auraient donc comploté dans les fardoques, derrière l'église Saint-François, pour forcer la jeune fille à exécuter leur plan. Elle avoua d'ailleurs à plusieurs reprises à ses juges qu'elle n'avait pas eu le choix, qu'on l'avait forcée à jouer le jeu en lui répétant tous les jours que si elle ne les aidait pas, elle ne les reverrait jamais puisqu'on les mènerait tout droit à la boucherie. Et ils lui juraient qu'une pauvre fille comme elle ne risquait pas grand-chose, si jamais la supercherie était éventée. Elle avait fini par les croire.

— Cette insubordination est très grave, Frontenac! Il faut punir sévèrement ces tire-au-flanc pour ne pas donner de mauvaises idées aux autres!

— Les trois militaires impliqués, qui font d'ailleurs partie de nos troupes actuelles, subiront leur procès à leur retour. Ne vous inquiétez pas, ils serviront d'exemple. Mais les juges se sont demandé s'il n'y avait pas quelqu'un de plus haut placé qui aurait manipulé ces paysans, ce que la fille a toujours nié. Il faut croire que nos habitants sont assez bien renseignés et que la peur leur donne de l'esprit. Saviez-vous que la même chose s'était produite lors de ma première administration?

— Non, je l'ignorais.

Callières avait l'air catastrophé.

— Mais oui, mon cher. Comme je voulais me rendre à Cataracoui avec un gros contingent de colons pour transporter les matériaux afin de reconstruire le fort, des bruits voulant qu'une flotte hollandaise soit en train de remonter le

fleuve vers Québec après s'être emparée de Boston ont commencé à courir par toute la ville. Ce qui démontre qu'une partie de nos habitants n'aiment pas aller au-devant du danger, dans des zones impraticables où ils risquent des accidents ou des maladies graves. Surtout ceux du bas de la colonie, qui sont relativement à l'abri des incursions iroquoises. Ce genre de rumeur est plus fréquent que l'on ne pense.

— Les lâches! Ils sont déjà moins à risque que nous, dans la région de Montréal, et ils rechignent à collaborer! J'espère que vous sévissez, Frontenac.

L'indignation faisait rougir le visage de Callières. Il cracha à nouveau dans le feu, de colère cette fois.

— Bien sûr, quand nous arrivons à le prouver.

Louis ne relança pas la conversation. S'il désapprouvait ceux qui se soustrayaient à leur devoir, il comprenait cependant que les opérations des dernières années avaient laissé des traces indélébiles et fait tant de morts et d'estropiés parmi la population, que les gens en avaient assez de cette guerre perpétuelle, et qu'ils ne partaient pas toujours au combat la fleur au fusil.

Le jour commençait à poindre et la noirceur à s'estomper peu à peu. Des nuages traversés par le soleil levant viraient au magenta. Puis d'éclatantes échappées de lumière vinrent illuminer le ciel. Callières porta la main devant ses yeux pour s'en protéger, alors que Frontenac en profita pour s'extirper de sa chaise.

— Le jour se lève. Je vais faire ma toilette. Je vous conseille d'en faire autant, Callières. À plus tard.

Et Louis se dirigea d'un pas vif vers sa tente, cependant que son compère tentait laborieusement de s'extraire de son fauteuil, tout en s'interrogeant sur le sens à donner à ces dernières paroles.

Au même moment, une trompette sonna le réveil. L'écho le répercuta longuement dans la forêt environnante. Une autre journée de campagne débutait où l'armée aurait à s'enfoncer encore plus avant dans le pays iroquois, avec tous les risques inhérents à ce genre d'aventure.



— Allez-y avec plus de conviction, les gars. Il faut sortir ces maudits canons du boubier au plus coupant. Nous sommes des cibles trop évidentes. Le groupe de Courtemanche, allez leur prêter main-forte. C'est ça, tirez, tirez lentement... pour désentraver la base du canon et le faire rouler avant de le hisser sur vos épaules.

Le capitaine, le front crispé et l'œil aux aguets, criait ses ordres à des hommes enfoncés jusqu'au genou dans la boue poisseuse d'une fondrière. Ces derniers fournissaient des efforts surhumains pour en extirper deux canons recouverts de vase jusqu'à la gueule. L'incident s'était produit lorsque l'un des porteurs avait glissé sur le sol friable et entraîné les autres à sa suite. L'autre groupe, qui suivait de trop près, avait également perdu pied. Il fallait tirer deux masses de fonte de plusieurs centaines de livres d'une vase si épaisse qu'elle produisait un effet de succion en s'ajoutant au poids des armes.

Une partie du convoi dut s'immobiliser. On donna des ordres pour que d'autres leur prêtent main-forte, mais il y avait des limites physiques au nombre de personnes qui pouvaient pousser ou tirer en même temps. Passé un certain seuil, on se nuisait plus qu'autre chose.

La longue théorie de canots et de bateaux évoluant sur l'étroite rivière Chouagen finit par s'arrêter. Il fallait régler le problème avant de continuer, le mot d'ordre étant de ne jamais se disperser. Il y avait bien quatre jours que les hommes s'esquintaient à avancer sur cette damnée rivière qui était si étroite et encaissée que les troupes devaient se séparer et marcher sur des rives embourbées ou carrément dans l'eau jusqu'à la taille, pour haler les embarcations à la cordelle dans les passages les plus critiques. Et pour faciliter les choses, il régnait une chaleur humide et poisseuse. Le moindre geste devenait épuisant et la sueur coulait abondamment dans les visages et sur le dos des hommes.

Un cri strident se fit entendre, suivi de multiples vociférations en langue indienne. Des éclaireurs se précipitèrent en désordre vers un embranchement près duquel ils s'immobilisèrent.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Callières, qui avait mis sa monture au pas et se trouvait derrière eux, sur une piste encombrée de broussailles.

Une sueur abondante dégoulinait de son crâne et se perdait dans son col. La chaleur était si suffocante qu'il avait délaissé sa perruque et allégé son habillement. Ses cheveux étaient collés à ses tempes et son visage empourpré luisait au soleil. Il semblait fort incommodé par la chaleur.

Des officiers et quelques coureurs de bois se bousculèrent à leur tour pour juger du problème. L'attroupement se fit plus dense et on parla pendant un bon moment.

L'officier Subercase vint en rendre compte à son supérieur.

— Monseigneur, on vient de trouver deux paquets de joncs coupés qui marquent que pas moins de mille quatre cent trente-quatre guerriers nous attendent de pied ferme. Ce sont les Onontagués qui les ont placés sur notre chemin. Les officiers ont recompté et en arrivent toujours à ce total.

Callières connaissait bien le procédé qui consistait à accrocher à un arbre une botte de paille comptant autant de brindilles que de guerriers

prétendument aux aguets. La manœuvre visait à effrayer l'ennemi en gonflant exagérément les effectifs. Cela pouvait parfois amener l'assaillant à rebrousser chemin.

— Ce sont des bluffeurs... Malgré de nombreux indices de leur présence, ils n'ont pas encore eu le courage de se montrer. Qu'on accélère la marche, nous arrivons à Onontagué. Et ordonnez aux hommes de demeurer unis et vigilants. Que je n'en voie pas un seul rompre les rangs!

Les ordres furent retransmis d'un bataillon à l'autre. Une fois les canons tirés de l'ornière et hissés sur les épaules des plus robustes, on se remit résolument en marche. L'armée approchait de son but et la situation risquait de se corser. Les hommes étaient aux abois. Ils avançaient, le fusil pointé devant, le regard balayant la forêt dans un aller-retour incessant, attentifs au moindre bruit et prêts à fondre sur l'ennemi au premier quart de tour, tout en maudissant ces foutus Iroquois qui ne se montraient jamais, alors qu'on sentait leur présence oppressante depuis des jours. La crainte du sauvage et de sa proverbiale cruauté les tenaillait tous, même les plus aguerris. Et l'Onontagué avait la réputation d'être de loin le plus implacable des guerriers. On assurait même que jamais il ne s'était laissé surprendre par quelque ennemi que ce soit...

Un peu en amont, sur la Chouagen, Frontenac aborda pour sa part près d'un nouveau portage réputé pour sa longueur et fut rejoint par les gardes de sa maison et les gens de ses bateaux. Il allait se lever pour quitter son embarcation, lorsqu'elle fut saisie à bout de bras par une poignée de sauvages et soulevée avec tous ses occupants. Les hommes entreprirent de hisser le lourd canot sur leurs épaules, l'assujettirent précautionneusement, et se mirent en marche avec toute la pompe qu'exigeait le cérémonial. D'autres Indiens firent cortège et se mirent à les suivre avec joie en gesticulant. Frontenac fut transporté de cette manière, adossé à son fauteuil fixé aux varangues, comme ces empereurs romains que l'on portait jadis sur un bouclier pour les faire admirer de toute l'armée. L'initiative s'était produite si inopinément qu'il n'avait pas pu s'y soustraire. Touché de l'allégeance dont elle témoignait, ému aussi de l'honneur qu'on lui faisait, il se prit au jeu et se laissa promener ainsi dans une aura de gloire, tout en saluant de droite et de gauche avec de grands gestes emphatiques une foule imaginaire venue l'acclamer.

Une fois les troupes réunies, après le dernier ruisseau franchi, Callières donna l'ordre aux hommes de se ranger selon la tactique du combat de front. Tous les effectifs durent se séparer en deux lignes parallèles, le combat et la réserve, ce qui dessina un grand front, à l'instar de ce qu'on enseignait dans les écoles militaires. Frontenac avait insisté pour qu'on adopte cette formation particulière, même si la topographie ne s'y prêtait pas. On fit disposer quatre bataillons de deux cents hommes dans un ordre déterminé, et on plaça les

pièces de canon, les mortiers à grenades, les artifices et les autres munitions nécessaires au cœur des lignes. Le gouverneur général et sa maison se placèrent derrière l'artillerie, de façon à pouvoir monter à la tête de l'armée si la situation le requérait. L'ordre de marche en bataille vers Onontagué fut ensuite donné, Callières dirigeant les troupes tout à l'avant et Vaudreuil à l'arrière. Le lourd convoi s'ébranla dans la poussière, la chaleur et le battement des tambours. Il ne manquait que les corps de cavalerie, les piquiers et les deux ailes de mousquetaires, pour qu'on se croie transporté sur un champ de bataille européen. C'est dans cet ordre que les hommes durent marcher de longues heures, avant de déboucher enfin sur une vallée où se devinait, tout au fond, le dernier sentier menant à Onontagué. Une marche vers l'ennemi qui fut particulièrement éprouvante par la difficulté qu'il y avait à faire passer les canons à certains endroits, les défilés encore nombreux où l'ordre de bataille se rompait, et tous les quarts de conversion et autres évolutions assez délicates à faire exécuter dans la forêt. Mais vers le soir, alors que le soleil couchant dore les sous-bois avant de se retirer pour la nuit, l'armée au grand complet mit enfin le siège devant Onontagué, la redoutée capitale iroquoise.

Tout était silencieux et il n'y avait pas âme qui vive. Chacun retenait son souffle en attente des ordres. Puis une lueur d'incendie s'alluma subitement à l'horizon. Plusieurs autres points lumineux éclatèrent en rafale, de plusieurs côtés à la fois, de façon à produire un embrasement rapide. La ville fortifiée se mit à flamber sous leurs yeux ahuris, sans qu'on puisse y remédier. Des Onontagués embusqués avaient dû attendre jusqu'à la dernière minute avant de la sacrifier. Un intense crépitement se fit entendre en produisant une lumière réverbérante qui éclaira tout comme en plein jour.

— Voilà bien ce que je craignais, fit Frontenac en jetant à Callières un regard assassin, comme si cela était de sa faute.

Ils étaient accourus, Callières, Vaudreuil, Ramezay, Subercase, tous sidérés devant l'ampleur du désastre. Les Onontagués leur dérobaient le fruit de leur si dur labeur: la prérogative d'assiéger et de détruire eux-mêmes la ville maudite.

— Ils ont fui sans offrir de résistance. Ils ont mis leurs femmes et leurs enfants à l'abri avant de déguerpir à toutes jambes comme des lâches, après avoir rasé leur village. Que vous disais-je donc, Callières? Ils sont incapables de tenir ferme devant l'ennemi.

Frontenac était terriblement déçu. Il avait pourtant planifié un siège à la Vauban, par tranchées, avec des sapes en zigzag creusées dans le sol pour se rapprocher du fort assiégé, selon une technique chère au grand stratège militaire. Après avoir exigé de la métropole les bombes, mortiers, grenades et petits canons courts servant à rompre portes, ponts-levis, herses et autres

barrières ou à neutraliser les mines, et après avoir fait transporter tout ce matériel en canots, en bateaux plats et à dos d'hommes, sur des dizaines de lieues et dans des conditions indicibles, voilà devant quoi il se retrouvait! La forteresse, dont le siège avait été si appréhendé, achevait de partir en fumée devant eux. Les quatre bastions qui la flanquaient, faits de palis de la grosseur d'un mât de cinquante pieds de haut, se mirent également à flamber absurdement au clair de lune. Il ne fallut que quelque temps encore pour que les fameuses palissades, construites à grands frais par les Anglais, s'effondrent à leur tour dans un grand fracas sec.

— Une campagne blanche à la Denonville. Voilà ce que nous avons réussi.

Callières n'était pas du même avis que Frontenac et il s'empressa de marquer son désaccord.

— L'important, c'est que leur village soit détruit, monseigneur. Nous sommes arrivés au résultat escompté sans livrer bataille, tout en nous épargnant bien des énergies et des morts inutiles. Voilà qui est rentable pour nous. Quant à eux, le sort que nous allons faire à leurs récoltes et à leurs caches de nourriture devrait en faire périr davantage de faim, l'hiver prochain, que nous ne l'aurions fait par le sabre et le fusil.

Même si le gouverneur de Montréal avait un peu raison, il n'en demeurait pas moins que Frontenac aurait préféré un véritable affrontement, ce qui aurait été plus glorieux pour les armes du roi et surtout pour sa propre réputation. Cela aurait constitué pour lui une espèce de testament politique, une façon élégante de tirer sa révérence, de même qu'un moyen sûr de se regagner les faveurs du roi...

Comme il fallait attendre que les braises s'éteignent et puisque les hommes étaient fourbus, on ordonna de monter le campement pour la nuit. L'armée s'installa au pied de ce qui restait du fier village onontagué qui achevait lentement de se consumer, dans un nuage flamboyant de feu, de suie et de poussière roussie.

Le jour se leva sur un triste paysage. Une fine bruine, mêlée aux odeurs de soufre refroidi, recouvrait un décor de désolation. Le large périmètre qui constituait, la veille encore, le grand village onontagué était complètement rasé. Situé sur une terrasse sablonneuse propice à la culture des champs et des jardins potagers, il ne présentait plus qu'une vaste surface déserte et calcinée. Les trois rangs de palissades de bois, auxquels s'intégraient des galeries et des échelles, avaient disparu, de même que la centaine de maisons longues abritant pas loin de mille cinq cents personnes. Quelques canons avaient résisté au feu et gisaient là, la gueule pointée vers le ciel, abandonnés.

L'ordre du pillage fut donné. Les champs, de forme circulaire, s'étalaient sur une à deux lieues autour du fort et de la large colline où était sise la capitale iroquoise. Les soldats se ruèrent sur les épis de maïs qui avaient

atteint un tel degré de maturité qu'on pouvait aisément couper les tiges à coups de sabres et d'épées, sans craindre qu'elles ne repoussent. On saccagea aussi les provisions de maïs et les caches de graines pour les prochaines récoltes. Pendant trois jours, les hommes ne furent plus occupés qu'à ravager. Ils découvrirent également d'autres trésors plus précieux qui constituaient la richesse de la tribu, comme des fusils, des chaudières et des colliers de grains de nacre, qu'ils réquisitionnèrent aussitôt. Détruire, dévaster toutes les réserves de nourriture pour affamer le plus possible la population et la forcer à réclamer de l'aide à ses voisins ou aux Anglais, voilà quel était leur objectif. On s'y dédia avec d'autant plus d'acharnement que c'était tout ce qu'on pouvait infliger à l'ennemi, puisque aucun véritable affrontement n'avait eu lieu depuis le début de cette opération.

Le 5 août, deux Iroquois catholiques et un enfant arrivèrent sur les lieux, porteurs de nouvelles. Ils affirmaient que les Onontagués avaient quitté leur village cinq jours plus tôt, avaient imploré l'assistance des tribus voisines et des Anglais, mais s'étaient retrouvés seuls devant le danger, comme les Tsonontouans autrefois, sous Denonville. Ils ajoutaient que dans leur hâte à fuir, ils avaient apporté si peu de nourriture qu'ils commençaient déjà à souffrir de la faim.

Dans l'après-midi du même jour, un Onneiout et un prisonnier français se présentèrent devant Frontenac en implorant la paix pour leur tribu. Il la leur accorda, à la condition qu'ils viennent s'établir à Montréal, où des terres et des semences leur seraient distribuées, et que cinq chefs se livrent en otage au nom des familles qui n'étaient pas encore prêtes à déménager. Frontenac dépêcha Vaudreuil chez cette tribu pour négocier le retrait.

Pendant ce temps, les Indiens alliés, nullement intéressés par la destruction des récoltes, patrouillaient les environs dans l'espoir de capturer des prisonniers. Pour eux, la guerre se menait à l'encontre des hommes et non des épis de maïs. Ils débusquèrent une femme onontaguée qui n'avait pas eu le temps de fuir et la massacrèrent sur-le-champ. Ils s'emparèrent également d'un vieillard qui n'avait pas eu la force de s'éloigner d'Onontagué. Il fut aussitôt décidé de le mettre à la torture.

Frontenac intercédait auprès des christianisés, qui avaient déjà commencé à le tourmenter.

— Pourquoi mettre cet homme à mort? leur dit-il, pris de pitié pour le pauvre captif qui serrait les dents.

C'était d'ailleurs un converti qui avait sauvé de la mort le jésuite qui l'avait baptisé. Il était voûté et si maigre que sa peau flétrie pendait de partout sur son ossature. Il paraissait centenaire, mais son regard pénétrant trahissait une grande résolution.

Un silence outré s'installa, que personne ne voulut rompre. Frontenac se

permit d'insister.

— Ce n'est plus qu'un vieillard sans défense. Il ne représente aucun danger pour nous. Pourquoi vous déshonorer à le faire souffrir?

Les Indiens gardèrent un silence buté. Ils n'entendaient pas se faire enlever le fruit de leur labeur et ils concevaient la mort sous la torture comme un grand honneur à faire au prisonnier.

Callières et Ramezay parlementèrent avec Frontenac. Ils lui firent valoir que les Indiens alliés n'avaient pas fait le plein de chevelures et que leur frustration était grande. Et qu'ils risquaient de se retirer si on les contrariait, alors qu'on aurait besoin d'eux aussi longtemps que l'armée se trouverait en territoire ennemi.

Frontenac obtempéra à regret. En s'éloignant, il vit des membres dépecés étalés sur le sol comme des quartiers de bœuf à l'abattoir. Ils macéraient dans un sang épais, auréolés d'une nuée de mouches. On attendait vraisemblablement de les mettre à la chaudière. Louis se dit qu'il devait s'agir de la femme onontaguée abattue plus tôt et il eut un violent haut-le-cœur. Il ne se faisait ni à cette violence rituelle, ni à la gastronomie cannibale de ses alliés.

Le vieux prisonnier fit montre d'une grande bravoure et d'une étonnante endurance. On le tortura pendant des heures sans lui arracher une plainte. Il semblait en redemander et se moquait de ses tortionnaires, en les accusant de ne pas savoir tourmenter proprement un homme. Il prétendait que lui, il en avait fait hurler plusieurs sous la torture, et que cela était un art qu'ils ne maîtrisaient pas. Lorsqu'on lui appliqua les pires peines du feu, il finit par laisser échapper ces dernières paroles:

— Chiens de Français, apprenez comment un homme doit souffrir, et vous, qui vous êtes abaissés à devenir leurs alliés, éructa-t-il en s'adressant aux Indiens qui le torturaient, vous qui êtes les chiens de ces chiens d'étrangers, souvenez-vous de ma mort quand, à votre tour, vous serez attachés au poteau.

Et il rendit l'âme après qu'on lui eut arraché le cœur avec des pinces rougies au feu.



Vaudreuil revint trois jours plus tard de chez les Onneiouts. Il avait atteint la bourgade la plus rapprochée d'Onontagué, avec sept cents hommes choisis parmi les meilleurs, commandés par les officiers Desjordy, Soulanges, Sabrevoy et Dauberville. Il raconta que des ambassadeurs les avaient arrêtés à l'entrée des champs de maïs qu'ils s'apprêtaient à dévaster, pour leur signaler

qu'ils acceptaient les conditions imposées par Frontenac et les implorer d'épargner leurs récoltes. Ce que Vaudreuil avait refusé, prétextant qu'ils n'en auraient plus besoin puisqu'ils acceptaient de venir s'installer au Canada. Il avait donc ordonné la destruction systématique du village, des récoltes et de toutes les caches de nourriture, et ramené avec lui trente-cinq Onneiouts, les principaux chefs de la tribu, et quatre prisonniers français trouvés sur place.

Dès son retour, Frontenac convoqua un conseil de guerre. Il fallait statuer sur le sort de cette expédition. Laisserait-il les choses comme elles étaient et se retirerait-il ou, au contraire, s'en prendrait-il à d'autres tribus iroquoises?

— Callières, qu'en pensez-vous? s'enquit Louis.

Le gouverneur de Montréal se frotta la barbe et prit un certain temps avant de répondre. Il n'aimait pas la précipitation et était plutôt lent de nature.

— J'opterais, mon général, fit-il enfin, pour la poursuite des hostilités. Nous pourrions nous rendre rapidement chez les Goyogouins, détruire leurs récoltes et ramener des prisonniers, ce qui aurait un puissant effet dissuasif sur l'ensemble de ces peuples. Après avoir frappé les Onontagués et les Onneiouts, ce serait le tour des Goyogouins. Les Agniers sont déjà à genoux, il ne resterait plus que les Tsonontouans. Je suis d'avis qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud et frapper sans merci.

Vaudreuil inclina dans le même sens, ainsi que Ramezay. D'autres officiers étaient plus sceptiques et s'interrogeaient sur le danger de traîner trop longtemps en territoire ennemi. Ils invoquaient des considérations d'ordre matériel pour hâter le retour au pays.

— Nous savons par des prisonniers français trouvés chez les Onneiouts et libérés par monsieur de Vaudreuil que trois cents Agniers et Anglais ont pensé se porter au secours des Onontagués, mais qu'ils y ont renoncé, précisa Frontenac. Pour des raisons que nous ignorons. Une chose est sûre, cependant, c'est que les Anglais n'ont plus les moyens de leur prêter secours, ce qui constitue une excellente nouvelle pour nous. Quant à nos alliés, ils vont voir de quel bois nous nous chauffons et comment nous pouvons être efficaces même sans leur participation. Remarquez que, les choses étant ce qu'elles sont, nous pourrions tout aussi bien arrêter ici cette campagne et retourner chez nous dès demain. Messieurs, je vais y réfléchir à tête reposée et je vous ferai part de ma décision.

— Mon général, reprit Callières avec fougue, ce qui était assez étonnant dans son cas, je suis prêt à commander un détachement qui se rendrait chez les Goyogouins et même à hiverner ici, s'il le faut, pour empêcher les Iroquois de réintégrer leurs villages. Le Moyne de Maricourt serait d'accord pour m'accompagner.

Ce dernier opina. Le frère de Pierre Le Moyne d'Iberville était toujours prêt, comme son aîné, à relever un nouveau défi, et il connaissait les langues

indiennes ainsi que leur diplomatie aussi bien que son mentor de frère.

— Eh bien, messieurs les officiers, je vais y réfléchir sérieusement et vous en reparler très bientôt. Vous pouvez retourner à vos tâches. Merci!

Louis passa toute la journée dans l'indécision, pesant le pour et le contre d'une situation difficile à évaluer, étant donné le grand nombre d'impondérables. Fallait-il continuer la guerre ou l'interrompre? Il avait autant de bonnes raisons d'aller dans un sens que dans l'autre, mais la prudence finit par triompher. Il lui sembla plus circonspect de cesser le combat et de lever rapidement le camp. La proposition de Callières d'hiverner ne manquait pas de bon sens, mais plus il y réfléchissait et moins cela lui paraissait faisable. La distance plus grande pour atteindre les Goyogouins, la santé fragile du gouverneur de Montréal, le contexte de guerre, l'isolement et les risques de harcèlement qu'auraient à affronter les troupes, les rigueurs de l'hiver canadien, enfin, étaient autant de raisons qui rendaient la chose trop risquée. Louis se persuada qu'il pouvait difficilement cautionner l'entreprise, sans compter que demeurer sur place en attendant que le détachement revienne de chez les Goyogouins lui paraissait improductif. Enfin, qui pouvait jurer que les Anglais, ou même les Flamands de la Nouvelle-York et d'Albany, n'étaient pas en train de profiter de leur absence pour attaquer Montréal ou Québec? Une probabilité qui l'obsédait et qui suffit à le convaincre de rebrousser chemin.

Ils avaient d'ailleurs atteint leur but et accompli tout ce qui était humainement possible. À quoi bon aller chez les Goyogouins faucher d'autres épis de maïs? S'ils n'avaient réussi qu'une campagne blanche, comme celle de Denonville, ils avaient au moins livré une guerre économique qui affaiblirait les Cinq Nations et les placerait dans une situation plus précaire que jamais. Et il y avait fort à parier que l'impact de leur présence, avec de si nombreuses troupes réglées et un armement si menaçant, laisserait des traces indélébiles dans les mémoires.

Louis savait par des prisonniers français évadés que les Onontagués avaient déjà reconstruit un village à quelques lieues plus au sud, mais qu'ils auraient besoin de vivres. Et qui leur en fournirait, dans l'actuel contexte de rareté? Les Anglais auraient de la difficulté à les approvisionner, parce qu'on l'avait informé que le blé venait avec moins d'abondance à Albany et qu'il valait une fortune cette année. De plus, les Agniers avaient encore moins de réserves de maïs. Celles des Onneiouts et des Goyogouins avaient été détruites, et il se doutait bien que les Tsonontouans, qui s'étaient fait exploiter par les Onontagués lorsqu'ils avaient été ruinés par Denonville, exigeraient à leur tour une somme exorbitante pour leur en céder. Sans compter que les vivres commençaient à se raréfier dans ses propres troupes, les Indiens alliés à s'impatienter pour rentrer chez eux, et les miliciens également, car le temps

des récoltes approchait. Quant aux eaux des rivières, elles baissaient si rapidement avec l'avancée de l'été que cela risquait de les obliger à abandonner à l'ennemi une partie de leur artillerie, ce que Louis voulait éviter à tout prix. Autant de raisons qui le déterminèrent enfin à ordonner, dès l'aurore, la levée du camp.

Québec, automne 1696

Ce qui attendait Louis au retour de son expédition à Onontagué lui fit l'effet d'un coup de massue en plein front. Il était revenu à Québec épuisé, mais heureux d'avoir enfin réglé un problème qui le préoccupait depuis longtemps. Il comptait qu'une fois les Iroquois ramenés à la raison, comme le succès relatif de son expédition semblait le confirmer, la colonie pourrait respirer un peu, et lui aussi par le fait même. Du moins pendant quelques mois, sinon une année ou deux avec un peu de chance. Il se promettait de prendre du repos et de vaquer tranquillement à ses occupations, la tête libre, pour une fois, lorsqu'il reçut coup sur coup deux lettres du ministre qui le jetèrent dans un état de grand abattement.

Les feuillets lui tombèrent des mains d'incrédulité. Il s'y prit à trois fois pour relire ce qui lui semblait être un canular ou quelque chose de tellement gros qu'il en aurait ri en d'autres circonstances. Mais la missive qu'il venait de recevoir, accompagnée d'une seconde encore plus explicite, était bien signée de la main du roi et estampillée à ses armes.

Louis se frotta la barbe d'un air ahuri et appela Monseignat pour s'assurer qu'il n'avait pas la berlue. Il tendit la première lettre à son secrétaire et lui dit, d'une voix blanche:

— Lisez donc ceci, mon ami. Lisez-vous la même chose que moi, et si oui, y comprenez-vous quelque chose?

Le jeune homme s'alarma aussitôt. Le visage défait de Frontenac laissait présager le pire.

— Lisez à haute voix, je vous prie.

Monseignat s'exécuta.

— *Sa Majesté a résolu de faire abandonner Michillimakinac... et les autres postes occupés dans la profondeur des terres, à la réserve du fort Saint-Louis des Illinois...*

Le jeune secrétaire releva des yeux interrogateurs sur son maître. Il ne semblait pas comprendre le sens de cette phrase.

— Vous avez bien lu, Monseignat. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, le roi ordonne la fermeture de tous les postes de l'Ouest, sauf Saint-Louis des Illinois, de même que l'interdiction absolue de toute traite des fourrures dans les bois. Il me commande de battre le rappel de tous les voyageurs des pays d'en haut. Désormais, ce sont les sauvages qui viendront eux-mêmes nous porter leurs pelleteries. Le roi se dit incapable de supporter plus longtemps les dépenses auxquelles la guerre du Canada l'engage.

Monseignat continua sa lecture, de plus en plus catastrophé.

— *Sa Majesté veut qu'on ait uniquement comme vue désormais d'appliquer les habitants à la culture des terres, à la pêche et aux autres choses qu'elle a toujours recommandées, et qu'ils peuvent tirer de la nature du pays, et de leur application et industrie...* Mais cela est invraisemblable, commenta son secrétaire en élevant la voix, conscient tout à coup de ce que cette nouvelle politique impliquait. Comment la colonie pourra-t-elle survivre si nous abandonnons les forts et la principale source de revenus que constitue la traite des fourrures? Et nos alliés, comment les maintiendrons-nous de notre côté? Il y a maldonne, enfin...

— Non, il n'y a pas de malentendu, mon cher. Cette volte-face est le fruit des pressions incessantes et répétées de mes ennemis, dont monsieur de Champigny et sa clique du conseil au premier chef, des jésuites et d'une poignée de marchands. Ils ont réussi à monter le roi contre moi. Cela démontre à quel point la politique d'occupation et de développement de l'Ouest que je poursuis depuis presque vingt ans déplaît. J'ai toujours veillé à protéger à tout prix les Indiens alliés, à repousser par la force, s'il le fallait, toute tentative des Anglais d'envahir nos territoires, et à maintenir une série de forts qui sont à la fois des places de guerre, de commerce, et de rendez-vous pour les traiteurs et les voyageurs. Tandis que nos amis d'en face n'ont cessé de dénoncer ce système et de demander instamment l'abandon des postes militaires et le rappel des traiteurs et des soldats des pays d'en haut. Ils ont plaidé pour l'abolition des congés de traite et l'interdiction pour qui conque de quitter la colonie pour aller dans l'Ouest. Ils ont finalement eu gain de cause, comme ces malheureuses lettres le confirment. C'est de la folie pure et la meilleure façon de nous forcer à mettre la clef dans la porte et à quitter ce pays.

— C'est insensé, monseigneur!

Le jeune militaire ne trouvait pas d'autres mots pour exprimer sa surprise et sa déception.

Louis lui tendit l'autre lettre en lui recommandant de consulter le passage qu'il lui pointait du doigt.

— Mais lisez plutôt ceci. C'est édifiant... de la part d'un roi.

— *La défection des alliés leur doit avoir fait suffisamment connaître le peu de fondement qu'ils peuvent faire sur ces sauvages, c'est pourquoi Sa Majesté est persuadée que ne pouvant pas détruire les Iroquois, ils doivent faire la paix avec eux... même indépendamment des alliés... s'ils ne peuvent pas les y faire comprendre...*

— Je devrais donc laisser tout bonnement tomber mes alliés et conclure une paix séparée, alors que j'ai engagé mon honneur sur cette question! Eh bien, je vous dis, Monseignat, qu'ils seront inclus dans cette paix ou bien QU'IL N'Y AURA PAS DE PAIX! Voilà ma position. Autrement, tout ce que j'ai bâti jusqu'ici n'aurait servi à rien? Mais allez, allez donc...

Monseignat était sincèrement désolé. Il se remit néanmoins à déchiffrer le paragraphe que Frontenac lui indiquait d'un doigt indigné. Il ouvrit de grands yeux étonnés, l'air de tomber des nues.

— On vous conseille de songer à la démolition de fort Cataracoui, monseigneur, sous prétexte de coûts exorbitants qui pourront être mieux employés à faire une forte guerre à l'ennemi. Et on vous commande de faire suspendre toute réception de peaux de castor aux magasins de la compagnie jusqu'à nouvel ordre, parce que le marché est saturé. Enfin, on vous annonce qu'on vous tiendra personnellement responsable de toute action contraire à ces ordres... Mais... ils n'ont rien compris de notre réalité!

— Si j'avais reçu ces lettres avant mon départ pour Onontagué, Monseignat, figurez-vous que j'aurais adopté exactement la même conduite, quoi qu'en pense la cour. Tous ces conseillers du roi ne sont que des imbéciles patentés, des idiots brevetés, de parfaits ignorants qui n'ont pas assez de cervelle pour comprendre l'importance stratégique d'une chaîne de forts dans un pays aussi démesuré que le nôtre. Comment faire une forte guerre à des tribus qui vivent aux confins du pays sans ports d'attache, sans points de repli pour lancer des attaques, sans citadelles tenant lieu tout à la fois de zones de retraite, d'entrepôts et de centres de ravitaillement?

Le long soupir de désabusement que poussa Louis valait mille mots. Il s'assombrit, se croisa les bras et se tassa sur sa chaise comme quelqu'un qui se ferme au monde et s'enferme dans son quant-à-soi, au grand dam de son secrétaire qui préférerait mille fois l'entendre crier et invectiver ses adversaires plutôt que de le voir se replier dans un mutisme buté.

Louis demeura ainsi de longues heures, tout habité de rancœur et de

ruminations, échafaudant d'inutiles supputations et de sombres hypothèses sur ceux qui l'avaient trahi ou mal supporté à la cour, sur ses appuis qui avaient fondu comme neige au soleil, et sur les difficultés qu'il aurait à rattraper le terrain perdu. Il ne comprenait pas le revirement soudain de la cour qui l'avait plutôt protégé et appuyé jusque-là. Que s'était-il passé pour qu'on tourne ainsi le dos à ce qui avait toujours constitué le cœur de sa politique indienne?

Le roi justifiait sa décision subite par le fait que le marché français du chapeau de castor était en banqueroute, parce qu'il semblait que la mode avait commencé à changer et la demande à s'effondrer. Les chapeliers parisiens se retrouvaient ainsi avec un excès de peaux de castor sec qu'ils n'arrivaient à écouler ni sur le marché français, ni sur le marché hollandais. Comme depuis quelques années les coureurs de bois traitaient davantage avec les chasseurs du sud des Grands Lacs, où les fourrures étaient moins fournies et moins grasses, à cause de la température plus clémente, les chapeliers avaient accumulé, semblait-il, trois fois plus de castors secs que de gras, alors qu'il fallait trois fois plus de gras que de secs pour produire un chapeau de bonne qualité. Sans compter que les envois de castors avaient quadruplé sous l'effet d'une incitation effrénée à chasser, encouragée par les commerçants, et que les Anglais avaient inventé une nouvelle méthode de fabrication plus efficace qui risquait de générer une compétition déloyale. Mais le fond de l'affaire résidait dans le fait que la couronne avait peur d'y perdre plus d'un demi-million de livres annuellement. Et Louis ne pouvait s'empêcher de penser qu'on devait lui imputer une partie des responsabilités, par le trop grand nombre de congés de traite qu'il avait accordés ces dernières années, en dépit des édits royaux recommandant de les limiter à vingt-cinq...

Et pourtant, il savait que c'était encore et toujours la sempiternelle question de l'inégalité de l'échange qui créait problème. Tant que les colonies anglaises continueraient à offrir davantage aux Indiens pour leurs fourrures que les Canadiens, la Nouvelle-France allait demeurer dans une situation précaire, d'ailleurs causée par les obtuses politiques de taxation imposées par la métropole, au détriment de la colonie. Et si les fourrures arrivaient encore à Montréal, c'était bien parce que les coureurs de bois allaient les chercher et qu'il y avait des établissements, des missionnaires, des forts, et que les Français n'avaient jamais hésité à prendre la défense de leurs alliés contre les Iroquois. Louis savait par expérience que le jour où les Français quitteraient l'Ouest, les Indiens iraient vers le marché anglais comme une eau qui suit sa pente naturelle, que l'influence anglaise se substituerait aussitôt à celle de la France et que la première chose qu'on apprendrait, c'est qu'une alliance militaire, commerciale et diplomatique se serait formée entre les alliés d'hier et la Nouvelle-Angleterre. Et que la colonie, par voie de conséquence, se retrouverait isolée et perdue...

Louis se secoua et se dit qu'il ne fallait pas laisser le roi appliquer ses mesures coercitives sans réagir. Il se promit de contacter toutes les personnes influentes au pays pour les inciter à envoyer un mémoire dissuasif à la cour. Et d'en faire autant de son côté. Il espérait que devant un front commun d'objections, le monarque en viendrait peut-être à réviser sa position. Quant à lui, il n'aurait d'autre choix que de louvoyer, de tergiverser, de se plier à demi, d'obéir à moitié, de prendre des mesures dilatoires comme il l'avait toujours fait, quitte à s'aliéner encore la cour et à perdre le peu de crédit qui lui restait. À y repenser, il finit d'ailleurs pas se dire que de toute façon, il ne risquait rien puisqu'il se croyait déjà perdu dans l'estime du roi.



L'amertume s'empara pourtant de Louis dans les jours qui suivirent, malgré sa détermination à n'en faire qu'à sa tête. Il se promenait en traînant les pieds, flânant sans but d'une pièce à l'autre, l'âme en bandoulière et le cœur gros. Il se sentait désavoué et injustement traité, et inquiet aussi pour le sort de la colonie. Car à force d'avoir partagé ses tribulations pendant dix-sept ans, il avait fini par faire corps avec ce coin de pays et par prendre ses intérêts à cœur. Il prenait conscience avec étonnement de son attachement profond pour la Nouvelle-France, et des efforts qu'il avait dû déployer pour la garder française. Avec les années, son destin et celui du Canada avaient été si intimement imbriqués qu'il n'arrivait plus à les dissocier l'un de l'autre. Une rage et une colère rentrées contre le monarque le tenaillaient. Il en voulait au roi ne n'avoir jamais pu pressentir l'avenir prometteur de ce pays presque continental, d'avoir nourri pour lui des ambitions étriquées et à courte vue, d'avoir rigoureusement épousé les préceptes frileux de Colbert et d'y revenir, en prétendant le confiner à une politique sans perspective.

Il maudissait aussi les jésuites qui s'étaient entremis activement pour faire battre le rappel des coureurs de bois. L'occasion était trop belle d'imputer à ces derniers l'échec de leurs tentatives de conversion des sauvages. Leur prétendu mauvais exemple, la débauche et le libertinage qu'on les accusait de pratiquer dans les bois, conjugués à la vente d'alcool aux sauvages, étaient autant de raisons qui avaient dû être martelées sans arrêt afin d'inciter le roi à sévir.

Une heureuse diversion vint pourtant tirer Louis de sa morosité en la personne de madame de Bertou, qui se présenta au château en début d'après-midi, ce jeudi-là. La visite inattendue eut pour effet de déridier Frontenac sur-le-champ. L'élégante était gantée, chapeautée et habillée tout entière de rouge

grenat, selon la mode parisienne, et Louis la trouva belle comme une pomme à croquer. Après l'avoir chaudement embrassé, elle lui tendit une bouteille de vin de Cahors qu'il affectionnait particulièrement. Agréablement surpris et mieux disposé que jamais à son égard, Louis lui avoua avec franchise, en l'invitant à prendre un siège:

— Votre visite tombe on ne peut mieux, ma belle amie. Je commençais à brasser de pénibles constats sur le rôle ingrat qui m'est imparti dans ce pays. Votre arrivée inattendue m'est particulièrement agréable. J'aime parfois qu'on me visite sans prévenir.

— C'est le «parfois» qu'il faut savoir soupeser, monseigneur, sinon on risque de déranger.

— Vous ne me dérangez jamais, vous le savez bien, mentit Louis, en baisant avec empressement la main que lui tendait sa visiteuse.

Madame de Bertou se détendit. Elle avait craint d'être inopportune mais s'apercevait que son initiative était bienvenue. Et si elle avait osé cette démarche si peu dans ses habitudes, c'est que le vieux gouverneur lui plaisait. Par son côté vieille aristocratie, sa vaste culture littéraire et artistique, sa position sociale enviable. Et pourquoi se le cacher? Par ses ardeurs de jouvenceau aussi, qui lui permettaient de se sentir encore belle et désirable. Autant d'éléments qui faisaient de Frontenac un parti attachant et dont elle avait eu envie de réveiller la ferveur amoureuse.

Louis commanda des douceurs, demanda qu'on ouvre la bouteille et prit place sur le canapé faisant face au foyer, tout contre son invitée. Il la pressa de questions sur sa vie et ses divertissements, tout en passant un bras résolu autour de ses belles épaules dénudées. Le corsage cintré sous le buste faisait à ce point pigeonner les seins d'albâtre, gonflés et lisses, que cela eut pour effet d'allumer chez lui un regard coquin.

À l'interrogatoire, madame de Bertou répondit avec un humour et une légèreté consommés, en parfaite femme du monde. L'étiquette exigeait alors qu'on glisse sur le trivial et qu'on évite à tout prix d'être ennuyeux, une habileté qu'elle maîtrisait parfaitement. Elle avait été longtemps dame de compagnie d'une marquise qui tenait salon à Paris, madame d'Aiguilliers, et se trouvait parfaitement rompue aux exigences de la vie en société. Si elle avait eu le loisir de s'instruire, elle n'en faisait pas étalage. Le savoir, chez une femme, était d'ailleurs socialement inutile et devait demeurer caché, sauf pour l'agrément qu'il pouvait donner à sa conversation s'il était bien possédé.

Louis se garda de faire part de ses problèmes à sa visiteuse, convaincu qu'elle aurait de la difficulté à se pénétrer de considérations aussi abstraites et rébarbatives. C'étaient des préoccupations d'homme, auxquelles il ne fallait pas mêler le sexe faible. Il croyait que les femmes n'étaient propres qu'à comprendre l'écorce des choses, et que leur imagination n'avait pas assez

d'étendue pour en percer le fond et en explorer tous les aspects sans se distraire. Par contre, il leur reconnaissait volontiers une grande intelligence pour ce qui était de décider des modes, juger de la langue, discerner les belles manières. Il leur prêtait plus de science, d'habileté, de finesse que les hommes sur toutes les choses qui dépendaient du goût, en quelque sorte. Sa visiteuse possédait cet esprit de finesse, mais certainement pas l'esprit de géométrie, se dit Louis, amusé de la formule et se promettant de la mettre sur papier pour ne pas l'oublier.

Puis il se mit à reluquer de plus près les appas de madame de Bertou, bien qu'il fût conscient d'être dans une pièce sans intimité, que son secrétaire, un officier ou un domestique pouvaient traverser sans crier gare. Il aurait pu l'introduire dans son bureau et en chasser Monseignat, mais le jeu l'amusait trop pour qu'il y renonçât, et il aurait mis sa main au feu que sa compagne y prenait également plaisir. Ne pouvait-il pas se permettre à son âge ce petit accroc aux bonnes mœurs, cet intermède coloré dans sa grisaille quotidienne? Le jeu de cache-cache l'amusait comme un damoiseau et la possibilité qu'on les surprenne éveilla chez lui une grande effervescence. Il effleura les belles épaules pleines, les bras diaphanes à force d'être blancs, la turgescence des seins, et y alla résolument de mots tendres chuchotés au creux de l'oreille et de baisers mouillés.

Un bruit de pas les fit tressauter. Louis se redressa vivement, au comble de l'excitation, et s'éloigna de sa partenaire. La belle dame échappa un rire nerveux en relevant d'un geste vif la bretelle de sa robe. Cela lui rappelait avec délices sa première fréquentation, à vingt et un ans, alors que toute la famille les chaperonnait sans relâche, elle et son soupirant. Ils avaient dû déployer des trésors de rouerie pour réussir à se presser la main quelques secondes ou à l'effleurer du bout des lèvres, le comble de l'interdit. Mais quel plaisir en retour!

— Serons-nous toujours condamnés à des échanges brefs et risqués? murmura Louis à sa visiteuse avec un œil égrillard, en voyant Monseignat traverser furtivement la pièce pour se rendre dans l'autre partie du château.

Madame de Bertou était au septième ciel et gloussait de plaisir.

— Il faudrait punir les architectes qui nous ont conçu ces pièces en enfilade qui n'offrent aucune intimité.

Sa voisine de divan eut une moue indiquant que ce n'était pas aussi détestable qu'il y paraissait. Sur quoi, Louis ne put se retenir de rire, amusé au plus haut point par le côté loufoque de la situation. Mais le jeu avait beau le divertir, l'empêchement d'agir, loin de le soulager, augmentait son tourment. Il se retrouvait avec l'«écharde fort épointée», pour employer une formulation digne de La Hontan, tant son désir s'exacerbait de n'être pas comblé.

Louis pressa sa partenaire de nouvelles caresses. Il s'intéressa si activement

à l'abondante poitrine offerte que la belle dame se mit à gémir faiblement, et de plus en plus fort, tandis que lui se mourait de concupiscence. Il sentit une vague déferlante monter impérieusement de son bas-ventre et l'envahir tout entier.

Un bruit insolite les alerta de nouveau. Ils eurent à peine le temps de s'écarter l'un de l'autre que surgissait devant eux la silhouette du capitaine des gardes.

Les deux protagonistes étaient pris la main dans le sac, dans une posture assez révélatrice. Frontenac était presque couché sur sa compagne et avait la main gauche coincée dans sa robe au décolleté profond, pendant que madame de Bertou, écrasée par son poids, tentait d'une main de remettre un sein dans son corsage et de replacer ses cheveux défaits de l'autre. Comme La Vallières se retenait de rire, les deux fous pouffèrent pour leur part à tue-tête, comme deux gamins surpris à piller le bocal à biscuits. L'officier, faussement contrit, se confondit aussitôt en excuses.

— Pardonnez mon intrusion, monseigneur. Je... ne savais pas que vous aviez de la visite, enfin... l'avoir su... je... j'aurais...

— Eh bien, maintenant vous savez, La Vallières! Que diable me voulez-vous?

— Il s'agit d'un paquet de lettres arrivé par le dernier bateau, monseigneur. Je le pose ici et je m'esquive.

— Fort bien, éclipez-vous et ne reparaissez pas de sitôt. Et qu'on ne me dérange sous aucun prétexte.

— Je m'en vais de ce pas, monseigneur, et soyez assuré qu'on ne vous importunera plus.

L'officier se retira et Louis se douta bien que toute la compagnie saurait à quelles activités il se livrait, et avec qui. Il se promit de faire taire les gens trop bavards. Sa propre réputation était déjà entachée et il s'en moquait, mais celle de son invitée ne l'était pas. Il se félicita de l'absence de Saint-Vallier qui avait heureusement quitté le pays, mais il savait que les mauvaises langues ne se gênaient pas pour prendre le relais et les agonir d'infamie. Aussi se convainquit-il de protéger la réputation de madame de Bertou.

— On commençait à bien s'amuser, non? fit-il à l'intention de sa compagne, qui avait déjà repris une allure plus décente.

Elle acquiesça, tout en assujettissant mieux son corsage.

À part les petites rougeurs aux joues qui lui étaient venues dans l'exaltation des sens, personne n'aurait pu suspecter à quelles activités coupables elle se livrait, deux minutes plus tôt. Elle se tenait toute droite et très digne, les mèches de cheveux sagement replacées dans la coiffe, la robe bien lissée sur les genoux et les jambes croisées avec élégance. Louis sentit que cette femme lui plaisait de plus en plus et s'ancra dans l'intention de la protéger.

— Cessons de prendre de tels risques, votre réputation en souffrirait et je ne me le pardonnerais pas. Pour ma part, je suis déjà déconsidéré. On me tient pour un vieux libertin, damné et corrompu, un libre penseur tout juste bon à griller en enfer, alors que vous...

La dame fut touchée par l'élégance du geste. Le fait était qu'elle aimait tellement les jeux de l'amour qu'il lui arrivait parfois de se laisser griser par ses appétits et d'aller trop loin, au détriment de son propre bien. Elle sut gré à Frontenac d'en tenir compte.

— Vous êtes un gentilhomme. J'ai toujours su de quelle étoffe vous étiez tissé, monseigneur. Cette intention vous honore.

— On n'est pas tendre à l'égard des femmes libres et délurées. Ce pays-ci ne pardonne pas ce genre d'incartade chez une personne du sexe. On vous déchirerait à belles dents...

— Croyez-vous que cela est mieux en France? Une femme ne peut se targuer d'être libertine sans être taxée de tous les maux et rapidement perdue de réputation, là-bas comme ici. Il faut être bien née, très riche ou protégée en cour pour se permettre ces écarts, des atouts que je n'ai malheureusement pas dans mon jeu.

— Vous en avez d'autres, madame, qui valent ceux-là, fit Louis, en se rapprochant de son invitée pour se pencher sur son corsage, de l'air d'un connaisseur.

Il fit lentement glisser sa main jusqu'à la naissance du sein, là où la peau plus foncée indique le début du téton, ce coussinet d'amour, et il le froissa doucement entre ses doigts. Le mamelon gonfla et durcit aussitôt.

— Mais, monsieur, vous me faites mourir de désir. Achevez ou arrêtez, vous me tuez, à la fin, lui souffla à l'oreille madame de Bertou en laissant descendre sa main jusqu'à l'entrejambe de son soupirant.

Louis se régala de l'appétence de cette femme pour le sexe, une fringale plutôt typique du mâle et qu'il avait rarement rencontrée, à ce degré, chez une personne du beau sexe. Sauf, peut-être, chez une toute jeune servante qui s'était jetée dans ses bras autrefois, mais qui n'avait ni la profondeur de vues, ni la personnalité, ni la dignité de madame de Bertou.

Sentant que le terrain était glissant et qu'ils risquaient de se retrouver une fois de plus en délicate position, Louis fit un effort pour briser le charme. Il se leva précipitamment et s'approcha de la desserte où il remplit deux coupes de vin. Il en offrit une à son invitée.

— Calmons nos ardeurs ou je ne réponds de rien, lui jeta-t-il avec un sourire contrit, l'air malheureux.

Il tira le bas de sa redingote pour dissimuler le renflement inopportun que leurs activités illicites avaient fait naître.

Madame de Bertou s'esclaffa. Un rire perlé de jeune fille éclata et s'enfla au

point de résonner dans toute la pièce. Décidément, ce Frontenac lui plaisait de plus en plus.

Louis s'ébroua et se mit à réciter un poème de François Maynard. Son invitée se recueillit et l'écouta avec ravissement. Lorsqu'il en vint à cette strophe :

— *Pour adoucir l'aigreur des peines que j'endure
Je me plains aux rochers et demande conseil
À ces vieilles forêts dont l'épaisse verdure
Fait de si belles nuits en dépit du soleil.*

Madame de Bertou enchaîna aussitôt avec aisance, d'une voix posée et sensible :

— *L'âme pleine d'amour et de mélancolie
Et couché sur des fleurs et sous des orangers
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie
Et fait dire ton nom aux échos étrangers.*

— Mais vous connaissez donc ce poète du siècle dernier ? Vous m'impressionnez, madame.

Louis était à la fois stupéfait et muet d'admiration. Qu'une femme puisse réciter de mémoire et à pied levé une tirade d'un poète plutôt méconnu le laissait bouche bée.

— Oui, j'ai lu quelques passages de Maynard autrefois. Et ce poème-là, tout particulièrement, m'a toujours émue. Au point de rêver d'inspirer un jour un amour aussi absolu. Mais j'étais jeune alors, et j'ai toujours eu la tête assez solide pour distinguer le rêve de la réalité.

— Je serai celui qui vous vouera cet amour absolu et éternel, si vous le voulez, ma mie.

Ce disant, Louis se jeta aux pieds de la belle Bertou en lui prenant la main et en la baisant pieusement. Surprise par le côté follement romanesque et un peu désuet du geste, elle se mit à rire à gorge déployée.

— Vous êtes un poète et un rêveur, monsieur, finit-elle par articuler, lorsqu'elle se fut calmée.

Ses yeux brillaient d'une ardeur nouvelle et son teint, joliment coloré par l'émotion et le rire, la rendait plus désirable encore. Ce qui n'échappa pas à Frontenac. L'élan amoureux qui le portait vers elle était sincère, du moins dans l'immédiat, et il lui était reconnaissant de réveiller des ardeurs qu'il croyait à jamais endormies.

— Nous irons en France ensemble, madame, et vous viendrez vivre dans ma châellenie de Blois, sur la Loire. Nous vivrons d'amour, d'eau fraîche et

de poésie, de chevauchées aventureuses par monts et par vaux, nous aurons des jours filés d'or et de soie, et des nuits tissées de passions épiques. Je serai pour vous tout à la fois l'amant, le père, le protecteur et l'ami.

— Je me contenterais volontiers de l'amant, monsieur.

Ce fut au tour de Louis de pouffer de rire. Il voyait bien qu'on ne le prenait pas au sérieux, alors que cette idée d'amener madame de Bertou à Blois lui paraissait séduisante. À la condition toutefois qu'Anne n'en sache rien et que sa compagne, devenue propriétaire des lieux, soit d'accord pour lui céder la place. Ce qui ne manquerait pas d'être problématique... Pour ce qui était de repasser en France, il ne voyait pas l'heure d'aborder ses rivages, du moins pas tant que le roi ne lui permettrait pas de quitter son poste. Mais tout cela appartenait au domaine du réel et du prosaïque, alors que son émotion relevait de la fantaisie pure, de la dimension poétique, en quelque sorte, d'un imaginaire qui ne souffrait aucune limitation prosaïque. Une manière de signifier à cette femme qu'il aurait aimé vivre avec elle, si sa destinée avait été autre.

— Vous vous méfiez de moi et de mes emportements, n'est-ce pas? continua-t-il, en retombant sur terre. Vous n'accordez pas foi à mes promesses...

— J'ai connu jadis quantité de poètes et de beaux troubadours, la bouche toujours fleurie de promesses d'amour éternel et de lendemains qui chantent; j'en ai aimé certains, j'en ai suivi d'autres, mais tout compte fait, le prix à payer a toujours excédé les bénéfices. Avec les années, je me suis assagi, encore que pas toujours, comme vous avez pu le constater...

Louis prit doucement la main de sa visiteuse et la serra chaudement dans la sienne, tout en la fixant droit dans les yeux.

— Je vous dois un inoubliable moment d'extase, madame. L'espace d'un instant, vous m'avez redonné mes vingt ans. Nous nous reverrons, mais dans de meilleures conditions.

Comprenant que le temps était venu de se retirer, madame de Bertou, très grande dame, se leva avec grâce, tendit la main à son vieux soupirant en le saluant, et se dirigea élégamment vers la sortie, accompagnée d'un serviteur que Frontenac avait fait sonner.

Lorsqu'il fut seul, Louis monta en toute hâte à sa chambre, ouvrit un tiroir de commode et y farfouilla méthodiquement. Ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il se mit à maugréer. Il se calma dès qu'il sentit au bout des doigts le renflement d'un sac de cuir. Il le tira à la lumière du jour, l'ouvrit et en renversa le contenu sur le lit: deux superbes boucles d'oreilles roulèrent en s'entrechoquant dans un petit bruit feutré. Les perles blanches étaient montées sur de l'or pur et empruntaient la forme d'une longue goutte d'eau translucide, délicatement suspendue à une branche finement ciselée. Le bijou lui venait de

sa sœur Henriette-Marie qui, dans ses jeunes années, l'avait porté dans les salons de l'Académie française nouvellement créée. C'était à la fois un souvenir inestimable et une précieuse pièce d'orfèvrerie. À l'aide d'un bout de soie, Louis frotta délicatement la partie en or. Quand il fut satisfait, il en fit autant des perles, afin de leur redonner leur éclat d'antan. Il retourna ensuite les pendants d'oreilles dans sa main et les admira longuement sous tous leurs angles. Après quoi, il tira une enveloppe d'une boîte et les y glissa prestement. Il prit la plume et traça maladroitement, de sa main valide, quelques mots sur un bout de papier:

De l'or et des perles pour pérenniser ce moment unique d'éternité que vous m'avez procuré.

Avec mes compliments,

Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac

Il plia la feuille et l'inséra dans l'enveloppe. Il ordonna ensuite à son majordome de la faire livrer incessamment chez madame de Bertou, rue du Séminaire.



Une grave pénurie de vivres sévissait dans la colonie et Frontenac, aidé de Champigny, avait dû faire expédier différentes provisions de bouche dans la région de Montréal, la plus touchée par la disette. La campagne d'Onontagué avait coûté cher et épuisé une partie des réserves. La situation était à ce point grave que Callières avait même été forcé d'expédier une partie des soldats aux Trois-Rivières et à Québec, pour qu'on puisse les nourrir. Les denrées, le blé en particulier, se vendaient à prix d'or, et l'intendant se voyait obligé encore une fois de réglementer les prix pour éviter de les voir monter indûment.

L'automne était beau et les grands vents des derniers jours n'avaient pas encore dépouillé les arbres de leurs feuilles, toutes chamarrées de dégradés de rouge, de vert et de jaune. Louis se prélassait tranquillement sur sa terrasse face au fleuve, cet après-midi-là, assis dans une chaise longue, une couverture de laine posée sur les genoux. Il relevait d'une grippe qui l'avait laissé affaibli et avait incité Perrine à le veiller jour et nuit, et à déployer tout son arsenal de remèdes de bonne femme. Il examinait les dernières dépêches du roi, lorsqu'il vit se pointer l'intendant Champigny. Jean Bochart franchit rapidement les quelques marches qui les séparaient et s'adressa à lui avec précipitation:

— Monsieur le gouverneur, il nous faut à tout prix convaincre le roi de revenir sur sa décision d'abandonner les postes de l'Ouest. Un désengagement aussi soudain pourrait causer la ruine du pays. Je suis prêt à écrire un mémoire

conjoint pour le convaincre d'y renoncer.

L'intendant avait remonté si vite la côte Saint-Louis qu'il courait encore après son souffle. Il s'assit lourdement sur la chaise que lui indiquait Frontenac, qui ne put s'empêcher de remarquer chez lui un début d'embonpoint. Il paraissait plus désolé que ravi des récentes prises de position du roi.

— Écoutez, reprit Champigny, j'ai l'idée de proposer au roi de fermer tous les postes sauf Michillimakinac et Saint-Joseph des Miamis, et d'y installer une garnison d'une dizaine de soldats seulement, avec un commandant choisi par le roi et non par vous. Je proposerai également un poste de commissaire, qui remplirait les mêmes fonctions qu'un intendant et qui...

— Arrêtez, arrêtez, Champigny.

Louis avait levé la main d'un geste impératif.

— Je ne veux pas entendre parler de fermer les postes de l'Ouest, figurez-vous! Et si vous croyez aider la cause en suggérant de pareilles fantaisies, vous vous trompez. Il faut plaider d'une même voix et ne pas avancer de solutions absurdes.

— Elles ne sont pas absurdes, monsieur, et vous le savez très bien. Elles nous permettraient d'obéir au roi tout en maintenant notre réseau d'alliances. Si le marché des fourrures est aussi ruiné, c'est à cause des abus et des désordres que vous avez laissé commettre par le passé et...

— Vous mentez! s'insurgea Louis, les yeux exorbités et le teint soudainement empourpré par la colère. Si le marché est ruiné, c'est dû essentiellement à deux choses: de un, la désastreuse politique de fixation des prix imposée par le ministre de la Marine et qui a nous a toujours défavorisés vis-à-vis du marché anglais; et de deux, le fait que le chapeau de castor pour hommes est passé de mode. Voilà tout. Pour le reste, on a fait ce qu'on pouvait ici pour survivre. Ne me rabâchez pas les oreilles avec vos propositions alambiquées.

L'intendant s'en voulut d'avoir cru possible de raisonner le gouverneur sur un sujet aussi sensible. Il aurait dû savoir que Frontenac ne pouvait pas entériner une politique qui allait si radicalement à l'encontre de ses intérêts. Car il avait la main haute sur toute la traite des fourrures à travers les hommes qu'il avait placés comme commandants de poste. Henry de Tonty et La Forest exerçaient leur emprise sur toute la région des Illinois et des Assiniboines, là où le castor était le plus abondant, Lamothe-Cadillac commandait Michillimakinac, et le cousin de Tonty, le fort Chicago. Ils en tiraient tous de juteux bénéfices... Comment, dès lors, espérer que Frontenac s'amenderait?

Champigny descendit les marches et s'en retourna, la mine basse et la tête rentrée dans les épaules. Il pivota sur lui-même et lança à Frontenac d'une voix morne, avant de se retirer:

— Je suis prêt à rédiger avec vous, comme il se doit, le rapport annuel. Faites-moi signe quand vous le serez aussi.

Et il s'évanouit au détour du chemin.

— C'est ça, disparaïssez, Ponce Pilate! marmonna Louis. Nous ferons notre rapport conjoint et vous débiterez ensuite toutes vos insanités au roi, mine de rien, comme vous le faites dans mon dos depuis des années. Que le diable vous emporte!

Louis fit un geste de la main gauche pour signifier qu'il s'en moquait désormais. Monseignat eut juste le temps de saisir ce geste et les dernières paroles du gouverneur général en ouvrant la porte débouchant sur la galerie. Il s'avança vers lui, en se demandant bien qui il vouait ainsi aux gémonies.

— Monseigneur, j'ai des nouvelles fraîches en provenance de Versailles. Voulez-vous que j'ouvre votre courrier?

— Faites comme vous faites toujours, mon ami.

Louis tourna la tête du côté du large et laissa courir son regard sur les grands arbres, les maisons de la basse-ville dont on voyait les toits de tôle baignés de soleil, le fleuve lisse et dur et, un peu plus loin, noyée dans un éclairage magenta, la longue pointe de l'île d'Orléans.

Le jeune militaire fit sauter les scellés et se mit à lire la première lettre, qui ne faisait que reprendre en plus détaillé les directives déjà données. Louis parut ennuyé. Il lui semblait qu'on répétait sans arrêt les mêmes mises en garde, avec les mêmes formules éculées.

Monseignat parcourut du regard des pans entiers de texte qui répétaient du déjà connu et passa aux missives suivantes. Il les feuilletait depuis assez longtemps, lorsqu'il s'arrêta et leva les yeux sur Frontenac. Le large sourire qu'il affichait l'alerta aussitôt.

— Que signifie cet air de chérubin extasié? Auriez-vous déterré une bonne nouvelle dans ce fatras de platitudes?

— Il me semble que oui. Voyez vous-même, monseigneur.

Le secrétaire tendit la lettre à Frontenac en lui indiquant du doigt le passage significatif. Ce dernier le lut à voix haute.

— *En attendant que Sa Majesté puisse vous donner des marques plus sensibles de la satisfaction qu'Elle a de vos services, Elle vous accorde son ordre militaire de Saint-Louis et vous trouverez cy-joint la permission qu'Elle vous donne d'en porter la croix.*

Louis ne réagit pas avec l'enthousiasme qu'attendait Monseignat et demeura au contraire coi, tout en laissant retomber sur ses genoux le bras tenant la lettre. Il prit un air contrarié, au grand étonnement de son secrétaire. Sans attendre forcément une explosion de joie, il aurait trouvé normal que le gouverneur exprime au moins une quelconque forme de contentement ou de reconnaissance, même si la nomination venait plus tard que prévu. Mais

c'était compter sans l'orgueil incommensurable de ce vieil homme blessé, sur le déclin, et qui estimait que cette décoration aurait dû lui revenir avant tout autre. Sa vanité bafouée ne supportait pas d'avoir été écartée au profit de tiers qui n'avaient, à ses yeux, ni son mérite ni son irréprochable feuille de route.

— Mais enfin, monseigneur! On vous accorde cette décoration hautement enviée et si longuement espérée, et vous ne réagissez pas? Je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez rien, en effet, mon cher. Le roi m'accorde cet honneur *in extremis* en quelque sorte, *après* le gouverneur de Montréal et le commandant des troupes, probablement parce qu'il ne pouvait pas persister à me le refuser sans avoir l'air partial. C'est le moins qu'il pouvait faire. C'est trop peu, trop tard. J'attendais quelque chose de plus substantiel pour finir mes jours avec un peu de tranquillité et de dignité. Un rappel dans l'honneur qui aurait compensé pour toutes ces années de dévouement et de sacrifices consentis au service du royaume.

Le jeune militaire n'insista pas et se replia dans ses quartiers, choqué malgré lui par l'attitude de son supérieur. Il aurait souhaité le voir enfin heureux de son sort, mais il semblait que cela était hors de sa portée. Il songea que le gouverneur était de ces gens qui cultivent leurs rancœurs dans l'amertume et ont une propension à se croire toujours mésestimés ou mal aimés, même lorsque ce n'est pas le cas.

Il eut néanmoins la sagesse de ne pas exprimer sa déception et d'attendre que l'humeur de Frontenac revienne au beau fixe, ce qui en général n'était qu'une question de temps...



Mathurine bourra le poêle de bois, referma la porte et mit machinalement le chaudron dans le trou à potages. Il faisait chaud dans la cuisine et de bonnes odeurs saturaient l'air. Blanche la surveillait du coin de l'œil. Lorsqu'elle comprit que la vieille cuisinière avait remis sur le feu un plein chaudron de potage qui bouillait déjà à toute vapeur, elle l'enleva prestement et le glissa sur la grille de l'âtre. Comme Mathurine lui avait tourné le dos, elle ne s'aperçut pas du subterfuge.

Perrine avait chargé Blanche de surveiller la cuisinière, qui perdait de plus en plus la mémoire. Elle retombait en enfance. C'était une pitié de la voir se chercher sans cesse, répéter les mêmes gestes sans s'en rendre compte et ruminer à haute voix des histoires à dormir debout, qui remontaient loin dans le passé. Il était souvent question d'une enfant abandonnée dans ses langes

devant un couvent et élevée par des religieuses. Comme elle avait toujours été plutôt discrète sur son histoire personnelle, on ne savait pas si ces détails se référaient à son enfance à elle, ou s'il s'agissait d'affabulations de vieille femme complètement perdue.

Mathurine se versa une tasse de thé noir et alla s'installer dans sa chaise de babiche, près du feu. Le liquide était tiré d'une théière dont le contenu bouillait du matin au soir et devenait si âcre qu'il fallait y ajouter du sirop du pays pour l'adoucir. La vieille prit quelques gorgées de thé chaud et poussa un profond soupir. Cela était désormais si fréquent chez elle qu'on ne savait pas s'il fallait l'attribuer à une impatience ou à une véritable satisfaction.

— Il pleut tant que c'est une véritable misère, laissa tomber la vieille, tout en se donnant un élan avec ses pieds pour lancer sa chaise à bascule.

Elle se berçait ainsi durant de longues périodes, plusieurs fois par jour, perdue dans ses pensées. Ses grands yeux autrefois si vifs et souvent traversés d'une touche d'humour exprimaient du désarroi et de la mélancolie.

Il est vrai qu'il pleuvait des cordes, que les dernières feuilles tombaient par dizaines, et que l'automne avait endossé de nouveau son uniforme de grisaille.

— Perrine n'est pas là?

Mathurine avait tourné un visage inquiet vers Blanche, comme si elle venait de constater l'absence de la domestique. Elle posait la même question sans arrêt et ne se souvenait jamais de la réponse. C'était chaque fois une découverte. Le fait était que tout alarmait la pauvre vieille et que l'inquiétude la rongeaient. On aurait dit qu'elle appréhendait constamment un malheur ou un mauvais sort. Blanche avait dû répondre au moins dix fois à cette interrogation, mais comme elle avait pitié de sa tante, elle lui répéta doucement:

— Non, Mathurine, elle est allée aider Bernadette qui vient d'accoucher. Elle va revenir pour le souper, ne vous inquiétez pas.

— Bernadette?

Mathurine avait beau fouiller sa mémoire, il lui était impossible d'accoler un visage à ce nom-là.

— Bernadette, vous savez, la femme de votre neveu Pierre. Vous devez bien vous souvenir un peu de votre famille d'adoption, Mathurine? C'est vous qui avez remplacé votre sœur Émilie, ma mère, quand elle est tombée malade. Nous avons tous été élevés par vous. Vous ne pouvez pas ne pas vous souvenir...

La vieille fronça les sourcils et se gratta le crâne en signe de perplexité.

Elle avait donc des enfants d'adoption... mais, étrangement, elle les avait oubliés. Elle fit un nouvel effort pour se remémorer leurs noms, leurs traits, mais en vain. C'était le vide total. Il lui était arrivé dernièrement de les revoir tous, du premier au dernier, mais ils s'étaient évanouis sans prévenir, comme

s'ils jouaient à cache-cache avec elle. Elle imagina que sa tête était comme un vaisseau percé qui laissait couler ses souvenirs sur le carrelage, goutte à goutte, imperturbablement... Mais comme elle ne voulait pas décevoir Blanche, elle fit oui de la tête.

Blanche se désolait pour sa tante, une maîtresse femme qui avait pourtant mené sa barque avec détermination toute sa vie. Le mal de mémoire qui l'affligeait était incurable et son état se dégradait de jour en jour. Elle et Perrine se relayaient désormais aux fourneaux en attendant la nouvelle cuisinière qui devait entrer en service dans la quinzaine, en plus d'effectuer le gros de leurs tâches habituelles. Sans compter que Mathurine demandait une attention de tous les instants. Inconsciente de son état, elle s'entêtait à faire son ordinaire comme à l'accoutumée, avec pour résultat qu'elle ratait ses viandes, n'arrivait plus à coordonner ses tâches, oubliait les casseroles sur le feu et risquait de faire flamber toute la maisonnée. Et puis il fallait la reconforter, veiller à ses besoins, réparer ses gaffes, l'accompagner à l'église ou dans sa promenade quotidienne parce qu'en plus, elle se perdait fréquemment. À sa décharge, il fallait admettre qu'elle avait tout de même atteint un âge fort honorable et qu'elle était un peu plus vieille que monsieur de Frontenac, se dit Blanche, tout en jetant les épluchures de légumes dans le seau destiné aux lapins.

Mais elle et Perrine se chargeraient de veiller sur Mathurine jusqu'à la fin. Elles en avaient parlé avec Frontenac, qui leur avait permis de la garder au château à la condition qu'elle ne leur cause aucun ennui. Autrement, leur avait-il précisé, il se verrait obligé de l'envoyer à l'Hôtel-Dieu, où les hospitalières la prendraient en charge. Ce que les deux femmes voulaient repousser le plus longtemps possible.

En rejetant un œil sur Mathurine, la jeune domestique vit qu'elle semblait plus calme. Elle se berçait lentement tout en fixant la porte de la cuisine. Elle attendait Perrine. Il suffisait que cette dernière sorte de son champ de vision pendant quelques minutes pour que la vieille commence à s'alarmer. C'était probablement la dernière personne qu'elle reconnaissait encore, son ultime lien avec son ancienne vie, pensait Blanche avec un serrement de cœur.

Quand Perrine pénétra dans la pièce, Mathurine parut soulagée. Elle arrêta de se bercer et murmura en battant des mains comme une enfant: «Revoilà Perrine!» Cette dernière enleva sa capeline et la suspendit à un crochet. Elle se passa ensuite un tablier autour de la taille et s'assit à côté de Blanche. S'adressant à la vieille cuisinière, elle lui dit avec mansuétude:

— Eh bien, Mathurine, vous êtes l'arrière-grand- tante de la petite Jeanne. Un poupon rose et rond qui hurle à pleins poumons. Elle sera baptisée demain. Bernadette a encore accouché comme une chatte. Vous êtes la parente de dix-sept enfants vivants et de vingt et un petits-enfants.

Présumant que c'était une bonne nouvelle, Mathurine prit un air ravi. Mais les liens de parenté comme les questions de chiffres étaient devenus trop compliqués pour sa pauvre cervelle et elle ne s'en souciait plus. L'important, c'était que Perrine fût revenue.

Cette dernière changea pourtant d'air et chuchota à l'oreille de Blanche:

— On m'a rapporté de vilaines choses sur le compte de monsieur de Frontenac. Des ragots, comme toujours, mais qui courent les rues... On raconte que monsieur le comte aurait lutiné une dame dans ses appartements. Je suis certaine qu'il y a de l'exagération dans ça, mais c'est choquant de l'entendre dire. Monsieur aurait-il reçu des visiteuses pendant mon absence, Blanche? la questionna Perrine d'une voix détachée, l'air de ne pas être intéressée par la question.

Blanche, qui ignorait tout de son commerce avec monsieur le comte, s'empessa de lui apprendre que, de fait, une dame Bertou, une personne de bonne réputation, était venue la veille visiter le gouverneur général.

— Ah, bon. S'est-il passé quelque chose d'anormal?

— Ce que j'en sais, moi, c'est ce qu'en disent les soldats.

Blanche était un peu embarrassée de mal parler de son maître, mais puisque Perrine insistait, elle n'allait pas se priver du plaisir de médire un peu.

— Il paraît que le capitaine des gardes les aurait surpris à faire des choses pas très... catholiques... enfin... à se caresser fort avant. En pleine antichambre et au beau milieu du jour! Même que la femme Bertou aurait été prise sur le fait toute débraillée, selon monsieur de La Vallières, et qu'elle aurait «des nichons à faire damner un saint», qu'il a précisé. Et quand il les a découverts, ils ont ri tous les deux comme des impies, elle surtout...

— Les hommes, faut pas s'y fier. C'est changeant comme un ciel d'avril, marmonna Mathurine d'un petit air coquin, tout en continuant à se bercer.

Perrine se tourna vers elle, estomaquée. La vieille avait encore l'oreille drôlement fine pour son âge et, si elle perdait la tête, il lui restait encore d'étonnants accès de lucidité, se dit-elle, perplexe. Ne sachant trop qu'en penser, elle revint à Blanche.

Elle entreprit de lui seriner, sur le ton que l'on prend pour faire la leçon à quelqu'un:

— Bon, il y a sûrement de l'exagération dans tout ça. Ne colportez pas ce caquetage trop avant. Il y a souvent un monde entre la vérité et le ouï-dire. Et gardez ça pour vous, si vous voulez rester longtemps en poste ici d'dans.

La jeune fille prit un air contrit. Elle s'en voulait d'avoir trop parlé et se promit d'être plus discrète à l'avenir.

— Les hommes, faut pas s'y fier. C'est changeant comme un ciel d'avril, répéta la vieille comme une ritournelle.

Satisfaite de voir qu'on lui prêtait plus d'attention, Mathurine se mit à

débiter sans arrêt la même rengaine.

Perrine se retint de se fâcher. Cela ne donnerait rien et la vieille s'effaroucherait. Elle s'en approcha et lui caressa doucement la tête. Mathurine avait encore une épaisse chevelure bouclée, soyeuse et parsemée de fils d'argent.

La pauvre vieille se calma aussitôt. Elle prit la main de Perrine et la colla affectueusement contre sa joue.

— Vous vous êtes encore inquiétée pour moi, aujourd'hui, ma bonne Mathurine. Quand je sors, je reviens toujours. Cessez de vous faire de la bile et de broyer du noir. Nous veillons sur vous, Blanche et moi.

La vieille domestique lui décocha un grand sourire triste.

— Bon, cela ne fait pas avancer l'ouvrage, fit Perrine d'une voix forte en lui tournant brusquement le dos.

Elle se rassit et reprit sa corvée d'épluchage.

Perrine s'essuya les yeux pour cacher ses larmes. Elle n'acceptait pas de voir Mathurine aussi diminuée et réagissait mal chaque fois qu'elle croisait son regard de bête blessée. Son sort lui semblait injuste, encore qu'elle aurait difficilement pu expliquer pourquoi.

Mais une autre raison qui n'avait rien à voir avec Mathurine venait ajouter à sa peine et concernait quelqu'un qui n'avait pas l'excuse de l'innocence...

Les révélations de Blanche sur la conduite de Frontenac l'avaient blessée. Ainsi, monsieur Louis avait osé faire des avances à cette Bertou au château même, en plein jour et au risque qu'elle traverse les appartements et les surprenne en tête-à-tête. Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi il avait agi ainsi. Avait-il voulu sciemment lui faire de la peine? Elle avait soigné Frontenac comme une mère à plusieurs reprises, l'avait dorloté et toujours aimé avec fougue, sans jamais le repousser ou lui faire sentir qu'il déclinait, et voilà comment il la payait en retour? Et cette autre qui avait des nichons à faire damner un saint... Son amant ne lui avait-il pas toujours répété que sa poitrine à elle défiait toute comparaison? Perrine se rebiffa. Elle avait beau n'être ni son épouse ni son amante officielle, il n'en demeurait pas moins que c'est elle qui courait le rejoindre en cachette depuis des années et qu'à ce titre, elle méritait certains égards. Monsieur Louis aurait dû se retenir, ne serait-ce que par respect pour elle. Dans sa colère, elle imprima une telle force au couteau qu'elle tenait en main, que la pomme de terre fut nettoyée de sa pelure en un temps record et que les épluchures furent projetées jusque sur le plancher. Elles s'accumulèrent en tas, à ses pieds. Blanche remarqua le regard sombre et les sourcils froncés, puis le tas de pelures, et crut que c'était de sa faute.

— Perrine, je vous jure que je ne serai plus jamais mauvaise langue, lui confessa-t-elle dans un élan de sincérité, en espérant se faire pardonner.

Tirée brusquement de ses ruminations, Perrine revint à elle. Elle comprit que Blanche se méprenait sur les raisons de sa colère et s'empressa de la rassurer.

— Mais il ne s'agit pas de vous, ma pauvre Blanche. Je suis fatiguée, c'est tout. Heureusement que la cuisinière entre en service la semaine prochaine, on ne fournit plus dans cette maison. Allez, aidez-moi plutôt à dresser les viandes.

Perrine se leva et se dirigea vers la broche où achevait de cuire un gros rôti de bœuf. Elle vérifia la cuisson, retira la pièce de la broche et la découpa en tranches, qu'elle commença à étaler sur un plat de service. Blanche entreprit pour sa part de dépecer les volailles et le porc.

Mathurine s'était endormie dans sa chaise, la bouche ouverte et le menton pendant. Elle ronflait légèrement, une couverture de laine remontée jusqu'aux épaules.

Perrine jeta un œil dehors. Il pleuvait toujours à pleins seaux et l'humidité glacée suintait sur les carreaux derrière lesquels régnait une noirceur poisseuse. Ce temps orageux s'harmonisait à merveille avec sa colère. Elle se promit de sévir contre le coupable, à sa façon à elle et en temps et lieu.

Québec, automne 1697

Louis se frottait la nuque de sa main valide pour atténuer le méchant spasme qui le tyrannisait. Il sentait bien le renflement dur et douloureux sous ses doigts, mais il avait beau le triturer en tous sens, il n'arrivait pas à le dénouer. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, en butte à des angoisses nocturnes. Et ce qui n'arrangeait rien, Perrine ne lui rendait plus visite aussi souvent qu'autrefois. La vilaine fuyait sa couche et se refusait à lui pour un oui ou un non, sans qu'il ne sache trop pourquoi. Elle accomplissait ses tâches de façon irréprochable et prenait soin de lui comme auparavant, mais elle lui dispensait désormais ses faveurs au compte-gouttes. Il fallait désormais qu'il la mérite, un changement de régime que Louis attribuait au fait qu'il n'avait pas cessé son commerce avec madame de Bertou et que Perrine devait s'en douter. Pourtant, leurs rencontres étaient rares et discrètes. Il la voyait chez une vieille parente dont elle prenait soin et seulement quand cette dernière dormait à poings fermés. Louis ne s'y rendait qu'à la nuit tombée et réintégrait ses appartements quelques heures plus tard, pour ne pas éveiller les soupçons. Mais il arrivait à Perrine, fine mouche, de pressentir son inconstance et de se montrer étrangement froide et distante à son égard, ce qui l'attristait. Il ne comprendrait jamais cette obsession de la femme à vouloir être la seule et unique dispensatrice des plaisirs du sexe. Même madame de Bertou l'aurait mis au régime sec si elle avait soupçonné la nature de ses relations avec sa domestique... ce qui lui rappela la colère de son épouse lorsqu'elle avait appris sa relation avec la Montespan.

Le mystère féminin était décidément insondable, et il avait renoncé à le décrypter, car comment la femme ne comprenait-elle pas qu'un homme avait besoin de plusieurs sources de satisfaction et que le changement, loin d'épuiser son désir, avait plutôt pour effet de l'aiguiser? se disait-il, tout en se postant devant la fenêtre donnant sur le fleuve.

Le spectacle sans cesse renouvelé du cycle des saisons était affligeant et il aurait volontiers donné quelques mois de sa vie pour passer outre à l'hiver qui pointait et aborder d'emblée au printemps. La ronde des vents violents avait repris et l'automne, particulièrement ingrat, annonçait un hiver rigoureux, car la neige, par petites bordées, avait déjà commencé à recouvrir la terre d'une croûte de givre. Tout était grisâtre et glacé jusqu'à très loin dans le golfe. Louis détestait le mois de novembre. L'humidité marquait généralement le retour en force de ses rhumatismes et de son asthme, de même que le début d'une longue et éprouvante période de claustration, une nécessité à laquelle il se pliait avec de plus en plus de réticence. Sans compter que dès que sonnait le glas de la période de navigation, il avait l'impression d'être plus claquemuré que jamais, coupé du monde réel par l'hiver et la glace qui bloquaient l'estuaire. Cela le forçait à faire son deuil de toute nouvelle de l'extérieur et de toute possibilité d'un rappel de dernière minute, une vieille chimère qu'il nourrissait secrètement, en dépit de la mauvaise volonté royale. Autrement, qui sait s'il n'aurait pas désespéré de tout?

De nouvelles menaces pour l'avenir de la colonie s'étaient profilées à l'horizon dès le mois d'avril, et il avait bien fallu trouver le moyen d'y faire face. Le danger ne provenait pas des Iroquois, exsangues et affaiblis par la guerre récente, mais plutôt des habitants de la Nouvelle-Angleterre. Des lettres de Louis xiv lui annonçaient dès l'été une nouvelle attaque anglaise contre Québec. Plaisance et Terre-Neuve étaient également visées. Une information qui avait plongé Louis dans la perplexité. La menace traînait dans le décor et n'était pas dénuée de fondements, mais il s'était demandé ce qui avait pu précipiter les choses.

Si le roi avait ses espions, Louis avait également les siens, et rien ne lui avait permis de penser qu'une telle expédition était en préparation chez ses voisins du Sud. Il savait que le gouverneur de l'État de New York multipliait les démarches auprès de Londres pour obtenir de l'argent et des munitions afin d'attaquer le Canada, mais, jusqu'à preuve du contraire, il n'avait jamais obtenu gain de cause. Louis ne s'était inquiété que lorsqu'il avait appris par Saint-Castin que Fletcher avait été révoqué et remplacé par le comte de Bellomont. Ce dernier était promu gouverneur du New York, du Massachusetts, du New Hampshire, ainsi que capitaine général de toutes les forces de Sa Majesté au Connecticut, au Rhode Island et dans les Jerseys. Une décision qui unifiait l'effort militaire des différentes colonies et pouvait laisser

croire en effet qu'une attaque déterminante se préparait contre le pays.

Pour la contrer, le roi avait décidé d'envoyer en Nouvelle- Angleterre une puissante escadre commandée par le marquis de Nesmond. Cette armada devait attaquer New York et Boston par mer, pendant que Frontenac les assiègerait par terre. C'était ni plus ni moins que la reprise du projet avorté de 1689. Pour Louis, cela impliquait qu'il devait tenir prêts trois cents canots capables de contenir cinq hommes chacun et préparer autant de vivres qu'ils pouvaient en transporter, ce qui devait suffire à mille cinq cents miliciens et soldats pendant un mois.

Il avait donc dû fortifier la colonie contre une attaque possible et tenir toutes les troupes disponibles en cas d'invasion de la Nouvelle-Angleterre. Une double éventualité qui risquait de ne jamais se produire, mais dont Louis avait dû tenir compte. Tout l'été, il s'était démené pour prendre les mesures appropriées: rassemblement de l'état-major de toutes ses troupes à Québec, préparation des fortifications en vue d'un siège en règle, distribution des corvées aux habitants, envoi d'éclaireurs vers Albany, Schenectady et les cantons agniers, achat de tous les canots d'écorce du district de Montréal, convocation de ses troupes pour les mettre en état de commencer la marche en forêt et le long des rivières dès que de Nesmond le commanderait. C'était un plan séduisant sur papier, mais difficile à mettre en application. Et même si le Canada arrivait à conquérir les colonies anglaises, ce qui était loin d'être gagné, Louis doutait de sa capacité à les garder par la suite dans son giron. Tenir en laisse une population anglaise de quarante mille personnes était un défi bien trop grand pour une colonie aussi peu peuplée que la Nouvelle-France.

Il s'avéra que la menace d'une attaque anglaise était encore une fois sans fondement, puisqu'aucun bateau ennemi ne se pointa devant Québec. En septembre, Louis apprit d'ailleurs que la vaste expédition confiée au marquis de Nesmond était reportée *sine die*. Son escadre avait été retardée de deux mois par des vents contraires et il était arrivé trop tard à Plaisance pour surprendre une éventuelle flotte anglaise. Comme il était aussi trop tard pour que les troupes de la Nouvelle-France aillent les rejoindre, l'expédition vengeresse dut être abandonnée. Comme toujours, trop d'objectifs à la fois avaient été confiés au commandant pour le peu de moyens qu'on avait mis à sa disposition...

Louis se frotta la barbe en se disant que le projet aurait pu se réaliser si on l'avait confié à Pierre Le Moyne d'Iberville, car son «César des mers» avait fini par atteindre ses buts, contrairement à ce que Louis avait toujours cru. Après trois tentatives infructueuses, l'intraitable aventurier avait enfin repris le fort Bourbon aux Anglais, même si ces derniers l'avaient récupéré par la suite en profitant du fait que d'Iberville était occupé en Acadie.

C'est cette fameuse campagne d'Acadie qui avait couvert de gloire le grand stratège. Il avait attaqué et détruit Pemaquid, un fort construit par les Anglais sur le territoire des Abénaquis et destiné à les paralyser. Il avait ensuite nettoyé tous les villages avoisinants et n'avait laissé que des ruines. Pour parfaire son travail, il s'était finalement tourné contre Terre-Neuve. Une entreprise que Louis avait d'abord sous-estimée, mais dont il comprenait maintenant l'importance stratégique. Car le fait de ruiner les établissements de pêche de Terre-Neuve, qui tirait d'énormes profits de la vente de la morue séchée à l'Italie, à l'Espagne et au Portugal, entraînerait de lourdes conséquences pour les colonies anglaises. D'Iberville avait pris et incendié Saint-Jean, la capitale, et tout le secteur nord de l'île. Il avait ensuite envahi la côte occidentale de la baie de Conception, s'emparant de Brigus, incendiant Harbour Grace, Old Perlican, Bay de Verde et Hearts Contents. En quatre mois, cent vingt Canadiens avaient frappé si durement qu'ils avaient détruit ou pillé tous les postes de la presqu'île d'Avalon, conquis quinze cents milles carrés de territoire et désorganisé toutes les pêcheries de l'île de Terre-Neuve. Après un pareil exploit, le roi avait décidé de renvoyer d'Iberville à la baie d'Hudson dans l'espoir de le voir arracher une dernière fois le fort Bourbon aux Anglais. À l'heure qu'il était, se dit Louis, il y avait de fortes chances que l'homme soit sur son chemin de retour vers la France, si tout s'était passé comme prévu, et il n'aurait vraisemblablement de ses nouvelles qu'au printemps suivant.

Il se dit que le pillage des pêcheries de Terre-Neuve rendrait la vie passablement difficile aux douze colonies du Sud et il s'en réjouit. Sans compter que les préparatifs organisés en prévision d'une attaque anglaise avaient jeté les Iroquois dans une crainte telle, qu'ils avaient envoyé de nouveaux émissaires à Louis pour parler de paix. Si ces négociations paraissaient inutiles, parce qu'elles ne respectaient pas les conditions qu'il leur avait toujours imposées, elles avaient au moins le mérite de maintenir une pression constante sur les Iroquois et, par ricochet, sur leurs alliés anglais.

Charles de Monseignat fit irruption dans la pièce en annonçant que l'officier Lamothe-Cadillac désirait lui parler. Ce dernier était revenu des pays d'en haut vers la fin du mois d'août, accompagné de deux cents Indiens alliés et d'une poignée de Français. Son retour s'était fait dans la foulée du rappel des commandants de poste, exigé par le roi.

— Bien. Faites-le entrer, Monseignat, répondit Louis en se tirant de ses réflexions.

Il alla se rasseoir dans son fauteuil.

Lorsque Louis avait aperçu Lamothe-Cadillac, en août dernier, il avait été agréablement surpris du changement qui s'était opéré chez lui. Les responsabilités semblaient lui avoir donné plus de prestance et de confiance, et

plus rien ne transparaissait du jeune homme efflanqué qui avait quitté Québec, deux ans auparavant. Il avait même changé physiquement. Sa peau était tannée, son corps avait légèrement forci et sa barbe taillée en collier lui donnaient dix ans de plus.

— Eh bien, Lamothe-Cadillac, ce formidable projet que vous mourez d'envie de m'exposer, en quoi consiste-t-il?

Comme Louis n'avait pas eu le temps d'en discuter sérieusement avant ce jour, il lui avait fixé cette rencontre pour aborder la question plus en profondeur.

— De fait, monseigneur, voici le mémoire que j'ai préparé et que je m'en vais présenter en personne au ministre Pontchartrain.

Le jeune officier déposa sur la table un document assez épais qu'il commença à feuilleter, puis il se ravisa.

— Je vais plutôt vous le résumer, autrement ce serait trop long. Disons qu'il s'agit d'un nouveau projet de colonisation de Détroit, auquel je réfléchis depuis des mois.

L'officier prit la chaise que lui indiquait Louis de la main et s'assit. Le ton de voix était fébrile. Il croisa et décroisa plusieurs fois la jambe, comme s'il était si transporté par son rêve qu'il n'arrivait plus à tenir en place.

— Ce que j'ambitionne de créer à cet endroit, monseigneur, ce n'est pas un fort comme Michillimakinac, mais plutôt... une petite colonie où s'installeraient des centaines de Français et des dizaines de tribus de l'Ouest. Toutes gens qui vivraient en harmonie sous ma férule. Ce serait quelque chose d'unique en Amérique.

Louis fronça les sourcils, amusé par la vivacité de ton de l'officier.

— Un établissement de ce genre ne peut qu'être profitable dans les domaines militaire et économique, renchérit le jeune homme, sur un ton emporté. D'un point de vue militaire, une pareille agglomération, située à l'entrée des territoires iroquois, nous permettrait d'opposer rapidement une armée importante aux Cinq Nations en cas de conflit, tout en freinant l'expansion anglaise dans la région des Grands Lacs. Au plan strictement économique, vous pouvez être certain que les Indiens venus des diverses régions de l'Ouest seront si occupés à s'installer dans leur nouvel habitat qu'ils n'auront plus le temps de se livrer à la chasse, ce qui aura pour effet de ralentir passablement le commerce du castor.

— Un argument qui plaira certainement au ministre, qui cherche désespérément un moyen de remédier à l'engorgement prétendu du marché des peaux, commenta Louis, piqué de curiosité.

— En effet, monseigneur. Sans compter que sous l'angle culturel et moral, une importante colonie française au cœur du continent permettrait à la France d'exercer une influence prépondérante sur les tribus de l'Ouest, tout en

protégeant l'Indien de l'exploitation et de la corruption des mœurs, par la présence constante du clergé et de l'administration.

Louis laissa Cadillac exposer par le long et le large son projet, tout en admirant la verve et la véhémence du Gascon. Le beau parleur peaufinait sa thèse en prévoyant les arguments de ses opposants, pour mieux les contrer. Il parlait d'abondance en moulinant amplement des mains et savait se montrer persuasif. Louis se sentit encore une fois quantité d'accointances avec lui, un peu à la manière de ce qu'il avait ressenti autrefois pour La Hontan, bien que ce dernier fût plus instable et moins déterminé. Lamothe-Cadillac, lui, voyait grand et loin, une qualité que Louis avait toujours hautement prisée chez un homme, et il avait la même vigueur que lui à son âge, la même volonté de transformer le monde en le pliant de force à ses rêves de grandeur. Mais il doutait qu'il arrive à rallier facilement Pontchartrain, qui avait toujours avancé prudemment et à petits pas, de même que quantité d'autres personnages qui s'opposeraient violemment à son projet, surtout ici, au pays. L'entêtement et l'éloquence du visionnaire pouvaient cependant finir par infléchir les opposants et, à la fin, lui apporter la victoire.

— Nos marchands vous mettront des bâtons dans les roues, lui alléguait-il. Ils craindront que celui qui dirige Détroit ne s'approprie tout le marché des fourrures.

— Je le sais bien, monseigneur. Détroit étant l'un des principaux carrefours commerciaux de la région des Grands Lacs, celui qui y régnera en maître aura la main haute sur tout le commerce des fourrures. Et celui-là, ce sera moi... et vous, par le fait même, si vous consentez à appuyer ma cause.

Louis eut un sourire matois. Il voyait bien où son interlocuteur voulait en venir. Contrairement à La Hontan, Lamothe-Cadillac était un être ambitieux et cupide qui s'embarrassait peu de principes, ce que Louis savait pertinemment. Mais il avait choisi de fermer les yeux et de le soutenir malgré tout. L'aventurier le servait bien et pourrait encore mieux le faire si jamais ce projet prenait forme, même si c'était un piètre commandant de poste. Il n'avait jamais pu empêcher les Hurons et les Iroquois de tenter de conclure secrètement un traité de paix, et n'avait pas réussi non plus à maintenir l'entente entre les tribus de l'Ouest, encore moins à les persuader de s'unir pour attaquer les Iroquois. Il était néanmoins doué pour les affaires et faisait argent de tout. Il s'était enrichi de façon incroyable ces deux dernières années. Arrivé à Michillimakinac avec sa maigre solde de capitaine, il venait d'expédier en France, en lettres de change, pas moins de dix fois son revenu annuel! C'est en tout cas ce dont il s'était vanté devant lui.

Louis ne pouvait pas blâmer un père de famille sans le sou de vouloir améliorer son sort, d'autant qu'il en bénéficiait largement lui-même, mais il y avait la manière... À Michillimakinac, Lamothe-Cadillac avait généralisé la

vente d'eau-de-vie aux Indiens et en avait tiré de gros bénéfices, en exigeant vingt livres pour une cruche d'alcool qui en valait deux à Montréal, et il était même allé jusqu'à taxer lourdement les coureurs de bois pour leur concéder le droit de faire la traite. Comme s'il avait cette prérogative... Si ces derniers ne s'en plaignaient pas, cela ne signifiait pas qu'ils appréciaient le procédé. Louis n'en avait pourtant jamais fait mention au ministre ou au roi et il avait protégé le filou, en dépit de ses exactions et de ses incompétences.

Un problème qui se trouvait résolu, pour le moment du moins, se dit Louis, puisque l'homme était relevé de ses fonctions de commandant, en attendant que le roi revienne sur sa décision de fermer les postes de traite.

— Écoutez mon cher, fit Louis en s'adressant à son interlocuteur, je vous confie un mémoire que vous remettrez à mon épouse, Anne de La Grange. Elle le transmettra au Conseil du roi. Il est signé conjointement par Callières, Champigny et moi-même. Nous nous sommes mis d'accord, pour une fois... Il s'agit d'inciter le monarque à revenir sur sa décision de fermer les postes de l'Ouest et d'interdire la traite des fourrures. On y reprend toute une série d'arguments que vous connaissez aussi bien que moi et qui pourraient, avec un peu de chance, infléchir favorablement le roi. Et remettez-lui aussi ces quelques lettres.

Louis tira d'un tiroir un document assez épais, tout relié de cuir. Il le tendit à Lamothe-Cadillac. Il lui donna aussi trois lettres scellées, aux armoiries des Frontenac.

— Je porterai votre mémoire et vos lettres en priorité chez votre épouse, n'ayez crainte, monseigneur.

Louis l'enviait. Cela semblait si simple de quitter ces rivages inhospitaliers et de prendre un bateau pour la France.

— Allez défendre votre projet, mon ami. Je vous appuierai. Je joins à mon mémoire un billet favorable à votre cause. Madame de Frontenac, mon épouse, fera jouer ses nombreux contacts et plaidera en votre faveur. C'est une excellente ambassadrice. Embrassez-la pour moi et saluez mes amis à la cour.

Louis serra la main du jeune officier et le pressa de rejoindre son navire. Lamothe-Cadillac s'inclina devant le gouverneur et se retira. Il avait le cœur léger et se sentait pousser des ailes, persuadé que la chance ne pouvait que lui sourire. Il se convainquit qu'il n'aurait aucune difficulté à se faire entendre du ministre et à se trouver des alliés, si le besoin s'en faisait sentir. L'avenir lui paraissait radieux et plein de promesses. Sa vie prenait une nouvelle tournure, car si son rêve se réalisait, nul doute que cela ferait de lui un homme riche, puissant et envié de tous.



Louis ne savait plus où donner de la tête devant les problèmes qui surgissaient les uns à la suite des autres en cet automne de malheur. Étrangement, il lui semblait que c'était toujours à cette époque de l'année que se produisaient les événements les plus désagréables. «À moins que ce ne soit qu'une illusion», se dit-il, car à bien y réfléchir, il ne se souvenait pas d'avoir été gratifié d'une bien longue période d'accalmie, depuis son retour au pays. Un problème était à peine réglé que s'en posait un autre tout aussi pressant et qui nécessitait un nouveau miracle.

Des lettres d'Anne lui apprenaient que des négociations secrètes avaient commencé en Europe entre les parties pour mettre fin à la terrible guerre qui les déchirait depuis 1689. Si celles-ci aboutissaient en cours d'année, Louis supputait déjà les problèmes qui s'ensuivraient pour la Nouvelle-France, car une fois la France et l'Angleterre en paix, qu'adviendrait-il de la pression qu'il maintenait sur les Iroquois? Ces derniers se verraient-ils libérés de la nécessité de signer un traité de paix avec Frontenac? Et les Anglais des douze colonies revendiqueraient-ils les territoires iroquois? Les deux couronnes ne s'étaient jamais penchées sérieusement sur le problème et il ne fallait pas avoir beaucoup d'imagination pour prévoir les conflits que cet enjeu allait susciter.

Mais Louis se morigéna. Il avait assez de questions à résoudre dans l'immédiat sans avoir à en inventer de nouvelles. Il n'avait pas de boule de cristal, que diable! Il vieillissait et il ne savait même pas s'il passerait l'hiver. Puis, à supposer que sa santé se maintienne et que la chance se mette de la partie, qui sait si le roi ne se déciderait pas enfin à le rappeler en France?

Monseignat lui lut la lettre de nomination qu'on s'apprêtait à remettre au sieur d'Argenteuil, qui remplacerait Lamothe-Cadillac à Michillimakinac. Louis avait décidé, avec l'assentiment de Callières et de Champigny, de ne pas obtempérer aux ordres et de maintenir ce poste. À cause des conséquences tragiques qui ne pouvaient qu'en résulter pour l'avenir du pays, si on le fermait, car le maintien de Michillimakinac et de quelques autres forts était de première importance pour éviter d'alerter les alliés et de conforter les Iroquois.

Comme il espérait toujours signer une paix durable avec ces derniers, il avait encore rencontré pendant l'été les émissaires des quatre cantons pour leur réitérer ses conditions, les obliger à lui remettre des otages, et leur laisser jusqu'au mois de juin de l'année suivante pour venir signer la paix. Pour inciter ses alliés à traquer l'Iroquois, Louis les avait également rencontrés à

Montréal durant l'été et les avait couverts de présents. À eux seuls, ils avaient abattu plus de deux cents ennemis en deux ans, et ils ne desserraient pas l'étau.

À preuve, les lourdes pertes que les Iroquois venaient encore récemment de subir aux mains de Kondiaronk. Le grand chef huron se trouvait près du lac Ontario, sur les territoires de chasse des Iroquois, lorsqu'il apprit par des prisonniers qu'une imposante armée ennemie campait non loin de là. S'avancant aussitôt jusqu'à cet endroit et faisant mine d'être effrayé, il rebroussa chemin et prit la fuite, aussitôt poursuivi par une soixantaine de canots. Kondiaronk poussa ensuite au large jusqu'à deux lieues de terre, s'arrêta et se mit en position de bataille. Il essuya sans broncher la première décharge et, sans lui donner le temps de recharger, il fonça tête première sur l'ennemi. L'attaque fut si rapide et si précise que tous les canots furent percés et fracassés. Trente-sept Iroquois furent tués, quatorze faits prisonniers, et les autres se noyèrent par dizaines, dont cinq des chefs les plus considérables des nations iroquoises.

Pour achever la déconfiture ennemie, Chaudière Noire fut terrassé à son tour à peu près à la même période, près de la baie de Quinté. L'invincible guerrier onontagué était une légende vivante et l'un des chefs les plus influents des nations iroquoises. On rapportait qu'il chassait en toute confiance avec les siens lorsque trente-quatre guerriers algonquins, dont le plus âgé n'avait pas vingt ans, fondirent sur eux. L'assaut fut si inattendu qu'ils furent tous tués sur le coup. Chaudière Noire aurait même murmuré en expirant: «Faut-il que moi, qui ai fait trembler toute la terre, je meure de la main d'un enfant?»

Deux catastrophes successives qui semèrent une terrible désolation chez les Iroquois, puisqu'ils y perdirent la majorité de leurs meilleurs guerriers. Une conjoncture favorable dont Louis devait tirer parti et qu'il ne voulait pas risquer de compromettre en fermant Michillimakinac. Il assumerait les conséquences de sa désobéissance, comme il l'avait toujours fait, avec la différence que, cette fois, il avait des appuis fermes. Mais comme les bonnes nouvelles étaient souvent accompagnées de mauvaises, Louis eut à essayer à son tour un coup dur, dont il fut long à se remettre...

Son ami Oureouaré était revenu des cantons goyogouins à peu près à l'époque où Chaudière Noire avait été terrassé, et il s'était aussitôt alité. Une épidémie de coryza sévissait dans sa tribu et les gens étaient atteints par dizaines. Oureouaré avait contracté la maladie sous une forme particulièrement agressive et s'en trouvait fort affaibli. S'inquiétant de son état, Louis fit aussitôt quérir un médecin. Après l'avoir examiné, ce dernier lui dit, en le prenant à part:

— Il a une toux profonde et réfractaire, et les fièvres le rongent. Cela

augure mal, monseigneur.

— Allons donc! C'est un athlète dans la fleur de l'âge. Il ne peut que se relever rapidement d'un vulgaire rhume.

— Hélas, monseigneur. Les naturels du pays meurent de cette affection comme des mouches. Ils n'ont pas notre résistance et sont terrassés par des maladies qui ne font que nous effleurer, ce qui est bien étrange. Un phénomène qu'aucun homme de l'art n'arrive à expliquer, d'ailleurs.

— Il vivra, il vivra, avait répliqué Louis avec entêtement, comme s'il suffisait d'élever la voix pour éloigner la mort. Soignez-le, il va finir par reprendre le dessus. Il ne peut pas mourir, j'ai trop besoin de lui.

Le Goyogouin, qui était pourtant une force de la nature, se mit à dépérir à vue d'œil. Louis passa de longues heures à veiller le malade qui, lorsqu'il reprenait quelques forces, le plaisantait sur son air catastrophé. Oureouaré se riait de la mort.

— Pourquoi es-tu si triste, mon Père? Le temps est enfin arrivé pour moi de rejoindre ce Dieu des chrétiens dont on m'a tant parlé. J'ai hâte de le connaître et de vivre au ciel.

Ne sachant trop que répondre devant un pareil argument, Louis avait eu la décence de garder sa langue. Oureouaré vivait sa foi avec la ferveur du néophyte et il ne se reconnaissait pas le droit de le rebuter avec ses doutes de vieux libertin. Comme l'Indien tenait à mourir en chrétien, Louis avait demandé au frère Moreau de l'accompagner.

Cette agonie fut plus difficile pour Louis que pour le principal intéressé, qui se laissa glisser sans appréhension vers sa fin, le sourire aux lèvres et l'air détaché. Il faut dire que le supérieur des récollets savait y faire et se montrait fort convaincant. Un soir, il dressa au malade un portrait si saisissant des ignominies de la passion du Sauveur que le jeune Goyogouin s'écria, les yeux pleins de larmes et des trémolos d'indignation dans la voix: «Que n'étais-je là? J'aurais bien empêché les Juifs de traiter ainsi notre Seigneur!»

Il n'empêche que la Grande Faucheuse parvint à ses fins deux semaines plus tard, par une sinistre nuit de froidure. Dehors, une neige folle poudroyait à plein ciel, une première bordée que Louis n'avait pas remarquée tant il était plongé dans ses ruminations. Il se cabrait à l'idée de perdre son ami et maudissait leur isolement, persuadé qu'on aurait pu le sauver si la saison avait été plus clément. Par un hasard qui se produit souvent aux portes de la mort, la fièvre, qui faisait délirer le mourant depuis des heures, était brusquement tombée à l'approche de la nuit. Une accalmie dont Louis tira parti.

— Tu nous quittes à un bien mauvais moment, mon ami. Comment réussirai-je à amener les tiens à la paix sans ton intercession? Sans toi, ils ne m'écouteront jamais.

Oureouaré ouvrit des yeux chassieux, regarda longuement Frontenac

comme s'il ne le reconnaissait pas, et finit par lui tendre la main.

Louis la serra doucement. Elle était froide et sans force. La maladie avait fait son lent travail de sape. Oureouaré avait terriblement maigri et des cernes marquaient profondément un visage qui était encore lisse, quelques semaines auparavant. Les os du squelette perçaient déjà sous la peau décharnée.

— Pourquoi... tant t'inquiéter... mon Père? répondit Oureouaré d'une voix à peine audible. Ma tribu songe... à la paix depuis longtemps et ce n'est pas à cause de moi... Leur... sens de la survie triomphera tôt ou tard... Tends toujours... la main aux autres tribus... et fais-leur... confiance. La paix... se fera avec les cinq cantons... et.... je...

Le reste de sa phrase se perdit dans un borborygme qui se transforma en une longue toux sèche et quinteuse. Oureouaré se tourna sur le côté dans l'espoir d'atténuer sa douleur, lorsqu'il se mit à vomir de longs jets de sang noir. Toute sa couche en fut inondée. Louis prit peur et se leva d'un bond. Pour se protéger de la contamination, il pressa un mouchoir sur son nez. Puis il appela à l'aide sur un ton tellement impératif que Monseignat, Perrine et Duchouquet déboulèrent dans la pièce en catastrophe, l'air tendu.

— Aidez-le, il n'arrête pas de vomir du sang. Et faites venir d'urgence le frère Moreau.

Perrine fut la première à réagir. Elle courut à la cuisine chercher Blanche, et les deux femmes revinrent avec une bassine remplie d'eau, des guenilles et des draps de rechange. Duchouquet fut chargé d'aller chercher le flacon d'eau de senteur et de ramener également le cognac. Monseignat alla quérir le remède pectoral prescrit par le chirurgien de l'hôpital et se chargea de faire avertir le récollet.

Les deux femmes s'employèrent d'abord à laver l'agonisant et à changer son lit. L'Indien avait cessé de tousser et se laissait faire comme un enfant. On aurait dit que la vie s'était retirée de son corps tellement il était maigre: ses côtes et ses clavicules saillaient démesurément et ses jambes semblaient longues et fluettes, alors que c'était auparavant un puissant gaillard.

Louis baissa les yeux devant ce spectacle désolant et se tourna vers Monseignat.

— Versez-lui une bonne rasade de cognac, lui ordonna-t-il.

— Vous croyez? Est-ce approprié dans son état?

— Son état, son état... Qu'a-t-il à perdre, le malheureux? Il a toujours aimé l'alcool. Versez-lui-en une bonne rasade pour qu'il finisse en beauté.

Le secrétaire de Frontenac s'exécuta.

Louis tendit le verre au malade en lui recommandant de le vider d'un trait.

— C'est souverain pour le mal de poitrine. Allez, Oureouaré, bois ceci, ça t'aidera.

Le Goyogouin souffrait énormément mais se serait arraché la langue plutôt

que de laisser fuser la moindre plainte. Le médecin le trouvait d'ailleurs héroïque et n'arrêtait pas de louer sa force de caractère. Car dans ce genre de maladie, la douleur était terrible, comme si un couteau était plongé dans la poitrine à chaque respiration. Un mal que l'Indien offrait à son Dieu parce que le récollet lui avait dit que cela plairait au Seigneur. Il s'estimait d'ailleurs chanceux de terminer sa vie dans d'aussi douces conditions, quand neuf guerriers sur dix mouraient en général de façon violente, sous d'intenses tortures.

Oureouaré prit le verre qu'on lui tendait et l'approcha de ses lèvres. Lorsqu'il comprit ce qu'il contenait, il fit un signe de tête approbateur à l'intention de Frontenac et lui décocha un large sourire. Il tenta d'en ingurgiter le contenu, mais il se remit à vomir de plus belle et sans discontinuer.

Exsangue et agité de tremblements, le sang coulant de ses lèvres bleues, il émit un cri déchirant et finit par s'évanouir. Son corps retomba lourdement sur sa couche.

Perrine et Blanche se signèrent. Monseignat et Duchouquet furent saisis d'une espèce de terreur religieuse, tandis que Louis joignait les mains, vaincu par quelque chose de plus fort que sa volonté.

Oureouaré ne respirait plus. Son regard pénétrant demeura figé dans la mort et ses traits se détendirent. Son visage prit une expression de douce sérénité. On aurait dit un enfant de quinze ans endormi dans son innocence.

— Adieu, mon ami! murmura Louis d'une voix cassée, en lui fermant les paupières. Ton calvaire est terminé.

Il s'agenouilla, suivi des autres qui se placèrent de part et d'autre du lit. Le frère Moreau surgit à cet instant et comprit que le malade venait d'expirer. Il traça le signe de la croix sur son front, s'agenouilla à son tour et se mit à réciter la prière des morts. Quant on eut fini d'égrener les *Notre Père* et les *Je vous salue Marie*, Louis se releva et donna des ordres. Les femmes furent chargées de faire la toilette funèbre et Monseignat d'organiser des funérailles solennelles. Il discuterait avec lui du détail du cérémonial. Louis voulait une cérémonie grandiose qui frapperait les imaginations, autant par amitié pour le défunt que pour impressionner les sauvages. Oureouaré était particulièrement apprécié chez les Iroquois, de même que chez les christianisés, et il tenait à le porter en terre en grande pompe. Comme les nouvelles voyageaient vite dans ce pays, tous les cantons sauraient jusqu'où pouvait aller la reconnaissance d'Onontio à l'égard de qui savait le servir avec fidélité.

Québec, automne 1698

Les grandes orgues de la cathédrale Notre-Dame de Québec résonnaient encore glorieusement dans le clair matin d'octobre et accompagnaient les pas du gouverneur général et de ses officiers, qui se pressaient en désordre vers le château Saint-Louis. Un froid sépulcral régnait et le nordet s'infiltrait si bien sous les vêtements, qu'il fallait marcher vite et les fesses serrées tout en retenant sa coiffe, sa perruque ou son chapeau à plumes, pour éviter de les voir rouler subrepticement dans la boue d'un caniveau.

C'était jour d'Action de grâces. La paix de Ryswick avait été ratifiée en mettant fin à la guerre qui déchirait depuis neuf ans les pays d'Europe. Louis xiv avait ordonné de faire chanter une messe solennelle et un *Te Deum* pour souligner la paix revenue et sa réconciliation avec son frère, le roi Guillaume d'Angleterre. La grande messe qui venait de se terminer clôturait différentes réjouissances qui avaient battu leur plein dans la colonie, plusieurs jours d'affilée.

Louis marchait en silence, la tête rentrée dans les épaules pour échapper au vent qui le fouettait cruellement. Sa respiration sifflante ponctuait ses pas saccadés. Malgré l'épais manteau de laine jeté sur ses habits et le recouvrant jusqu'aux bottes, il grelottait. Il ressemblait à Callières qui se mourait de froid même en été. Était-il devenu aussi infirme que ce valétudinaire hydropique? se demanda-t-il, tout en traversant en hâte le vaste quadrilatère le séparant du château Saint-Louis. Ses officiers le suivaient, engagés dans une conversation animée dont Louis n'avait cure. Cette cérémonie qui n'en finissait plus, avec

les chants d'allégresse et les sermons ampoulés du curé de Québec, un mauvais conférencier s'il en était, l'avaient jeté dans un ennui mortel. Et cette paix dont on vantait les mérites sur tous les tons n'était pas pour eux, du moins tant que les Iroquois n'auraient pas déposé les armes. Or ces derniers avaient encore fait bien des ravages, rasant des fermes et massacrant à tout bout de champ des habitants imprudents, oublieux des consignes de sécurité. La paix que les rois avaient donnée à l'Europe risquait de compliquer ou de rendre impossible celle que Louis avait mis tant d'efforts à tenter de négocier, ici même, dans cette colonie.

Une fois dans son bureau, il s'y barricada. Il avait du pain sur la planche. Monseignat, appelé à la rescousse, prit sa plume, son encrier et ses papiers, puis s'installa devant sa table de travail.

La missive du roi lui annonçant la paix, qu'un vaisseau en provenance de La Rochelle avait apportée, était triomphaliste alors que la réalité était beaucoup moins glorieuse. C'était du moins l'opinion que Louis s'était forgée à la suite des lettres reçues de différentes sources. Le roi se vantait d'avoir fait la paix avec l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, d'avoir réuni Strasbourg pour toujours à l'Église et à sa couronne, d'avoir rétabli le Rhin comme barrière entre la France et l'Allemagne, et d'avoir obtenu que la véritable religion soit autorisée par un traité solennel dans les pays protestants.

«Soit, se dit Louis, mais à quel prix?» Cette longue guerre, qui avait produit des milliers de victimes et n'avait fait ni vainqueurs ni vaincus, avait modifié l'équilibre des forces. La France restituait la plupart des conquêtes qu'elle avait faites, cessait d'être la grande nation hégémonique qu'elle avait été, et l'Angleterre sortait renforcée de l'épreuve. La reconnaissance de Guillaume d'Orange marquait le recul du droit divin, car la monarchie élective devenait aussi légitime que celle de droit divin et, pire encore, la France était désormais mise sous haute surveillance par l'union de l'Angleterre et des Provinces-Unies, la barrière des Pays-Bas espagnols, de même que par la ligue d'Augsbourg, que les ennemis d'hier avaient décidé de ne pas encore dissoudre. Bref, Louis xiv serait désormais tenu en respect et ne pourrait plus dicter sa loi.

Louis était d'accord avec l'opinion, en France, qui avait mal accueilli la paix de Ryswick. On ne comprenait pas qu'après toutes ces brillantes victoires célébrées par tant de *Te Deum*, le roi ait dû faire autant de concessions. Certes, le peuple était las de la guerre, des provinces entières étaient ruinées, une crise financière sévissait, et les mauvaises récoltes de l'année précédente, jointes aux froids exceptionnels qui avaient fait des milliers de morts, étaient autant d'éléments qui pouvaient expliquer une partie des concessions acceptées par le roi. Mais d'autres raisons que le seul bonheur de ses peuples avaient dû motiver le roi... C'est du moins ce que Louis s'était mis à

souhaiter en son for intérieur.

Seulement, si cette paix s'avérait heureuse dans une certaine mesure pour la France, il en allait autrement pour le Canada. Si la baie d'Hudson et Terre-Neuve étaient conservées, des possessions que Pierre Le Moyne d'Iberville et ses hommes avaient arrachées à la force du poignet à l'Angleterre, il n'en demeurerait pas moins que d'autres retombées moins évidentes et plus sensibles pour le pays découlaient de ce traité. Les territoires iroquois, dont la possession avait joué dans le déclenchement de la guerre actuelle entre les deux monarchies, à qui appartiendraient-ils, désormais? Comment entendait-on régler cette question? Et la paix avec les Cinq Nations, que Frontenac poursuivait avec tant d'âpreté depuis de nombreuses années, se conclurait-elle maintenant que les deux grandes puissances n'étaient plus en guerre? Les Iroquois épouseraient-ils la thèse des colonies anglaises voulant que les territoires iroquois leur appartenant, ils étaient automatiquement inclus dans le traité et n'avaient aucune raison de se rendre négociateur avec les Français?

Toutes ces questions se posèrent à Louis avec une telle urgence qu'il se vit obligé d'improviser, une fois de plus, en l'absence de directives royales. Quelques mois auparavant, le colonel Schuyler, major d'Albany, et le ministre Dellius s'étaient présentés à Québec au nom du chevalier de Bellomont, gouverneur général de la Nouvelle-Angleterre, et lui avaient remis une lettre écrite de sa main lui annonçant officiellement la signature du traité de paix survenu entre leurs deux pays. Les délégués ramenaient dix-neuf prisonniers français détenus dans leurs colonies et exigeaient le rapatriement des leurs. Si cette requête était légitime, le reste de leurs revendications l'était beaucoup moins, puisqu'ils eurent le culot d'exiger qu'on leur remette tous les prisonniers faits sur les Iroquois par les alliés, de même que tous les Iroquois détenus dans les prisons canadiennes. Les tribus iroquoises étant sous leur autorité, alléguaient-ils, ils prétendaient remettre eux-mêmes à leurs alliés tous les Français encore prisonniers des Iroquois. Ils s'engageaient à les prendre chez eux et à les renvoyer avec escorte au Canada.

Une exigence qui fit évidemment sortir Louis de ses gonds. Il leur fit comprendre sans mâcher ses mots qu'il était hors de question qu'il leur rende les Iroquois prisonniers en Nouvelle-France, pas plus que ceux détenus par ses alliés, parce qu'il ne les rendrait qu'aux Iroquois eux-mêmes, à la signature du traité de paix qui suivrait les pourparlers actuels. Il leur dit aussi qu'ils n'avaient pas à se mêler d'une négociation qui se déroulait entre lui et ses enfants, dont les territoires appartenaient au roi de France bien avant l'arrivée des Anglais en Nouvelle-York. Il s'en tenait d'ailleurs à des directives claires à ce sujet. Il ajouta qu'il avait déjà commandé aux sauvages domiciliés de cesser leurs incursions contre les Anglais, et qu'il en avait exigé autant des Abénaquis. Il prétendait ainsi se plier en tous points aux exigences du traité de

paix et avait la conscience tranquille.

Inutile de dire que cette attitude déplut tellement au gouverneur anglais qu'il expédia à Frontenac une seconde lettre, plus explicite et plus menaçante que la première. Une lettre que Louis avait en main, en cet instant même, et à laquelle il s'apprêtait à répondre.

Bellomont lui rappelait la sujétion et la fidélité à l'Angleterre que les Iroquois avaient réitérée de leur libre arbitre, lors de leur récente rencontre, et se plaignait du fait que quatre-vingt-quatorze de leurs braves avaient été pris ou enlevés depuis la signature du traité, ce qu'il voyait comme une inadmissible violation. Comme il considérait les Iroquois sujets de la couronne d'Angleterre, il leur avait ordonné de faire main basse sur tous ceux qui les attaqueraient, Français ou alliés, et leur avait fourni tous les secours en armes et munitions dont ils avaient besoin. Prétendant que les Indiens l'avaient supplié de faire chasser les jésuites, qui les exploitaient, semblait-il, pour les remplacer par des ministres protestants, il affirmait qu'il n'hésiterait pas à emprisonner les missionnaires, si jamais il s'en trouvait chez les Iroquois. Il ajoutait avec hauteur que si Frontenac ne faisait pas cesser tout de suite les hostilités contre ses alliés, il en serait tenu responsable devant Dieu et le roi. Et comme il savait de source sûre qu'il avait menacé les Iroquois de leur envoyer une armée s'ils ne venaient pas négocier dans les quarante-cinq jours, Bellomont s'engageait à envoyer son lieutenant-gouverneur avec des troupes dépêchées par le roi pour s'opposer aux attaques. Il se disait même prêt à armer au besoin tout ce qui se trouvait d'hommes dans ses provinces pour faire représailles des dommages faits à ses Indiens.

Louis retournait la fameuse missive entre ses mains. Elle était couverte d'une petite écriture nerveuse. L'homme était un lettré et il l'avait rédigée partie en latin partie en français, pour s'assurer d'être bien compris de son interlocuteur. Si Louis avait tardé à répondre, c'est parce qu'il n'avait pas encore reçu de directives du roi à ce sujet. Voyant que les derniers bateaux n'en apportaient pas, il s'était résolu à y aller de son cru.

— Nous allons enfin répliquer à cette *terrible menace* que nous brandit impudemment ce général anglais. Notez, Monseignat, que c'est la signature du faible que de parler si haut et de tenter de gagner par la menace ce qu'il est bien incapable d'emporter par la force.

Son secrétaire ébaucha un sourire complice et se pencha sur sa page blanche.

— Nous savons, continua Louis, quel est l'intérêt des Anglais dans cette affaire. Leurs gesticulations et simagrées n'ont d'autre but que de mieux asservir les Iroquois, de les garder dans leur giron pour leur servir de rempart et de chair à canon contre nous. Et cette histoire de terrains que des Anglais se sont appropriés chez les Agniers, en faisant signer des cessions de terres à des

Indiens qui ne comprenaient pas la portée de leur geste, en dit long sur leurs véritables motifs!

— Quoi donc? fit son secrétaire, qui n'avait pas entendu parler de cette histoire.

— Ces informations m'ont été rapportées par des christianisés, choqués du procédé. Il semble que cela ait causé un grand scandale chez les anciens et que lors d'un conseil, les Agniers ont dit crûment aux représentants de Bellomont: «Nous sommes maîtres de nos terres. Nous nous y sommes établis bien longtemps avant que vous y paraissiez, vous autres Anglais. Et pour vous faire voir que tous les lieux occupés par notre nation nous appartiennent en propre, voilà ce que nous faisons des papiers que vous avez fait signer à quelques malheureux étourdis.» Ils ont déchiré et jeté rageusement au feu tous les documents, sous les regards embarrassés des délégués anglais, à ce qu'il paraît.

Monseignat approuvait de tout cœur la réaction indignée des Iroquois devant des tentatives aussi déloyales.

— Enfin, passons à notre affaire, si vous le voulez bien, mon cher.

Louis s'éclaircit la voix. Elle était rauque, à cause des toux répétées qui l'affligeaient de plus belle depuis que les foyers avaient recommencé à chauffer.

Il s'avança jusqu'à la fenêtre, s'arrêta et se caressa la moustache. Lorsqu'il eut trouvé la formulation convenable, il se mit à dicter:

— Je n'aurais pas été si longtemps à répondre aux honnêtetés qu'il vous a plu me faire par messires Schuyler et Dellijs, si les vaisseaux que j'attendais de France fussent arrivés ici plus tôt...

Louis, voyant que son secrétaire avait pris le rythme, poursuivit:

— Les dépêches que j'ai reçues de la cour m'ont appris que les rois, nos maîtres, ont résolu de nommer chacun de leur part des commissaires pour régler les limites des pays sur lesquels doit s'étendre leur domination en ces contrées. Ainsi, monsieur... il me semble qu'avant que de le prendre sur le ton que vous faites, vous auriez dû attendre leur décision et ne pas vouloir vous mêler d'une affaire déjà commencée et qu'on peut regarder comme domestique, puisque c'est un père qui tâche de ramener ses enfants à leur devoir par toutes sortes de voies, en commençant par celles de la douceur, bien résolu cependant à user des plus sévères si les premières n'ont point d'effet...

Louis fit une autre pause pour prendre le temps de formuler sa pensée le plus clairement possible, car les mots, dans ces sortes d'affaires, avaient une importance capitale. Comme il se doutait bien qu'une copie de sa lettre serait envoyée en Angleterre par Bellomont, il veillait à avancer prudemment, car le terrain était pour le moins miné.

— C'est une chose que vous devez regarder comme... entièrement séparée des traités de paix et d'amitié que les rois, nos maîtres, ont fait ensemble, et vous n'y pouvez entrer sans faire connaître que vous cherchez des prétextes pour donner atteinte aux traités qui ont été conclus, et dont je doute que vous fussiez autorisé par Sa Majesté britannique... Souffrez que je vous dise que je suis assez informé des sentiments des Iroquois pour savoir qu'il n'y a pas une des Cinq Nations qui ne veut être sous la domination de l'Angleterre et que vous n'avez aucune preuve pour les convaincre de votre droit, alors que... celles que nous avons et que l'on remettra entre les mains des commissaires sont si incontestables, qu'on n'y pourrait opposer la moindre objection. Ainsi, sachez monsieur... non, biffez, Charles... Ainsi, monsieur, je suis résolu d'aller toujours mon chemin et je vous prie de ne point faire de démarches pour me faire obstacle, parce qu'elles vous seraient inutiles et que toute la protection et le secours que vous me déclarez leur avoir déjà donné et leur vouloir continuer, contre les termes du traité, ne me feront jamais beaucoup de peur et ne m'obligeront point de changer mes desseins. Au contraire... ils m'engageront plutôt à les presser davantage, quelques suites funestes qu'ils puissent avoir. C'est vous, monsieur, qui en répondrez, et du côté du roi votre maître et du côté du ciel.

— N'y aurait-il pas lieu, monseigneur, de répondre à l'article portant sur les missionnaires soupçonnés d'exploiter les Iroquois? lui suggéra son secrétaire, que l'accusation avait indigné.

— Bah! cela est secondaire, d'autant que nous n'en avons plus un seul chez les Iroquois, actuellement. Ils ont tous été rappelés. Et les jésuites ont toujours su bien se défendre...

Charles de Monseignat se dit qu'il avait été naïf de soulever cette question, connaissant l'animosité farouche de Frontenac pour cette congrégation.

— Pour ce qui est des prisonniers, dicta-t-il, j'ai tout lieu de croire que si les Iroquois ne m'ont pas ramené tous ceux qu'ils ont faits sur nous, c'est parce que vous vous y êtes formellement opposé. Lorsqu'ils se rangeront à leur devoir et qu'ils tiendront parole, je leur rendrai ceux qui sont ici.

Louis fronça les sourcils, visiblement préoccupé par une idée déplaisante.

— Savez-vous, mon cher, fit-il en martelant son pupitre d'un doigt indigné, que Delliuss et Schuyler ont déclaré formellement à Callières que leur nation ayant succédé à tous les droits des Hollandais en leur cédant Surinam en échange de la Nouvelle-York, il était logique que Michillimakinac et tout ce qui est au midi de ce poste leur appartienne aussi? Quelle audace! Quelle volerie!

— Ne me dites pas qu'ils ont eu cette prétention, j'ai peine à le croire! s'exclama Charles, le sourcil également froncé.

— Callières a tout de suite répliqué: «D'où tirez-vous que la Nouvelle-

Hollande, avant que d'être la Nouvelle-York, s'étendait à tout le pays dont vous parlez? Pour nous, il sera aisé de mettre dans la dernière évidence que nous avons découvert et possédé le pays des Outaouais et même celui des Iroquois bien avant qu'aucun Hollandais n'y ait mis le pied, et que le droit de possession établi par plusieurs titres, en divers endroits des cantons, n'a été interrompu que par la guerre que nous avons été obligés de faire à cette nation, à cause de leur révolte et de leurs insultes.»

Monseignat était tout oreilles, parce que c'était la première fois qu'il entendait parler.

— Mais voyant que Callières était fort instruit de tout cela, Dellius a eu la sagesse de ne pas insister, figurez-vous, compléta son interlocuteur.

— Bellomont n'a pas jugé à propos d'incidenter non plus sur cet article dans sa lettre, lui répliqua avec raison son secrétaire.

— L'homme est tout sauf bête. Bon... Monseignat, terminez-moi cela par les compliments habituels... Et puis, ajoutez donc ces quelques mots sur l'Acadie: pour ce qui est des sauvages de l'Acadie, j'ai toujours appréhendé que si on ne leur rendait au plus tôt ceux de leur nation qu'on a retenus si traîtreusement prisonniers à Boston, ils ne formassent quelque entreprise sur votre colonie. Je vais cependant leur envoyer un second ordre pour faire cesser tout acte belliqueux à l'égard des vôtres. Mais je vous prie de leur renvoyer leurs gens, sur lesquels vous me devez une réponse. Vous voyez que je vous parle avec autant de franchise et de liberté que vous le faites. Et bla-bla-bla... Mettez-moi cela au propre pour que je relise à tête reposée.

L'officier saupoudra un peu de sable sur sa page, le laissa absorber lentement l'excédent d'encre et secoua le tout. Il ne lui restait plus qu'à se relire et à se corriger, si besoin était.

Louis avait traversé entre-temps l'antichambre et enfilé son long manteau de laine. Une toux incommode s'était de nouveau déclenchée. Il prit la porte et déboucha sur la longue galerie encerclant le château, mais le contact de l'air froid le saisit si brusquement qu'il se mit à étouffer. Le toussotement s'accrut, de sorte que sa respiration se fit sifflante. La douleur cuisante le plia en deux. Il cherchait son air en prenant de grandes inspirations, ce qui ne faisait qu'accroître la brûlure dans ses bronches.

— Mon Dieu... mais... que m'arrive-t-il? trouva-t-il la force d'articuler laborieusement, entre deux râles. Il tenta de se redresser. Vais-je mou... rire absurde... dement... ici... comme un pauvre... mécréant?

Monseignat arriva sur l'entrefaite. Il se précipita pour empêcher Louis de tomber. Ce dernier eut l'impression de défaillir pendant quelques secondes. Ses genoux mollirent et il aurait basculé de l'autre côté du garde-corps n'eût été du solide bras qui le retint *in extremis*. Son secrétaire le souleva et le porta jusqu'à son lit, en s'inquiétant de le trouver si léger. Il se disait bien, aussi,

que quelque chose n'allait pas chez Frontenac. Depuis le matin, il lui trouvait la mine inquiétante, le souffle court et précipité, la toux envahissante. Tout le long du *Te Deum*, il l'avait vu faire des efforts surhumains pour se retenir de tousser. D'ordinaire, ses crises se calmaient en début de nuit, mais depuis quelque temps, elles ne lui permettaient de s'assoupir qu'au petit matin.

Le nouveau médecin de l'hôpital fut appelé à la rescousse. Il examina le malade, lui fit ouvrir la bouche et faire des «ah» et des «oh» bien sonores, demanda à voir ses urines et ses selles, et le questionna sur son asthme. Quand il apprit que le gouverneur se traitait avec de l'*hyssopus officinalis* et qu'il avait pris auparavant de la *nigella saliva*, il ne put retenir une grimace de désapprobation, comme si la médication était complètement farfelue.

— Qui vous a prescrit ces plantes?

— Qui? Mais monsieur Michel Sarrazin lui-même, naturaliste de son état ainsi que chirurgien-major des troupes. Un homme d'une grande probité et d'une grande compétence. Quant à l'*hyssopus*, cela m'a été prescrit par le frère Moreau, un récollet très connaissant dans les maladies pectorales.

Le praticien prit un air pincé et leva les yeux au ciel, comme si cette information le confirmait dans l'idée que la médecine pratiquée en Nouvelle-France ne valait rien. Louis le prit mal.

— Que signifie ce petit air dégoûté, messire, si je peux me permettre? bondit-il aussitôt, car bien qu'affaibli, il ne pouvait pas laisser passer l'occasion de clouer le bec à ce présomptueux.

D'autant qu'il s'agissait d'un disciple d'Esculape et qu'il les haïssait de tout son cœur.

— Ce monsieur Sarrazin était un simple chirurgien de navire avant d'être nommé chirurgien-major des troupes, si je ne m'abuse. Les chirurgiens ne sont pas médecins, monseigneur, et par leur pratique, un métier peu prisé par les hommes de l'Art dont je suis, ils rompent avec toutes les théories héritées de l'Antiquité. Ils n'ont pas nos connaissances et je m'étonne que...

— Vos connaissances, parlons-en de vos connaissances! éructa Louis, le visage aussi rouge que la couverture repliée au pied de son lit.

Étrangement, sa voix reprenait de la force et il trouva le moyen de se redresser de tout son corps, lui qui, quelques minutes plus tôt, avait l'air d'agoniser.

Monseigneur s'inquiéta. Il aurait pu prédire à quelques mots près les paroles malheureuses que Frontenac s'appêtait à prononcer. Il lui fit un signe de la main pour tenter de l'apaiser, mais c'était mal connaître l'homme qui, une fois lancé contre une proie, ne démordait plus.

— Vos connaissances médicales ne sont que de la poudre aux yeux, *môssieur*, des mensonges emballés dans un jargon prétentieux, apprêtés dans un latin approximatif et pompeux, qui ne sont propres qu'à impressionner les

imbéciles. Vos connaissances ne servent qu'à hâter la mort en vidant le malade de son sang par des saignées répétées, et en lui esquinçant l'intestin par une série inappropriée de lavements intempestifs. *Clysterium donare, postea saignare, ensuite purgare*[21]. On connaît votre panoplie mortifère, messieurs les médecins: lancettes, clystères, vomitifs, purgatifs, ventouses, diaphorétiques, vésicatoires, révulsifs, et j'en passe! Je préfère de beaucoup les chirurgiens, *môssieur*, qui rafistolent les corps sans prétention et avec efficacité. Et dans un esprit scientifique, ce qui ne gâche rien. Au moins eux, ils ne tuent pas leur patient, ils l'aident à survivre et, quand ils ne peuvent rien pour lui, ils le disent sans ambages!

Le praticien, piqué au vif, ne fit ni une ni deux et se mit à remballer ses affaires. Il fourra dans sa mallette toutes les potions qu'il avait sorties, rangea son clystère et sa lancette, avant de refermer le tout avec précipitation, dans un claquement sec. Puis il se redressa avec raideur, remit son chapeau et se retira en prononçant ces paroles fielleuses:

— Puisque c'est ainsi, *môssieur*, retournez donc à vos charlatans qui vous soignent si bien que vous êtes en train d'en mourir!

— À mourir pour mourir, je préfère l'honnêteté à la fausseté et à la félonie, la simplicité à la fatuité, la science à la mystification et à la supercherie!

L'homme de l'Art eut un haussement d'épaules méprisant et se retira dignement. Il n'attendit même pas qu'on le reconduise, tant il était pressé de quitter les lieux. La porte qu'il referma avec rage claqua vertement.

— Vous n'auriez pas dû, monseigneur, lui infliger ce camouflet. Vous vous êtes échauffé inutilement et je crains que vous ne vous soyez fait un ennemi à vie, lui reprocha son secrétaire lorsqu'ils furent seuls.

Mais Louis paraissait ragaillardir. Sa toux s'était tarie et ses joues s'étaient colorées à nouveau.

— Je n'ai rien à faire de cette boursoufflure pleine de morgue, de cet outrecuidant rempli de lui-même et de sa prétendue science, qui n'a d'autre fonction que de tromper le client et de le mener plus sûrement à la mort en le faisant abominablement souffrir et en le délestant de ses écus. Pour ce qui est d'avoir un ennemi de plus, j'en ai déjà toute une collection qui ne souhaitent que ma mort... qui viendra bientôt et leur fera grand plaisir à tous. En attendant, que le diable les emporte!

À voir le gouverneur général ainsi requinqué, l'œil vibrant et la langue bien pendue, on pouvait douter d'une agonie annoncée comme imminente. C'est du moins la réflexion que se fit Monseignat

Ce dernier tenait en main un paquet de lettres arrivées par le dernier bateau et dont il avait extrait un faire-part bordé de noir. Il annonçait une nouvelle mortalité et vu l'état de Frontenac, Monseignat hésitait à le lui remettre. Mais Louis avait eu le temps de saisir le subterfuge.

— Allez, allez, Charles, cessez de jouer à la mère avec moi. Donnez-moi ce faire-part.

— Mais ne serait-il pas mieux d'attendre un moment plus favorable, monseigneur? Reposez-vous et vous prendrez connaissance de votre courrier plus tard.

— Il ne faut jamais laisser attendre le malheur, mieux vaut y faire face d'emblée. D'ailleurs, je ne sais trop pourquoi, mais je me sens déjà mieux.

L'officier lui tendit la liasse. Louis n'avait d'yeux que pour le faire-part. Il le prit et le décacheta aussitôt. Par discrétion, Monseignat s'éclipsa.

Il s'agissait en effet d'un nouveau décès, inattendu celui-là. Louis avait cru un instant qu'il s'agissait de son épouse, Anne, et son cœur s'était serré. Puis l'image de mademoiselle d'Outrelaise, sa compagne, s'était substituée à celle de son épouse, une éventualité qui ne l'aurait peut-être pas tant chagriné... mais ce n'était ni l'une ni l'autre. C'était quelqu'un que Louis avait bien connu autrefois. L'annonce de sa mort le laissa sans voix.

«Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné! *La plus jolie fille de France!*», se dit-il, muet de stupeur.

Il ignorait qu'elle fut malade et Anne, une amie de longue date de la célèbre épistolière, ne lui en avait jamais parlé. Elle était plus jeune que lui de quelques années, si sa mémoire était bonne...

On annonçait qu'elle était morte «à la suite d'une longue et douloureuse maladie». De quelle maladie s'agissait-il? Louis eut beau retourner le faire-part, il n'y avait rien d'autre que ce petit texte laconique annonçant la nouvelle, ainsi que le lieu et la date des obsèques. Une lettre qu'il recevait trois mois après l'événement, à cause de l'éloignement et de la lenteur de la poste maritime. Il y avait belle lurette que le corps de la fameuse épistolière avait été mis en bière, son cœur séparé du reste et placé dans une boîte de plomb, le tout déposé dans le caveau familial des Rabutin.

Une nouvelle qui l'attristait profondément. Comme si un autre pan de son passé s'effondrait, tombait en poussière devant ses yeux incrédules. C'était un rappel du temps qui coulait inexorablement et de l'heure ultime qui allait bientôt sonner pour lui aussi.

Louis revit la marquise de Sévigné comme elle était lors de leur première rencontre, dans le salon de la rue des Tournelles. Elle avait tout juste trente ans et se trouvait dans toute la fleur de sa beauté, ce qui n'était pas peu dire. Il n'eut pas besoin de se forcer pour revoir la luminosité des boucles blondes et vaporeuses, les célèbres yeux bigarrés, et la pureté du plus beau teint du monde, avivé par le collier de nacre. C'était une créature angélique, une épistolière de grand talent et une prêtresse de la conversation. Elle excellait dans le badinage mondain, un plaisir très apprécié de l'époque. Décidée, vive, spirituelle, spontanée, fantasque même à ses heures, elle était tellement

recherchée que toutes les portes des salons lui étaient grandes ouvertes. C'était une riche héritière dont l'éducation lui avait permis d'accéder à un degré de culture que n'avaient pas les femmes de sa condition. Une culture enrichie en participant à la vie parisienne, en fréquentant les salons, en écoutant les opinions des dilettantes et des savants, en allant au théâtre et en lisant toute la littérature qui se produisait alors, en éduquant ainsi jour après jour son oreille et son goût à l'école du monde.

Elle officiait donc, ce soir-là, en toute innocence, et les invités subjugués, agglutinés autour d'elle, buvaient ses paroles. Louis avait été ébloui, comme les autres, mais n'avait jamais eu l'audace de lui faire la cour. Par après, la marquise était devenue très proche de son épouse, Anne, qui lui vouait une admiration sans bornes et marchait dans ses traces.

Louis croyait se souvenir que la marquise avait la mort en horreur. Cet être lumineux qui portait en elle la vie et la gaieté ne supportait pas de devoir un jour retourner aux ténèbres. Elle se découvrait plus attachée au monde qu'à Dieu, et son angoisse devant la fin était telle que cela lui faisait regretter de n'être pas morte dans les bras de sa nourrice, disait-elle à qui voulait l'entendre. Elle avait même déjà déclaré un jour que la mort lui semblait si terrible qu'elle haïssait plus la vie par ce qu'elle y menait, que par les épines qui s'y rencontraient. Une réflexion qui amena Louis à se demander si elle avait accueilli sa fin avec effroi, ou au contraire avec calme et résignation chrétienne, comme cela se faisait dans le beau monde dont elle était issue. Le faire-part n'en faisait pas mention, évidemment, et il médita longtemps sur ce sujet. L'idée de sa propre mort l'habitait, et il ne pouvait s'empêcher d'y penser lors de chacune de ses rechutes.

D'un souvenir à l'autre, Louis revit aussi le salon où se réunissaient les membres de l'Académie française, créée par le cardinal Richelieu. Son beau-frère, Henri-Louis Habert de Montmort, époux de sa sœur préférée Henriette-Marie, faisait partie du petit groupe de lettrés qui avaient fondé cette confrérie. Cela ramenait Louis plusieurs décennies en arrière, alors qu'il était un jeune officier déjà aguerri par de nombreuses batailles, mais toujours aussi féru de lettres et de culture. Pendant plusieurs années, il avait fréquenté assidûment le salon des Montmort où se retrouvaient toutes les têtes pensantes de l'époque: savants, érudits, hommes de lettres et de science. Comme de Montmort était également passionné par les sciences, il s'était lié avec Descartes, et puis Mersenne, qui lui avait dédié son *Harmonie universelle*. Il était même devenu un grand ami de Pierre Gassendi, qui lui avait dédié sa *Vie de Tycho Brahé* et légué la lunette astronomique de Galilée. Trois ans après la mort du célèbre physicien et astronome, Henri-Louis de Montmort avait fait paraître ses œuvres complètes, avec une préface en latin. Un texte que Louis avait aidé son beau-frère à peaufiner. Tous ces passionnés

d'expérimentation scientifique formaient ce qu'on appelait alors l'«Académie Montmort», l'une des sociétés savantes les plus dynamiques de l'époque et d'où naquit l'Académie des sciences.

Louis avait reçu un jour un faire-part bordé de noir, semblable à celui qu'il tenait en main en cet instant, lui annonçant le décès d'Henri-Louis. Il avait quitté ce monde vingt ans plus tôt, mais jamais Louis ne l'avait oublié. Une si grande amitié, une pareille complicité intellectuelle et morale étaient choses rares qui ne se rencontraient qu'une fois dans une vie. Louis s'en voulait encore de n'avoir pu lui rendre en personne un dernier hommage, à cause de l'éloignement, et il s'était borné à faire chanter par les récollets des messes pour le repos de son âme. Et le propre fils d'Henri-Louis de Montmort était mort à son tour. Ce neveu favori de Frontenac, nommé très tôt évêque de Perpignan, était l'un des meilleurs prédicateurs de son temps. C'était une espèce de foudre d'éloquence, à la manière d'un Bossuet. Il avait souvent prêché avec succès devant la cour et avait fait rejaillir honneur et gloire sur les Montmort et les Frontenac. Il avait été emporté bêtement à Montpellier par une courte maladie, dans la jeune quarantaine, et la triste nouvelle était parvenue à Louis par la même voie. On aurait dit qu'il était condamné à apprendre par courrier, et toujours en exil, la mort de ses êtres chers...

Il soupira. Que cela était donc désolant, à la fin, cette longue succession de mortalités qui lui étaient annoncées les unes après les autres, égrenant le malheur au compte-gouttes comme pour le faire durer plus longtemps. Que ne mouraient-ils tous en même temps ceux qui s'aimaient dans cette vie, plutôt que d'être arrachés cruellement les uns aux autres et jetés sans pitié dans le néant!

L'image adorable de la belle marquise de Sévigné s'imposa à nouveau. Avait-elle gardé une âme sereine devant la Camarde^[22]? se demanda encore Louis. S'était-elle rappelé cette belle phrase de l'évêque de Perpignan prévenant ses ouailles de ne pas craindre la mort, parce que c'était le seul moyen que nous avions de ressusciter avec Jésus-Christ? Mais Louis douta qu'un tel argument puisse désormais le reconforter de devoir quitter ce monde...

Cette récapitulation nécrologique le ramena tout naturellement à une pensée de Marc Aurèle qu'il se mit à réciter tout bas pieusement, comme pour se conforter dans son humanité:

— *Contemple des hauteurs ces troupeaux innombrables d'hommes, cette diversité d'êtres qui naissent, qui vivent ensemble, qui s'en vont... Vérus mort avant Lucilla, puis Lucilla; Maxime avant Secunda, puis Secunda; Faustine avant Antonin, puis Antonin; Adrien avant Celer, puis Celer. Il en est ainsi de toute chose...*

Marc Aurèle n'était pas croyant et l'immortalité n'était pour lui qu'une

fable. Un homme qui meurt n'était jamais plus qu'un fruit mûr qui tombe de l'arbre, et l'empereur philosophe regrettait tout au plus que les meilleurs ne ressuscitent pas et n'aillent pas au-delà de la vie se confondre avec la divinité. Une position philosophique que Louis trouvait admirable et qu'une partie de lui-même pouvait regarder sans ciller, malgré le siècle et l'emprise que la religion avait encore sur lui. Son intelligence pouvait accepter le néant avec résignation et sans songer à se révolter, par une espèce de respect devant la belle ordonnance de la nature, mais une autre partie de lui-même se cabrait devant l'idée de la fin dernière et se disait qu'il devait y avoir un sens à tout cela. La religion, certes, apportait un semblant de justification et présentait la mort comme un passage menant à autre chose. «Mais à quoi, se dit-il, et quel serait cet autre monde qui vaudrait mieux que la vie?»

Il lui sembla que ce faire-part qu'il tournait et retournait dans sa main sonnait comme un dernier avertissement. Mais contrairement à beaucoup d'autres, la mort n'était pas pour lui un si grand épouvantement, car il l'avait affrontée si souvent sur les champs de bataille qu'elle lui était devenue sinon familière, du moins plus proche. Si la fin elle-même ne l'effrayait pas, la souffrance qui précédait souvent le dernier souffle lui semblait inutile et injustifiée, et celle-là, oui, il la redoutait, dans une certaine mesure...

Charles de Monseignat, inquiet de voir l'effet de ce nouveau coup du sort sur le moral de son maître, revint se poster dans l'embrasure de la porte. Le gouverneur général paraissait étonnamment calme et serein. Le regard lointain, comme s'il cherchait un souvenir enfoui sous des couches de temps ancien, il scrutait l'horizon devant lui.

— Charles, lui demanda à brûle-pourpoint Frontenac en relevant sur lui un regard étrange, nimbé de mystère, vous est-il déjà arrivé de rencontrer la beauté pure et d'en être frappé au point de vous retrouver sans voix, comme un enfant à ses premiers balbutiements?

— La beauté pure? Je ne sais trop, monseigneur. S'agit-il de la beauté chez une femme?

— Entre autres choses, oui. Mais ce peut être n'importe quoi: un dessin, une peinture, une phrase musicale, la forme d'un nuage. Mais aussi, un visage de femme.

— Je crains de ne pas avoir votre sensibilité de poète, monseigneur, car je n'ai jamais ressenti le genre d'émotion dont vous parlez.

— C'est que vous ne l'avez pas vue comme moi ce soir-là. Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, était la plus belle chose qui se puisse voir en ces temps-là dans tout Paris et même à la cour. Elle était d'une beauté foudroyante, propre à vous couper le souffle. Grande, mince, avec des seins pigeonnants et roses, une carnation à faire damner un saint, des lèvres pleines et vibrantes. Et quelle conteuse! Tantôt moqueuse, tantôt grave, tantôt

attendrie ou alanguie, faisant flèche de tout bois et distillant son humour et son piquant dans chaque cercle où elle entraît. Le climat d'euphorie qu'elle créait autour d'elle finissait par gagner à son tour son esprit et son corps. Ce qu'elle disait avait tant de charme que ses paroles attiraient les ris et les grâces, et le brillant de son esprit donnait en retour tout un éclat à son teint et à ses yeux, que c'en était une pure merveille...

— C'est d'elle dont il s'agit dans ce faire-part? risqua Monseignat.

Louis fit un signe de tête affirmatif.

— Une femme peut posséder une beauté corporelle indéniable, mais quand celle-ci se marie à une intelligence aussi vive et à une très riche culture, elle s'en trouve terriblement magnifiée. Le pouvoir de séduction qui en résulte devient une arme redoutable, pour ne pas dire fatale, lui avoua sans détour Louis.

Monseignat était touché. C'était la première fois que le gouverneur lui faisait cette confidence et, sa curiosité étant piquée, il voulut en savoir davantage.

— Des charmes auxquels vous avez succombé? risqua-t-il.

Il avait à peine posé la question qu'il regrettait déjà son audace, craignant de se faire rabrouer.

Louis sortit de sa rêverie et releva sur lui des yeux malicieux.

— Qu'en pensez-vous?

— Je ne sais pas, monseigneur, mais à voir comme vous en parlez, je crois que vous en étiez fort épris et que vous auriez pu...

— Avoir un commerce plus... intime... avec elle? Eh bien non, mon cher. Au risque de vous décevoir, je vous dirai que je n'ai pas eu cette chance, bien que j'en aie rêvé follement pendant des mois. La marquise de Sévigné passait pour exagérément vertueuse et tenait résolument à distance tout prétendant. Le grand Fouquet lui-même, qui lui fit longtemps une cour effrénée, dut se résigner à n'obtenir que son amitié. Il avait pourtant tout pour plaire: richesse, pouvoir, jeunesse, galanterie, culture, beauté, élégance...

— N'aurait-elle pas eu un certain penchant pour les femmes?

Louis parut étonné de la question. En y réfléchissant, il fit une petite moue et secoua la tête, dans un signe de dénégation.

— Je ne crois pas. Son mariage l'a peut-être déçue et dégoûtée à jamais des hommes, comment savoir? Encore que son cousin Bussy-Rabutin ait prétendu, dans le portrait cruel qu'il brossa d'elle, que sa chasteté n'était pas le fruit d'un choix moral, mais de sa frigidité. Je crois plutôt que la belle esquivaient les dangers de l'amour en les remplaçant par des succédanés, comme plusieurs personnes le faisaient d'ailleurs en cette époque d'hypocrisie mondaine et de défiance pour les emportements du cœur et des sens.

Une explication qui laissa Monseignat sur son appétit.

— À brasser ainsi les fantômes du passé, on finit par virer au rance. Passez-moi donc plutôt le reste du courrier, que j'en termine la lecture.

Monseignat hésitait.

— Votre crise vous a tellement épuisé qu'il serait plus prudent de vous reposer, à cette heure. Vous en prendrez connaissance plus tard, rien ne presse.

— Allez, Monseignat. Donnez-moi cette liasse tout de suite. Ce sont probablement les dernières nouvelles avant longtemps. Et je me sens déjà mieux.

Sachant par expérience qu'il n'aurait pas le dessus, son secrétaire se résigna à lui remettre ses lettres.

Le gouverneur général s'y plongea avec délices, oublieux de sa maladie, de son grand âge et des malheurs anciens et récents qui jalonnaient sa vie. Il n'avait jamais cessé d'être dévoré par une curiosité insatiable pour tout ce qui se passait dans la métropole, et ce n'était pas la proximité de sa fin ou quelque autre considération aussi terre à terre qui auraient pu le détourner de ce plaisir. Il s'y adonna donc encore une fois avec volupté.

Ce n'est qu'après avoir relu chaque lettre d'Anne et de ses amis à la cour qu'il se résigna à écouter son corps. Si sa toux s'était apaisée, les efforts qu'il avait fournis pour lutter contre l'étouffement l'avaient proprement vidé de ses énergies, et il se sentait faible comme le poussin au sortir de l'œuf. Il finit par si bien s'abandonner à sa lassitude que, lorsque Monseignat revint dans la pièce, il vit que Frontenac avait sombré dans un sommeil profond, recroquevillé en position fœtale avec l'édredon remonté jusqu'au menton, ses lettres éparées toutes disséminées autour de lui.

Le secrétaire ramassa les feuillets, les classa sommairement et les déposa sur le guéridon. Puis il quitta la pièce sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller le dormeur.



Dans les jours suivants, Frontenac sembla un peu plus guilleret et se remit à vaquer à ses occupations habituelles, comme si de rien n'était. Mais il avait le souffle court et produisait un petit sifflement rauque à chaque expiration, un désagrément dont il refusa de tenir compte et qu'il imputa à sa grande fatigue. La dernière crise l'avait durement secoué et il était normal qu'il éprouve quelque difficulté à s'en remettre, se dit-il, pour se rassurer.

Cet après-midi-là, il dicta de nombreuses lettres à son secrétaire pour

qu'elles partent par les derniers bateaux. Comme la saison avançait et que le froid avait commencé à sévir dans le détroit de Québec, il avait ordonné aux bâtiments encore arrimés devant la ville d'appareiller dans les quarante-huit heures. S'ils ne tenaient pas à passer l'hiver prisonniers des glaces, les retardataires avaient intérêt à lever l'ancre et à reprendre sans tarder le chemin de La Rochelle, car il neigeait à plein ciel et le mercure était tombé bien bas pendant la nuit, ce qui augurait mal pour la navigation. La longue saison d'isolement allait commencer et couper la colonie de toutes nouvelles de l'extérieur durant de longs mois, une réalité dérangeante à laquelle Louis s'était toujours plié avec résignation, sauf que cette fois, le retour de l'automne lui fit l'effet d'une malédiction. Il avait l'intime conviction qu'il ne se rendrait jamais jusqu'au printemps suivant, et cette seule idée fit naître en lui une sourde appréhension.

Dans sa dernière lettre au ministre, Louis reprenait encore une fois par le détail l'explication voulant qu'il fût impossible de faire subsister à Michillimakinac et dans les autres postes éloignés un officier sans qu'il ne se livre à la traite des fourrures, sa paye étant beaucoup trop maigre pour lui permettre d'embaucher trois ou quatre hommes pour canoter et transporter les marchandises, couper sur place le bois de chauffage, chasser, pêcher et les fournir en maïs. Dans ce contexte, arguait-il, comment pouvait-il se dispenser de faire quelque commerce avec les sauvages en échangeant des marchandises contre ces besoins? Cette démonstration faite, Louis reprit l'idée de maintenir le fort Cataracoui. Il annonçait même au roi qu'il avait contourné son avis de le fermer parce qu'il croyait utile d'y conserver une garnison minimale de vingt hommes, quitte à les rappeler plus tard, s'il le souhaitait.

Louis haussa les épaules. Il se moquait bien de ce qu'en dirait le roi, après tout... Au point où il en était, il y avait de fortes chances qu'il ne soit déjà plus de ce monde quand la réponse de la cour lui parviendrait. Tout en regardant Monseignat tracer avec application les dernières lettres, il se sentit étranger, tout à coup, à ce qui avait toujours constitué le canevas de sa vie. Elle prenait une autre coloration devant sa fin prochaine et les choses qui avaient tant compté lui parurent soudainement dérisoires...

Il ne pouvait plus s'illusionner sur son état, car son énergie fuyait de toutes parts: son cœur, ses poumons, sa respiration et ses jambes mêmes le lâchaient petit à petit, le trahissaient insidieusement. Jamais n'avait-il mieux compris le vieux Faust qui avait vendu son âme pour gagner quelques années. Oh! qu'il aurait aimé pouvoir repousser encore cette dure réalité qui se profilait devant lui: finir asphyxié, noyé dans son propre mucus. Il avait certes vécu plus longtemps que la moyenne de ses contemporains, mais l'heure de la reddition de comptes approchait. Et il s'en inquiétait à présent, comme les autres, alors qu'il s'était cru au-dessus d'une telle faiblesse. Il se demanda quelle serait son

attitude en ses derniers instants. Implorerait-il ce Dieu auquel il avait consacré si peu de temps durant sa vie, ce Dieu en qui il avait si peu cru, lui, le libertin, le libre penseur, le noceur impénitent? Se livrerait-il à un honteux marchandage dicté davantage par la peur de mourir que par la sincérité, et se laisserait-il persuader d'y recourir sans se discréditer à ses propres yeux? Il l'ignorait et ne l'apprendrait qu'en buvant sa vie jusqu'à la lie, comme Socrate, jadis, le fit de sa ciguë.

Charles attendait la suite, la plume en l'air et le regard dans le vague. Comme Frontenac paraissait perdu dans ses pensées, il n'osa pas le déranger. Ce dernier finit pourtant par revenir à ses préoccupations et se remettre dans l'esprit qui avait présidé à cette ultime dictée.

— L'opiniâtreté, voilà une qualité pleine de noblesse, n'est-ce pas Charles?

Comme le sens de cette remarque lui échappait, Monseignat releva un regard interrogateur sur son maître.

Louis battit l'air de sa main pour lui signifier de ne pas y prêter attention. Et il se morigéna. C'était probablement sa dernière missive et si son nom passait un jour à l'histoire, il fallait qu'on retienne de lui que jusqu'à la toute fin, il avait fait passer l'intérêt de la Nouvelle-France avant sa misérable personne. Il ajouterait ainsi un dernier fleuron à la renommée de grand seigneur qu'il avait tant peaufinée, sa vie durant, et qu'il espérait léguer intacte à la postérité.

— Reprenons, Monseignat, décida-t-il.

Et il dicta sans interruption pendant deux heures, revenant sur les éléments courants et les développant par le détail, dans l'intention de joindre ce texte à celui de l'intendant, en guise de bilan annuel. Il s'attarda ensuite à la situation particulière des Iroquois qu'il considérait comme une nation indépendante, seulement amie de l'Anglais et, par conséquent, libre de venir négocier la paix avec la Nouvelle-France. Il ajoutait qu'il croyait cette paix possible, mais que le processus risquait d'être encore long et tortueux, contrairement à ce que pensait le roi. Il estimait avoir assez d'hommes pour tenir tête à une éventuelle coalition ennemie, puisque quantité de chefs iroquois avaient été tués, mais s'inquiétait de la collaboration des tribus alliées qui risquaient d'être mécontentes des changements apportés au commerce des fourrures. Quant à l'ordre donné aux coureurs de bois de réintégrer la vallée du Saint-Laurent, Louis mentionnait que plusieurs s'étaient révoltés, comme il l'avait prédit, en décidant de ne pas revenir, et que quantité d'autres demandaient un sursis. Il assurait cependant le roi qu'il avait bien fermé la majorité des postes, à l'exception de celui des Illinois, et qu'il en avait retiré les garnisons.

Une mention qui fit tiquer Monseignat. Il posa sur Louis un regard étonné.

— Ne me regardez pas ainsi, Charles. Il est des vérités qu'il faut savoir cacher et n'avouer qu'en temps opportun. Je tiens à maintenir Michillimakinac pour éviter un revers allié qui nous serait fatal, mais il n'est

pas à propos d'en faire mention pour l'instant. Le roi jugera sur preuves si j'ai eu raison ou tort. Les monarques sont souvent mal informés et trop éloignés du terrain pour saisir toutes les implications des décisions qu'ils prennent.

Louis revint encore une fois sur la nécessité de conserver le fort Cataracoui. Il y tenait mordicus. Il reprit à peu près les arguments déjà avancés, en insistant sur son utilité en temps de paix. Ce fort, arguait-il, servirait à maintenir une bonne intelligence avec les Iroquois et à les tenir en respect. Il reprit également le couplet de la nécessité du maintien de la traite du castor.

— ... Nous supplions Sa Majesté, afin d'éviter la perte générale de la colonie par la suspension du commerce, les habitants et les marchands n'osant, dans l'incertitude du prix des castors, en recevoir des sauvages, lesquels de leur côté voyant qu'on ne les voudrait prendre qu'à un très bas prix, les porteraient chez les étrangers et se détourneraient entièrement de notre commerce, d'où il serait à craindre que, d'amis qu'ils nous sont présentement, ils ne devinssent nos ennemis.

Lorsque cette dernière tirade fut écrite, Louis insista une fois encore sur la nécessité de maintenir les trois mille livres annuelles destinées à la réédification du château Saint-Louis. Il rappela aussi au ministre qu'il faudrait à la fois attaquer les Iroquois pour les forcer à venir signer la paix, et trouver le moyen d'empêcher le gouverneur de la Nouvelle-Angleterre d'intervenir dans cette guerre. Il disait compter sur le roi pour faire passer le message à Bellomont de se mêler de ses affaires et de se tenir loin de ce conflit. À la toute fin, après avoir réclamé différentes pensions, commissions et grâces pour des officiers ou des veuves d'officiers, il réitéra la confiance qu'il avait toujours eue en Callières.

— Monsieur de Callières a toujours été très exact à suivre ce qu'on lui prescrit, se remit à dicter Louis, et jusqu'ici, il m'a paru désintéressé, et n'avoir d'autres vues que celles du bien du service; on a voulu aussi le faire passer pour un homme infirme et qui ne pouvait presque plus agir. Sans doute qu'il a eu quelques légères attaques de goutte à un genou qui l'ont obligé à garder le lit, mais il ne s'en ressent presque plus et est en état, quoi qu'on dise, d'agir comme il a toujours fait.

Charles de Monseignat fut touché de l'honnêteté de son maître à l'égard du gouverneur de Montréal et se demanda même s'il n'était pas en train de faire un appel du pied en faveur de son successeur. Lorsqu'il l'entendit prononcer les paroles suivantes, il fut encore plus ému :

— Je vous supplie, Monseigneur, s'il se fait quelques changements en ce pays sur les emplois de contrôleur ou de commissaire de la Marine, de vous souvenir des services de mon secrétaire, qui se dévoue depuis dix ans sans cachet ni gratification du Roi.

— Merci, monseigneur, de me recommander chaque fois que vous le

pouvez. Il me semble qu'à la longue, on ne pourra qu'obtempérer, fit son secrétaire d'une voix pleine d'émotion.

Il lui semblait rédiger la dernière lettre d'un condamné à mort ou les dernières volontés d'un mourant, ce qui n'était pas loin d'être la vérité, après tout...

— Ne faites pas cette tête de naufragé, mon cher, et terminons cela avec élégance.

Son secrétaire trempa sa plume dans l'encrier et se remit au travail, le cœur en miettes.

— Il ne me reste après cela qu'à vous demander la continuation de votre protection, et de me croire avec un entier dévouement et un très profond respect, Monseigneur, Votre très humble, très obéissant et très obligé serviteur.

Frontenac

Fait à Québec, ce 17 octobre 1698

Québec, automne 1698

Les derniers bateaux avaient à peine disparu que Louis se remettait à tousser de façon pressante et continuelle. Il avait longuement guetté de sa fenêtre les bâtiments qui s'éloignaient à la queue leu leu, laissant derrière eux un long sillon sombre creusé dans la mince couche de glace. Il les avait suivis des yeux jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que de petits points noirs à peine visibles, là-bas, tout au fond de l'estuaire. Il était demeuré debout longtemps encore après leur disparition, les accompagnant en imagination dans leur chemin de retour, emportant avec eux son dernier rêve.

— Y retourner de mon vivant, murmura-t-il en ébauchant un sourire amer.

Il pensa qu'il ne se rendrait désormais en France que «de son gisant», ce qui était tout de même une victoire sur la fatalité.

La toux se déclencha avec une force telle que Louis ploya sous l'assaut. Monseignat se précipita au-devant de lui. Voyant que ce dernier portait instinctivement ses mains à sa poitrine et s'empourprait sous l'effort, à la recherche d'un peu d'air, il le porta jusqu'à sa chambre et le déposa sur le lit. Il défit en vitesse son col, lui enleva son jabot de dentelle et sa chemise, et il l'appuya contre le mur en position assise. Il remonta les couvertures sur lui, trouva quelques coussins qu'il cala contre le dos du malade et ouvrit la fenêtre à deux battants. Un vent froid s'engouffra aussitôt dans la pièce en produisant un sifflement aigu.

— Duchouquet, cria-t-il à la ronde, aidez-moi. Le maître se trouve encore mal!

Des pas précipités se firent entendre. Son majordome apparut, suivi de Perrine, le visage défait et la coiffe tombée sur l'oreille. Elle avait l'air paniqué. La jeune Blanche accourut elle aussi pour prêter main-forte, si besoin était.

— Mon Dieu! s'exclama Perrine, lorsqu'elle aperçut la tête d'agonisant de monsieur Louis.

Elle mit la main devant sa bouche pour ne pas crier.

— Duchouquet, apportez-moi de l'eau et sa potion, lança Monseignat en se tournant vers lui.

— Je m'en vais lui chercher mon remède, fit Perrine, se ressaisissant. C'est souverain contre l'asthme. Il me vient de ma mère. Le seul inconvénient, c'est l'odeur. C'est fait avec de l'ail.

Monseignat la regarda d'un air résigné.

— Au point où nous en sommes, apportez-le-lui. Au diable l'odeur!

Elle repartit au pas de course.

Frontenac râlait, à présent. Les efforts désespérés qu'il faisait pour reprendre son souffle étaient pénibles à supporter, à cause de la charge de souffrance qu'ils supposaient. Chaque expiration était pour lui un calvaire, mais il se forçait au calme, assis bien droit sur son séant, la seule posture lui permettant de respirer encore un peu. Il savait par expérience que la crise pouvait durer des heures et il ignorait s'il tiendrait le coup, alors que, d'une fois à l'autre, il s'affaiblissait davantage.

Monseignat ordonna qu'on aille chercher le frère Moreau, mais Louis lui fit signe de la main de n'en rien faire. Il croyait pouvoir juguler seul cette crise. Et puis, de toute façon, que pourrait faire de plus le récollet? Il était déjà trop atteint par la maladie pour qu'on puisse y changer quoi que ce soit. Et il n'y avait pas d'urgence à lui faire donner le sacrement des mourants, il n'était pas encore à la dernière extrémité, que diable!

Entre-temps, Duchouquet avait tenté sans succès de lui faire ingurgiter sa potion. Il toussait trop pour pouvoir l'avaler.

Perrine revint avec une pommade qu'elle prétendit appliquer sur les pieds et la poitrine de Louis. Ce dernier refusa de se laisser enduire le thorax d'un mélange aussi poisseux, mais lui abandonna volontiers les pieds. Perrine dégagea une jambe et entreprit de lui frotter méthodiquement la plante du pied, tout en s'appliquant à bien faire pénétrer la mixture dont elle espérait des miracles. Une forte odeur d'ail envahit la pièce.

Louis s'attendrit de la compassion qu'on manifestait pour sa personne. Ils étaient tous autour de lui à s'inquiéter de le voir chercher bruyamment son air et ne savaient que faire pour le soulager. Monseignat plaça un bout de bois pour immobiliser le battant de la fenêtre en position ouverte et les fit tous reculer au pied du lit, pour ne pas gêner la circulation de l'air. Perrine, de son

côté, s'entêtait à le masser avec toute la tendresse et l'habileté dont elle était capable. Si cela ne réglait pas le problème, il n'en demeurerait pas moins que c'était un baume pour le moral et Louis parvint, malgré son état, à lui adresser un sourire reconnaissant. Duchouquet se tordait les mains d'impuissance, frappé par la fulgurance du mal et inquiet de voir son maître en si mauvais état. Quant à Blanche, elle crut bon de commencer à égrener un rosaire et se mit à le réciter tout bas, en remuant à peine les lèvres. Comme il ne lui semblait pas que Frontenac fut un grand pratiquant, elle craignait de lui déplaire. Quelques officiers se montraient de temps à autre pour prendre des nouvelles, mais Monseignat les refluit vers leurs quartiers. Il chargea Duchouquet de les informer de toute évolution dans l'état du gouverneur.

Le temps fila ainsi lentement, entre un Frontenac qui toussait sans arrêt et courait après son souffle, assis tout raide dans son lit, les lèvres bleues et les narines pincées, et des aidants qui ne savaient trop comment aider, mais qui faisaient de leur mieux pour tenter d'adoucir son tourment. Un après-midi entier y fut consacré puis un début de soirée, avant que le malade ne se calme enfin. Il devait être dans les huit heures du soir quand la respiration de Louis se fit plus régulière et plus douce, et que la toux cessa.

— Cela... va... mieux... à présent, réussit-il à articuler avec difficulté, dans sa grande faiblesse.

Il finit par se laisser retomber sur sa couche, inondé de sueur et terrassé d'épuisement. On remonta ses couvertures sur lui et on le borda précautionneusement. Un sommeil lourd et agité le gagna.

Duchouquet ferma les volets et Perrine demanda à rester auprès de lui, cette nuit-là. Elle le veillerait et appellerait si les choses empiraient. Blanche s'offrit à l'accompagner.

— Non, lui répondit la servante. Allez plutôt aider la nouvelle cuisinière et préparer Mathurine pour la nuit.

Perrine fut soulagée de se retrouver seule avec monsieur Louis. Elle ne supportait pas de le voir souffrir et pâtissait avec lui, mais c'était une émotion qu'elle ne pouvait évidemment pas exprimer trop ouvertement, on n'aurait pas compris. Aussi en profita-t-elle pour effleurer du bout des doigts le front haut et noble, le long nez aquilin, caresser avec une infinie douceur les pommettes saillantes qu'elle avait toujours aimées, les cheveux rares et bouclés, et replacer ses couvertures. Il avait tellement sué qu'elle dut lui éponger le visage et le cou, ainsi que les cheveux collés au crâne. Cela fait, elle le regarda avec affection et posa un long baiser pudique sur sa bouche. C'était le baiser d'une femme qui était sur le point de perdre le seul homme qu'elle avait vraiment aimé, en dépit de leurs différences d'âge, de naissance et de culture. Un homme qui s'était attaché à elle aussi, à sa façon, même si elle avait parfois eu l'impression qu'il n'en était rien.

Elle prit ensuite la main de Frontenac et la garda dans la sienne. C'était une belle main fine et nerveuse, racée et volontaire, à la peau translucide. Elle était froide et inerte, secouée de petits spasmes. Le malade avait un sommeil agité et donnait de brusques coups de pieds saccadés.

Perrine se demanda s'il souffrait encore et à quoi il rêvait, puisqu'il se mit à murmurer de façon indistincte quelques bouts de phrases en remuant la tête de droite et de gauche. Son agitation l'inquiéta et, pour le calmer, elle se mit à fredonner une berceuse. Elle lui chuchota les mots doux qu'elle lui disait autrefois, dans ses rares instants d'abandon. Oh, elle parlait peu et seulement pour l'essentiel, car les belles phrases et les grandes déclarations n'étaient pas pour les petites gens comme elle, mais elle trouva des mots simples pour lui dire son attachement, sa peine de le voir souffrir, de le voir partir aussi, et elle le remercia. De lui avoir fait connaître autre chose que ce à quoi pouvait accéder une femme de son milieu, de l'avoir traitée avec respect, de s'être souvent abandonné dans ses bras. De tout ce qui avait constitué leur relation, en somme, et qui l'avait rendue heureuse. Pour tout cela, Perrine le remercia du fond du cœur.

Puis elle sortit un chapelet de sa poche et, tenant toujours d'une main celle de monsieur Louis, elle commença à réciter le *Je vous salue Marie*, d'une voix calme et apaisante. Quand elle eut terminé le premier chapelet, elle entama le second sur le même rythme posé, les paupières closes, sans se rendre compte qu'une larme commençait à couler doucement le long de la joue du malade. Au bout de sa course, la goutte tremblota et finit par se décrocher du menton et tomber dans le cou, où elle disparut dans les replis du tissu.



Il n'aurait su dire s'il s'agissait du jour ou de la nuit, bien que la scène fût bruyante et fortement éclairée. Il aurait pu se trouver à la galerie des Glaces de Versailles ou au salon de la rue des Tournelles, tant il y avait d'animation. C'était apparemment la fête, on riait à gorge déployée, des invités discouaient en tenant leur coupe de champagne à la main et des couples virevoltaient au son des violes. Mais Louis comprenait mal ce qui se disait, comme si on parlait une langue étrangère, et il ne connaissait pas les gens parmi lesquels il évoluait, ce qui faisait naître en lui une sensation d'étrangeté. Pour masquer son trouble, il se mit à circuler d'un groupe à l'autre en faisant mine d'être à son aise, comme s'il appartenait à ce milieu, lorsqu'une superbe dame blonde, vêtue à la façon des élégantes de la cour et sortie d'il ne savait

trop où, s'approcha de lui en souriant. Elle lui tendait la main. Bien qu'elle lui fût aussi inconnue que ceux qui l'entouraient, Louis s'avança vers elle avec empressement et l'entraîna dans la danse.

Il s'agissait d'une gaillarde, cette chorégraphie très vive et gaie que Louis avait maintes fois exécutée et qu'il maîtrisait parfaitement. Tenant sa partenaire du bout des doigts, il effectua avec maîtrise le premier salto, puis le second, ainsi que la cadence, le tout en trois temps et selon une succession de pas bien arrêtée. Mais il eut bientôt l'impression que le rythme changeait, s'accélérait, et que les figures n'étaient plus les mêmes. Une bouffée d'anxiété monta en lui. Alors que tous les danseurs l'entourant évoluaient avec facilité, il eut des hésitations, se mit à confondre les pas et à les enchaîner à contretemps, tout en marchant sur la traîne de sa compagne. Il faillit même chuter, lui qui avait toujours été un danseur émérite. Profondément troublé et convaincu d'être victime d'un mauvais sort, d'une espèce de malédiction, Louis tenta de dominer la situation, mais... ses jambes refusèrent de lui obéir. Son incapacité s'accentua tant qu'il finit par s'immobiliser au milieu de la piste et par déclarer forfait. Il n'avait jamais vécu pareille déconvenue et se sentait terriblement humilié. La belle ne parut pas s'en formaliser outre mesure et après lui avoir adressé un large sourire, elle lui tourna le dos et enchaîna tout naturellement en tendant la main à une jeune dame qui venait d'apparaître à ses côtés. Louis fut laissé en plan au beau milieu de la salle. Il vit le couple de danseuses s'éloigner en cabriolant, heureuses et légères comme des couventines, pendant qu'il se retirait avec célérité pour échapper aux regards moqueurs qu'on commençait à lui jeter.

À peine remis de cette déconvenue, il tenta de retrouver le fameux couple, mais il s'était volatilisé. Louis parcourut les lieux en tous sens, anxieux, se butant à des portes verrouillées ou à des corridors ne menant nulle part, pour finir par le découvrir dans l'Orangerie, au pied d'un grand arbre en fleurs. Il voulut signaler sa présence, mais il demeura figé de stupeur quand il comprit que cette élégante qui l'avait invité plus tôt et qu'il avait prise pour une inconnue n'était autre que son épouse, Anne. Comment avait-il pu ne pas la reconnaître? se demanda-t-il, confondu et inquiet de sa lucidité d'esprit. Il surprit par la suite une scène dont il aurait préféré n'être jamais témoin: il vit les deux femmes se rapprocher dans une étreinte toute d'intimité et s'enlacer tendrement. Se croyant seules, elles s'embrassèrent ensuite à pleine bouche et sans retenue. Lorsqu'elles l'aperçurent enfin, elles restèrent d'abord surprises puis elles éclatèrent d'un grand rire complice. Cela fit à Louis l'effet d'un coup de dague en plein cœur. Le dépit qui l'envahit fut si violent qu'il se réveilla en sursaut, le visage baigné de larmes.

Il mit un certain temps à reprendre ses esprits. La remontée vers la réalité fut laborieuse, tant à cause de la profondeur du sommeil auquel il s'arrachait

que de la force de l'émotion qui l'étreignait. Cette succession d'événements humiliants lui avait fait vivre un tel sentiment d'impuissance qu'il se trouvait presque heureux de retrouver sa chambre. Le décor familial le rassura et en jetant un œil sur la fenêtre, il vit que l'aube pointait déjà en projetant sur les murs des ombres mouvantes. Toute l'horreur des dernières heures lui revint en mémoire: l'acuité et la sévérité de la crise, ses difficultés à respirer, sa peur de mourir, ainsi que la sollicitude dont il avait heureusement été l'objet.

Il essaya de relever la tête, mais le décor se mit à tourner. Lorsqu'il tenta de bouger, il eut l'impression d'avoir été pressé dans un hachoir à viande, tant il était courbatu. Il se força à l'immobilité tout en se disant que le temps arrangerait les choses. Louis posa son regard sur Perrine qui dormait dans une chaise dressée au pied du lit, la tête inclinée sur la poitrine et sa main glissée dans la sienne. Elle avait dû le veiller pendant des heures avant de s'assoupir, vaincue par la fatigue. Il aurait aimé lui dire deux mots, mais il était tellement las et elle paraissait si profondément endormie...

Le malaise produit par le cauchemar tardait néanmoins à se dissiper. Louis dut s'avouer qu'il avait encore de la difficulté à repenser calmement à cet événement, bien réel celui-là, et qui l'avait tant ébranlé autrefois. Une situation qui crevait pourtant les yeux, mais qu'il s'était montré incapable d'appréhender dans toute sa crudité. Il avait fallu qu'il surprenne les protagonistes dans un moment d'intimité, à leur insu, pour qu'il se rende à l'évidence: Anne aimait d'amour mademoiselle d'Outrelaise!

Bien sûr, l'époque était propice à ce genre de dérive puisque les femmes luttèrent pour se défaire de toute contrainte, y compris du mariage. Mais était-il nécessaire d'aller aussi loin? Il s'était rongé les sangs pendant des années en se demandant s'il était responsable de cette abomination. L'épisode de la Montespan ne pouvait tout expliquer et il devait y avoir autre chose... mais quoi donc? Il s'était demandé s'il n'avait pas braqué Anne contre les plaisirs de la chair par maladresse, malgré qu'elle ait toujours semblé jouir de leurs ébats, du moins au début de leur relation. Mais jusqu'à quel point cela était-il feint? Il ne le saurait jamais. Il n'avait pas davantage réussi à élucider par quels chemins troubles Anne en était venue à se fourvoyer ainsi dans un comportement aberrant, moralement condamnable et socialement réprouvé. Surtout de la part d'une femme! Ne pouvant concevoir autre chose que de l'anomalie dans cette attirance pour quelqu'un du même sexe, Louis ne pouvait pas imaginer d'explication hors de la morbidité.

Par fierté, par crainte d'un scandale qui aurait éclaboussé son nom et sa réputation, par peur aussi de s'aliéner définitivement Anne, il s'était tu. Jamais le sujet n'avait été abordé, ni avec elle ni avec qui que ce soit, et il s'était même abstenu d'en parler à ses confesseurs. À l'heure qu'il était, il avait de bonnes chances d'emporter son secret avec lui dans la tombe. Il eut un rire

bref en se rappelant les paroles solennelles qu'Anne avait un jour prononcées: «Jamais un autre homme ne vous remplacera dans mon cœur.» Une promesse qu'elle n'avait pas dû avoir trop de difficulté à tenir... et pour cause. Il est vrai qu'elle n'avait jamais remplacé non plus mademoiselle d'Outrelaise, avec qui elle vivait dans son superbe appartement de l'Arsenal depuis plus de trente ans. Trente années d'une relation d'amour fusionnel travestie en amitié, et en laquelle tout le monde avait cru ou fait mine de croire, bien que Louis n'eût jamais entendu le moindre commentaire négatif à ce sujet. Anne avait eu l'habileté de cacher sa tare aux yeux du monde, ce dont il lui était reconnaissant. Mais cette révélation l'avait profondément bouleversé. Il avait été ballotté durant de longs mois entre des sentiments de jalousie et de colère, de vengeance, de découragement et de déni, pour finir par évoluer tout doucement vers une sorte d'acceptation fataliste. Mais il n'avait jamais pardonné, un sentiment qui lui paraissait inconcevable devant la gravité de la faute.

— À quoi bon se torturer avec de l'histoire ancienne? se dit-il, dans un sursaut de bon sens.

Mais Dieu qu'Anne lui manquait! Il aurait donné mer et monde pour l'avoir à son chevet, en cet instant, à la place de Perrine. Il ne s'était jamais fait à l'éloignement que leur avait imposé la vie, bien qu'il fût assez sage pour comprendre qu'il avait mieux valu qu'il en soit ainsi. Mais d'avoir à tirer sa révérence sans revoir la femme qu'il aimait encore lui parut être de la dernière cruauté...

— Autant demander la lune, maugréa-t-il tout bas en se ressaisissant.

Qui savait s'il aurait sa tête jusqu'à la fin et combien de temps de lucidité il lui restait encore? Car, inutile de se dorer la pilule, il se mourait, nul doute là-dessus. L'intensité, le rapprochement et la malignité de ses crises d'asthme, de même que le grand épuisement qui, ces jours-ci, s'emparait de tout son corps en faisaient foi. Le temps lui était désormais compté.

Face à cette réalité nouvelle, Louis se mit à prendre des dispositions dans son for intérieur pour que tout fût fait dans les règles de l'art. L'art du *bien mourir*, l'art de la bonne mort s'entend, celle à laquelle tout honnête homme aspirait, lui comme les autres, lui peut-être plus que les autres. Car la dignité et le stoïcisme dont il fallait faire preuve lors de cette ultime bataille que constituait la mort prenaient tout leur sens chez le militaire de carrière et le grand aristocrate qu'il savait être.

Louis établit les modalités quant au prêtre qui devait l'assister, au notaire et à la rédaction de son testament, aux adieux à faire de vive voix ou par écrit aux uns et aux autres, aux dernières choses à mettre en ordre avec son secrétaire et l'intendant, ainsi qu'aux derniers sacrements. Lorsqu'il eut l'impression d'avoir pensé à tout, il se sentit rompu de fatigue. Ses paupières

étaient si lourdes qu'il n'arrivait plus à les soulever. Il se dit qu'il avait assez vécu d'émotions et que mieux valait mettre à profit les rares instants de tranquillité qui lui restaient, car, par une grâce du ciel, ses poumons se retrouvaient par à-coups parfaitement clairs et capables de laisser entrer l'air. Il se laissa donc sombrer corps et âme dans un sommeil de plomb, plus calme et plus réparateur que celui qui l'avait précédé, en cette terrifiante nuit de novembre.



Plusieurs personnes défilèrent à son chevet dans les jours suivants. Louis gardait le lit parce qu'il n'avait plus la force de se lever et parce que les crises qui se succédaient le laissaient chaque fois plus hâve et plus languissant. Et son cœur commençait à faiblir. Il avait cru pouvoir tenir le coup encore quelque temps, mais il fut forcé d'admettre que son état empirait. Son cœur s'emballait constamment, une terrible oppression pesait sur sa poitrine et le moindre effort lui était insupportable. Le simple fait de se lever, de changer de vêtements ou de se rendre aux latrines lui était pénible, et il se retrouvait aussitôt hors d'haleine et couvert de sueur.

Le frère Moreau, appelé à la rescousse, avoua son incapacité à le soulager et l'incita à se préparer à quitter ce monde. Il se dit prêt à l'accompagner dans ses derniers moments et lui recommanda de commencer à faire son examen de conscience, avant de recevoir la confession et le saint viatique. Il s'offrit à faire venir le père Goyer, supérieur général des récollets, pour lui donner le sacrement des mourants, une éventualité qui déplaisait à Louis qui fit tout pour la repousser le plus loin possible. Il acceptait le principe, mais désirait attendre encore un peu. Si l'extrême-onction ne provoquait pas la mort, c'était à tout le moins le signe qu'elle approchait et cette seule pensée le rebutait. Il avait trop de choses à régler avant de se plier à cet ultime rituel.

Il demanda à rencontrer ses officiers qui se présentèrent en bloc devant sa couche, la mine inquiète et le visage défait. Ceux qui doutaient de la gravité de l'état du gouverneur général déchantèrent dès qu'ils le virent. Son teint cireux, sa respiration saccadée, de même que sa grande difficulté à parler produisirent chez eux une forte impression. Ils ne reconnaissaient pas le vainqueur de Rosa et de Candie dans ce vieillard frêle et souffreteux qui leur parlait dans un rôle, sans relever la tête, du fond de son lit de souffrance. Certains tentèrent de faire de l'humour pour rendre la chose moins pénible, mais le cœur n'y était pas. Louis leur adressa quelques mots dans une élocution laborieuse, d'où il ressortait qu'il avait aimé vivre à leurs côtés et

qu'il leur recommandait de continuer à se dévouer corps et âme pour le service du roi. Comme l'effort provoqua chez le malade un début de toux, ses hommes en profitèrent pour s'esquiver, soulagés, peut-être, d'échapper à un tête-à-tête qui les mettait mal à l'aise et leur faisait vivre un sentiment d'impuissance.

Le lendemain, Louis répéta l'exercice avec ses domestiques et ses gardes du corps. Il tenait à faire des adieux en bonne et due forme. Cela accompli, il reçut l'intendant Champigny qui s'était précipité au château dès qu'il avait appris le mauvais état de Frontenac.

— Votre secrétaire m'a dit que vous alliez mal, monseigneur, et cela m'a tout de suite inquiété. Il semblerait que vous ne dormiez plus et que vous toussiez sans arrêt.

— On exagère toujours un peu... mais... je pense que... cette fois... on est... assez... près de la vérité...

La voix était aigrelette et Frontenac soufflait comme un vieillard, ce qui contrastait avec sa manière habituelle, plutôt impérieuse et primesautière. Champigny vit bien que l'état de Frontenac s'était détérioré à une vitesse foudroyante, puisqu'il l'avait vu bien-portant à peine trois semaines plus tôt. Il n'en fit pas mention pour ne pas l'alarmer inutilement, mais la fulgurance du mal le laissa songeur. Pris de compassion, il s'offrit à l'aider.

— Puis-je vous être utile d'une façon ou d'une autre, monseigneur?

Louis voulut se lever de son fauteuil pour se rendre à sa table de travail mais, n'y parvenant pas, il tendit la main à Champigny.

— Donnez-moi... la main, mon ami... Ce sera bien la... première... fois... et possiblement la dernière... que... nous marcherons... vous et moi... main dans la main, n'est-ce pas... Champigny?

L'intendant sourit, amusé de voir le gouverneur encore capable d'humour, malgré son état. Il présenta son bras à Frontenac et les deux compères s'avancèrent dans la pièce à petits pas lents, comme de vieux complices.

Louis se laissa choir lourdement sur sa chaise comme si l'effort avait été surhumain, et il se mit à farfouiller nerveusement dans ses papiers. Ne trouvant pas les dictées qu'il cherchait, il appela Monseignat à la rescousse.

— Charles... sortez-moi... les textes devant figurer dans le... bilan annuel, ordonna-t-il à son secrétaire qui venait de paraître. Vous... les donnerez à... monsieur l'intendant.

— Vous devriez laisser cela et vous recoucher, monseigneur. Vous paraissez bien faible, lui opposa Champigny, inquiet de voir Frontenac en si pitoyable état.

— Oh... vous savez, pour moi c'est... la... fin. Mon heure approche... Aussi voulais-je vous remettre... mes derniers écrits... Je tiens également à vous dire que... malgré toutes nos... dissensions... ou divergences... comme

vous voudrez... j'ai toujours pensé que... vous étiez un... excellent intendant. Ce pays a toujours profité... largement... de vos... compétences. Et transmettez mes hommages... à votre épouse Marie-Madeleine, pour qui j'ai... toujours... éprouvé une grande admiration. J'aimerais vous demander... avant de quitter ce monde... la faveur de... veiller aux affaires de mon épouse, Anne de La Grange-Trianon... s'il lui revient... quelque chose de mes biens... après... mon décès... une fois mes dettes épongées.

— Certes, monseigneur, vous pouvez compter sur moi. Je veillerai sur les intérêts de votre épouse comme si c'était les miens propres. Et je vous remercie de la sollicitude que vous nous témoignez, à Marie-Madeleine et à moi.

Jean Bochart de Champigny était sincèrement navré. Bien qu'il ait souvent maudit le vieux Frontenac par le passé, il était consterné de le voir aussi diminué et souffrant. S'il s'était irrité parfois contre ses façons de faire, son avidité commerciale, ses caprices d'aristocrate, il avait aussi admiré ses talents de chef, sa ténacité devant l'ennemi, son obstination à maintenir des négociations de paix envers et contre tous, son courage aussi à s'opposer aux directives du roi lorsqu'il croyait qu'elles allaient à l'encontre des intérêts de la colonie. Il n'en voulait pas à l'homme lui-même, qui avait ses défauts et ses qualités, et il se sentait profondément remué par les adieux discrets qu'il était en train de lui adresser.

— Vous savez, ajouta l'intendant, si je me suis parfois opposé à vos directives, c'était uniquement pour ce que je croyais être le bien de la colonie. Un sujet sur lequel nous ne nous sommes pas toujours entendus, mais que nous avons toujours eu à cœur, autant l'un que l'autre mais chacun à sa façon.

Louis releva sur Champigny un regard plein de chaleur. Il était impressionné par sa soudaine gentillesse et se dit que leurs relations auraient pu être meilleures, s'il lui avait prêté plus d'intérêt et une attention plus soutenue. Mais comme il était un peu tard pour les regrets, il se borna à lui renvoyer un sourire sincère.

— Nous avons fait... notre possible... pour cette... colonie, comme vous le dites bien, Champigny. Je... n'aurai qu'un regret... cependant, c'est de quitter... ce... monde... sans avoir réussi... à réaliser mon... rêve... de paix. Faites-le... avec... Callières... mon ami, faites-le... pour... le pays... et...

Une toux rocailleuse se déclencha alors et le visage de Louis s'empourpra. Sa fenêtre de tranquillité venait de se refermer brutalement.

L'intendant se précipita dans la pièce voisine pour alerter Monseignat, qu'il rencontra à mi-chemin. Comprenant qu'une nouvelle crise venait d'éclater, ce dernier s'empressa de ramener Frontenac à son fauteuil, avec l'aide de Champigny. Le gouverneur se mit à émettre un profond râle qui témoignait de l'obstruction progressive de ses poumons. Il rendit un liquide purulent qui

souilla ses vêtements. Le spectacle de ce pauvre mortel qui se démenait comme un noyé, bavant et vomissant, la bouche bleuie et déformée par le manque d'oxygène, les mains battant l'air en tous sens à la recherche d'un secours improbable, devint insupportable à Champigny.

Il crut défaillir. Il se cramponna à un meuble et prit une ample respiration. Lorsqu'il se sentit mieux, il se retourna vers le gouverneur qui s'accrochait toujours et luttait pied à pied pour tenter d'arracher à la fatalité quelques précieux instants de plus. Il sembla à Champigny que la mort valait mille fois mieux que ce calvaire, cette indignité, cette indicible torture. Mais le savoir-faire et le calme de Monseignat lui parurent admirables. L'intendant se sentit honteux d'avoir déjà dénoncé les efforts de Frontenac pour lui obtenir des gratifications, et il se promit de tout faire désormais pour favoriser l'avancement du jeune officier.

— Si je puis vous être utile d'une façon ou d'une autre, n'hésitez pas à me faire appeler, Monseignat. Je me libérerai dans l'instant sur un simple appel de vous.

Le jeune homme chuchota à Champigny, tout en continuant à supporter le dos de Frontenac pour qu'il puisse demeurer droit sur sa chaise.

— Je vous remercie, monsieur l'intendant. Mais comme vous voyez, il n'y a pas grand-chose d'autre à faire que d'assister monseigneur et de l'aider à respirer. Que peut-on décemment tenter de plus?

Charles de Monseignat paraissait fourbu. La responsabilité de veiller sur un si grand malade devait être exténuante, se dit Champigny, qui eut un soupir d'impuissance.

Il salua le gouverneur, qui ne se rendit pas compte de son départ, et se dirigea lentement vers la porte, la mort dans l'âme, assombri par la perspective de voir partir un homme de cette trempe. Malgré son caractère exécrable, il savait déjà qu'il regretterait Frontenac. Après tout, ils avaient mené bien des batailles ensemble et le gouverneur avait présidé au destin de cette colonie durant près de vingt ans, la sauvant du double péril ennemi et la marquant à jamais de sa poigne de fer. «Nul doute, se dit-il, que l'histoire retiendra son exceptionnelle contribution.»



Louis ne trouva la force de convoquer son notaire que deux jours plus tard, pour le testament. François Genaple de Bellefonds se présenta au château vers les trois heures de l'après-midi, ce 22 novembre, accompagné du notaire Rageot de Saint-Luc. Il pleuvait des clous et un vent déchaîné fustigeait les

fenêtres du château. Louis n'avait avalé qu'une légère soupe depuis le matin, et toute autre nourriture lui semblait fade et dénuée d'intérêt.

Pour la circonstance et afin de paraître à son avantage, il avait revêtu sa belle robe de chambre de satin fauve et s'était fait installer dans le grand fauteuil attenant à son lit. Pour chasser les miasmes de la maladie, il s'était légèrement parfumé et portait même une perruque neuve. Il pria le ciel de pouvoir se rendre jusqu'au bout, sans défaillir, cette fois. Il était lucide et parfaitement capable de dicter ses dernières volontés, ce que les notaires purent constater rapidement en lui posant les quelques questions d'usage.

— Comme je ne suis plus... en état de songer par le détail à... mes affaires et biens personnels... je souhaite que par ce testament... sommaire... certaines dispositions soient au moins... prises.

— Fort bien, monseigneur. Nous sommes prêts, maître Rageot et moi, à vous entendre et à prendre en note vos dernières volontés.

Le notaire Genaple était un homme d'une cinquantaine d'années, encore vert et bien portant. En plus de ses fonctions de notaire royal, il exerçait à titre de geôlier, greffier, menuisier, commis du grand voyer et subdélégué de l'intendant, autant de tâches si peu rémunérées qu'elles lui permettaient à peine de nourrir sa nombreuse famille. Frontenac l'avait aidé de multiples façons par le passé et l'homme lui vouait une grande reconnaissance.

Les deux clercs installèrent parchemins, plumes et encrier sur une petite table près du foyer, et s'apprêtèrent à prendre la dictée.

— S'il plaît à Dieu de me retirer de cette... vie... mortelle, je requiers que mon corps soit... après le décès, porté... inhumé et enterré dans l'église des pères récollets de cette ville... en la manière et avec les simples cérémonies que lesdits pères jugeront... à propos être convenables... en ma qualité... de syndic apostolique de leur communauté... père et protecteur spirituel de cet ordre en ce pays... ce qui constitue ma dernière volonté.

Louis s'arrêta pour reprendre son souffle. Le simple fait de parler l'épuisait et des gouttes de sueur perlaient déjà à son front. Il s'épongea de son mouchoir, tenta de se redresser sur sa chaise, ce à quoi Genaple participa en l'aidant à se replacer de façon à être plus à l'aise.

— Reprenons, messieurs... l'accalmie est toujours de courte durée dans cette... impitoyable... affection, fit-il en se penchant vers l'avant pour faciliter sa respiration.

— Je souhaite également que mon cœur... mort... soit séparé de mon corps... mis en garde dans une boîte de plomb ou d'argent, et... envoyé en France en la chapelle des messieurs de Montmort, à... l'église de Saint-Nicolas-des-Champs... dans laquelle sont inhumés madame de Montmort, ma bien-aimée sœur, son époux Henri-Louis de Montmort, qui fut mon *alter ego*... et l'abbé d'Obazine, mon oncle.

— Et qui entendez-vous charger de cette délicate mission, monseigneur? lui demanda maître Genaple, toujours attentif à tout prévoir.

L'homme de loi tendait vers lui une mine attentive et préoccupée.

— Les révérends... pères récollets de ce pays... En surplus... je donne en aumône à ces derniers... entre les mains du sieur Boutteville... le syndic ordinaire et receveur des aumônes, la somme... de... quinze cents livres... monnaie de France, pour être employée à l'achèvement de la... bâtisse... et autres nécessités de leur couvent... à prendre sur les biens et effets qui... m'appartiendront au jour de mon décès. Et... ce... à la charge de dire et célébrer... tous les jours, en leur église, une messe basse... pour le repos de mon âme... pendant toute l'année suivant mon décès. En plus d'un service annuel... à perpétuité... le jour anniversaire de mon décès, je... veux qu'on fasse de même pour... madame Anne de La Grange... mon épouse... lorsqu'elle sera décédée.

— Très bien, très bien, fit le notaire, tout en terminant le tracé des derniers mots. Je remarque, cependant, monseigneur, que vous n'avez formulé aucune invocation religieuse en début de texte. Est-ce volontaire ou est-ce un oubli? Auquel cas je pourrais y remédier en...

— Non... je n'en veux pas, répliqua aussitôt Louis d'un ton sans appel.

Genaple en prit note et s'inclina. Il imagina qu'il n'était pas question non plus d'insérer une mesure dite de réparation, comme le faisaient la majorité des testateurs afin d'apaiser leur conscience pour des torts faits au prochain. Il comprenait que Frontenac n'était pas dans cet esprit-là et il s'abstint d'en faire mention.

— Avez-vous d'autres volontés à faire consigner, monseigneur? le relançait-il.

Frontenac était assis tout raide dans son fauteuil et respirait à petits traits, de peur de déclencher une nouvelle séquence de toux dévastatrice.

Il mit du temps à répondre. Il réfléchissait à la formule à employer. Il reprit enfin, d'une voix si inaudible que le notaire dut lui demander de parler un peu plus fort. Comme il semblait que cela fût difficile, le clerc approcha sa chaise du fauteuil du malade et pencha le haut du corps vers lui, afin de ne rien perdre de ses paroles.

— Pour... faire exécuter et... accomplir ce... testament, et pour prendre soin... du reste de mes affaires et biens actuels... de même que de ce qui me viendra... par les prochains bateaux... je... nomme... monsieur François Hazeur... marchand bourgeois de cette... ville, de même... que monsieur Charles de Monseignat... mon secrétaire. Je prie... également monsieur Jean Bochart de Champigny... intendant... de les appuyer de sa... protection et de son... autorité dans les démarches ci-haut mentionnées, et... je le prie... aussi... de régler... ce qu'il jugera à propos à l'égard de... tous mes...

domestiques... pour qu'ils soient satisfaits.

— Reposez-vous un peu, monseigneur. Vous paraissez à bout de force, lui souffla le notaire d'une voix compatissante.

De fait, de grosses gouttes suintaient abondamment de son front et de ses joues. Cet exercice l'épuisait tellement qu'il dut se faire violence pour continuer.

— Mieux vaut poursuivre pendant... que j'en ai encore la force... Je donne et lègue à Duchouquet... mon valet de chambre... toute ma garde-robe consistant... en... mes habits... linge... et autres hardes... ainsi que la vaisselle d'argent dépendant... de ladite... garde-robe, en considération des services rendus.

Après une autre pause qui sembla interminable aux deux notaires, le malade reprit, d'une voix un peu plus forte:

— Pour les... protestations d'amitié et... les marques de confiance que m'a dispensées... monsieur l'intendant, je le prie... d'accepter... un crucifix de bois de... Calembourg... que m'a laissé madame... de Montmort, ma sœur... en mourant, et... je prie aussi madame... l'intendante de vouloir... recevoir le reliquaire... que j'ai toujours porté à mon cou... rempli des reliques les plus... rares et les plus précieuses... qui soient. De même... et dès que ledit testament sera... accompli, les... domestiques et les... dettes contractées en ce pays... payées... je demande... aux exécuteurs d'avoir soin... de... remettre aux mains... de mon épouse, madame... la comtesse de Frontenac... ce qui restera de mes biens... Voilà, c'est à peu près tout...

Louis indiqua de la main à Genaple une enveloppe de velours noir dans laquelle étaient glissés le fameux crucifix et le reliquaire. Le notaire prit le paquet et le confia à son confrère.

— Si vous avez terminé, monseigneur, je vais relire. Vous pourrez signer après, si tout est conforme.

Genaple se leva, de même que Rageot. Le premier clerc se mit à lire lentement, avec application, en marquant bien chaque syllabe comme si son client était dur d'oreille, alors que Louis avait une ouïe d'une exceptionnelle finesse. Il lut tout le texte sans se faire interrompre, à preuve qu'il avait bien rendu sa pensée.

— Je... persiste et... signe, fit Frontenac dans un souffle, visiblement soulagé d'avoir accompli ce devoir jusqu'au bout.

Genaple lui tendit la plume, l'écritoire et le document. Le gouverneur parapha d'une écriture encore ferme, mais légèrement déformée.

Et ce fut tout. Il eut à peine le temps de remercier ses hôtes et de leur adresser un dernier sourire que sa tête retombait sur sa poitrine et qu'il s'abandonnait à un sommeil profond, caractérisé par un complet relâchement musculaire.

Monseignat porta Frontenac à son lit et le borda avec précaution. Il verrouilla ensuite la fenêtre, tira les rideaux, et quitta discrètement la pièce.



Les soldats de la garnison se tenaient au garde-à-vous, battaient régulièrement du tambour et tiraient du canon, pendant que les cloches des églises sonnaient lugubrement depuis des heures. La nouvelle de l'agonie du gouverneur général avait couru à Québec comme une traînée de poudre. Des grappes de curieux étaient massées dans la cour arrière du château, en attente de nouvelles, pendant qu'à l'intérieur se pressaient l'intendant et son épouse, des membres du conseil souverain, des marchands et bourgeois de Québec, des officiers, des religieux, des domestiques, des amis et quelques voisins. L'agonie du gouverneur était d'intérêt public, tout comme celle du roi qu'il représentait en sa personne, et plusieurs avaient tenu à veiller Frontenac jusqu'à la fin.

La maison était pleine. Les gens étaient partout autour du lit ou dans le couloir menant à la chambre mortuaire et jusque dans le bureau de Charles de Monseignat. Une atmosphère de chapelle ardente régnait, produite autant par les cierges allumés et l'odeur d'encens que par le nombre impressionnant d'orants agenouillés. Un silence pesant chargé d'attente s'installait entre les chapelets, égrenés à voix basse et sur un mode incantatoire. On avait peine à croire qu'un homme aussi robuste se mourait.

Lorsque la nouvelle de l'arrivée de monseigneur de Saint-Vallier, récemment revenu de France, fut connue, une vague d'excitation secoua l'assistance. Il fallut céder le passage à l'évêque qui s'avavançait cérémonieusement. Il tenait des deux mains le précieux vase contenant l'huile sainte servant à administrer l'extrême-onction au mourant. Il le déposa précautionneusement sur la petite table attenante au lit et recouverte d'une nappe blanche. On y avait placé un crucifix, un cierge allumé, de l'eau bénite et une branche de buis, une assiette contenant de la ouate et de la mie de pain, ainsi qu'un vase rempli d'eau.

— Paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent, dit l'évêque d'une voix forte.

Il revêtit un surplis, se passa un châle violet autour du cou et coiffa sa barrette. Il présenta ensuite le crucifix à baiser à Frontenac. Ce dernier avait repris conscience à temps pour se prêter au rituel. Il pouvait à peine bouger, mais il fit mine de joindre les lèvres. Une langue de feu lui traversa le torse à cet instant et lui coupa le souffle.

— *Asperges me Domine*, fit alors l'évêque, tout en aspergeant le malade du rameau de buis.

Il répéta le geste en forme de croix et bénit de même la chambre et l'assistance.

Louis reconnut la voix de Saint-Vallier. Il serra les dents de dépit, en se disant que c'était probablement Champigny qui l'avait fait quérir. Il se félicita de s'être déjà confessé au père Goyer et d'avoir reçu la communion. Il n'aurait pas supporté d'avoir à se confesser devant un homme qu'il avait combattu avec acharnement pendant de si longues années, mais comme l'onction dernière portait peu à conséquence, il s'y plia avec détachement.

Il souffrait abominablement, mais demeurait stoïque, conscient de l'importance du moment. À défaut de mourir au lit d'honneur, comme tout bon militaire, le hasard avait voulu qu'il meure au lit de douleur. Louis se dit qu'il fallait parfois plus de courage dans le deuxième cas et que cela devait finir par s'équivaloir, à la fin...

— Nous supplions Notre-Seigneur Jésus-Christ de combler cette demeure de bénédictions et tous ceux qui l'habitent, récitait Saint-Vallier en se tournant vers les assistants. Qu'il leur envoie son saint Ange pour veiller sur eux; qu'il détourne d'eux les puissances ennemies et...

Torturé par la douleur, Louis perdait conscience par intervalles et revenait à lui aussi subitement, se ressouvenant que c'était lui, ce gisant à l'agonie. S'il était le jouet de son corps, son esprit était étrangement lucide et délié. Il n'avait plus la force d'ouvrir les yeux mais il entendait le moindre bruit et l'odeur trop prégnante des cierges l'incommodait. Elle exacerba sa toux. Comme il se sentait oppressé, il aurait aimé repousser les assistants loin de sa couche, mais il était incapable d'articuler le moindre mot.

Il sentit qu'on effleurait ses cheveux. De fait, l'évêque avait tendu la main sur sa tête et prononcé les paroles suivantes:

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Que toute action du démon en toi, Louis, soit réduite à néant par l'imposition de notre main, et par l'invocation de la Vierge Marie, glorieuse et sainte Mère de Jésus-Christ, de son époux Joseph et de tous les saints Anges, Patriarches, Prophètes, Apôtres, Martyrs, Confesseurs, et de tous les saints ensemble réunis. *Amen*.

L'évêque trempa ensuite le pouce dans l'huile sainte, fit une onction en forme de croix sur les oreilles de Louis, et récita avec emphase:

— Par cette onction sainte et sa grande miséricorde, que le Seigneur te pardonne, Louis, tous les péchés que tu as commis par le sens de l'ouïe.

Répétant l'onction sur les narines, il redit:

— Que le Seigneur te pardonne, Louis, tous les péchés que tu as commis par le sens de l'odorat.

Et il en fut ainsi pour les lèvres, les mains et les pieds. La même formule

rituelle fut répétée.

Lorsque toutes les onctions furent effectuées, Saint-Vallier frotta son pouce avec de la mie de pain, se lava les mains et les essuya avec application, puis il dit, en se tournant encore une fois vers l'assistance:

— Seigneur ayez pitié, Christ ayez pitié de Louis, votre serviteur, qui est en train de nous quitter, car nous sommes tous pèlerins et voyageurs dans le désert de ce monde et le ciel est notre patrie et le lieu auquel nous aspirons. Saint-Augustin ne dit-il pas: «Cette vie est courte et périssable. C'est assez d'être né pour être sujet à la mort et il n'y a aucun moyen de s'en pouvoir dispenser. Il ne faut donc faire aucun cas de la vie, il faut y renoncer de bon cœur et ne pas regarder derrière, mais imiter l'apôtre en oubliant toutes les choses de ce monde pour ne plus regarder que celles de l'éternité. Il faut enfin ne plus soupirer qu'après Celui en la connaissance de qui consiste la vie immortelle. Car Saint est le Seigneur Jésus-Christ, Saint est Son Père, Saint est...»

Saint, saints, sein, seins... L'homonymie fit surgir dans l'esprit délirant du moribond une foule d'images irrévérencieuses: beaux seins fiers, durs et haut perchés de madame de Sévigné, tétons mignons et discrets d'Anne, lourde poitrine aux mamelons turgescents de Perrine, seins coquins de madame de Bertou... Tout ce que Louis avait chéri sa vie durant se mit à défiler en vrac dans sa tête puis à se chevaucher, à se bousculer dans une effervescence brouillonne. Tout y passa: sa jeunesse, ses amours, son enfance, ses défaites et ses victoires, Candie et Rosa, son château de Savary, ses amis et ses ennemis. Il revit avec une netteté étonnante les femmes les plus significatives de sa vie, Anne au premier chef, sa sœur Henriette-Marie, sa mère, Perrine, quelques éphémères. Puis son fils Louis-Hector, son beau-frère de Montmort, de vieux amis, des connaissances oubliées. Des souvenirs qui se télescopaient et disparaissaient pour reparaître aussitôt sous une autre forme, comme s'ils étaient propulsés par une énergie démesurée. Louis se dit qu'il devenait fou ou qu'il était en train de mourir, encore qu'il ne se soit jamais imaginé la mort sous cet aspect-là. Il n'eut pas le loisir de creuser longtemps la question puisqu'un poids insupportable lui comprima soudainement le thorax et qu'il eut l'impression que sa poitrine allait éclater sous l'impact. C'était la douleur la plus intense qu'il n'ait jamais ressentie. Il fit un effort surhumain pour s'y soustraire, mais son corps était de plomb. Il ouvrit de grands yeux désespérés et se sentit livré, pieds et poings liés, à l'adversité. Les couleurs, les images, les sons qu'il avait perçus avec tellement d'acuité quelques instants auparavant semblèrent s'affadir et disparaître dans une obscurité abyssale. La conscience de ce qui constituait son identité propre finit par s'y abîmer à son tour en s'éteignant brutalement, comme lorsqu'on souffle d'un coup les chandelles d'un candélabre. Frontenac émit un long râle sonore en expirant, sa

main, que retenait madame de Champigny, se détendit brusquement, et sa tête roula lourdement sur le côté.

Comme il avait les yeux grands ouverts, c'est Charles de Monseignat qui eut le privilège de les lui fermer à jamais, prenant de vitesse monseigneur de Saint-Vallier. Il rabattit doucement ses paupières sur ses yeux, d'un geste empreint de tendresse. Ce pied de nez à l'évêque aurait beaucoup amusé Frontenac, s'il avait encore été de ce monde. Lorsqu'il devint évident que tout était terminé, on alluma de grands cierges et les prières pour le repos de l'âme du gouverneur recommencèrent de plus belle, entrecoupées çà et là de longs sanglots étouffés. Après plus de dix-huit années d'une administration houleuse, le vice-roi et gouverneur général du Canada venait de rendre les armes. Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac, avait vécu.

Montréal, été 1701

Ses conseillers s'étant finalement retirés, Louis-Hector de Callières se retrouva seul. Il s'effondra sur un siège dans sa chambre de parade et demeura ainsi un long moment, hébété, trop épuisé pour pouvoir bouger ne serait-ce que le petit doigt. Il s'était tellement dépensé ces derniers jours que sa goutte revenait le hanter de plus belle. Ses genoux et ses pieds le faisaient abominablement souffrir, mais il n'en avait rien laissé paraître, trop occupé qu'il était à tenter de gérer la crise qui avait éclaté entre les tribus. Il ne pourrait pas se reposer, du moins pas tant que l'abcès ne serait pas crevé et le traité de paix signé en bonne et due forme. Enfin, façon de parler, puisque les signatures que les Indiens des différentes nations apposeraient sur le parchemin – si jamais il parvenait à les en convaincre –, ne seraient rien d'autre, en vérité, que des gribouillis ayant forme d'animal ou d'objet courant, et dont on ne savait jamais s'ils avaient l'intention de les respecter, une fois rentrés chez eux. Mais Callières faisait l'impossible pour les amener à entériner cette paix et personne ne pourrait lui reprocher de s'être traîné les pieds dans ce dossier.

Le gouverneur général sonna son majordome. Ce dernier pénétra dans la pièce et déposa sur une table un plateau contenant une boisson froide et des sucreries. Il s'empressa d'aider son maître à enlever sa redingote, sa perruque et ses chaussures. L'humidité était si grande, en cette soirée d'août, que ses vêtements étaient imprégnés de sueur rance. Après qu'il eut passé une robe d'intérieur, il s'installa dans un large fauteuil et étendit ses pauvres jambes sur

le tabouret placé devant lui. Il avait de la peine à les bouger tant ses articulations étaient enflées. Il se dit que ce n'était plus qu'une question de jours, cinq ou six tout au plus, après quoi le sort en serait jeté. Malgré la conjoncture difficile, il se sentit quand même confiant de réussir, pour la première fois peut-être depuis le début de ces négociations.

Dehors, des dizaines de feux placés le long de la grève avaient été allumés au gré des attroupements. Le battement des tambours avait débuté dès la tombée du jour et se prolongerait probablement jusqu'au petit matin. Plus de mille trois cents Indiens venus des quatre coins du pays et issus d'une quarantaine de tribus étaient cabanés depuis plusieurs jours le long de la palissade entourant la ville. Ils étaient presque aussi nombreux que la population de Montréal et Callières, qui craignait les débordements, avait interdit qu'on leur fournisse la moindre goutte d'alcool.

Le gouverneur eut un soupir d'agacement. Le brouhaha constant le hérissait. Il ne comprenait pas comment faisaient les Indiens pour danser toute la nuit et négocier ensuite à tête reposée. Il est vrai que leurs délégués n'émergeaient généralement que tard dans la matinée et seulement après avoir fumé leur pipe à satiété, presque jusqu'à la nausée.

— Enfin, à Rome comme chez les Romains, fit-il avec philosophie.

Les Blancs avaient dû s'adapter aux mœurs des Indiens. Ces derniers avaient imposé leur façon de faire, leur type d'alliance et de politique, et les Français, comme les Anglais ou les Hollandais d'ailleurs, n'avaient eu d'autre choix que de s'y plier, tout en introduisant parfois quelques variantes propres à la diplomatie européenne. Il faut dire que Callières avait eu un grand maître en la matière. Il avait assez observé Frontenac pour apprécier sa façon de traiter avec les sauvages, son ouverture d'esprit, son intelligence des intérêts des différents protagonistes, de même que la fermeté sans concession qu'il avait déployée à l'égard de ses ennemis pour les amener à accepter une paix incluant tous ses alliés. Une approche dont Callières n'avait pas dérogé tout le long de ces négociations et qui finirait peut-être par lui porter chance. Il aurait souhaité bien des fois avoir Frontenac à ses côtés pour dénouer les intrigues, désamorcer les conflits, calmer les esprits perturbés par la brume du ressentiment ou de la peur, et sortir indemne de cette impasse qui menaçait la paix. Il lui semblait que les choses se seraient réglées plus rapidement si le vieux lion avait encore été à ses côtés.

S'il échouait, la paix risquait d'être renvoyée aux calendes grecques, ce qui était impensable. À la mort de Frontenac, Callières avait été nommé gouverneur général et vice-roi du Canada. Son frère, François de Callières, secrétaire particulier de Louis xiv et diplomate émérite qui venait de négocier le traité de Ryswick, avait pu voir le roi et obtenir le poste pour lui avant que le ministre Pontchartrain ne puisse soumettre la requête de son protégé,

Philippe Rigaud de Vaudreuil. L'envoyé de Callières avait pris la mer depuis les colonies anglaises, ce qui lui avait permis de gagner de précieuses heures sur son compétiteur.

Callières sourit encore à cette évocation. Il avait certes une feuille de route plus impressionnante que son jeune capitaine des troupes, et il aurait été inconvenant qu'on lui préfère quelqu'un qui n'avait aucune expérience administrative. Il ferait ses classes, comme lui, car en guise de consolation, le roi avait nommé le marquis de Vaudreuil gouverneur de Montréal.

Mais cela ne résolvait pas le problème immédiat, qui était de taille. Les Iroquois, qui avaient accepté lors de la trêve conclue l'été précédent de faire une paix générale avec les Français et tous leurs alliés, n'avaient ramené aucun prisonnier indien, comme ils s'étaient engagés à le faire. Cela avait suscité un tollé chez la partie adverse. Ils n'étaient accompagnés que de captifs français, alors que les nations alliées avaient ramené leurs esclaves iroquois et s'attendaient, en toute logique, à ravoïr aussi les leurs. Une omission – si on pouvait utiliser un pareil terme quand il s'agissait d'aussi fins politiques que les Iroquois – qui suscita une telle colère chez les alliés, que toute paix parut d'emblée impossible.

C'est dans ce contexte d'acrimonie que Callières et ses conseillers travaillaient au corps les tribus alliées, pour les convaincre de leur confier les prisonniers afin qu'ils fixent eux-mêmes les conditions de leur remise. Le grelot avait été accroché dès le début par Kondiaronk, le grand capitaine huron, qui s'était imposé dans cette affaire de la paix comme le véritable chef des tribus alliées. C'est lui qui avait soulevé le premier la question des captifs en déclarant, après l'ouverture de la traite:

— Souviens-toi, mon Père, que lorsque nous étions ici l'automne dernier, tu as dit aux Iroquois, chez qui plusieurs des nôtres sont captifs, de les conduire ici pour terminer la grande affaire de la paix. Tu nous as dit d'amener les prisonniers qui étaient chez nous. Tu peux constater que nous avons obéi à ta parole. Les Iroquois ont-ils fait de même? Non. Ils n'ont ramené que des Français et aucun de nos gens. Je t'avais prévenu, l'année dernière, qu'il fallait être prudent avec eux et exiger qu'ils conduisent ici d'abord les prisonniers de nos nations. Je t'avais dit qu'ils chercheraient à nous tromper. Ce sont des fourbes. Juge par toi-même ce qui en est.

Une intervention qui avait mis Callières dans l'eau chaude, parce qu'elle laissait supposer qu'il avait manqué de discernement et s'était fait rouler dans la farine par les Iroquois. Étonné de voir Kondiaronk soulever cette question alors qu'il s'était montré un allié si dévoué à la cause de la paix, il avait compris que ce dernier ne pouvait pas agir autrement parce qu'il s'était beaucoup entremis en faveur du retour des captifs. Il avait fait des pieds et des mains pour convaincre les tribus alliées de faire confiance aux Iroquois et de

ramener leurs esclaves avec eux. Pour se dédouaner, il renvoyait la responsabilité à Callières. Du coup, c'était lui, le gouverneur général, qui devenait fautif et assumait l'odieux de la situation. Comme il ne pouvait pas rabrouer le chef huron sans se mettre à dos un des piliers de la paix, Callières l'avait remercié d'avoir tenu parole et ramené ses prisonniers, tout en l'assurant qu'ils ne seraient remis aux Iroquois qu'à la condition qu'ils ramènent aussi les leurs.

Callières avala quelques biscuits et trempa les lèvres dans son jus de citron. Il avait pris l'habitude d'en consommer un verre chaque jour, parce que d'après un praticien qu'il avait consulté, ses problèmes de constipation s'en trouveraient rapidement soulagés. Un rituel qu'il accomplissait religieusement sans éprouver toutefois de réelle amélioration. Il haussa les épaules en se disant que les médecins se révélaient parfois plus ignorants que des charretiers.

En repensant aux paroles de Kondiaronk, il dut admettre qu'il avait peut-être péché par excès de confiance et n'avait pas suffisamment insisté auprès de ses ennemis pour qu'on récupère *tous* les prisonniers de guerre. Avait-il assez mis l'emphase sur cette question sensible lorsqu'il avait envoyé le père Bruyas, Maricourt – le frère de Pierre Le Moyne d'Iberville – ainsi que Chabert de Joncaire chez les Iroquois pour récupérer les prisonniers français? Il n'en était plus certain à présent. Peut-être était-il responsable, après tout, de l'impasse actuelle? Il se demanda si Frontenac aurait fait la même erreur et il se mit à en douter.

Quoi qu'il en fût et même s'il s'agissait de s'attaquer à la quadrature du cercle, Callières se promit de persévérer. Il revit par la pensée tout le chemin parcouru depuis la mort de Frontenac et dut reconnaître que malgré les défauts de l'homme, il avait vu juste et sa politique indienne était sensée. Callières avait marché dans un chemin déjà balisé de longue date, ce qui ne voulait pas dire que la victoire était acquise pour autant. Mais il avait refusé systématiquement, comme l'avait fait le vieux comte, de négocier avec les Iroquois sans inclure les alliés dans la paix, en exigeant leur présence lors des négociations, et en insistant pour que la paix soit signée à Montréal et non à Albany. En considérant les cinq tribus comme une nation souveraine et en exigeant qu'elles viennent signer la paix, il créerait un précédent diplomatique qui jouerait en faveur des Français dans la question de la suzeraineté des territoires iroquois. Il avait aussi insisté, comme Frontenac l'avait fait durant ses dernières années, pour que le gouverneur de la Nouvelle-France agisse comme médiateur entre les nations sauvages. Ce faisant, il contrerait l'influence anglaise auprès des Iroquois et légitimerait l'empire français en Amérique. Une logique que son prédécesseur avait imposée par la force et l'habileté, et que Callières suivait à la lettre.

Callières avait également refusé de désarmer les tribus indiennes à la suite du traité de Ryswick, comme le lui ordonnait le roi, d'abord parce que cela les aurait dressées contre la Nouvelle-France, et ensuite parce c'était impossible d'asseoir une autorité quelconque sur des tribus aussi lointaines et turbulentes. Il n'avait pas obtempéré non plus à la volonté royale lui enjoignant de livrer les prisonniers iroquois aux Anglais. Il n'entendait les remettre qu'aux Iroquois eux-mêmes et à la condition qu'ils s'engagent à ramener les leurs aux alliés.

Mais les Anglais ne s'étaient pas croisés les bras non plus depuis trois ans. Bien au contraire. Callières savait qu'ils avaient usé des mêmes armes que d'habitude pour faire pression sur les Iroquois: chantage, menaces de guerre et de suspension d'aide, manipulations de toutes sortes pour les empêcher de faire la paix avec les Français, interdiction d'aller en Nouvelle-France ou de tenter de ravoier leurs prisonniers sans passer par eux, distributions de présents à partir de fonds votés par les lords de Londres, etc. Tout avait été utilisé par les douze colonies qui craignaient comme la peste la perte de leur glacis défensif contre la Nouvelle-France et son réseau de tribus alliées.

Et pour compliquer les choses, la maladie sévissait parmi les Indiens, particulièrement chez les Hurons et les Outaouais, ceux sur qui Callières comptait le plus pour terminer cette affaire. Plusieurs guerriers étaient arrivés malades à Montréal, souffrant de fièvres et de douleurs à la tête et à l'estomac, alors que d'autres étaient morts le long de la route, ce qui en avait incité plusieurs à rebrousser chemin. Il s'agissait peut-être de la résurgence d'une grippe qui avait frappé la population quelques mois auparavant, encore qu'il était impossible de dire si c'était la même affection. Callières avait bien tenté de les rassurer en leur offrant de faire venir des médecins ou de confier les plus malades aux hospitalières, mais son offre avait été rejetée avec effroi. Les sauvages semblaient se méfier des Blancs et certains avaient même laissé entendre sous terre que s'ils étaient malades, c'était parce qu'on leur avait jeté un mauvais sort. Une accusation récurrente qui reposait sur la croyance que les Européens utilisaient la sorcellerie pour les rendre malades ou les faire mourir.

— Nous verrons bien demain ce qu'il adviendra. Ne dit-on pas qu'à chaque jour suffit sa peine? murmura Callières d'une voix un peu éteinte par la fatigue et les douleurs qui l'accablaient.

Comme les conseils particuliers avec les représentants des différentes nations se continuaient le lendemain matin, Callières s'empressa de se préparer pour la nuit. Il s'enfonça des bouchons dans les oreilles pour échapper aux cris, aux piétinements rythmés et au roulement continu des tambours qui battaient frénétiquement juste sous ses fenêtres. Il avait un besoin urgent de dormir et, la fatigue aidant, il finit pas se laisser glisser dans



Callières avait déjà reçu les ambassadeurs des Outaouais, ses alliés les plus puissants à ce jour, et il avait rencontré les Hurons, les Missouris, les Poutéouatamis et d'autres aussi. En ce matin du 25 juillet, il s'apprêtait à tenir un conseil particulier avec les Iroquois. Il va sans dire que la question des captifs fut rapidement soulevée.

Le vieux chef tsonontouan Tekanoet, un homme si âgé que sa peau flétrie pendait de toutes parts sur son ossature, prit d'emblée la parole. Les siens avaient été si critiqués par les alliés dans les rencontres précédentes que l'ambassadeur sentit le besoin de les justifier.

— Notre peuple a fait de nombreux captifs chez vos alliés, mon Père, s'empressa-t-il de dire, mais vous avez remarqué qu'ils ne sont pas avec nous aujourd'hui. Sachez que la plupart ont été adoptés il y a plusieurs années déjà, alors qu'ils n'étaient que de jeunes enfants. Leurs mères ne pouvaient pas se résoudre à les voir partir et nous ne pouvions pas les forcer à nous suivre.

Cette excuse parut si faible à Callières qu'il ne put s'empêcher de rétorquer :

— Ces raisons me semblent fort mauvaises puisque nos alliés ont dû surmonter les mêmes difficultés. Pourtant, eux, ils ont ramené des prisonniers. Nous avons convenu l'année précédente que *tous* les captifs devaient être conduits à Montréal pour être remis à leurs nations respectives lors de la ratification du traité. Pourquoi ne vous êtes-vous pas pliés à cette obligation ?

Dès que les pères Garnier et Enjalran eurent traduit les propos du gouverneur, des grognements de satisfaction et des applaudissements nourris s'élevèrent dans les rangs alliés. Les Iroquois, pour leur part, parurent fort embarrassés. Ils se consultèrent durant de longues minutes, visiblement mal à l'aise. Puis Tekanoet se retourna pour prendre à nouveau la parole et affirmer :

— Si nous n'avons pas ramené les captifs de vos alliés, c'est parce que *vos* trois ambassadeurs n'ont pas soulevé cette question lorsqu'ils sont venus chez nous. Ils n'ont demandé *que* le retour des captifs français.

Cette explication suscita des réactions de surprise parmi l'assistance. Des murmures outrés s'élevèrent de part et d'autre. Le ton employé par le délégué était plein d'assurance et pouvait être trompeur. Une pareille déclaration visait carrément à semer le doute dans l'esprit des alliés, une tactique souvent utilisée pour ébranler la confiance déjà fragile de ces peuples vis-à-vis des Français. Car cela laissait entendre que le chevalier de Callières aurait

délibérément négligé les intérêts de ses alliés, ce qui s'apparentait à une trahison pure et simple. Les propos de Tekanoet avaient de quoi surprendre et plusieurs se demandèrent s'il n'avait pas pour but de faire avorter les négociations de paix.

Un lourd malaise s'installa, qui fut heureusement rompu par une intervention salutaire du sieur de Joncaire, adopté par les Iroquois plusieurs années auparavant. Il commença par exposer clairement les instructions données par le gouverneur aux émissaires envoyés chez les Iroquois. Il fut assez habile pour ne pas accuser Tekanoet d'avoir menti et il eut l'intelligence de s'attribuer plutôt la faute, en déclarant avoir négligé d'exiger que les Iroquois ramènent aussi les captifs alliés. Alors, il se tourna vers eux et ajouta, sur un ton lourd d'émotion :

— J'ai failli à mon devoir et j'ai honte. Je suis votre fils. Allez-vous me laisser porter seul le fardeau de cette faute ? Si vous m'aimez, vous ne manquerez pas de m'aider à sortir d'une situation aussi embarrassante.

On aurait pu entendre une mouche voler. La stupéfaction fut générale et chacun retint son souffle pour voir comment on allait se tirer d'une pareille impasse.

Les délégués des nations iroquoises discutèrent longtemps à voix basse avant de s'entendre sur une position commune. La situation était délicate et la demande de Joncaire était pour le moins inusitée. Le vieil ambassadeur finit pourtant par se relever et par admettre, le regard planté droit dans celui de Callières :

— Nous avons eu tort de ne pas venir avec les prisonniers des nations qui te sont alliées, comme nous le devons. Nous sommes prêts à faire ce que tu voudras pour réparer cette faute, mon Père. Tu sais que nous n'avons pas l'esprit mal fait.

La voix de Tekanoet s'était légèrement brisée sur ces dernières paroles, ce qui témoignait de la difficulté que représentait pour les Iroquois l'aveu public d'une faute, surtout que ce n'était pas une tribu spécialement portée sur les *mea culpa*. Mais les circonstances et la sagesse politique exigeaient des compromis pour mettre enfin un terme à la cruelle guerre que leur livraient les alliés, et qui les décimait jour après jour.

Callières était demeuré silencieux. Il attendait prudemment la suite des événements. Il était clair que l'intervention de Joncaire lui sauvait la mise. Des doutes s'élevèrent néanmoins dans les esprits. Jusqu'à quel point Joncaire avait-il dit la vérité ? Et le gouverneur avait-il fait passer les intérêts de ses alliés après ceux des Iroquois ?

En dépit de cet aveu de culpabilité, l'amertume était profonde chez les alliés qui s'estimaient lésés et d'une certaine façon floués. L'idée se répandit dans leurs rangs que mieux valait s'en retourner avec les prisonniers plutôt

que de ratifier une paix qui n'était qu'un traquenard. Les conciliabules secrets se multiplièrent, dès lors, et laissèrent présager l'échec des négociations. Si on se rendait à une telle extrémité, la guerre, que Callières tenait à éviter à tout prix, reprendrait inévitablement. Dans l'espoir de dénouer l'impasse, il convoqua une nouvelle rencontre avec les Hurons.

Cette fois, elle eut lieu dans la résidence même du gouverneur. Callières souhaitait que l'intervention de Kondiaronk calme les esprits agités, mais il déchantait lorsqu'il vit le vieux chef s'avancer dans la pièce. L'homme était pâle et avait les yeux vitreux, et sa démarche languissante indiquait qu'il était très atteint par la maladie. C'est avec difficulté qu'il se traîna jusqu'au siège qu'on lui réservait. Comme il apparut qu'il n'était pas prêt à prendre la parole, c'est Quarante Sols, le chef huron de la rivière Saint-Joseph, qui parla en son nom. Il répéta quelques banalités et émit deux ou trois évidences, en attendant visiblement que Kondiaronk ait assez repris ses esprits pour le remplacer.

Tous les yeux étaient pourtant tournés vers ce dernier, qui vacillait sur le siège qu'on lui avait donné. Il suait à grosses gouttes et paraissait dévoré par la fièvre. Il s'évanouit quelques secondes et son corps s'inclina sur le côté. Voyant qu'il risquait de s'affaler sur le sol, son frère le saisit à bras le corps. Tous ceux qui étaient présents s'inquiétaient pour la santé du chef. Callières lui fit apporter un fauteuil plus confortable dans lequel il put s'adosser, et on lui fit boire un peu de vin pour le renforcer. Il parut enfin reprendre contenance, mais il ferma les yeux comme s'il voulait dormir. Quand l'orateur eut terminé sa harangue, Kondiaronk manifesta son désir de prendre la parole.

Il s'exprima d'abord d'une voix si faible que pendant un certain temps on ne comprit rien à ses paroles. Puis le mince filet de voix se raffermir et les mots furent davantage intelligibles. Il parla longuement, malgré son état languissant, et on l'écouta avec un respect sacré. Il fit d'abord l'historique de l'alliance qui s'était établie avec les Français dès leur arrivée dans ce pays, en rappelant avec pertinence comment ceux-ci avaient manqué à quelques reprises à leurs engagements, en plaçant leurs propres intérêts avant ceux de leurs alliés. Mais il précisa que les siens avaient quand même tenu bon et étaient demeurés dans l'alliance, en dépit de tout. Il parla ensuite avec nostalgie du comte de Frontenac qu'il tenait en haute estime, faisant part de la tristesse qu'il avait éprouvée à sa mort. Il insista sur la confiance qu'il avait placée en cet homme, qui avait toujours promis une paix qui tiendrait compte des intérêts de *tous*. Était-ce une pierre dans le jardin de Callières?

Il s'arrêta de parler et l'on craignit qu'il ne retrouve pas assez de forces pour continuer. Mais il reprit avec plus de vigueur et une détermination qui tenait de l'héroïsme, dans son état.

— J'ai pleine confiance en notre Père, renchérit-il en fixant Callières dans les yeux, puisqu'il a souvent indiqué sa volonté de suivre la voie de son

prédécesseur. Une confiance qui m'a incité à intervenir fortement en faveur de la paix. J'ai informé tous les chefs des nations alliées des résultats du conseil général de l'année dernière. Je les ai persuadés de ne pas prêter attention aux rumeurs de maladie qui couraient et de venir écouter ta parole. Onanguicé, le chef des Poutéouatamis, croyait que nous nous avançons trop en amenant avec nous tous les prisonniers iroquois, et plusieurs partageaient ses sentiments. J'ai offert des présents à ce chef pour le convaincre de mettre ses appréhensions de côté et de descendre avec moi à Montréal, lui promettant qu'il aurait lieu d'être content. Il se décida à me suivre et d'autres nations firent de même...

Le vieillard marqua une autre pause. L'effort surhumain qu'il faisait pour rassembler ses idées et continuer sa palabre faisait pitié à voir. On souffrait avec lui. Après un assez long temps, il finit par reprendre:

— Voilà ce que j'ai fait pour mon Père. J'ai envoyé un collier de porcelaine aux Iroquois pour leur faire savoir que tu étais maître de la paix et de la guerre, et que tu mangerais toi-même le premier qui romprait la paix. Que pouvais-je faire... d'autre pour tes intérêts, mon Père? La robe noire – le père Enjalran – que tu as envoyée à Michillimakinac pourra te confirmer tout ce que je viens de dire.

Le jésuite Enjalran, qui servait de truchement, hocha la tête à plusieurs reprises pour signifier que le chef huron disait vrai.

— Pourtant, reprit tristement le vieux sage, nous... avons été... trompés.

Son débit se fit plus lent et plus espacé.

— Nous avons... été trompés par... ces fourbes... d'Iroquois. Nous... t'avons ramené... onze esclaves. Qu'ont fait... les Iroquois? Rien... et... tu le... sais bien.

Et l'homme se tut. Il s'affala sur son dossier, complètement inerte. On comprit qu'il ne parlerait plus. La tristesse et la déception se lisaient dans ses yeux. On aurait dit qu'il ne se pardonnait pas d'être tombé dans le piège tendu par ses ennemis. Peut-être regrettait-il d'avoir accordé trop facilement sa confiance, lui qui avait toujours été un homme prudent et avisé...

Les Hurons et les Outaouais avaient écouté le discours avec attention et la tristesse de leur chef semblait avoir déteint sur eux. La peur de le voir disparaître les étreignait. Pour secouer la lourdeur qui s'installait et enfoncer son clou, le gouverneur prit à son tour la parole d'un ton énergique, en s'adressant tout particulièrement à Kondiaronk.

— Je remercie Quarante Sols et Kondiaronk pour l'expression de leurs bons sentiments et je tiens à leur rappeler que les intérêts des Hurons sont les nôtres. La paix sera le lien qui nous attachera encore plus étroitement, car la guerre vient parfois à bout des amitiés les plus fortes. J'ai formulé de grands reproches aux Iroquois. Comme ceux-ci ont reconnu leurs torts devant vous

tous, je vais envoyer des Français chez eux pour libérer les captifs qui veulent rentrer dans leur pays. Entre-temps, je vous demande de bien vouloir me laisser les prisonniers iroquois qui sont venus avec vous.

La proposition suscita un murmure parmi l'assistance. On ne s'y attendait pas. Les Hurons se consultèrent pendant plusieurs minutes et, finalement, Quarante Sols répondit au nom des autres que cette requête demandait plus ample réflexion.

Callières serra les dents et réussit à réprimer une grimace de contrariété. Il s'était attendu à une acceptation sans condition, mais il constatait que ses alliés n'étaient pas aussi malléables qu'il l'aurait souhaité. L'inquiétude l'envahit. Il craignait que, faute de consensus, la paix devienne impossible.

Pour l'heure, c'était surtout l'état de Kondiaronk qui occupait les esprits. Comme il était trop faible pour marcher, Callières donna l'ordre qu'on le transporte dans son fauteuil jusqu'à l'Hôtel-Dieu. Il assura les siens que les sœurs hospitalières en prendraient grand soin. La mort dans l'âme, les Indiens se résignèrent à y conduire le malade.



Callières ne fut pas surpris lorsqu'il apprit que Kondiaronk était mort à l'Hôtel-Dieu vers les deux heures du matin, cette nuit-là, en dépit des soins attentifs qu'on lui avait prodigués. Il s'y attendait. La veille, le vieux chef paraissait si accablé par la maladie que c'était déjà un miracle qu'il ait pu parler si longtemps. Les religieuses proclamèrent qu'il était mort en bon chrétien et pourvu de tous les sacrements. Callières fut chagriné par la nouvelle. Il avait eu maintes occasions d'apprécier l'homme, non seulement à cause de sa verve et de sa grande intelligence, mais aussi parce que c'était un précieux allié et un diplomate d'une exceptionnelle habileté. Il jouissait d'une grande influence parmi les sauvages et sa réputation de sage dépassait les frontières de sa tribu, sans compter que c'était celui de ses alliés qui s'était le plus entremis en faveur de la paix. Callières trouvait néanmoins que cette mort tombait mal et risquait d'envenimer la situation. Les tribus alliées marcheraient-elles dans les traces du chef huron ou se laisseraient-elles influencer par les forces opposées à la paix? Bien malin celui qui aurait pu le dire. Dans l'immédiat, et comme Kondiaronk avait la stature d'un chef d'État, le moins qu'il pouvait faire pour apaiser les esprits était de lui organiser de belles funérailles.

Callières eut un nouveau sujet d'inquiétude lorsqu'il apprit par des officiers la teneur des bruits qui couraient par toute la ville. L'annonce du décès de

Kondiaronk avait provoqué une panique si forte chez les sauvages hospitalisés, qu'ils avaient pris leurs jambes à leur cou et fui l'hôpital à la fine épouvante, sans demander leur reste. Ceux qui pouvaient encore marcher s'étaient traînés dehors et on avait transporté les autres à dos d'homme, pour les éloigner au plus vite de ces lieux maudits. Ils étaient convaincus que les Français avaient comploté de les réunir à Montréal pour les empoisonner et les faire tous mourir. La rumeur avait pris des proportions inquiétantes. Un des chefs outaouais de la nation du Sable, Outoutagan dit Le Blanc, parce qu'il avait hérité de la peau très blanche de sa mère, fit courir le bruit que Callière lui-même était un faiseur de maléfices qui savait des charmes et des moyens de les conjurer. Il n'en fallut pas davantage pour que les chefs hurons demandent au père Enjalran, missionnaire jésuite, d'intercéder pour eux auprès des sulpiciens, seigneurs et curés de l'île de Montréal, pour conjurer le mauvais sort. Ils les voyaient comme les seuls mages assez crédibles et puissants pour combattre la maladie et la mort installées dans la ville.

Callières avait été sidéré lorsqu'il avait eu vent de cette histoire. Et le comble, c'est qu'on le prenait pour un sorcier! Lui que la magie noire et la sorcellerie horripilaient profondément et qui tenait ceux qui s'y livraient pour des esprits faibles et dérangés. Il fallait dire que cette épidémie de grippe s'attaquait surtout aux Hurons et aux Outaouais, alors que le mal avait épargné jusque-là les autres tribus, ce qui avait de quoi étonner. Les malades se comptaient par dizaines dans leurs rangs, même qu'un autre chef huron d'envergure, Houatagrandi, le second après Kondiaronk, était mourant, à ce qu'on racontait. Il avait entendu dire que Chichicatalo[23], le chef des Miamis, était également touché. C'était une inquiétante hécatombe.

Callières repensa à l'épidémie de grippe qui avait sévi à Montréal, l'automne précédent. Elle avait fait des ravages et pas une famille n'avait été épargnée. Le mal s'annonçait par un mauvais rhume, auquel s'ajoutait une fièvre ardente, accompagnée de douleurs de côté. Des symptômes qui ressemblaient à s'y méprendre à ceux éprouvés par les malades actuels, avec la différence qu'ils étaient plus gravement touchés. Il y avait déjà plusieurs morts parmi eux. Mais Callières comprenait mal comment une épidémie d'hiver, apparemment résorbée, pouvait ressurgir avec autant de force en plein été. Il pensait qu'il devait s'agir d'une nouvelle affection. Mais alors, pourquoi les Indiens étaient-ils les seuls touchés par ce nouveau fléau et pas les habitants de la ville? Et pourquoi les sauvages se trouvaient-ils toujours plus affectés par les maladies que les Blancs? Personne, à sa connaissance, ne pouvait fournir d'explication satisfaisante de cet étonnant phénomène, et il aurait donné sa chemise pour en comprendre la cause.

Il finit par hausser les épaules, dans un geste d'impuissance. Il abandonna ses réflexions. Il avait assez de questions concrètes à résoudre dans l'immédiat

pour ne pas perdre son temps avec des problèmes insolubles. S'il était certain d'une chose, c'était bien de l'urgence de faire taire ces clabaudages corrosifs et d'apaiser les esprits échauffés avant qu'il ne soit trop tard. Il décida d'abord de se rendre chez les Hurons, pour être le premier à leur offrir ses condoléances. Il envoya aussitôt quérir l'intendant Champigny pour qu'il l'accompagne.

Le jour se levait à peine lorsque Callières sortit de chez lui. L'extraordinaire luminosité qui émanait de ce petit matin d'août l'impressionna agréablement. La ville baignait dans une atmosphère crépusculaire, tout à la fois rosée et diaphane, qu'une conjonction particulière de ciel, de soleil et de nuages rendait possible. Au loin, le fleuve irisé était nappé d'une poudre miroitante qui se déplaçait au gré des vents. Callières se prit à regretter de devoir gâcher une si belle journée avec des funérailles.

Lorsque Champigny le rejoignit, il lui prit tout naturellement le bras, pour veiller à ce qu'il ne tombe pas, et coordonna son pas au sien. On aurait dit deux conspirateurs soudés par une cause commune. Mais les apparences étaient trompeuses, car les deux hommes ne s'aimaient guère. La suffisance et l'autoritarisme de Callières, qui ne manquait jamais une occasion de faire sentir son pouvoir à ses subordonnés, irritaient. Il s'était fait de nombreux ennemis et Champigny avait peine à le supporter. Callières s'était d'ailleurs montré parfaitement odieux à son égard parce qu'il avait encouragé la candidature de Vaudreuil, au poste de gouverneur général. Il avait fait âprement pression sur le conseil souverain pour le forcer à consigner ses lettres de provision, comme gouverneur intérimaire, alors que c'était inutile. Du vivant de Frontenac, les disputes entre les deux hommes étaient moins acidulées parce que ce dernier faisait office de tampon entre eux, mais depuis sa disparition, les frictions étaient plus directes et plus frontales. Et Callières était terriblement ombrageux. Il prenait la mouche pour tout et se disputait sans cesse avec les officiers ou les religieux pour de mesquines questions d'étiquette et de préséance. Champigny se surprenait même parfois à regretter le vieux comte, c'était dire à quel point leur duo actuel était bancal. Mais il avait tellement à cœur le succès des négociations qu'il faisait tout son possible pour aplanir leurs dissensions et mettre de l'eau dans son vin.

Comme la maison et les jardins de Callières occupaient une bonne partie de la pointe formée de la rencontre du fleuve Saint-Laurent et de la petite rivière Sainte-Anne, les sauvages avaient monté leur campement dans la plaine située un peu plus à l'ouest. Il s'agissait d'un terrain d'une quarantaine d'arpents qui servait normalement de commune et était largement suffisant pour loger les visiteurs. Un gros détachement de gardes et d'officiers, auquel s'était joint le père Garnier, mandé à titre d'interprète, se dirigea de ce côté en ouvrant la route au gouverneur et à l'intendant. Le campement des Hurons était tout

proche et Callières en bénit le ciel, car ses jambes gonflées ne lui permettaient plus de marcher sur une longue distance. Le groupe chemina parmi une agglomération de cabanes d'écorce dressées le long des palissades et recouvertes de branches d'arbres, destinées à protéger du soleil ceux qui y prenaient place. Elles semblaient avoir été montées là sans ordre apparent, alors qu'elles étaient regroupées en fonction des clans et des tribus. Des feux étaient déjà allumés, sur lesquels des femmes préparaient le repas matinal. Plus loin, le long de la grève, des enfants se poursuivaient en criant à tue-tête. Hormis cela, il y avait peu d'animation, car il était encore tôt. La petite délégation finit par déboucher sur un terre-plein devant lequel se trouvait le campement de Kondiaronk: les pleurs et les lamentations qui montaient de l'habitable ne laissaient aucun doute quant à l'identité de leurs occupants.

Le père Garnier annonça la présence du gouverneur et de l'intendant, et on les pria d'entrer. Un homme grand, tout matachié et couvert de cicatrices, se leva et vint saluer les arrivants. C'était un des frères de Kondiaronk. Il y avait aussi ses deux fils, ses autres frères, ses neveux, son épouse, ainsi que d'autres guerriers. Le défunt était étendu sur des peaux de castor posées à même le sol et on l'avait recouvert d'un linceul, qui ne laissait que la tête à découvert. Les gens étaient accroupis autour de lui et le veillaient avec recueillement. Ils avaient la mine sombre, l'œil rougi, et se trouvaient dans un état de grande prostration. La détresse de ces Hurons, qui perdaient non seulement un parent mais un chef d'une valeur inestimable, était pénible à voir.

Deux guerriers enlevèrent le linceul et commencèrent à habiller la dépouille. Ils se tournèrent vers les nouveaux arrivants, l'air d'hésiter sur la marche à suivre, quand l'interprète leur dit que le gouverneur général ne prendrait la parole que lorsqu'on aurait fini d'apprêter le corps. Ils se remirent donc à la tâche. Ils firent endosser à Kondiaronk une chemise blanche et un grand capot, dont lui avait fait présent Callières. Ils lui enfilèrent ensuite des mitasses et le chaussèrent de souliers sauvages. Ainsi apprêté, il serait en meilleure posture pour recevoir les éloges. Callières prit alors la parole et dressa le panégyrique du défunt, dont il parla en termes élogieux pendant de longues minutes. Garnier traduisait au fur et à mesure. Il souligna son mérite et son esprit de chef, son intelligence et sa sincérité, et salua aussi son courage et sa détermination. Il reconnut en lui le meilleur de ses alliés et se dit très attristé par la perte d'un chef aussi estimé. Il dit aussi que son départ créerait un vide que personne ne pourrait combler. Pour donner du poids à ses paroles et honorer le chef disparu, Callières prit l'épée à pommeau d'or que lui tendait un officier et il la déposa solennellement à gauche de la tête du chef, comme les jésuites le lui avaient conseillé. Des pleurs convulsifs, qu'on tentait d'étouffer, éclatèrent alors de partout à la fois.

Monsieur de Champigny s'approcha à son tour et prononça quelques mots

pour rendre hommage au défunt. Il lui posa sur la tête un chapeau orné d'un plumet rouge, comme ceux que Kondiaronk avait toujours affectionnés. Callières leur annonça ensuite qu'il allait organiser des funérailles nationales et il les invita à y assister, le jour suivant. Puis la délégation française se retira dans ses quartiers. Par déférence pour le mort, Callières laissa une partie de sa garde personnelle devant sa cabane.



Sur le chemin du retour, le père Garnier parla du sens de la mort chez les Indiens:

— C'est un rite de passage et un des moments les plus importants de leur vie, leur expliqua-t-il, et les morts dont on n'a pas préparé adéquatement les funérailles peuvent gâcher la vie des proches et celle de toute la communauté. Le défunt devient tabou parce qu'il peut être souillé, de même que ses effets personnels, et la seule façon de tout purifier consiste à bien célébrer le deuil et les funérailles. Comme le décès de Kondiaronk n'entre pas dans la catégorie des «bonnes morts», puisque certains prétendent qu'on l'a empoisonné, il importe de soigner particulièrement le cérémonial. Cela constitue un véritable rituel de purification.

— Ne vous inquiétez pas, mon père, nous ferons cela en grande pompe. Jamais un de leurs chefs n'aura été porté en terre de cette façon, je vous le promets, lui rétorqua Callières.

Il était néanmoins inquiet et n'avait aucun moyen de savoir quel impact sa prestation aurait sur les Hurons. Avait-il réussi à apaiser une partie de leurs craintes et à les mieux disposer en faveur de la paix? Il ne le saurait que le surlendemain, lorsqu'il reprendrait les négociations. Pour l'heure, il devait s'attacher à organiser des funérailles qui passeraient à l'histoire.



Dans l'après-midi, les Iroquois allèrent à leur tour rendre hommage au chef huron et «couvrir le mort», selon leur expression. Ils se présentèrent en groupe. Soixante guerriers s'avancèrent en ordre et au pas, d'un air grave. Leur chef, Tekanoet, fermait la marche et pleurait la mort de Kondiaronk de façon ostentatoire, comme le faisaient autrefois les pleureuses antiques. C'était comme s'il déplorait la perte d'un ami très cher, alors que les deux

hommes n'étaient pas particulièrement proches. Les quelques délégués invités à pénétrer dans l'habitable s'assirent en cercle autour du mort, comme les Hurons l'avaient fait précédemment. Leur chef resta debout et se lamenta pendant un bon moment. Lorsqu'il jugea que c'était suffisant, il s'assit à son tour et laissa Aouenano prendre la parole, au nom des nations iroquoises.

Cette démarche importait beaucoup pour les Iroquois. La mort d'un chef de la stature de Kondiaronk était une occasion en or de marquer leur solidarité, tout en insistant sur la nécessité d'arriver à faire la paix. Aouenano le traduisit bien lorsqu'il offrit aux Hurons trois cordons de porcelaine pour essuyer les larmes, dégager la gorge et guérir leurs maux. Il leur donna ensuite un superbe collier de perles pourpres et blanches par lequel il leur demandait de rester fermes dans leur désir de paix, de marcher dans les traces de Kondiaronk, qui avait tant fait pour la conclure, et de ne faire avec eux qu'un seul corps.

— Il nous faut accomplir la volonté d'Onontio, qui est que nous vivions tous en paix, affirma-t-il enfin.

Et il offrit un dernier collier avec lequel il couvrit le mort. Après quoi, ils se retirèrent tous.

D'autres délégations se présentèrent successivement pour marquer leur solidarité et accomplir le rituel des condoléances, si important dans ces sociétés. À défaut de donner des porcelaines, certains donnèrent des chaudières, d'autres des gamelles, de la poudre ou du plomb, selon leurs moyens. La journée du 2 août fut employée essentiellement à ce genre d'activités. Dans la soirée, les Hurons rapportèrent le corps de leur chef à l'hôpital, comme ils l'avaient promis aux hospitalières en allant le cueillir le matin même. Dans leur esprit, c'était leur faire un honneur mérité. Charlotte Gaillard, une hospitalière témoin de l'événement, raconta aux gardes de Callières qu'on leur avait amené la dépouille de Kondiaronk sur les huit heures du soir, parée de tous ses ornements, mais qu'elle était bien puante... Ne sachant trop que faire du corps, les religieuses l'avaient fait mettre dans la cour pour la nuit, en attendant que les Hurons viennent le reprendre pour la cérémonie du lendemain.



Champigny, Vaudreuil, Courtemanche, Joncaire, de même que les pères Bruyas, Garnier, de Lamberville et Enjalran, arrivèrent tôt chez Callières, ce matin-là. Ils avaient pour mission de le conseiller et de l'assister dans la préparation des funérailles. Ils se séparèrent dès qu'on eut arrêté la marche à suivre et distribué les tâches. Il y avait beaucoup à faire et la journée

s'annonçait longue.

Cette cérémonie devait prouver de façon retentissante toute l'estime que les Français avaient pour Kondiaronk et le peuple huron. Callières espérait aussi par ce moyen faire taire une fois pour toutes les rumeurs malveillantes qui avaient surgi quant au prétendu rôle qu'il aurait joué dans cette mort. Il espérait enfin que l'éclat de la cérémonie remplacerait les esprits et disposerait mieux les alliées à accepter les conditions de la paix et à lui remettre les prisonniers. Sachant à quel point les grands déploiements et les rituels majestueux impressionnaient les sauvages, il mita sur une cérémonie qui copierait l'opulence, l'ostentation et le faste de Versailles, afin de vaincre les dernières réticences. Il s'entendit avec l'évêque et le curé de la paroisse pour que la messe de funérailles ait lieu dans la belle église paroissiale, car le défunt était mort en chrétien, pourvu des derniers sacrements.

Tout débuta vers les dix heures du matin par une journée de grande chaleur, adoucie d'une forte brise. Le gouverneur et l'intendant entamèrent côte à côte leur marche solennelle en se dirigeant vers l'église Notre-Dame, où aurait lieu le service. Ils avaient revêtu des justaucorps galonnés d'or et bardés de boutons d'argent, et leurs gardes arboraient des livrées neuves. Dès qu'ils se mirent en marche, le glas sonna lugubrement du haut du clocher. Son tintement lent et régulier, battu sur une seule note, donnait froid dans le dos. La grosse cloche retentit d'abord neuf fois pour indiquer qu'il s'agissait d'un homme, puis un nombre de fois égal à l'âge du défunt. Elle sonnerait ainsi pendant des heures et en continu jusqu'à ce que le corps soit sorti de l'église et conduit au cimetière. Les marcheurs synchronisèrent leurs pas au rythme des cloches.

Quelques minutes plus tard, un imposant cortège funèbre quitta le campement situé à l'extérieur de l'enceinte et prit la direction de l'église. Les habitants de la ville se pressaient tout le long du parcours et se signaient dès qu'ils voyaient paraître les premiers marcheurs, puis le cercueil.

À la tête du cortège se trouvait monsieur de Saint-Ours, premier capitaine des troupes de la Marine. Il remplaçait Vaudreuil, nommé gouverneur de Montréal. Il était accompagné de soixante soldats qui marchaient au pas militaire, dans un synchronisme parfait. Derrière eux avançaient seize guerriers de la nation huronne, le visage complètement peint en noir, en signe de deuil. Ils défilaient quatre par quatre et portaient leur fusil sous le bras. Leur visage était grave et leur démarche, lente et solennelle. Venaient ensuite les membres du clergé: des prêtres séculiers, des récollets et des jésuites portant des christes en croix et des effigies de la Vierge et du Sacré-Cœur. Ils précédaient les six chefs de guerre hurons qui portaient le cercueil de Kondiaronk. On l'avait recouvert d'une toile noire sur laquelle on avait déposé des fleurs, l'épée offerte par le gouverneur général, le chapeau à

plumet rouge de l'intendant, et un hausse-col d'argent. Les porteurs étaient tous habillés d'une chemise blanche impeccable et de mitasses, constituées d'un pagne et de jambières montant jusqu'aux hanches et attachées avec des lanières de cuir. Tous les membres de la famille de Kondiaronk marchaient derrière le cercueil dans un silence recueilli. Plusieurs courbaient la tête et leur visage était marqué par la tristesse. Ils étaient suivis des représentants des nations huronnes et outaouaises. Enfin, fermant le cortège funèbre, cheminaient madame de Champigny, monsieur de Vaudreuil, le gouverneur de Montréal, et l'ensemble des officiers des troupes de la Marine.

Le défilé se déroula au son du glas jusqu'à l'église Notre-Dame, dont tout l'intérieur était paré de noir et où attendaient le gouverneur général et l'intendant. Le cercueil du grand chef fut placé sur un catafalque, tout à l'avant de l'église pleine à craquer. Le service se déroula en grande pompe, avec l'orgue, les nombreux chants grégoriens, les solistes et le chœur. Tous les dignitaires, les officiers, les prêtres, les Indiens christianisés et ceux de la famille du défunt s'y trouvaient. Le prêche fut prononcé par monseigneur l'évêque qui fit un très beau sermon, où les qualités de chef, de fin diplomate et d'excellent chrétien de Kondiaronk furent glorifiées comme jamais. Après la cérémonie, les soldats et les chefs des différentes nations se placèrent en haie d'honneur devant l'église, pour saluer le départ du cercueil vers le cimetière de deux salves de fusil, doublées de celles du canon. Le même cérémonial se répéta lorsque le corps fut inhumé.

Une fois que tout fut terminé, le sieur de Joncaire, dépêché par le gouverneur général, se rendit tout de suite auprès des Hurons pour leur remettre de superbes colliers de porcelaine. Il s'adressa à eux dans leur langue, qu'il maîtrisait aussi bien que l'iroquois. L'homme était connu pour son éloquence et sa force de conviction, et les Hurons le considéraient comme l'un des leurs. Il leur parla pendant de longues minutes pour les amener à accepter de remettre leurs prisonniers au gouverneur général, afin qu'il en dispose à sa guise.

Comme les Hurons ne repoussèrent pas les colliers, ils acceptaient l'idée, même si cela leur coûtait énormément. C'était la première vraie lueur d'espoir depuis le début de ces négociations. Le chevalier de Callières, qui tenait à battre le fer pendant qu'il était chaud, tint de nouveaux conseils particuliers avec les chefs des différentes nations et jusque fort tard dans la nuit, pour être certain de leur accord sur la question des captifs. Il leur parla tous, les uns à la suite des autres. Ils lui réitérèrent leur fidélité et se dirent prêts à écouter ses paroles.

Lorsque les chefs hurons acceptèrent officiellement qu'on remette leurs prisonniers aux Iroquois sans attendre que ceux-ci en fassent autant, les autres tribus s'empressèrent de les imiter, autant les Outaouais que les Miamis, les

Poutéouatamis que les Sakis ou les Kiskakons. Ainsi céda le principal verrou à la paix.

Montréal, 4 août 1701

Callières avait peine à croire en sa bonne étoile. Il marchait de long en large devant la fenêtre donnant sur le fleuve, exactement comme Frontenac l'avait fait des dizaines de fois auparavant quand une émotion forte s'emparait de lui. Pour la première fois peut-être, le gouverneur général croyait pouvoir s'autoriser à être optimiste. La paix tant souhaitée paraissait devoir se signer dans les heures qui venaient. Ce qu'il aurait aimé pouvoir partager son bonheur avec le vieux comte!

Il s'approcha d'une petite desserte et remplit deux coupes d'un champagne rosé et pétillant. Il en tendit une à Champigny. Il revoyait encore avec amusement la lippe dédaigneuse de Louis de Buade lorsqu'il y avait trempé les lèvres pour la première fois. Il avait pourtant fini par tellement l'aimer, ce champagne anglais, qu'il l'avait supplié par la suite de lui en envoyer quelques bouteilles... Callières se prit à rire.

— Toquons nos verres à Frontenac, le véritable artisan de cette paix!

— À Frontenac! rétorqua l'intendant tout en avalant une longue rasade du fameux élixir.

Callières se félicita d'avoir encore en réserve quelques bonnes bouteilles de ce champagne à la façon anglaise pour les grandes occasions. Et laquelle méritait mieux d'être soulignée que la conclusion prochaine de cette paix, dont les pourparlers furent semés de tant d'embûches qu'il avait fini par penser qu'elle ne se ferait jamais?

Mais les engagements arrachés la veille aux Indiens ne laissaient plus de

doutes sur l'issue de l'affaire. Les négociations s'étaient terminées très tard et Callières n'avait pas beaucoup dormi, Champigny non plus d'ailleurs, mais peu importait, car on approchait du but. La paix, la vraie, était à portée de main. La disparition de Kondiaronk leur avait facilité les choses, alors qu'il avait craint le contraire. Étonnamment, tous les nœuds s'étaient déliés comme par enchantement après ses funérailles. Peut-être était-ce lui qui, parce qu'il croyait Callières coupable d'une quelconque trahison, empêchait l'accord de paix? Le gouverneur général avait d'ailleurs entendu dire par un Iroquois christianisé que Kondiaronk soupçonnait qu'une entente secrète n'incluant pas les autres prisonniers de guerre avait été passée entre les Français et les Iroquois. Quant à ces derniers, il est clair qu'ils avaient été de mauvaise foi dans cette affaire, parce qu'ils avaient sciemment retenu leurs prisonniers. Le père Bruyas, qui avait été envoyé chez eux, lui avait confirmé leur avoir répété à satiété la nécessité de ramener autant les prisonniers alliés que français.

Mais comme rien n'était certain en ce bas monde, surtout avec des partenaires aussi changeants que les sauvages, Callières ne serait tranquille qu'une fois le traité signé en bonne et due forme et ses invités retournés dans leurs terres. Aussi fit-il de son mieux pour préparer ce qui allait suivre. S'il avait appris une chose au contact de Frontenac, c'était bien l'importance de soigner le décorum. Avec les sauvages, il fallait multiplier tant les marques de solennité et de puissance, que les témoignages de déférence et de respect comme les coups de canon et les salves de fusil; soigner le cérémonial; faire également preuve de générosité en distribuant des armes à feu et de la poudre, de la verroterie, des objets de nécessité courante, des couvertures et des vêtements français, du tabac, des vivres et du vin; sans compter les festins à organiser. Tout ça pour faire contrepoids au marché qui jouait toujours en leur défaveur. Cela coûterait des milliers de livres à la couronne et Champigny voyait déjà son budget grevé pour de longs mois, mais nécessité faisant loi, il n'avait pas limité la dépense.

— Au fait, mon cher intendant, les invitations à tous nos dignitaires ont bien été envoyées?

— Oui, monseigneur, j'y ai vu personnellement. Tout ce que Montréal compte de personnes de qualité sera présent. Les dames également, de même que les religieux. J'ai aussi fait fabriquer par nos sauvagesses les trente et un colliers destinés aux nations. Ils seront suspendus devant l'estrade. Pour le reste, tout est fin prêt.

— Champigny, j'ai bon espoir que les choses se passeront bien. Nous avons aplani assez de difficultés, vous et moi, il me semble, pour espérer un succès. À moins d'une malchance de dernière minute...

— Tout ira bien, ne vous inquiétez pas. Nos conseillers sont en poste et nos

interprètes sont déjà à pied d'œuvre auprès des différentes tribus. L'estrade est dressée et le cérémonial est bien arrêté. Et le ciel semble de notre bord puisque le temps est radieux, ce matin.

L'intendant indiqua du menton la fenêtre derrière laquelle brillait un soleil de plomb. Pas un nuage ne venait l'obscurcir. Callières opina.

— En effet. Autrement, s'il avait plu à plein ciel, je ne sais trop où nous aurions pu mettre tout ce beau monde. Il est vrai que les sauvages ne se formalisent pas de quelques gouttes de pluie, mais quand même. Ce sera plus facile pour la signature du traité.

Callières était satisfait de Champigny. Sa collaboration lui avait été précieuse et il lui sembla qu'il aurait plus de plaisir à travailler avec lui, à l'avenir. Il devait également avouer que le père Bruyas, Nicolas Perrot, Joncaire, Courtemanche, le père Garnier, le père Enjalran, et bien d'autres aussi, avaient accompli un travail remarquable. S'il réussissait, ce serait en bonne partie grâce à eux tous.

— Les places de chaque tribu et le moment où elles interviendront ont été assignés d'avance, et nous avons rigoureusement suivi les recommandations des jésuites, afin de ne froisser personne, ajouta l'intendant.

— Cela est bien, lui répondit Callières. J'ai insisté auprès de Vaudreuil pour qu'un fort contingent de soldats soit disposé autour de la place, pour prévenir tout incident et nous permettre de faire bonne figure. Les Indiens sont plus de mille trois cents, sans compter les christianisés, ce qui représente à peu près la population de Montréal. C'est un nombre imposant qui justifie que nous prenions des précautions.

Callières jeta un coup d'œil sur l'horloge. Le temps filait vite.

— Eh bien! Champigny, un repas substantiel nous attend en bas. Après quoi, nous nous mettrons en marche. Je tiens à respecter l'échéancier à la minute près, pour éviter tout débordement.

Les deux hommes quittèrent la pièce de travail de Callières et prirent l'escalier menant au rez-de-chaussée. Le gouverneur s'y engagea avec une lenteur calculée, à cause de ses genoux gonflés qui rendaient chaque pas risqué. Après quoi, il entraîna Champigny vers la salle à manger où on s'empressa de faire le service.



Le site où devait se dérouler la signature du traité de paix avait été choisi avec soin. Il s'agissait d'une vaste plaine située hors des murs de la ville, sur les terrains de la commune, et où se dressait une enceinte de branches d'arbre

de cent vingt-huit pieds de long sur soixante-douze de large. Une imposante haie de militaires en tenue de cérémonie, armes à l'épaule, la cerclait. Les sauvages, accompagnés de leurs ambassadeurs, vinrent tranquillement s'y installer. Les Hurons et les Outaouais se placèrent en première ligne, les autres nations derrière, et les Iroquois leur firent face. Tous s'assirent directement sur le sol et croisèrent les jambes sous eux. Une estrade réservée aux Français était montée à l'extrémité de ce périmètre. Les fauteuils et les sièges qu'on y avait installés commençaient à se remplir. Les fonctionnaires, les officiers, les dames, les religieux et les différents notables y prirent place. Puis des battements de tambour annoncèrent l'arrivée du gouverneur général. Callières apparut enfin, encadré du gouverneur de Montréal, Philippe de Rigaud de Vaudreuil, de l'intendant, Bochart de Champigny, et de quelques officiers hauts gradés. Ils prirent place dans les sièges d'honneur qui leur étaient réservés, au premier rang, de façon à faire face à la multitude et à être vus et entendus de tous.

Un murmure d'excitation parcourut la foule. Le spectacle était grandiose et valait le déplacement. Pas moins de trois mille personnes se bousculaient dans ce décor champêtre. C'était du jamais-vu. Une cérémonie extraordinaire où se côtoyaient des Indiens aux visages peints et aux têtes garnies de plumes, d'élégants officiers à perruques, vêtus d'uniformes bardés de médailles, des belles dames en robes à panier, des ecclésiastiques, des notables, des artisans, des scribes et des interprètes. Une cacophonie où se parlaient quelques dizaines de langues et de dialectes différents, que les truchements essaieraient de traduire de leur mieux pour que tous aient une compréhension commune de l'événement. Les trompettes résonnèrent, les tambours battirent pendant un certain temps, les canons tonnèrent, puis ce fut le silence. Un silence solennel. Tous les yeux se tournèrent alors vers Callières. L'heure de vérité avait sonné. Il ouvrit l'assemblée en ces termes :

— Mes enfants, comme il n'y avait ici l'année dernière que des députés des Hurons et des Outaouais lorsque je fis la paix avec les Iroquois au nom de tous mes alliés, je jugeai qu'il était nécessaire d'envoyer le sieur de Courtemanche et le père Enjalran chez tous mes autres alliés, pour leur apprendre ce qui s'était passé et les inviter à descendre à Montréal avec leurs chefs et leurs prisonniers, afin d'écouter tous ensemble ma parole. J'ai une extrême joie de voir ici présentement tous mes enfants assemblés, vous Hurons, Outaouais du Sable, Kiskakons, Outaouais Sinago, nations de la Fourche, Sauteux, Outagamis, Poutéouatamis, Sakis, Puants, Folles Avoines, Mississaugas, Renards, Mascoutins, Miamis, Illinois, Amikois, Népissingues, Algonquins, Témiscamingues, Cristinaux, gens des Terres, Kikapous, gens du Sault, gens de la Montagne, Abénaquis, et vous, nations iroquoises. Comme vous m'avez remis les uns et les autres vos intérêts entre les mains et afin que

je puisse vous faire vivre tous en tranquillité, ratifions donc aujourd'hui officiellement la paix que nous avons négociée en août dernier.

Callières fit une pause pour permettre aux truchements de traduire. Il avait fait écrire son discours sur un papier dont il avait demandé qu'on remette une copie à chaque interprète, pour que le même message soit diffusé à tous. Le père Bigot en fit la traduction aux Algonquins, le père Garnier aux Hurons, le père Enjalran aux Outaouais, Nicolas Perrot aux Illinois et aux Miamis, et le père Bruyas aux Iroquois. Lorsque les Indiens comprirent le sens des paroles prononcées par le gouverneur, ils se mirent à pousser des cris d'approbation.

Dès que la rumeur s'atténua suffisamment pour qu'il puisse être entendu, Callières reprit:

— Je me saisis de nouveau de toutes vos haches et de tous vos autres instruments de guerre que je mets avec les miens dans une fosse si profonde que personne ne pourra les reprendre pour troubler la tranquillité que je rétablis parmi mes enfants, en vous recommandant, lorsque vous vous rencontrerez, de vous traiter comme frères et de vous accommoder ensemble pour la chasse, de manière qu'il n'arrive aucune brouillerie avec les autres et que cette paix ne puisse être troublée. Je vous répète que s'il arrivait que quelqu'un de mes enfants en frappât un autre, celui qui aura été frappé ne se vengera point, mais il viendra me trouver pour que je lui en fasse faire raison, et si l'offensant refusait d'en offrir une satisfaction raisonnable, je me joindrais avec mes autres alliés à l'offensé pour l'y contraindre. Mais je ne crois pas que cela puisse arriver par l'obéissance que me doivent mes enfants, qui se ressouviendront de ce que nous arrêtons présentement ensemble. Et pour que personne ne l'oublie, j'attache mes paroles aux colliers que je vais donner à chacune des nations, afin que les anciens les fassent exécuter par leurs jeunes gens.

À un signe de Callières, les colliers de porcelaine suspendus à des perches devant l'estrade furent décrochés et distribués aux chefs. Ces derniers les acceptèrent sans exception, ce qui marquait leur accord avec les conditions édictées. De grands cris de joie éclatèrent par tout le vaste périmètre et se propagèrent de part en part.

Callières venait ainsi de s'octroyer le rôle de juge et de médiateur entre les nations indiennes, un rôle crucial qui lui conférerait une autorité certaine. Une philosophie que son frère, François de Callières, diplomate à la cour de Louis xiv, faisait sienne et qui voulait que rien ne fût plus propre à étendre la réputation de puissance d'un souverain que d'offrir sa médiation dans les démêlés et de procurer aux nations la paix, par l'autorité de son entremise. Même si la Nouvelle-France n'était pas la France, le procédé pouvait être rentable pour la colonie et ne pouvait qu'augmenter son prestige.

Sa harangue terminée, Callières se rassit et dit aux truchements qu'il était

disposé à entendre les représentants des diverses nations. En principe, il s'attendait à ce qu'on lui remette les prisonniers, comme ceux qui en détenaient s'étaient engagés à le faire en audience particulière.

Le premier à s'exécuter fut Hassaki, chef des Kiskakons. Il s'avança fièrement, d'une démarche lente et assurée. Sa longue robe de castor traînait par terre et il tenait en main une branche de porcelaine et un collier. Devant lui marchaient quatre prisonniers iroquois qui baissaient les yeux, en signe de soumission. Il les fit mettre à genoux, avant de s'adresser au gouverneur général.

— Voici les prisonniers que tu nous as demandés. Par cette branche que je te donne, je les délie, puisque tu le souhaites. Ils sont à toi et tu peux leur donner la liberté de s'en retourner dans leur pays. Je les regarde comme mes frères. Voici un calumet que je leur donne afin qu'ils fument avec moi.

Puis Hassaki se tourna vers les Iroquois, qui suivaient le discours avec un intérêt marqué, et il leur dit :

— Que les nations iroquoises sachent qu'il n'a tenu qu'à moi de les manger, mais que je n'ai pas fait comme elles. Qu'elles se souviennent donc, lorsqu'elles nous rencontreront dans les parties de chasse, que nous avons regardé ceux-ci comme nos frères et nos propres enfants. Ces prisonniers nous ont obligation de la vie, ne faisons désormais qu'une même chaudière.

Le calumet de paix fut porté au grand chef iroquois Tekanoet, qui l'accepta avec empressement. Quatre chefs de chacune des nations iroquoises lancèrent aussitôt un grand cri guttural, en signe de remerciement à Hassaki et aux Kiskakons pour le retour de leurs prisonniers.

Ce fut au tour de Quarante Sols, le chef huron successeur de Kondiaronk, de s'adresser au gouverneur. Il s'avança, entouré de huit esclaves iroquois, et dit :

— Toi qui es le maître de nous autres, tu vois que nous n'agissons que par toi. Tu nous as envoyés porter ta parole et nous sommes venus voir ce que tu souhaitais. Nous t'avons dit tous nos sentiments, fais de nos corps – nos prisonniers – ce que tu voudras. Sachant ta parole, nous nous sommes dépouillés de ce que nous avons pour engager les Miamis à rendre les esclaves iroquois en leur donnant des chaudières et des couvertures. Nous leur avons dit qu'il était de conséquence de descendre avec nous. Nous avons cru que les Iroquois auraient agi à notre égard comme nous l'avons fait envers eux, et nous avons été surpris de ne pas voir les nôtres. Je ne suis pas fâché de faire la paix, puisque mon Père le veut. Voilà que je délie mes colliers. Je veux vivre en paix avec mon Père et avec toi, je veux que la terre soit tout unie et que la chaudière soit encore tout entière, et il lança ses colliers sur le sol dans un grand geste solennel en se tournant vers Tekanoet, qu'il fixa droit dans les yeux.

Jean le Blanc, chef outaouais, s'exprima à son tour. Il dit à peu près la même chose que les autres et libéra deux prisonniers, en prenant soin de réclamer que les Iroquois s'engagent à remettre en liberté les captifs outaouais qu'ils détenaient. Quatre clameurs de remerciement s'élevèrent à nouveau dans le camp iroquois.

Chichicatalo s'avança à sa suite. Ce chef des Miamis avait beaucoup d'ascendant sur les sauvages et sa parole était respectée. L'homme avait d'ailleurs de la prestance et il était fort beau et bien fait. Il fit avancer devant lui cinq captifs, deux hommes et trois femmes.

— Mon Père, commença-t-il d'une voix enrouée par la grippe qui le frappait comme des dizaines d'autres, je viens vous présenter aujourd'hui les esclaves que j'avais destinés au feu. Mais le Français qui nous a expliqué votre pensée nous a fait délibérer de vous en faire absolument le maître. Si j'avais eu des canots, je vous en aurais amené un plus grand nombre. Nous en avons encore et je suis prêt à leur ouvrir les portes. Mais je vous avoue que j'ai un cruel ressentiment contre les Iroquois qui m'ont brûlé mon fils, il y a quelques années, le sort de la guerre ayant voulu qu'il fût prisonnier. Mais de l'avoir tué parce qu'ils savaient qu'il était mon fils, je vous le dis, m'a vivement touché. Cependant, j'oublie tout aujourd'hui. Je ne veux pas agir comme les Iroquois qui n'ont pas obéi à ta voix. Je veux manger avec eux, comme s'ils étaient mes frères. Je suis ravi de voir l'Iroquois réuni avec nous autres, mais, mon Père, j'appréhende une chose... qu'il vous trompe, car souvent, il m'a parlé de bouche, mais son cœur ne correspondait pas à ses paroles.

Les quatre cris venus des rangs iroquois montrèrent qu'ils remerciaient les Miamis de leur bienveillance.

D'autres orateurs s'avancèrent également pour remettre des prisonniers et faire acte d'allégeance à Callières. Leurs discours se ressemblaient, à quelques variables près. Certains exprimaient leur rancœur à l'égard des Iroquois de façon voilée, d'autres étaient plus directs. Miskouasouath, le chef des Outagamis, vint de l'extrémité de l'enceinte. Il s'avança d'un pas grave et mesuré, tout gonflé de l'importance du moment. Son allure était cependant insolite. Le vermillon dont il avait recouvert son visage amplifiait sa laideur et sa vieille perruque poudrée et tout emmêlée le rendait ridicule. Il semblait pourtant s'enorgueillir de s'être ainsi mis à la française et lorsqu'il fut près de l'estrade, il retira d'un geste de grand seigneur sa perruque, comme si c'était un chapeau à plumes, et salua bien bas le chevalier de Callières. Des éclats de rire fusèrent de toutes parts du côté des Français, et Callières dut se faire violence pour ne pas s'esclaffer à son tour. Il resta assez maître de lui-même pour garder son sérieux, calmer l'assemblée et prier gentiment Miskouasouath de remettre son couvre-chef. Nullement décontenancé, l'Indien renfila sa

signasse et prit la parole avec aisance, comme si de rien n'était. Il se dit prêt à faire la paix avec l'Iroquois, bien qu'il n'eût pas d'esclaves à libérer parce que plusieurs s'étaient enfuis et qu'il avait mangé les autres.

Quand vint le tour des Indiens christianisés, l'Aigle, un orateur d'une grande éloquence, parla ainsi au nom des Iroquois du Sault-Saint-Louis :

— Onontio, notre Père. Tu as sans doute de la joie de voir aujourd'hui tous tes enfants rassemblés ici sur ta natte. Tu dois croire que comme nous avons le bonheur d'être de ce nombre, nous la partageons avec toi. La promptitude avec laquelle tant de nations différentes sont parties des extrémités de ce pays, le courage et la confiance qu'ils ont fait paraître à surmonter la longueur, la fatigue et les risques du chemin pour venir entendre ta voix, marquent assez les dispositions où ils sont de la suivre fidèlement. Toutes tes vues sont si droites et si raisonnables qu'il faudrait n'être pas homme pour refuser de s'y soumettre. Tu dois croire que ni la diversité de leurs langues ou de leurs intérêts, ni non plus leurs rancunes particulières, ne feront obstacle à la bonne intelligence dans laquelle tu leur ordonnes de vivre ensemble à l'avenir. Ils ne feront désormais attention qu'au désir que tu as de les rendre heureux, en arrêtant les suites funestes de la guerre, par la paix que tu viens d'établir parmi eux. Pour nous, qui avons l'avantage de connaître de plus près qu'eux les véritables sentiments de ton cœur, nous jetons volontiers sur ta parole la hache que nous n'avons prise que sur ton ordre, et nous mettons à l'Arbre de la Paix, que tu as dressé, de si fortes et si profondes racines que ni les vents, ni les orages, ni aucun autre accident ne pourront le renverser. Ce sont là les sentiments de ton fils iroquois du Sault-Saint-Louis.

Le discours dut impressionner les Français puisqu'on entendit des murmures d'approbation courir dans leurs rangs. D'autres orateurs s'exprimèrent au nom des Iroquois de la Montagne et des Abénaquis de Saint-François, avant que le premier Iroquois pût enfin prendre la parole. Le temps était venu pour les nations iroquoises, silencieuses jusque-là, de s'exprimer. C'est Aouenano qui se leva en leur nom. Il tenait en main quatre superbes colliers représentant les Tsonontouans, les Goyogouins, les Onontagués et les Onneiouts.

— Nous voilà assemblés, notre Père, comme tu l'as souhaité. Tu as planté l'année dernière l'Arbre de Paix et tu y as mis des racines et des feuilles pour que nous y soyons à l'abri. Nous sommes ravis de tout ce que tu as fait et nous avons écouté tout ce que tu viens de dire. Prends ces quatre colliers qui sont nos paroles et la marque que nous serons fermes à garder tes ordres. Pour ce qui est des esclaves que nous n'avons pas ramenés, nous t'en avons fait le maître et tu les enverras quérir.

Il remit les colliers à Callières. Et ce fut tout. Il n'avait rien d'autre à ajouter puisque tout avait déjà été arrêté en conseil privé, et que les Iroquois

avaient reconnu leurs torts et promis de rendre les prisonniers aux émissaires que le gouverneur général leur enverrait.

Comme une telle cérémonie ne pouvait se terminer sans que l'on fume ensemble le calumet de paix, on y procéda en grande pompe et selon le rituel. Callières, Champigny et Vaudreuil descendirent de l'estrade et s'approchèrent des grands chefs, que les jésuites avaient réunis au centre du périmètre. Chichicatalo s'avança et présenta solennellement au gouverneur général un superbe calumet de paix à long tuyau de bois, recouvert de piquants de porc-épic et de plumes. Callières le prit et en aspira une légère bouffée. Il le remit ensuite à Champigny, qui en fit autant. Vaudreuil fuma aussi, avant de le passer aux Iroquois. Ces derniers pétunèrent à tour de rôle et l'offrirent ensuite à tous les députés alliés. Le précieux symbole de paix circula lentement, de main en main et de bouche en bouche, jusqu'à ce que le dernier ambassadeur y eût aspiré à son tour la bienfaisante fumée.

Il restait à ratifier le traité de paix. Pour Callières, une signature sur un parchemin était une marque tangible d'engagement et pouvait être produite en cas de litige, alors que pour les Indiens, les colliers de porcelaine étaient une référence bien plus significative que les écrits. Mais comme les Français avaient amorcé les choses et que le compro mis et la bonne entente s'imposaient, les trente-neuf représentants d'autant de nations furent invités à apposer leur marque distinctive sur un parchemin déroulé sur une table dressée près de l'estrade. Il fallut procéder par ordre, selon l'importance des tribus. Les premiers à signer furent les Iroquois, ce qui indiquait une volonté officielle de ralliement à la paix. Les chefs des quatre nations présentes respectèrent un ordre protocolaire précis et ils dessinèrent un échassier, une tortue, une pipe et une pierre. Vinrent ensuite les Hurons, qui tracèrent un rat musqué, puis les Outaouais, les Kiskakons, les christianisés de la Montagne et du Sault, et d'autres encore. Chacune des trente-neuf tribus fut désignée par différents symboles représentant surtout des animaux, mais parfois aussi des objets inanimés, comme une fourche, une pierre ou une pipe. Le gouverneur fut le dernier à signer, après Champigny et Vaudreuil, peut-être pour marquer que c'étaient surtout les sauvages qui se ralliaient.

On mit fin à cette journée mémorable par un festin. Callières ordonna en effet qu'on apporte les dix grandes chaudières contenant six bœufs, douze moutons, dix minots de blé, dix minots de pois et trois barriques de prunes, autant d'ingrédients cuits et mélangés ensemble à la manière indienne. On mit aussi à la disposition des invités des barriques de vin en quantité restreinte, pour agrémenter le repas sans qu'il y ait abus ou désordre. Enfin, le tout se termina par un immense feu de joie allumé derrière l'enclos où se tenaient les soldats. Pendant que les flammes montaient droit vers le ciel, on fit tirer des salves de mousqueteries et des coups de canon pour marquer l'importance de

l'événement et faire en sorte qu'il s'imprime à jamais dans les mémoires.



— Souhaitons que cette paix si onéreuse dure le plus longtemps possible. Nous n'aurons pas les moyens de répéter l'expérience de sitôt. Les magasins du roi sont à sec et nous avons distribué toutes nos réserves, nota l'intendant Champigny, tout en sirotant son verre.

Ses interlocuteurs ne purent qu'approuver. Tous ceux qui avaient conseillé et assisté Callières dans ces délicates négociations se trouvaient réunis ce jour-là autour de la même table. Callières les avait convoqués pour faire le point et trinquer au succès de l'opération. On semblait beaucoup apprécier son fameux champagne anglais. Les langues se déliaient et le ton des voix montait de façon amusante.

— Mais avouez que c'est un succès inespéré, continua le marquis de Vaudreuil. Pour nous, en tout cas, cette paix ne pourra avoir que des effets bénéfiques.

Le gouverneur de Montréal s'était dépensé sans compter pour convaincre les Hurons et les Outaouais de remettre leurs prisonniers à Callières et de le laisser juger de la façon d'en disposer. Il avait parlementé de longues heures, assisté de Joncaire, de Courtemanche et de Nicolas Perrot, dans l'espoir de les convaincre de mettre de côté leur animosité et de faire confiance au processus de paix.

— Oui, mais à la condition de pouvoir tempérer les ardeurs de nos alliés en cas de litige avec les Iroquois, lui fit observer Nicolas Perrot, toujours circonspect. Ces derniers ont promis leur neutralité dans le nouveau conflit[24] entre la France et l'Angleterre qui pointe à l'horizon, mais s'ils sont attaqués par les tribus des Grands Lacs, ils nous demanderont des comptes. Il faudra leur répondre.

— Nous verrons cela au fur et à mesure. La médiation ne débouche pas forcément sur une intervention militaire, il y a d'autres façons de faire, lui signifia Callières en balayant l'objection du revers de la main, comme s'il refusait de la prendre au sérieux.

Paisiblement assis sur une large chaise, le gouverneur général dégustait son champagne à petites gorgées, avec une délectation manifeste. Son visage s'était déjà empourpré sous l'effet de l'alcool et il était aussi rouge que le parement de sa redingote.

— Et les Iroquois ont autant d'intérêt que nous à filer doux, reprit-il. Cette paix, ils la souhaitaient désespérément parce qu'ils étaient à bout de souffle.

Encore un peu et ils risquaient de disparaître. Nos alliés ont frappé sans pitié depuis quelques années et ils se trouvaient en position de force, ne l'oublions pas.

— C'est justement là où le bât blesse, monseigneur, lui opposa à nouveau Perrot. Il va falloir que les prisonniers détenus par les Iroquois leur soient rendus sans faute et vite, et nous devons avoir assez d'influence pour convaincre les nations des Grands Lacs de régler leurs différends avec l'Iroquois par la négociation plutôt que par les armes. Sinon, la guerre reprendra de plus belle.

Perrot avait été choqué de voir arriver les Iroquois les mains vides et il avait pressenti la multitude de problèmes qui en découleraient par la suite.

— Certains d'entre vous devront partir pour récupérer les prisonniers. Nous demeurerons fermes sur ce point, je l'ai promis à plusieurs reprises. Il n'y aura pas de tergiversations, cette fois, leur garantit le gouverneur général sur un ton sans appel.

Le père Bruyas ne dit mot parce qu'il avait amplement discuté de la question des prisonniers avec Callières. Il craignait que les Iroquois tentent de s'esquiver et fassent tout pour repousser l'obligation de les lui remettre, parce que cela équivalait à accepter sa médiation, alors qu'ils s'étaient toujours crus mieux placés que les Français pour jouer ce rôle.

— L'arrivée imprévue des Agniers a été heureuse, enchaîna le sieur de Joncaire. Il était moins une.

Cette cinquième tribu iroquoise s'était en effet pointée deux jours après que les autres nations eurent quitté le pays. On ne l'espérait plus. Ses émissaires rencontrèrent Callières et entérinèrent l'ensemble des conditions du traité. Les Agniers acceptèrent, comme les autres, de renoncer à la guerre et d'enterrer symboliquement leurs armes. Ils furent d'accord pour considérer désormais les autres tribus comme des alliées, s'entendirent sur le libre accès aux terrains de chasse de la région de Détroit, et reconnurent le gouverneur du Canada comme médiateur dans l'éventualité d'un conflit.

— Ils sont arrivés tard en effet, probablement par la faute des Anglais, ne put s'empêcher de faire remarquer le père Bruyas.

— John Nanfan, le lieutenant gouverneur de la Nouvelle- York, a dû travailler ferme pour les empêcher de se joindre à nous. Notez qu'ils n'ont pas apposé leur griffe sur le traité, fit remarquer avec à-propos le sieur de Courtemanche.

— Cela ne signifie pas qu'ils ne sont pas d'accord avec les autres nations iroquoises, expliqua Bruyas. Disons que leur situation est délicate. Ils sont trop proches des Anglais pour se montrer enthousiastes vis-à-vis de notre traité. Mais j'ai su qu'ils avaient joué un rôle majeur à Albany pour faire avaler aux Anglais la pilule de leur neutralité à notre égard et à celui de nos

alliés.

Le jésuite avait ses entrées auprès de certains chefs bien informés et les nuances qu'il apportait étaient toujours judicieuses.

— L'important, c'est que les Cinq Nations aient accepté nos conditions, reprit Callières. Nous ne les aurons pas sur le dos advenant une guerre avec les colonies anglaises, ce qui est primordial pour nous. Et la construction du fort Détroit^[25] va raffermir notre position. L'idée qu'il constituera un poste de ravitaillement pour leurs chasseurs, de même qu'une garantie de paix dans l'Ouest, a semblé les rallier. Du bout des lèvres, il est vrai, mais... ils n'avaient pas le choix.

Callières se leva pesamment de sa chaise. Il traversa la pièce avec lenteur, d'une démarche mesurée, et se dirigea vers la desserte où on avait déposé les bouteilles à gros corps et à long col qui contenaient le champagne anglais. Il en prit deux et les rapporta. Après en avoir fait sauter les bouchons, il les offrit à la ronde.

— Allez, messieurs, encore un peu de cet élixir béni. Buvons à notre succès!

Callières semblait épuisé. Les négociations avaient été intenses et il s'y était totalement investi. Et comme il avait peu dormi et s'était retrouvé sur la brèche de longues heures à parlementer, sa goutte s'était réveillée comme jamais auparavant. Mais peu lui importait, puisque son but était atteint et que son opération était couronnée de succès.

— Vous savez qu'à la conférence d'Albany, qui s'est tenue un peu avant la nôtre, les Iroquois ont resserré leur alliance avec les Anglais et leur auraient apparemment cédé de vastes territoires de chasse. Je l'ai su d'un Agnier christianisé, de préciser le sieur de Joncaire.

Callières releva la tête, intrigué.

— Mais encore?

— Des terres allant de Détroit à la péninsule du Michigan, en passant par le sud des lacs Érié et Huron, semble-t-il.

— À Détroit, Lamothe-Cadillac a déjà commencé à construire son fort, lui répondit Callières, et ces territoires dont vous parlez ont été autrefois arrachés à nos alliés. Les Hurons les ont reconquis et y sont revenus chasser et ils n'ont pas l'intention de leur céder des terres aussi giboyeuses. Les Anglais ne peuvent pas y prétendre et je parierais fort que les Iroquois n'ont jamais conçu ce traité comme une cession de territoires. Ils les auront abusés, une fois de plus.

— Les Iroquois sont de fins politiques, monseigneur, reprit le père Bruyas, mais pris en étau entre deux puissances comme ils le sont, ils ne pouvaient faire autrement que de ménager leur alliance anglaise, tout en acceptant une paix française. Et bien qu'ils soient divisés, leur chef Téganissorens a réussi

très habilement à contourner les factions qui se déchiraient et à les convaincre de demeurer désormais neutres, dans le conflit nous opposant aux Anglais. C'est pourquoi notre traité de paix a été si bien accueilli. Sans compter qu'ils n'étaient plus de taille face à leurs ennemis des Grands Lacs.

Le jésuite avait du rouge aux joues et ses yeux pétillaient. L'alcool, auquel il n'était pas habitué, lui procurait une douce euphorie qu'il eut la tentation de prolonger. Il accepta donc une troisième coupe. Il reprit, visiblement fort passionné par le sujet :

— Notez que si les Iroquois paraissent en déclin et que cette politique de neutralité leur semble imposée par les événements, ils trouveront des avantages à la paix. Ils pourront tirer profit de notre marché à Montréal, à Cataracoui et à Détroit, et ils pourront s'ouvrir aux nations de l'Ouest et développer avec elles de fructueux liens commerciaux. Sans compter que neutres, les Iroquois échapperont à toute sujétion et préserveront leur pleine indépendance, tout en continuant à nous jouer les uns contre les autres.

Callières était un peu gris et il commençait à s'agacer de ces supputations à n'en plus finir sur un traité dont seul le temps dirait s'il avait été faste ou néfaste pour la Nouvelle-France. En attendant, le fait était accompli et il était hors de question d'y revenir. Aussi décida-t-il de mettre un terme à un débat qui risquait de s'éterniser en tendant son verre et en invitant ses hôtes à trinquer avec lui.

— Quoi qu'il en soit, messieurs, si cette paix dure, et je crois qu'il en sera ainsi, nous aurons mis un terme à ce fléau des guerres iroquoises qui nous a tellement décimés pendant un siècle, et nous aurons également raffermi des alliances plutôt instables. Une conjoncture pleine de promesses, surtout quand on sait qu'une nouvelle guerre intercoloniale se profile à l'horizon. Je bois donc à la Grande Paix, mes amis ! Puisse-t-elle se perpétuer pour des décennies et remettre le Canada sur le chemin de la prospérité. Je bois aussi à messire de Frontenac, qui a été son instigateur et son plus ardent défenseur, et qui l'aurait saluée avec enthousiasme s'il avait eu la chance d'être parmi nous aujourd'hui. À la Grande Paix, à Frontenac, messieurs ! fit Callières avec une touchante sincérité.

— À la Grande Paix, à Frontenac ! reprirent en chœur les conseillers qui choquèrent résolument leur coupe contre celle du gouverneur général, dans un joyeux tintement de cristal.

S'ils n'avaient pas toujours été d'accord par le passé avec les politiques du défunt gouverneur, ils s'entendaient néanmoins pour saluer son apport exceptionnel à la conclusion d'un traité obtenu de haute lutte et dont les retombées avaient toutes les chances d'être bénéfiques pour la Nouvelle-France.

FIN

Notes de l'auteure

Chapitre 1

La pièce de Corneille, *Nicomède*, a bien été jouée au château Saint-Louis à l'époque indiquée. Nous savons que les officiers cités, Lamothe-Cadillac, Mareuil, Desjordy, étaient bien dans l'entourage de Frontenac cet hiver-là. Comme nous ignorons qui a lancé la rumeur que le *Tartuffe* serait monté, j'ai imaginé que cela pouvait provenir des officiers de Frontenac. Connaissant le caractère du gouverneur, il est également plausible de supposer qu'il se serait amusé à laisser courir la rumeur. Cette pièce n'a cependant jamais été présentée en Nouvelle-France. Toute la saga du *Tartuffe*, qui a suivi la représentation de *Nicomède*, est bien documentée par l'abbé Auguste Gosselin dans un chapitre de *L'Histoire du théâtre au Canada*, lu en 1898 devant la Société royale du Canada.

Sur l'origine du vin de champagne effervescent, j'ai consulté le site officiel UMC des maisons de Champagne et de leurs grandes marques, qui mentionne que ce seraient les Anglais qui auraient commencé à faire mousser ce vin. Il est rapporté qu'à l'époque, le dernier jour de la quête de l'Enfant-Jésus, le gouverneur recevait au château le curé, les marguilliers et les notables qui y avaient participé. Cela est consigné dans *Corvées et quêtes. Un parcours au Canada français*, de Jeanne Pomerleau, et dans *Les Pratiques de dévotion en Nouvelle-France*, de Marie-Aimée Cliche. L'épisode de la dispute entre Frontenac et Rouer de Villeray est imaginaire, mais la haine qui les habitait était bien réelle. Ce n'était pas la première fois que Frontenac, réputé pour ses colères, sautait à la gorge d'un de ses ennemis. Cela s'était souvent produit lors de sa première administration. Les deux hommes se détestaient pour les raisons évoquées dans le texte.

Chapitre 2

Monseigneur de Saint-Vallier a vraiment pris le mors aux dents dans l'histoire du *Tartuffe*. Convaincu que Frontenac se préparait à faire jouer la pièce de Molière, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour l'empêcher d'y

parvenir. Les mandements dont il est question dans ce chapitre sont tirés des *Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec*. En ce qui concerne la maladie de Frontenac, les historiens rapportent qu'il souffrait d'asthme grave et que ses crises étaient fréquentes. Il a probablement été soigné par Michel Sarrazin, alors chirurgien des troupes de la Marine, et le médicament prescrit faisait partie de la pharmacopée traditionnelle pour ce genre d'affection. Quant aux travaux de rénovation du château, je me suis surtout documentée auprès des archéologues de Parcs Canada basés à la Gare maritime Champlain, à Québec. Ils ont travaillé aux fouilles du château Saint-Louis, dont les ruines furent mises au jour en 2005. L'archéologue Manon Goyette a mis fort généreusement à ma disposition son texte intitulé *Le Deuxième Château Saint-Louis au Régime français: 1694-1759*, faisant la synthèse des recherches entamées quatre ans plus tôt. Elle m'a aussi fourni des plans d'époque du château, des devis et des contrats passés avec les maçons, les architectes et les charpentiers employés à la rénovation du bâtiment. J'ai pu aussi consulter *Les Forts et châteaux Saint-Louis, 1620-1760*, de Jeannine Laurent et Jacques St-Pierre, publié par Parcs Canada en 1982. J'ai également pu voir les artefacts recueillis dans les ruines du château Saint-Louis lors des fouilles. Toute l'équipe des archéologues travaillant sous la direction de Pierre Cloutier m'a généreusement offert sa collaboration.

Pour les informations sur le château de l'île Savary, j'ai consulté *Les Buade de Frontenac, entre Touraine et Berry*, de Joseph Thibault et Pierre Leveel, et pour les détails relatifs aux différentes pièces du château, *Architecture de la vie privée, xvi^e siècle*, de Eleb-Vidal et Anne Debarre-Blanchard.

J'ai mis en scène la rencontre entre Saint-Vallier et Frontenac, qui s'est à peu près passée comme décrite ici. C'est encore l'abbé Auguste Gosselin qui la rapporte. Il y a bien eu promesse de remise de cent pistoles à Frontenac pour qu'il ne joue pas le *Tartuffe*. L'histoire nous dit qu'il aurait versé cette somme à l'Hôtel-Dieu.

Chapitre 3

Cette scène où Frontenac reçoit ses officiers à sa table est imaginaire, mais les historiens rapportent qu'il mangeait souvent avec eux. Il aimait leur compagnie. Les détails sur Lamothe-Cadillac et sa vie de corsaire avec François Guion sont exacts, de même que ce qui est arrivé à La Hontan. Le sont aussi les détails rapportés par Cadillac sur la vie des deux corsaires Montbars dit l'Exterminateur, et Jean Nau dit l'Ollonais. Le passage où l'officier Mareuil est sommé de se présenter devant le conseil souverain est également véridique, de même que les conseils donnés par Frontenac. Les faits qui touchent les affaires Mareuil et Desjordy sont rapportés dans

Jugements et délibérations du conseil souverain de la Nouvelle-France, de 1663 à 1716.

L'épisode où Lamothe-Cadillac se soulage dans le foyer et les histoires piquantes racontées par les officiers sont inspirées d'un livre de Roger-Henri Guerrand intitulé *Les Lieux – Histoire des commodités*.

Chapitre 4

Les péripéties au conseil souverain pour l'affaire Mareuil et Desjordy sont rapportées par le menu dans les *Jugements et délibérations du conseil souverain en Nouvelle-France*, une œuvre déjà citée. Elles ont été suivies en respectant les dates et les événements majeurs. Les lettres du ministre sont tirées de la *Correspondance* de Frontenac, de mars 1677 à avril 1695, dans RAPQ. L'histoire de cette femme qu'on veut renvoyer en France est bien réelle. Le gouverneur de Montréal, Louis-Hector de Callières, a bien reçu la croix de Saint-Louis à ce moment-là, soit bien avant Frontenac, qui n'en sera décoré que trois ans plus tard. Il en fut si déçu que, lorsqu'il reçut enfin sa nomination, il en fit le reproche au roi, au motif que c'était trop tard. Notons que cette croix ne fut instituée qu'en 1693, et que le marquis Philippe de Vaudreuil en aurait également été gratifié avant le gouverneur général.

Chapitre 5

Les dates de la démolition et de la reconstruction du château Saint-Louis ne sont pas connues. On sait que cela a dû se passer entre 1694 et 1695. On croit que Frontenac a passé une partie de l'hiver de 1694 dans le corps de garde de la garnison, qui devait se trouver à peu près au milieu de la cour du château. C'est du moins ce qu'il dit dans sa correspondance. J'ai supposé que les récollets lui avaient prêté une pièce dans leur couvent pour vaquer à ses obligations. Les détails de la démolition et de la reconstruction du château Saint-Louis ne sont pas connus des historiens, mais les fouilles des archéologues de Parcs Canada, sous la terrasse Dufferin, leur ont permis de déduire un certain nombre de choses. Dans les ouvrages déjà cités plus haut, on trouve les devis des artisans, maîtres maçons et menuisiers qui ont reconstruit, et plusieurs détails sur ce qui a été fait.

J'ai créé la scène du jour de Pâques, mais il est rapporté dans *Les Pratiques de dévotion en Nouvelle-France*, de Marie-Aimée Cliche, que Frontenac servait un repas aux pauvres les jours de la Circoncision, de Pâques et de l'Épiphanie. Pour le détail du rituel, je me suis inspirée de *L'Œuvre de chair en Nouvelle-France – Le régime des malades à l'Hôtel-Dieu de Québec*, de François Rousseau, ainsi que de *La Chapelle royale de Versailles sous Louis xiv, cérémonial, liturgie, musique*, d'Alexandre Marral. J'ai aussi utilisé *À travers l'histoire de l'Hôtel-Dieu*, de Pierre-Georges Roy.

On se rappellera que Frontenac avait fait quelques avances à madame de Bertou dans le tome premier. Ce sont des amours imaginaires qui n'étonnent pas, quand on sait que Frontenac était amateur de femmes. J'ai imaginé une scène qui peut paraître moderne, mais qui est néanmoins plausible, dans ce xvii^e siècle encore libertin. N'oublions pas que le Moyen Âge et sa plus grande liberté sexuelle n'étaient pas si loin. Et le gouverneur général était un libre penseur affiché, qui ne s'embarrassait pas toujours de conventions, surtout en matière amoureuse.

Chapitre 6

Les négociations se déroulèrent à peu près comme décrites. J'ai utilisé *Histoire de l'Amérique septentrionale*, tome 2, de Le Roy Bacqueville de la Potherie pour les documenter, le tome 4 de *Iroquoisie* de Léo-Paul Desrosiers, de même que la *Correspondance* de Frontenac.

L'épisode de la rencontre nocturne avec le frère Ferdinand Moreau est inventé. Il est plausible qu'il soit devenu son directeur de conscience, car à cette époque, Frontenac n'en avait plus. Il est possible aussi que ce religieux ait eu des connaissances botaniques. La description que Frontenac fait de l'église des récollets est bien documentée, de même que les informations sur la communauté et les frères, qui ont laissé des écrits.

Les soupçons de Frontenac concernant l'honnêteté de Champigny sont hypothétiques, mais nous savons qu'après que l'intendant eut quitté la colonie, des accusations de malversations ont été déposées contre lui. Le père Henri-Jean Tremblay, des Missions étrangères, aurait adressé une lettre à monseigneur Laval en 1705 affirmant, entre autres choses, que les Missions étrangères avaient appris que Champigny avait fait un bénéfice personnel de plus de vingt-cinq mille livres par an, sur les vivres et l'habillement des troupes de la Marine dans la colonie. Nous ne savons pas si le gouverneur général savait cela, mais il aurait pu avoir des doutes. Cette accusation est rapportée dans le *Dictionnaire biographique du Canada*.

Chapitre 7

L'épisode où Frontenac se rend à Lachine pour préparer l'envoi d'un contingent pour reconstruire Cataracoui est bien réel, et l'obligation où il se trouve de tout annuler pour fournir des hommes à Pierre Le Moyne d'Iberville l'est également. Il en est fait mention dans *Iroquoisie* de Desrosiers, dans la *Correspondance* de Frontenac, et chez d'autres auteurs.

La suite des négociations prévues au mois d'août à Montréal et auxquelles devaient participer les diplomates des Cinq Nations est bien documentée, en particulier par Bacqueville de la Potherie, dans le livre déjà cité, de même que par Léo-Paul Desrosiers, William Eccles et Francis Parkman. Téganissorens

et ses délégués ne sont pas venus comme ils l'avaient promis, parce qu'ils en ont été détournés par les Anglais des douze colonies. Ceux qui sont venus ont été reçus par Frontenac, de la manière décrite.

J'ai choisi de mettre Frontenac et le père Millet en tête-à-tête pour raconter l'incroyable saga de ce dernier chez les Onneiouts. Les détails de cette aventure sont tirés de différents historiens déjà cités, et surtout de *Pierre Millet en Iroquoisie au xvii^e siècle*, de Daniel St-Arnaud.

Chapitre 8

Les tractations qui ont eu lieu à Albany en ce mois d'août 1694 entre les Iroquois et différents représentants de New York, du Connecticut, du Massachusetts et du New Jersey sont décrites par Caldwellader Colden dans *The History of the Five Indian Nations Depending on the Province of New York*. Léo-Paul Desrosiers en fait aussi le résumé dans *Iroquoisie*, entre autres, de même que Eccles et Parkman. Il est clair que les Iroquois n'étaient pas encore prêts à prendre le risque de se mettre leurs alliés à dos en signant un traité avec les Français. Je n'ai fait que mettre la situation en scène en utilisant les informations données par les historiens.

Chapitre 9

Frontenac a trouvé l'occasion de faire avancer la carrière de Lamothe-Cadillac, son protégé, en lui confiant le commandement du poste de Michillimakinac. Les détails du nouveau château Saint-Louis nous sont fournis par les textes déjà cités de Manon Goyette, Jeannine Laurent et Jacques St-Pierre, publiés par Parcs Canada.

C'est bien à cette époque que le gouverneur général forme le projet d'attaquer les Onontagués et qu'il commence à se préparer, avec l'intendant. Différents documents historiques en font foi, entre autres, William Eccles dans *Frontenac, the Courtier Governor*, Léo-Paul Desrosiers dans *Iroquoisie*, tome 4, Francis Parkman dans *Count Frontenac and New-France under Louis xiv*, Bacqueville de La Poethtrie dans *Histoire de l'Amérique septentrionale*, tome 2. Il en est également fait mention dans la *Correspondance* de Frontenac. Les textes dictés à Monseignat en sont évidemment tirés.

L'épisode où le gouverneur général se présente devant le conseil souverain, le 29 avril 1694, prononce un discours fort éloquent et annonce aux conseillers qu'il s'appête à ordonner la libération de Mareuil pour le renvoyer devant le Conseil d'État, est historique. Il est tiré des *Jugements et Délibérations du conseil souverain de la Nouvelle-France, de 1663 à 1713*. Je n'ai fait que mettre en scène la situation, en donnant vie aux personnages.

Chapitre 10

J'ai documenté ce chapitre à l'aide du deuxième tome de Bacqueville de la Potherie, ainsi que du quatrième tome de Desrosiers, déjà cités ci-haut, mais surtout à l'aide de l'essai de Samuel Mourin intitulé *Porter la guerre aux Iroquois, les expéditions françaises contre la ligue des Cinq Nations à la fin du xvii^e siècle*. J'ai également consulté l'ouvrage posthume de Louise Dechêne intitulé *Le Peuple, l'État et la Guerre au Canada sous le Régime français*.

Je me suis contentée de suivre le parcours de l'armée de Frontenac de façon chronologique, en imaginant les situations et les difficultés du voyage, de même que les dialogues entre Frontenac et Callières, qui ne sont évidemment pas rapportés dans les documents.

Chapitre 11

Frontenac a bien reçu du roi les lettres l'incitant à tourner le dos à la politique menée depuis des années, tant par les gouverneurs précédents que par lui-même. On l'apprend dans sa *Correspondance* de 1696. Le roi a voulu fermer les postes, battre le rappel des coureurs de bois et inciter les sauvages à venir eux-mêmes porter et vendre leurs fourrures dans la colonie. Prétendument parce que les chapeliers de Paris n'arrivaient plus à écouler leurs fourrures. Cela faisait partie de la politique préconisée par Colbert voulant qu'une colonie n'existe que dans la mesure où elle est rentable et sert les intérêts de la métropole. Frontenac s'y est opposé. L'intendant a fini par l'appuyer, de même que Callières et quantité d'autres personnes qui savaient qu'un arrêt aussi brutal de sa politique commerciale mènerait la colonie à sa perte. Frontenac s'est également opposé à l'idée d'abandonner les Indiens alliés, proposée par le roi. Louis xiv finit par céder et les choses revinrent à ce qu'elles étaient antérieurement, non seulement sous Frontenac, mais longtemps après lui.

L'épisode de madame de Bertou est bien sûr imaginaire. J'ai créé une situation peu courante, mais néanmoins plausible. Des femmes raffinées, plus libres que les autres et aimant l'amour ont bien sûr existé à cette époque, même si elles n'étaient pas le modèle courant. Le Moyen Âge n'est pas très loin et il est permis de penser que la sexualité pouvait encore être vécue de façon plus ludique. Pour montrer les différences de conception des rôles, de même que ce que devait être une femme du monde, j'ai lu *Les Précieuses ou Comment l'esprit vint aux femmes*, ainsi que *Être femme au temps de Louis xiv*, de Roger Duchêne. J'ai également consulté *L'Âge de la conversation*, de Benedetta Craveri.

L'idée de l'intendant de fermer seulement quelques postes et de maintenir une garnison réduite dans les autres est factuelle. Il y a songé et l'a proposé au roi, qui n'a pas daigné s'en inspirer. Champigny était conscient de

l'impossibilité de fermer les postes de traite et il tentait de limiter les dégâts.

Chapitre 12

Frontenac a bel et bien reçu les directives dont il est question dans ce chapitre, mais le danger annoncé ne s'est jamais concrétisé. Les Anglais n'ont pas attaqué la Nouvelle-France cette année-là et le marquis de Nesmond n'a pas réussi son entreprise de prise de Boston et de New York. Cela était de toute façon assez irréaliste de croire que le Canada pouvait non seulement prendre, mais soumettre des colonies dix fois plus peuplées.

Les exploits de Pierre Le Moyne d'Iberville en Acadie et à Terre-Neuve sont bien documentés dans *Iberville le conquérant*, de Guy Frégault. Il est vrai que le roi l'a renvoyé par la suite reprendre le fort Bourbon aux Anglais.

Cadillac était bien l'homme cupide et rusé qui est décrit ici et Frontenac l'a néanmoins toujours protégé. Louis Tantouin de La Touche, commissaire des troupes royales, résume bien la façon dont il s'acquitta de ses fonctions de commandant: «Jamais homme n'a amassé du bien en si peu de temps et qui ait tant fait de bruit par les torts qu'en reçoivent les particuliers, qui font les avances de ces sortes de traites.»

Détroit ne connut jamais la prospérité annoncée. En 1707, un rapport constituant une mise en accusation impitoyable de Cadillac sur la situation réelle de Détroit fut présenté à Pontchartrain. On dépeignait l'homme comme un simple aventurier dont la politique menaçait toute la domination française dans les territoires de l'intérieur. Détroit était loin d'être la colonie si bien aménagée que Cadillac décrivait au long de ses dépêches pour amener le ministre à lui accorder une administration indépendante du Canada. À part la garnison et quelques centaines d'Indiens, il n'y avait que soixante-deux colons français, et l'on n'y avait défriché que trois cent cinquante-trois arpents de terre. Cadillac régnait en despote absolu sur ce domaine et s'était attiré la haine de l'homme blanc autant que celle de l'Indien. Le ministre lui enleva la direction de cette colonie qui périclita par la suite. Ces informations sont tirées du texte de l'historien Yves F. Zoltany, dans le *Dictionnaire biographique du Canada*.

Les autres informations contenues dans ce chapitre sont toutes avérées par les historiens. Les détails de la mort d'Oureouaré sont néanmoins romancés, mais il serait bien décédé, au moment décrit ici, d'une grippe ou d'une pneumonie.

Chapitre 13

La paix de Ryswick dont il est question dans ce chapitre ne fut pas fêtée également par tous. En France même, elle fut beaucoup critiquée parce qu'on trouvait que le roi y faisait trop de concessions. Au Canada, elle risquait

d'avoir des conséquences néfastes pour la conclusion de la paix avec les Iroquois, de même que pour la question de la suzeraineté sur ces tribus.

La lettre de Bellomont et les démarches de Dellius et de Schuyler démontrent bien quelles sont les prétentions des Anglais. La *Correspondance* de Frontenac fait mention de ces démêlés, de même que Eccles, Desrosiers, Parkman et Charlevoix. Le reste du chapitre est imaginaire, même si les informations touchant la marquise de Sévigné et Henri-Louis Habert de Montmort sont véridiques. Comme Frontenac fréquentait lui aussi à Paris le salon de la rue des Tournelles, il est plausible qu'il y ait rencontré madame de Sévigné et qu'il en soit tombé amoureux. Les informations sur la marquise sont tirées du livre de Roger Duchêne intitulé *Être femme au temps de Louis xiv*. Pour Henri-Louis Habert de Montmort, le beau-frère de Frontenac, et son neveu, l'évêque de Perpignan, j'ai utilisé le livre d'Ernest Myrand: *Frontenac et ses amis*.

La lettre de Frontenac du 17 octobre 1698 est vraisemblablement la dernière qu'il aura dictée. Elle clôt sa *Correspondance* et représente une espèce de testament d'un homme qui allait mourir quelques semaines plus tard.

Chapitre 14

Il va de soi que cette scène qui raconte la maladie de Frontenac est imaginaire. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il serait mort d'une crise d'asthme le 28 novembre 1698, dans son fauteuil. L'histoire ne nous en dit guère plus. Nous savons aussi qu'il aurait fait la paix avec l'intendant Champigny qui en parle dans une lettre au roi, et qu'il serait mort dans les sacrements. Nous savons aussi que c'est le supérieur des récollets qui lui aurait donné les sacrements de la confession et de la communion, mais que c'est l'évêque Saint-Vallier, revenu de France, qui lui aurait administré l'extrême-onction. J'ai supposé qu'il ne l'avait pas demandé lui-même, mais que c'était l'intendant, très proche du prélat, qui l'aurait fait venir. Je me suis documentée auprès de sites médicaux pour décrire les symptômes d'asthme mortel.

L'allusion à l'homosexualité d'Anne, l'épouse de Frontenac, n'est pas gratuite. C'est Roger Duchêne qui en parle dans *Les Précieuses ou Comment l'esprit vint aux femmes*. Il écrit que mademoiselle d'Outrelaise était dépeinte comme «insensible aux galants par Benserade, puis par Faure, dans la *Fine galanterie du temps*... Elle deviendra ensuite l'intime amie de Mme de Frontenac, chez laquelle elle vivra. Elles formeront un couple inséparable.» Il ajoute que «ces deux femmes sont de brillantes marginales, qui préféreraient la compagnie et, sans doute, l'amour des femmes, à celui des hommes».

Ailleurs, il écrit ceci: «La comtesse de Fiesque, si facile envers les

hommes, la Frontenac, qui lui a appris à ne pas mépriser les femmes, ont séduit la précieuse d'Haucourt. Cela jette une certaine lumière sur la scène de Saint-Fargeau: en surprenant les demoiselles d'Haucourt seules avec la Fiesque et la Frontenac, Mademoiselle [Mademoiselle de Montpensier, cousine germaine de Louis xiv], dépitée, a peut-être voulu dire: Moi qui crains tant les lesbiennes...»

Cependant, le fait que madame de Frontenac ait refusé de suivre son mari au Canada, qu'elle ait eu l'audace de se séparer de lui et de vivre à sa guise, avec une femme et en tenant salon, a suffi à la faire écartier de l'histoire. Il n'a à peu près jamais été question d'elle, et on nous a toujours présenté Frontenac comme étant un célibataire, alors que son épouse a fait des pieds et des mains pour faire avancer la cause de son mari et de la Nouvelle-France à la cour.

On a conservé le testament de Frontenac qui se trouvait dans les greffes du notaire Genaple de Bellefonds. Les derniers moments du gouverneur général sont imaginaires et la cérémonie de l'extrême-onction correspond à peu près à ce qui se faisait à l'époque.

Chapitre 15

Nous sommes en 1701 et Callières a réussi à réunir à Montréal une quarantaine de nations pour leur faire ratifier un traité de paix entre la Nouvelle-France, ses alliés et les Iroquois. Nommé gouverneur en remplacement de Frontenac, il continue sa politique autochtone de pacification. La situation décrite ici est imaginaire. Mais le détail des différentes tractations qui menèrent à la conclusion de cette paix est tiré de plusieurs sources, dont *La Grande Paix de Montréal*, de Gilles Havard, *La Grande Paix, chronique d'une saga diplomatique*, d'Alain Beaulieu et Roland Viau, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, tome 2, de Bacqueville de la Potherie, *Onontio le médiateur*, de Maxime Gohier, et *Iroquoisie*, de Léo-Paul Desrosiers.

Pour le déroulement des négociations et la succession des événements, j'ai suivi assez fidèlement le compte rendu qu'en ont fait Alain Beaulieu et Roland Viau dans *La Grande Paix, chronique d'une saga diplomatique*. Pour pousser un peu plus loin les interprétations, c'est Gilles Havard et Maxime Gohier qui m'ont guidée, mais plusieurs éléments se retrouvaient déjà chez Viau et Beaulieu.

Dans *Onontio le médiateur*, l'historien Maxime Gohier laisse entendre que Callières aurait mal saisi les enjeux de son traité, et que la question des prisonniers, de même que la notion de médiation qu'il avait voulu imposer sans la négocier, allaient entraîner de graves problèmes par la suite. Il remet en question la compétence de Callières, qui aurait mal évalué les implications de sa politique, et caché au roi ce qui s'était vraiment passé à Montréal en

présentant la signature de ce traité comme une victoire diplomatique marquante pour la colonie. Il dit que ce gouverneur croyait naïvement que le traité n'aurait aucune suite s'il parvenait seulement à apaiser quelques nations comme les Outaouais et les Hurons de Michillimakinac. Sauf que la question des prisonniers, laissée en suspens par Callières, allait s'avérer une véritable pierre d'achoppement pour la paix. Et c'est son successeur qui allait comprendre à ses dépens à quel point son prédécesseur avait sous-estimé la finesse de la politique des Iroquois.

Chapitre 16

La dernière scène est aussi imaginaire, mais les arguments évoqués pour définir la politique de chacun des protagonistes sont tirés des livres cités plus haut, surtout ceux de Gilles Havard et de Maxime Gohier. Cette Grande Paix de Montréal constitue bel et bien un événement majeur. Elle fut l'occasion d'une grandiose conférence diplomatique où il fut décidé de clore le chapitre guerrier du xvii^e siècle et d'instituer une nouvelle donne dans le jeu des rapports internationaux. En somme, nous dit Gilles Havard, les arrangements noués en 1701 seront en vigueur jusqu'à la fin du Régime français. Dans l'ensemble, les heurts entre Iroquois et Amérindiens des pays d'en haut cessèrent. Il y eut certes encore diverses escarmouches, par ailleurs souvent stimulées par les agents français, mais les grands conflits du xvii^e siècle étaient bien achevés. Quant à la neutralité iroquoise vis-à-vis de la colonie, elle défaillit à deux reprises, en 1709 et en 1711, mais les choses revinrent à la normale, ce qui changea profondément le visage des conflits en Amérique du Nord. Lors de la guerre de succession d'Autriche (1744-1748) et de la guerre de Sept Ans (1756-1763), certains Iroquois respectèrent leur promesse de neutralité et d'autres se divisèrent sur le camp à rejoindre. L'alliance franco-amérindienne se maintint pour deux raisons: *primo*, l'existence de forts français dans l'Ouest, qui permit aux autochtones de réduire les coûts de transport et de réparation de leurs marchandises, avantage dont ne bénéficiaient pas les Anglais, et *secundo*, le soutien militaire des Français contre l'empiétement des Anglais, poussés par leur démographie galopante à convoiter avec âpreté les terres amérindiennes. Une alliance qui fut une réussite et qui constitua la clef de la survie de la colonie, jusqu'à ce qu'elle passe définitivement sous la domination de l'empire colonial britannique.

Remerciements

Je tiens à remercier l'équipe d'archéologues de Parcs Canada travaillant sous la direction de Pierre Cloutier, et particulièrement Manon Goyette. À la suite des fouilles du château Saint-Louis entreprises sous la terrasse Dufferin, à Québec, cette archéologue a mis fort généreusement à ma disposition son texte intitulé *Le Deuxième Château Saint-Louis au Régime français: 1694-1759*, faisant la synthèse des recherches entamées quatre ans plus tôt. J'ai pu aussi consulter *Les Forts et châteaux Saint-Louis, 1620-1760*, de Jeannine Laurent et Jacques St-Pierre, publié par Parcs Canada en 1982. Madame Goyette m'a aussi fourni des plans d'époque du château, des devis et des contrats passés avec les maçons, les architectes et les charpentiers employés à la rénovation du bâtiment. J'ai également pu voir les artefacts recueillis dans les ruines du château Saint-Louis lors des fouilles. Ces informations m'ont été fort précieuses pour les chapitres portant sur la démolition et la reconstruction du château.

Je tiens également à remercier l'équipe des Éditions Hurtubise et en particulier l'éditrice Sandrine Lazure, pour son regard critique acéré et ses judicieux conseils. Elle m'a aidée à polir et à peaufiner mon travail.

Glossaire

[1] Hôtel Guénégaud : Ce dernier hôtel a été le théâtre de la troupe de Molière et, de 1680 à 1687, le premier théâtre de la Comédie-Française.

[2] Fronde des seigneurs, ou Fronde des princes : Le 11 mars 1649, la régente Anne d'Autriche et son premier ministre Mazarin conclurent la paix avec le Parlement de Paris. Ce fut la fin de la Fronde parlementaire. Les magistrats renoncèrent à limiter en France le pouvoir royal, mais les princes et les grands seigneurs s'y essayèrent à leur tour, sans plus de succès. C'est ce qu'on a appelé la Fronde des princes ou des seigneurs. Ce type de révolte est plus violente mais aussi plus brouillonne et bagarreuse. Le Grand Condé, l'ancien vainqueur de Rocroi, fomenta des complots avec quelques grands seigneurs dont son frère, le prince de Conti, et la guerre civile, aggravée par l'intervention des espagnols, mit le pays à feu et à sang.

[3] La Champmeslé : Marie Desmares, dite la Champmeslé, était une actrice française née à Rouen, le 18 février 1642. Elle fut la maîtresse de Jean Racine, dont elle interpréta les plus grands rôles, et elle fut considérée par plusieurs comme la plus grande tragédienne du xviie siècle.

[4] Marquise de Sévigné : Grande dame contemporaine de Frontenac. Née à Paris le 5 février 1626, Marie de Rabutin Chantal, marquise de Sévigné, vivait au siècle de Louis XIV, sans être une femme de cour. Au travers de sa correspondance, elle décrit les hommes et les choses de son époque. Elle fut une grande chroniqueuse de son temps.

[5] La Des OEillets : Jeanne de la Chalpe fut une comédienne de l'Hôtel de Bourgogne, où elle joua pendant plus de trente ans aux côtés de son mari, Zacharie Jacob, un des plus célèbres acteurs de son époque. Lors d'une interprétation de la Champmeslé qui la remplaçait, elle dira : « Il n'y a plus de Des OEillets », voulant signifier par là qu'elle était remplacée par bien meilleure qu'elle.

[6] Monseigneur l'Ancien : Surnom donné à monseigneur de Laval par référence à son jeune successeur, monseigneur de Saint-Vallier.

[7] Compagnie du Saint-Sacrement : Société catholique fondée en 1627 par Henri de Lévis, duc de Ventadour. Sa mission consistait à faire « tout le bien possible et éloigner tout le mal possible ». La création et l'oeuvre de la Compagnie s'inscrivent dans le mouvement de la

réforme catholique. Elle est née de la volonté réformatrice du concile de Trente, au milieu du xvi^e siècle, et dans le contexte de la naissance de l'École française de spiritualité. Elle fut dissoute par le roi en 1666, de peur qu'elle ne devienne un État dans l'État.

[8] Confrérie de la Sainte-Famille : Association essentiellement féminine créée par l'Église dans le but d'encourager ses membres à pratiquer les vertus chrétiennes le plus parfaitement possible. Le fondateur était jésuite et c'est monseigneur de Laval qui en dressa lui-même les règlements.

[9] *Panem et circenses*: Traduction française de l'adage latin qui signifie « Du pain et des spectacles de cirque » ou « Du pain et des jeux ».

[10] Quête de la tasse : Quête qui avait lieu dans l'église, pendant la messe paroissiale, tous les dimanches et jours de fête.

[11] Diafoirius : C'est le nom du médecin incompetent et pédant épinglé par Molière dans *Le Malade imaginaire*.

[12] Beaubassin : Ce village, situé exactement sur la frontière actuelle de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick, s'étendait sur un vaste territoire. Ce n'est qu'en 1688 que Beaubassin fut constitué en paroisse et qu'y fut construite la première église.

[13] Comte de Guiche : Gentilhomme français né en 1604. Il reçut le titre de comte de Guiche, fut fait maréchal de France en 1641 et devint, quatre ans plus tard, comte de Gramont, et duc en 1648. Il mourut en 1678, après une vie riche et une carrière brillante.

[14] Bussy-Rabutin : Roger de Rabutin, comte de Bussy (1618-1693), était un militaire, un courtisan et un écrivain français, célèbre pour son esprit et sa causticité.

[15] Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis : L'ordre royal et militaire de Saint-Louis est une distinction honorifique qu'a instituée Louis XIV en 1693 pour récompenser les militaires les plus valeureux, à la suite d'une réorganisation des armées au milieu du xvii^e siècle et de l'apparition de militaires de valeur plus nombreux et issus de la bourgeoisie. Les nobles représenteront la majorité des récipiendaires de cet ordre, au siècle suivant, avec l'éviction progressive des roturiers des corps d'officiers de l'armée.

[16] Couverture d'écarlatine : Il s'agit d'une couverture de laine fabriquée par les Anglais et utilisée comme marchandise de troc dans le commerce des fourrures. Elle était souvent d'un rouge éclatant, bleue ou rayée noire. Les Indiens la portaient en remplacement de leurs robes de peau.

[17] Maricourt : Paul Le Moyne de Maricourt était le frère cadet de Pierre Le Moyne d'Iberville, le fils de Charles

Le Moyne et le frère de Charles de Longueuil et de Jacques de Saint-Hélène. Il est mort dans l'attaque de Québec par Phips (voir le premier tome).

[18] Matachias : Au dire de l'historien Lescarbot, le terme est d'origine micmac et désignerait les boucles d'oreilles et autres ornements du même genre, ainsi que les peintures corporelles arborées autant par les femmes que par les hommes.

[19] Agoïanders : Chez les Iroquois et les Hurons, c'étaient des chefs adjoints, subordonnés aux chefs. Chaque tribu et chaque famille particulière et distincte en avait un et il était toujours choisi par les femmes de la tribu ; ce pouvait aussi être une femme, comme cette Suzanne Gouentagrandi qui a sauvé la vie du père Millet. Leur rôle consistait à voir immédiatement aux intérêts de la nation, à surveiller le fisc et le trésor public, à pourvoir à sa conservation et à présider à l'usage qu'on devait en faire. Ils étaient souvent choisis dans la même tribu et leur fonction était héréditaire.

[20] Enfants perdus : Mousquetaires qui agirent comme tirailleurs dans les armées de Louis XIV et qui ne faisaient feu qu'à la manière des arquebusiers, à la bilbaude, c'est-à-dire individuellement et en quittant le rang. C'est par analogie que ce terme est utilisé ici pour les Indiens, qui faisaient feu chacun de leur côté.

[21] *Clysterium donare, postea sagnare, ensuite purgare* : Clystère donner, puis saigner, ensuite purger. Phrase latine qui résume les principes de base de la médecine du XVII^e siècle.

[22] Camarde : La Camarde est une figure allégorique de la Mort représentée généralement sous les traits d'un squelette. Son nom est issu de l'adjectif camard, qui signifie « qui a le nez plat ». Il s'agit donc d'une représentation de la mort par un squelette, puisque le crâne ne possède pas de nez.

[23] Chichicatalo : Ce grand chef des Miamis, très respecté par toutes les tribus, mourut de la grippe à l'Hôtel-Dieu comme Kondiaronk, mais huit jours après le départ des émissaires venus signer la paix. Il craignait de mourir empoisonné, comme le grand chef huron, et il n'accepta l'hospitalisation qu'à la condition d'avoir une chambre à part. Il fut veillé jour et nuit avec un tel dévouement qu'il dit à l'interprète : « Ces filles de prêtres – c'est ainsi qu'il appelait les religieuses – ont bien soin de moi, mais surtout celle qui par son office y est plus assidue. Si je m'en retourne dans mon pays, je lui amasserai bien du castor afin qu'elle trouve un bon parti, et je l'accepte pour ma fille. » Quand on lui dit qu'elle était mariée avec Celui qui avait fait toutes les choses, Chichicatalo répondit : « Elle ne peut plus être mariée ? Alors je lui ferai un présent dont elle fera ce qu'elle voudra. » Mais il est mort et sa fille adoptive n'eut rien, ce dont les religieuses s'amusèrent beaucoup.

[24] Nouveau conflit : Il s'agit de la guerre de Succession d'Espagne qui se préparait en France. Elle a opposé de 1701 à 1714 la France et l'Espagne à une coalition européenne. L'enjeu en était le trône d'Espagne et, par lui, la domination de l'Europe. Dernière grande guerre de Louis XIV, elle permit à la France d'installer un monarque français à Madrid, Philippe V, mais son pouvoir était réduit et tous ses descendants devaient renoncer au trône de France.

[25] Fort Détroit : Il s'agit du projet que Lamothe-Cadillac était allé présenter au ministre Seignelay, qui avait jugé bon de le réaliser. Dès le mois de juin 1701, Cadillac était parti avec une centaine d'hommes pour établir ce fort. Callières eut pour mission de faire accepter ce projet aux différentes nations lors des démarches de paix, et de les convaincre d'y participer. Cadillac entendait regrouper à Détroit les Hurons et les Outaouais de Michillimakinac, les Hurons de la rivière Saint-Joseph, ainsi que bien d'autres tribus.

De la même auteure

L'Esclave, roman, Montréal, Libre Expression, 1999.

Frontenac, tome I, *La tourmente*, roman, Montréal, Hurtubise, 2008.

Pour toute question ou commentaire au sujet de cet ouvrage, vous pouvez écrire à l'auteure à l'adresse électronique suivante :
<mailto:michbail@mediom.qc.ca>

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Bail, Micheline, 1946-

Frontenac

Sommaire : [1] La tourmente, 1689-1694 – t. 2. L'embellie.

ISBN 978-2-89647-054-9 (v. 1)

ISBN 978-2-89647-583-4 (v. 2)

1. Frontenac, Louis de Buade, comte de, 1620-1698-Romans, nouvelles, etc. 2. Canada - Histoire - Jusqu'à 1763 (Nouvelle-France) - Romans, nouvelles, etc. I. Titre. II. Titre : La tourmente, 1689-1694. III. Titre : L'embellie.

PS8553.A348F76 2008

C843'.54

C2008-941614-7

PS9553.A348F76 2008

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition:

- Conseil des Arts du Canada;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC);
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC);
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Maquette de la couverture: René St-Amand

Illustration de la couverture: Sybiline

Maquette intérieure et mise en pages: Folio Infographie

Copyright © 2011 Éditions Hurtubise inc.

ISBN 978-2-89647-583-4 (version imprimée)

ISBN 978-2-89647-499-8 (version numérique PDF)

ISBN 978-2-89647-829-3 (version numérique ePub)

Dépôt légal: 3^e trimestre 2010

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada

Diffusion-distribution au Canada:

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

www.distributionhnh.com

Diffusion-distribution en France:

Librairie du Québec / DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris

www.librairieduquebec.fr

Imprimé au Canada

www.editionshurtubise.com